UN POÈTE SYMBOLISTE

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

—

N'est-il point présomptueux et vain tout ensemble, tandis qu'il vit et qu'il chante, d'essayer de fixer par l'écriture la physionomie du poète ? L'arrêt énoncé aujourd'hui ne deviendra-t-il pas injuste demain et l'activité intellectuelle de l'artiste ne risque-t-elle pas de rendre faux à jamais ce jugement trop hâtif, que nous avions porté sur son œuvre ? Inconsciemment n'avons-nous pas usurpé les prérogatives du Temps en tâchant, avant l'heure prescrite, de l'apercevoir et de le montrer

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ?

Voilà, ce me semble, les scrupules qui doivent peser à la conscience du critique. Je les ressens pour ma part quand je songe à Francis Vielé-Griffin et à la pesante étude que je lui consacrais voilà deux années. Quoi, des analyses si lourdes pensent-elles garder prisonnière une poésie aussi ailée ? Folie, n'est-il pas vrai; et d'ailleurs pendant que le livre demeurait tel que je l'avais refermé, le Poète, poursuivant sa vie, son œuvre, ne nous donnait-il pas deux poèmes nouveaux, d'importance capitale, la *Reine Ogive*, et la *Rose au flot?* Constatons, humblement, que nos écritures ne retardent en rien la vie et réjouissons-nous. Prenons toute critique pour ce qu'elle est, un signe, félicitons-nous de ce que nos espérances

possibles soient plus riches et plus fécondes encore que nos regrets. Sans être définitif, le provisoire, fruit de l'humaine intelligence, peut demeurer longtemps solide et surtout quand nous nous appliquons à évoquer le Poète, qui la déclarait « paisible et puissante », sachons nous soumettre à la vie...

I

Francis Vielé-Griffin et son œuvre ont déjà suscité la curiosité de nombreux critiques et de nombreux esthéticiens. Depuis l'époque, presque lointaine déjà, où Remy de Gourmont affirmait que la compréhension et l'amour de son œuvre était « une pierre de touche du goût », très nombreux, dis-je, tant en France qu'à l'étranger, les littérateurs qui ont étudié, loué, apprécié cette œuvre. Or presque tous ces travaux sont excellents et il n'est pas jusqu'à l'étude si sympathique et si étonnante d'incompétence d'Émile Faguet qui ne puisse nous instruire et nous intéresser. Leur seul défaut et leur avantage, puisque la vie consiste à défaire ce que l'Art n'a pas créé éternel, est d'être fragmentaires. Les pages si fines d'André Beaunier restent incomplètes, mais justes comme le travail de M. Jean de Gourmont, celui de M. Robert de Souza ou de M. Tancrède de Visan et les vues à diverses reprises exprimées par M. Jean Royère. Je suis contraint d'en omettre.

Rendons un juste hommage à ces critiques, à ces poètes qui ont compris et aimé l'œuvre de Francis Vielé-Griffin. Grâce à eux, les historiens à venir de notre présente littérature devront redire ceci, que nos contemporains n'ont point méconnu les vertus d'une poésie qui perpétuait sa tradition tout en semblant la renouveler. La synthèse restait à faire et c'est la synthèse que j'ai tentée, mais c'est précisément l'étude synthétique, qui, plus que tout autre, risque de se voir démentie par les

années. Consolons-nous en ne lui accordant pas plus d'importance qu'elle n'en a.

§

Cependant, quand il s'agit d'un beau poète, il devrait être possible d'adopter un point de vue suffisamment élevé pour que tout l'horizon aperçu, quoique le plus vaste possible, apparaisse en entier, composé et harmonieux. La poésie devrait tout simplifier, le poème est un, le poète ne doit faire qu'un avec son œuvre et avec sa vie. Tel est précisément le cas de Francis Vielé-Griffin. Si l'on étudie sa poésie, c'est-à-dire le développement de son don poétique, on étudie du même coup sa pensée et son Art. De même si l'on cherche à comprendre son art et sa Pensée, il semble que l'on se déplace pour apercevoir, d'un côté autre, le même objet et en mieux apprécier le relief. Cette œuvre si vaste déjà, de quelque face qu'on l'envisage, donne une extraordinaire impression d'ensemble et d'unité. Aussi je ne puis comprendre les raisons qui donnent à certains l'illusion de rencontrer en Francis Vielé-Griffin un poète difficile. S'ils n'ont lu du poète qu'une Chanson à l'ombre, peuvent-ils ne point songer à quelque Chanson populaire, toute frêle, fraîche, simple absolument ? Mais s'ils ont lu les sept ou huit recueils de son œuvre entière, que n'ont-ils une impression d'ensemble plus claire et plus explicable encore ? Enfin, je ne sais pas...

Certes, la poésie ne se définit pas, ce qui n'empêche heureusement personne de ne pas la reconnaître, quand elle est belle. Tout au plus définirions-nous certains caractères d'une certaine poésie... Nous pouvons cependant diviser les formes poétiques en trois vastes canaux, et poser par exemple que la poésie épique est celle qui nous conte une action, que la poésie dramatique est celle qui exprime des actions, par le jeu des caractères et le dialogue, que la poésie lyrique enfin est non pas la poésie

personnelle, comme l'écrivait Brunetière, mais celle-là où le poète se parle à soi-même de n'importe quoi, mais surtout de tout. Eh bien, nous trouvons presque à l'état pur ces trois formes de poésie chez Francis Vielé-Griffin, ce qui nous permettrait d'affirmer qu'il possède un don poétique parfait, un don poétique tel que, seul peut-être dans notre littérature, La Fontaine l'a possédé aussi complètement. Si le don poétique ne se définit pas plus que la poésie, et s'ils se définissaient l'un par l'autre, nous pourrions tourner ainsi très longtemps. Il vaut mieux renoncer à définir. Ne pourrons-nous alors expliquer le don poétique ? Je crois que la fameuse théorie de Taine est plutôt inexacte et que ni la race, ni le milieu ne rendent compte du don poétique qui est un mystère. L'on a pensé expliquer le don poétique de Francis Vielé-Griffin par un heureux mélange de lyrisme anglo-saxon et de culture classique. La poésie anglaise est certes admirable, mais, peut-être faute de compréhension, je lui trouve infiniment peu de ressemblance avec la poésie de Francis Vielé-Griffin. Même avec Shelley, qu'il aime, je crois, par-dessus tout, lyrique idéaliste, symboliste comme lui, il garde une différence notable. Francis Vielé-Griffin se rapprocherait plutôt des Grecs, s'il n'était tellement Français. Serait-ce donc qu'en lui la culture classique et française l'a emporté ? Il se peut.

En fait, ce sont certainement les hérédités françaises qui prédominent en lui. Au delà de son père, général de l'armée américaine, Francis Vielé-Griffin retrouve sa famille quittant Lyon pour cause de religion, jansénisme sans doute. Au delà de sa mère, Américaine aussi, mais d'origine anglaise, il peut compter nombre d'ancêtres français, Guillaume Budé et la famille tourangelle des Poncher notamment. Pouvons-nous nous étonner qu'il n'ait pas repassé la mer et que la Touraine ait exercé, tant sur lui que sur sa poésie, un tel enchantement ?

Admettons le mystère du don poétique, tout au moins

le mystère de ses causes, car ses effets sont parfaitement discernables. L'œuvre entière de Francis Vielé-Griffin n'est que le développement harmonieux de ce don poétique et de ses trois courants. Nous voyons chacun de ces courants s'individualiser davantage, suivre son chemin propre, sans s'isoler des autres, sans cesser d'être toujours plus nuancé, plus profond, plus abondant, ni de mirer la pensée du poète, reflet elle-même de sa vie. Une merveilleuse unité en relie les parties diverses. La beauté est simple. Notons donc que l'on pourrait diviser l'œuvre de Francis Vielé-Griffin suivant les divers caractères et le développement de son don poétique et obtenir une classification qui serait analogue à celle-ci : Poésie épique, héroïque, comme on disait au grand siècle, se développant depuis la *Chevauchée d'Yeldis*, avec *En Arcadie* le martyrologe de l'Amour sacré, la *Voix d'Ionie*, la lumière de Grèce, et les légendes ailées de Wieland et de Bellerophon. *La Rose au Flot*, bien qu'aussi complexe que la célèbre *Chevauchée*, pourrait être rattachée à cette division. Les poèmes dramatiques trouveraient leur premier accomplissement dans *Ancœus*, puis trouveraient leur point de perfection avec *Phocas*, la *Reine Ogive*. Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'au point de vue de son idéal dramatique Francis Vielé-Griffin a évolué, et dans un sens très curieux, qui prouve à quel point il était profondément dramaturge. En effet et, sans doute, parce qu'il possédait le don de garder les caractères, suivant l'expression charmante de Fénelon, il s'achemine de plus en plus vers le théâtre psychologique, il élimine peu à peu ce que son drame contenait de lyrique, pas de lyrisme, car il est trop poète, il en arrive à la tragédie et à la tragédie racinienne, qu'il considère, il l'a répété bien souvent, comme le miracle du genre. Notons au passage que nous découvrons une évolution parallèle chez Shelley, écrivant les *Cenci*, après le *Prométhée délivré*, Shelley qui s'imaginait ne pas savoir créer des

caractères ! A coup sûr, c'est en créant que le poète se découvre et s'agrandit lui-même.

Resterait à grouper dans une dernière classe l'œuvre lyrique de Francis Vielé-Griffin, tout au moins les poèmes les plus lyriques, puisque son œuvre entière est lyrique, parce que le lyrisme est l'essence même la plus profonde et aussi la réalisation la plus haute de la poésie. Et ici quelle admirable moisson poétique, comprenant et la *Cueille d'Avril*, la lyrique œuvre de la toute première jeunesse du poète, puis les chefs-d'œuvre : les *Chansons à l'ombre*, les *Thrènes funèbres*, la *Partenza*, les *Noces d'Argent*. Là, comme partout ailleurs, la beauté va toujours s'épurant, s'efforçant de se reconnaître toujours davantage elle-même, unifiant des éléments de plus en plus variés, de plus en plus larges, de plus en plus humains. Il semble que la vie du poète comme l'année, à mesure qu'elle s'avance, porte naturellement des fruits de plus en plus lourds.

§

Au demeurant, ce fait qui pourrait paraître étonnant s'explique. Si certains poètes, en arrivant à la maturité de leur âge et de leur talent, semblent se répéter, épuiser leur inspiration, il ne faut en accuser que leur force vitale ; ils étaient des hommes de lettres sans doute, ils n'étaient pas des hommes. Pensons donc, au contraire, à Mistral. Or, comme Mistral, Francis Vielé-Griffin est un homme et en lui c'est l'homme qui vient sans cesse enrichir le poète, car la vie est la grande richesse de l'homme qui sait se renouveler, avec elle et par elle.

Je ne veux certes pas m'attarder à parler de la vie du poète, qui a dû s'écouler comme un beau fleuve, largement et sans heurt, mais je veux remarquer ces circonstances qui ont permis au poète de donner une certaine orientation à sa vie, de la choisir. Francis Vielé-Griffin, nous le savons, fit de fortes études au collège Sta-

nislas. J'ai entendu dire qu'à cette époque, il se croyait peintre, mais qu'au bout d'assez peu de temps il se tourna vers la littérature. Il faut sans doute dater de cette année-là le beau vers de la *Cueille d'Avril :*

La poésie impérieuse est mon amante.

Reconnaissons que Francis Vielé-Griffin fut d'une admirable fidélité. Souvenons-nous que le naturalisme régnait dans le roman et que le Parnasse embrigadait les poètes. Ce fut le plus étrange des Parnassiens que Francis Vielé-Griffin, avec d'autres jeunes hommes, dont certains avaient été ses camarades de collège, élut pour son maître. Certes, Stéphane Mallarmé aurait dû inquiéter les Parnassiens : n'était-il le plus subtil d'entre eux ? En tout cas, le maître ne déçut pas les disciples, puisqu'ils lui ont gardé la reconnaissance la plus émue, la plus tenace. Durant trois années, et sous une direction telle, Francis Vielé-Griffin s'exerça dans la plus difficile des gymnastiques intellectuelles, et il a pu comparer ces années-là à une rhétorique supérieure, complétant bien heureusement la formation qu'il avait reçue à Stanislas : au classicisme s'ajoutait la fantaisie ailée. Puis Francis Vielé-Griffin découvrit la Touraine et s'y fixa, délaissant Paris pendant plusieurs mois de l'année. Or s'il semble absurde d'établir un parallèle entre la Touraine et Mallarmé quand il s'agit de littérature, cependant je ne crois pas me tromper en affirmant que le poète dut plus encore peut-être au bel horizon de Loire qu'au maître énigmatique, qui lui révéla pourtant un réel idéal d'humanité. Si nous en doutions, nous devrions nous reporter *aux dates des recueils de poèmes publiés par Francis Vielé-Griffin.* Je passe à dessein sur l'influence de Verlaine, que Francis Vielé-Griffin admira sans doute comme poète, mais avec lequel il n'eut pas de relations, — les relations avec Verlaine étant du reste difficiles, — afin d'apprécier si possible la nuance qui sépare les Mythes et décors des *Chan-*

sons à l'ombre. L'éternelle leçon de la Nature porta rapidement ses fruits. Le Poète aussitôt comprit qu'il ne fallait plus quitter la nature d'un pas; un poème dédié à M. de Régnier refléta cet état d'esprit. Une bouffée d'air frais pénétrait dans notre poésie contemporaine, le naturisme que devait illustrer Francis Jammes avait, comme s'est plu à le reconnaître Francis Jammes, trouvé son maître. Francis Vielé-Griffin s'était découvert, il n'avait plus qu'à écrire, à créer, tel qu'il était, en constructeur, par la truelle un peu et par la plume, ces œuvres dont le modèle total lui était offert par la Cathédrale.

§

En effet, la cathédrale ogivale française possède, pour qui sait la comprendre, une signification qui dépasse infiniment l'ouvrage de pierre; elle harmonise une forme et une pensée, mais une pensée bien moins intellectualiste qu'humaine, la pensée qu'a toujours aimée, poursuivie Francis Vielé-Griffin, parce qu'il était un homme...

Comment définir la pensée sinon la conscience de la vie, définition qui ne plaira sans doute point aux philosophes, mais qui aura cet avantage de marquer toute la différence qui sépare la pensée de la philosophie. M. Tancrède de Visan, parlant de Francis Vielé-Griffin au début de son beau livre, *l'Attitude du Lyrisme contemporain*, a parfaitement analysé tout cela. La pensée du poète diffère de la pensée du philosophe, en ce qu'elle n'est pas scientifiquement, mais naturellement systématisée. Elle est la vie intellectuelle et morale du poète quand il se double d'un homme.

La pensée pour un poète tel que Francis Vielé-Griffin relie la vie à l'Art, par ce seul fait qu'elle est le fruit même de la vie et qu'elle n'est pleinement exprimée que par la poésie qui est création, donc qui est Art. Mais la pensée du poète n'est pas fatalement, à cause de sa souplesse

et de son caractère spontané, vague, en l'air, indéterminée, elle peut être au contraire extrêmement précise, enchaînée, et former par sa seule force un système, aussi harmonieux, mais plus libre qu'un véritable système philosophique. Et c'est un collier d'idées tout à fait originales, claires, fécondes, que nous égrènerions en examinant, par le menu, les idées de Francis Vielé-Griffin. Avec quel éclat chatoieraient sous nos yeux les idées de la nature, de l'Amour, de la Beauté, de l'Art, de la vie, de sacrifice, d'immortalité, s'élevant, par degré, de l'ordre sentimental, à l'ordre intellectuel, pour s'irradier dans cet ordre du cœur, religieux et moral à la fois, que Pascal déclarait infiniment au-dessus des autres. La splendeur des images, qui font à l'idée un vêtement de chair, ne saurait nous masquer l'humanité, la portée de ces idées, qui se composent en un véritable système philosophique cohérent et subtil tout ensemble. Aucun des problèmes qui ont préoccupé les maîtres de la pensée contemporaine n'a été négligé par Francis Vielé-Griffin au moins dans sa méditation personnelle, et si tous absolument ne se reflètent pas dans sa Poésie, il faut en trouver la raison dans ce fait qu'ils ne l'ont cependant pas suffisamment ému pour l'inspirer. Au premier abord, le poète qui se fit le champion de la liberté en art peut sembler anarchique. Ce serait une erreur grave de le prendre pour tel. Par une marche tout à fait inverse, il arrive à des conclusions toutes voisines des conclusions de M. Charles Maurras. L'héroïsme qui lui apparaît comme l'idéal de vie, ardente et créatrice, est une négation supérieure de la liberté, tout au moins de l'anarchie. Car à mesure que la conscience se développe, se développent aussi les commandements de devoirs nouveaux. Cependant, c'est à la lecture même et dans la méditation de son œuvre que l'on comprend à quel point sa pensée est « actuelle » au sens où Gœthe entendait le mot, combien l'idéal qu'il a choisi et qu'il célèbre est celui dont a soif

notre époque qui, lassée du sentimentalisme romantique, de la bassesse naturaliste, ou d'un intellectualisme glacé, désire de retrouver l'équilibre et hésite sur les moyens d'y parvenir. Née de la vie réelle, et retournant à la vie idéalisée, sa pensée, qui est l'âme de Francis Vielé-Griffin, accomplit ce miracle. Ne nous étonnons point qu'il ait cherché et trouvé dans le symbole le moyen de donner un corps à sa pensée et une forme aussi harmonieuse que possible à sa poésie. Son tempérament profondément équilibré devait fatalement faire de lui un « symboliste ».

II

A coup sûr, la physionomie littéraire et morale de Francis Vielé-Griffin est seule capable de nous guider vers une compréhension claire de ce que voulut tenter et réussit souvent le symbolisme français. Son œuvre poétique est l'un de nos meilleurs textes, susceptible de nous indiquer la voie à suivre, pour aborder ce complexe problème. Chacun sent obscurément que le Symbolisme est, comme le Romantisme ou le Parnasse, une de nos grandes époques d'Art et qu'il a fini justement et à peu près comme le romantisme par recouvrir tout un ensemble de faits simultanés, concomitants, contradictoires parfois, d'un même mot, d'une même étiquette. La faute en revient sans doute à nous, qui sommes affligés d'un besoin constant de classifications et d'étiquettes. Nous en sommes venus, quand l'on parle de symbolisme, à ne plus comprendre ce que l'on entend désigner ainsi et la tour de Babel paraît le modèle dangereux qui s'offre à notre critique. En ce symbolisme que Brunetière saluait à son aurore avec joie, parce qu'il voyait en lui la réintégration de l'idée de poésie, M. Pierre Lasserre ne voit qu'anarchie et M. Charles Maurras diagnostique un troisième état du romantisme, plus dangereux peut-être que les deux précédents. Une consultation d'écrivains

prononce de temps à autre que le symbolisme est mort aux environs de l'année 1900, et les appréciations les plus baroques, les affirmations aussi gratuites que peu solides courent sur le symbolisme, démontrant que, en dépit de tout, le symbolisme est devenu légendaire. Malheureusement, la légende n'est ni l'histoire, ni la critique, ni l'esthétique et l'on ne peut sérieusement parler du symbolisme, préciser son propre point de vue, définir quoi que ce soit en somme, sans noter, à titre de contribution, quelques-uns des états actuels de sa légende.

§

Il existait jusqu'à ces dernières années, comme sources où puiser une documentation sur le symbolisme, une bibliographie étendue déjà, mais dont les textes capitaux se comptaient aisément. Ni les pages de M. Beaunier, ni les notes contemporaines de Remy de Gourmont n'avaient perdu leur intérêt. Tous ces textes, joints aux préfaces des poètes et aux œuvres permettaient encore de comprendre. Une thèse en Sorbonne avait essayé de retracer l'histoire du symbolisme ; elle était bien scolaire. Le symbolisme avait naturellement ses partisans et ses adversaires auxquels un ouvrage de M. Robert de Souza, tâchant à faire un compte exact du procès, répondit évidemment et péremptoirement. M. Tancrède de Visan, non moins nettement, avait transporté le problème dans un ordre plus élevé, l'ordre esthétique. La valeur indiscutable de son ouvrage sur l'attitude du lyrisme contemporain, établissant une synthèse large et claire, conféra à son livre une juste autorité. Malheureusement l'on en vint, précisément à cause de cette valeur et de cette autorité, à donner à cette critique du symbolisme la portée d'un texte symboliste, qu'il n'avait point. Nous ne pouvons oublier que c'est de certaines pages du beau livre de M. de Visan que s'autorisa un nationalisme indigne pour critiquer le symbolisme et que

ces attaques restent,aux yeux de beaucoup,l'un des titres de la gloire littéraire de M. Haraucourt. Dans un autre ordre d'idées, c'est encore sur l'autorité de l'*Attitude du Lyrisme Contemporain* que repose en partie la curieuse querelle, pour Minerve ou Belphegor, le délicieux M. Benda accusant au fond le symbolisme d'avoir inoculé à notre société moderne le seul goût des satisfactions de la sensibilité, Belphegor en un mot, tandis que M. Bernoville s'appuie lui aussi sur M. de Visan et ses belles pages justement sur Francis Vielé-Griffin pour démontrer que nos contemporains sont en proie à un intellectualisme déréglé, dont il fait honneur à Minerve. Dispute curieuse, mais vaine, car la seule lecture des poèmes de Francis Vielé-Griffin eût démontré, au plus naïf, que le point de vue juste n'était dans aucun des deux camps. Au milieu du désarroi, les paroles que prononcent les poètes consciencieux et nobles, comme M. René Ghil, qui a pourtant combattu le symbolisme, restent lettre morte. Les pages infaillibles d'un authentique symboliste, comme M. Édouard Dujardin, attirent à peine l'attention. Beaucoup d'ignorants se laissent surprendre. M. Poizat, qui, sous son académisme, cache peut-être un ironiste, voudrait nous faire croire qu'il fit du symbolisme et M. Ernest Raynaud confond avec une « mêlée », qui n'exista jamais que dans sa propre intelligence, une doctrine d'art, très simple, très claire, très solide, non point neuve, mais probablement éternelle.

J'ai presque des remords de noter à côté de telles erreurs grossières ou de telles attitudes, que n'inspire point la sincérité, l'hypothèse que défend, de toute sa subtilité et de sa culture de pur poète, un homme de la qualité de M. Jean Royère, et si je prends la liberté de le nommer, c'est que j'ai souvent et amicalement discuté avec lui de ces choses. M. Jean Royère veut voir dans le symbolisme français un effort vers cette tradition de « poésie pure » qu'il rattache à Edgar Poe, et qui, ins-

taurée chez nous par Baudelaire, trouva sa meilleure et sa plus parfaite expression chez Stéphane Mallarmé. Le symbolisme ainsi n'a presque plus rien à faire avec le symbole ou le dépasse infiniment. « Ici se place un point de doctrine, qui demande un bref examen, écrit (*Renaissance* du 5 avril 1912) M. Jean Royère. La plupart des critiques contemporains du mouvement symboliste à sa naissance, je le sais, ont cru donner raison de l'art nouveau en y voyant un idéalisme réagissant contre le naturalisme qu'il s'agissait alors de supplanter. Brunetière s'est rencontré là-dessus avec Charles Morice et Remy de Gourmont. Quant au terme de symbolisme que l'usage finit par adopter, il fortifie cette opinion. Il semble naturel de penser que le symbolisme soit fondé sur l'esthétique du symbole. A sa lumière, on envisage un Art qui concevrait l'œuvre sur un double plan, tel que tous les points du plan extérieur ou sensible correspondent à autant de points d'un plan intérieur d'ordre métaphysique ou moral, sans qu'il soit indispensable que les lecteurs saisissent toute la complexité d'une œuvre dont les deux plans demeurent parallèles, conservent une sorte d'existence extrinsèque... Tel est le symbolisme qui préside à la conception de poèmes comme ceux de certains maîtres de la poésie nouvelle, Henri de Régnier, Verhaeren, Francis Vielé-Griffin. Je n'ai rien à objecter contre une pareille esthétique, sinon qu'elle ne saurait constituer l'essentiel du bel art de poésie pure, car le symbole, de toute évidence, ne peut être le criterium d'un art neuf, puisqu'il appartient à toutes les époques, étant un des procédés fondamentaux de l'intelligence. Bien plus, si le symbolisme n'avait pas d'autre sens, le maître en serait incontestablement Alfred de Vigny, dont les grands poèmes des *Destinées*, comme la *Mort du Loup*, la *Maison du Berger*, la *Bouteille à la Mer*, sont bien les types de cette poésie allégorique, de ces poèmes biplans. A mon sens, la poésie pure s'établit à distance de tous procédés

didactiques et ce n'est pas du tout par son fond de pensée, mais bien sous son aspect verbal qu'il faut l'envisager pour la comprendre. » Cette longue et belle page méritait d'être citée, car elle situe la thèse du « symbolisme verbal » que soutient M. Jean Royère avec une bonne foi et une habileté qui réclament toute notre estime. Cette thèse ne deviendrait dangereuse que si on la prenait au pied de la lettre et si, la poussant dans les conséquences logiques, l'on en arrivait à confondre la métaphore et le symbole. Rappelons-nous, d'autre part, de quelles invectives M. Edouard Dujardin poursuit la métaphore, que dans sa poésie ni M. de Régnier, ni Francis Vielé-Griffin ne l'emploient, pas plus qu'Edgar Poe en anglais : la *True Poetry* d'Edgar Poe n'est pas le symbolisme; et si j'en croyais Francis Vielé-Griffin, qui ne sait admirer en Poe qu'un parnassien idéaliste, elle serait même son contraire.

Enfin, si l'on admet l'opinion de très nombreux littérateurs qui voient la tradition symboliste dans la descendance de Rimbaud et de Mallarmé, il faut comprendre que M. de Régnier a raison d'affirmer qu' « il ne fit que passer par le symbolisme » et il faut affirmer surtout que Francis Vielé-Griffin n'appartint jamais au symbolisme, bien plus, qu'il le combattit, tant par son œuvre poétique que par ses écrits. Mais je m'obstine à penser que la vérité est ailleurs.

§

L'histoire du symbolisme reste à faire. Elle sera difficile, impossible sans doute, parce qu'il faudra que son auteur sache associer et recomposer à mesure les trois points de vue historique, critique et esthétique qui correspondent aux trois phénomènes complexes eux-mêmes, étiquetés sous le même nom de symbolisme.

A nos yeux donc le symbolisme apparaît tout d'abord comme une époque littéraire, la dernière, dans notre lit-

térature des grandes époques discernables, caractérisée par un courant d'idées et d'aspirations communes à une génération de jeunes hommes qui prirent consciemment et non sans raison l'épithète de symbolistes. Parmi les tendances communes relevons, à titre de contribution, l'individualisme, l'idéalisme. Mais combien de faits contradictoires même se groupent encore sous ce mot. Suivant la façon dont ils concevaient l'idéalisme, les symbolistes étaient partagés déjà. Mallarmé, chez qui ils aimaient fréquenter, était leur Maître, ils le reconnurent pour tel, guère et avec raison pour l'un d'eux. Car le symbolisme fut encore une doctrine d'art, qui se résume dans la formule historique déjà : « La Poésie est l'art d'inscrire un dogme dans un symbole », formule dont nous connaissons parfaitement l'origine, puisque Paul Adam l'avait extraite d'une page de Louis Ménard, dans la préface de ses poèmes. Partant le symbolisme n'était pas formé des débris du décadentisme. Dans le premier numéro du *Symboliste*, les jeunes symbolistes (par la plume, je crois, de Mme Rachilde) protestaient et s'insurgeaient contre les marchands de décadences. Il est devenu, hélas ! nécessaire de rappeler sommairement tout cela.

A l'origine même du symbolisme nous retrouvons, non pas même esthétiquement, mais historiquement, le symbole. Il nous est facile d'en déduire les conséquences esthétiques, car il suffit d'analyser les termes mêmes de la fameuse formule. Nous y découvrons que le symbole est le moyen d'art, mais que la fin de l'art, c'est l'inscription du dogme. Le seul mot de dogme implique la conscience d'une idée, tout au moins d'une vérité générale ou particulière. Et d'abord, par sa seule profession de foi, le symboliste s'opposait au parnassien. A la célèbre théorie de l'Art pour l'Art il prétendait substituer la théorie de l'Art pour la Beauté, que Francis Vielé-Griffin proclama sainte, tandis que Stuart Merill, dans son credo, affirmait l'indissolubilité du Vrai au Beau et au Bien.

C'était donc non pas seulement la réintégration de l'idée en poésie, mais bien la réintégration de la pensée humaine, et cela absolument, consciemment, volontairement. Dans son admirable poème de *la Coupe* au recueil d'*En Arcadie*, Francis Vielé-Griffin, dans un art poétique véritable, autrement complet que celui de Verlaine, opposait les deux esthétiques parnassiennes et symbolistes, en des strophes qui seraient les plus habiles des plaidoyers si elles ne composaient le plus mélodieux des poèmes. L'anecdote, le mythe, n'est qu'un voile très transparent. Chacun a le droit de reconnaître le poème de *la Coupe* comme un texte irréfutable.

La nécessité du symbole dans le symbolisme me paraît donc amplement établie, mais alors un second problème se présente. Qu'est-ce que le symbole? car il est certain que les symbolistes, comme ils comprenaient l'idéalisme différemment et parce qu'ils comprenaient l'idéalisme différemment, ont compris différemment le symbole. Pour certains, pour Francis Vielé-Griffin et Henri de Régnier, notamment, il garde son sens étymologique de signe mis à la place d'une réalité — et M. Tancrède de Visan a parfaitement montré que le mot de symbole se trouvait en cette occasion à la fois juste et faux, bien et mal choisi. La réalité, pour les symbolistes du genre de Francis Vielé-Griffin, c'est l'idée platonicienne, la signification supérieure des choses, c'est elle que doit exprimer le poème, c'est elle dont le poème doit être un signe, bien plus, c'est elle que le poème, parce qu'il est une création. D'autres symbolistes accordèrent à l'idée un sens plus restreint. Leur idéalisme n'était plus objectif, comme celui de Platon, mais subjectif comme celui de Schopenhauer. Ils considérèrent le monde comme leur représentation, se condamnant à ne plus sortir d'eux-mêmes, à se peindre dans cet égotisme qu'a stigmatisé M. René Ghil. La réalité devenait leur sentiment ou leur sensation propre et le symbole se confondait avec la métaphore, qui réalisait

au mieux pour eux la réalité. De là le symbolisme verbal auquel fait justement allusion M. Jean Royère, mais, pour parler le langage commun, il faut redire que ce symbolisme-là n'est que de l'impressionisme et peut aller jusqu'au tachisme que M. Charles Maurras reproche avec raison à Stéphane Mallarmé. Mais l'on a le droit de se demander si, avec le sens humain, la vérité à — « résonance éternelle », suivant le mot splendide de M. René Ghil, — le symbolisme ne s'est pas évaporé, abâtardi du moins.

Isoler les symbolismes divers depuis leur état pur jusqu'à l'impressionisme fuyant, ce serait faire l'histoire du symbolisme et non plus la préparer, et cela dépasserait mes intentions. Toutes les pièces du procès en main, l'on ne saurait cependant nier que le symbolisme dépasse l'impressionisme, comme le symbole dépasse et contient la métaphore, voire l'allégorie, que le symbolisme implique une volonté de pensée, qui resta étrangère à certains poètes illustres, qui acheminèrent peut-être les symbolistes vers leur voie propre, mais qui ne sont pas symbolistes. Nommerai-je Rimbaud, Verlaine, Mallarmé ? A bien peser les choses, et si l'on considère qu'au cours de toutes les littératures, à tous les âges, on rencontre des cas plus ou moins complets de symbolisme, l'on se demande si, en définitive, le symbolisme n'est pas autre chose qu'une doctrine d'art, un certain caractère du tempérament, une qualité d'âme ?

§

Pouvons-nous proposer une raison à ce fait que les symbolistes et Francis Vielé-Griffin choisirent comme moyen d'art le symbole, moyen qu'ils n'inventaient pas, puisque Vigny en particulier et La Fontaine et la plupart des poètes en avaient usé et en avaient obtenu des résultats admirables ? Exprimaient-ils par cette épithète de symbolisme une vérité commune à en être banale, puisque

toute vraie poésie est symbolique ? Ce serait bien injuste de prêter à des jeunes gens, d'une intelligence fine et d une grande culture, tant d'aveuglement ou de naïveté. Je crois qu'ils prirent l'étiquette de symbolistes, au contraire, avec une vue juste des choses, comme un signe de leurs aspirations vers une poésie totale s'adressant à la fois à la sensibilité, à l'intelligence de l'homme par ce moyen éternel de connaissance intuitive, et par conséquent poétique qu'est le symbole. Le symbolisme fut certainement un effort vers l'équilibre et l'harmonie en art, et par là il s'oppose au romantisme d'une part, au Parnasse de l'autre. On pourrait signaler et noter toute une série d'oppositions entre le romantisme et le symbolisme, mouvements de nature très différente. On s'aperçoit très vite que la liberté que réclama Hugo n'est pas la liberté pour laquelle combattit Francis Vielé-Griffin, que l'optimisme sentimental et l'idéologie un peu vague de l'un se trouvent à l'antipode du pessimisme actif de l'autre, que les symboles de celui-ci sont infiniment plus conscients, plus volontaires que les symboles de celui-là, qu'ils aient nom le Satyre ou la Rose de l'Infante. Mais le symbole, chez les symbolistes, est parvenu à ne pas demeurer une formule. Nous reconnaissons à peine la vieille allégorie si injustement calomniée dans *Wieland*, dans *Bellerophon* ou dans les *Saintes de l'Amour sacré*. Le symbole n'est plus un procédé de la poésie, mais la poésie elle-même, parce que sous le poète vit un homme, dont à la fois se renouvellent l'intelligence et la volonté, qui ont choisi en pleine liberté la même discipline. Si la pensée et l'Art fécondent la vie, c'est que la vie les a eux-mêmes fécondés dans un instant d'intimité supérieure. Ainsi il est logique que pour ce poète, qui conçoit la poésie comme un état d'âme, l'expression soit aussi simple, dépouillée que possible. Confidence ou chant, par les symbolistes, le vers libre devait nous être donné.

§

Je m'imagine qu'étant le symboliste le plus intégral, Francis Vielé-Griffin devait devenir le maître du vers libre. Pour le symboliste, en effet, la poésie est la parole suprême de sa vie, elle n'est pas comme pour le Parnassien l'Art du langage, elle est le langage même de l'Art, le langage universel, simple et parfait, la parole essentielle de cet homme en qui l'émotion suscite le chant, c'est-à-dire du poète. Or c'est au point de vue du chant qu'il faut aborder le problème du vers libre, si l'on veut parvenir à une compréhension claire. Oublions un instant le fatras des versifications, nous les retrouverons bientôt réduites à leur valeur légitime et toutes les querelles provoquées par ce nom malheureux de vers libre seront, je l'espère, évitées...

Le délicieux Théodore de Banville, Parnassien de hasard et classique exquis, bien avant Francis Vielé-Griffin l'avait dit, la poésie doit toujours être un chant... Elle l'est, historiquement de par sa naissance, religieuse, mystique, psychologique de par son origine magique, de par son évolution musicale d'abord. Elle apparaît telle encore à l'homme de science qui l'examine attentivement, à travers cette infime portion de la Destinée que nous appelons l'histoire, par sa nature et par son but. Il n'y a pas sur ce point de dissentiment possible. Si l'on veut savoir si une œuvre chante, il suffit de le demander à son oreille, si l'on veut savoir la raison pour laquelle une parole chante, il faudra le demander à une étude assez vaste et minutieuse, mais enfin les raisons que l'on aura découvertes au chant seront les lois mêmes de la poésie. Si l'on ne craignait pas de se confier un moment à moi, je prouverais assez facilement que la parole, en quelque langue qu'il s'agisse, chante aussitôt que le rythme poétique a lieu.

Or l'on peut scientifiquement déterminer les lois géné-

rales du rythme poétique. On sait qu'elles se subordonnent à l'accent, que tout accent fort groupe autour de lui des accents faibles, engendrant bien des pieds rythmiques, que ceux-ci engendrent, à leur tour, certaines unités ou plutôt certains fragments qui nous donnent l'impression de l'unité, qui sont essentiellement le vers, et que tous ces temps forts et faibles alternés, par la seu e force de leur intensité et de leur tonalité comparées, nous procurent une impression synthétique de la durée, qui, animant le sens des mots, les images, les pensées, se groupe en notre souvenir en une unité plus large, le poème. Voilà le rôle du rythme poétique; nous pouvons avec une recherche aussi facile prendre une idée aussi claire de ce qu'est le mètre, la métrique et les divers systèmes de versification, qui du reste se réduisent à trois. Or, quels qu'ils soient, on s'aperçoit très aisément que les systèmes de versification ont pour but de grouper des recettes destinées à la composition des vers, et tentent, par le vers plus ou moins régulier, de reconstituer un rythme, c'est-à-dire une ordonnance dans les accents. Malgré que le paralogisme soit flagrant, puisque le vers naît du rythme et non point le rythme du vers, les diverses techniques ont le bonheur d'arriver à un admirable résultat, quand les versificateurs sont poètes. En fait toutes les versifications pourraient être étudiées, historiquement, au seul point de vue de la lutte entre le rythme et le mètre et l'on enregistrerait tantôt la défaite ou la victoire de celui-ci et de celui-là, ce serait, au surplus, non seulement le point de vue le plus intéressant pour le poète et le plus curieux pour tout le monde, mais ce serait le seul scientifique. Eh bien, le vers libre français n'est, quand il est bon, que la victoire du rythme sur le mètre, c'est-à-dire que le rythme y court librement, dans des unités qui offrent tous les caractères essentiels du vers, sauf celui de répondre à un mètre arrêté et déterminé d'avance. C'est la réalisation du vœu de Banville, qui, comme Hugo, avait tenté cette libération à

l'intérieur de la métrique, c'est le chant de l'état pur souligné par la typographie et ce n'est et ce ne peut être rien d'autre...

§

« Ils ont touché au vers! » s'écria un jour Mallarmé, quelque peu effrayé par les apparentes audaces de ses disciples, en qui, du reste, il persistait à avoir foi et espoir, comme en témoigne sa plus célèbre « Divagation ». Mallarmé se trompait; on ne touche pas au vers; celui-ci est ou n'est pas; mais peut-être, malgré tant d'intuition de génie, malgré la subtile intelligence qu'il était, Mallarmé n'avait-il pas en toute cette matière une idée fort claire. Les symbolistes avaient seulement touché à la métrique, qui n'est qu'un des nombreux points de vue, et le plus arbitraire, d'où l'on peut considérer le vers, et la tentative n'était pas révolutionnaire, car, plus ou moins semblablement, tous les grands rythmeurs de notre littérature l'avaient essayé avant eux. Je ne veux point faire ici l'histoire du vers libre, que l'on connaît à peu près bien aujourd'hui et sur laquelle M. Edouard Dujardin fit, il n'y a pas très longtemps, en Sorbonne, une excellente conférence. Chaque symboliste le comprit à sa manière et l'expérimenta pour son compte, au mieux de son propre génie. Aucun ne l'inventa, parce qu'il avait existé toujours. Mais si je ne puis m'attarder à une étude aussi facile qu'utile de la beauté du vers libre de Francis Vielé-Griffin, je puis au moins signaler quelques-unes des raisons qui l'assurèrent dans sa lutte, et qui lui permirent de triompher. La plupart des problèmes rythmiques, éclaircis aujourd'hui, étaient dans l'ombre à l'époque où les symbolistes commencèrent de s'essayer au vers libre et Francis Vielé-Griffin, comme la plupart des autres poètes, dut se fier à son instinct. Il travailla avec patience, avec le seul souci d'exprimer aussi complètement que possible sa pensée. Un principe conscient le guidait, à savoir que, si le poète

est en état d'inspiration, c'est-à-dire de création poétique, le seul langage par lequel il puisse s'exprimer est le vers. Ce principe a été, je crois, démontré comme probablement vrai, par les plus récentes découvertes de la rythmique et de la psychologie contemporaine. Le perfectionnement possible de l'instrument ne se présentait plus que comme un cas de conscience. Aussi Francis Vielé-Griffin, devenu maître de sa forme, avoue-t-il que le vers libre n'était qu'une conquête morale. Conquête capitale dans l'évolution de l'esthétique actuelle. Si un poète peut user du vers libre aujourd'hui, c'est en grande partie à Francis Vielé-Griffin qu'il le devra.

S'il serait trop long d'entreprendre une critique technique de l'évolution du vers libre de Francis Vielé-Griffin depuis les ternaires et les vers mêlés d'*Ancœus,* jusqu'à la strophe analytique de ses plus beaux poèmes, il n'est pas inutile de se rappeler quels furent ses modèles et ses maîtres. On s'apercevrait, avec surprise sans doute, que le vers libre, auquel on a reproché d'être une invention barbare, anglo-saxonne ou germanique, lui fut enseigné par la fréquentation attentive de poètes italiens et latins. N'est-il pas singulier que Francis Vielé-Griffin, qui n'écrivit, je crois, de sa vie qu'un seul vers anglais et par jeu, pour servir d'épigraphe à un sonnet de M. de Régnier, et qui se trouve imprimé comme tel dans les premières poésies de M. de Régnier, ait écrit de nombreux poèmes latins, auxquels, par pudeur peut-être, il confiait les émotions de son adolescence? Il a confessé le fait à M. Dujardin dans une lettre récente sur le vers libre, où il se plaît à se reconnaître « l'élève du poète anonyme de l'*Office du Saint-Sépulchre* ». Plus tard, le dithyrambe italien lui offrit le modèle exact du vers libre réalisé tel qu'il se plut à l'employer, jusque dans sa typographie même ; tel qu'avant lui l'avait employé Ronsard. Et l'amour qu'il avait de la chanson française, trésor d'incomparable lyrisme, lui permit d'accomplir le miracle. C'est dans la plus fine

tradition poétique française que Francis Vielé-Griffin a puisé les éléments de son vers libre et il aime à répéter que ce vers libre n'est qu'un moment de l'évolution esthético-phonétique de la langue française. L'avenir seul dira s'il a eu raison.

§

Nous éviterons donc de juger le vers libre, d'une manière générale, parce que c'est dans l'œuvre du poète qu'il faut l'apprécier et se soumettre à sa beauté. Nous n'imiterons pas ceux qui le nient, en affirmant qu'il est la seule forme poétique légitime. Quoi qu'on puisse dire, le vers libre est. Le déclarer esthétique ou non esthétique serait, suivant la forte parole de Pierson, ne point limiter des lois éternelles et immuables, mais les seules opinions d'une époque, la nôtre, et seulement celle-là. Boileau félicita jadis La Fontaine de l'art qu'il témoignait dans la composition de ses vers irréguliers. Admirons la conscience du législateur du Parnasse et constatons simplement la maîtrise de Francis Vielé-Griffin. Abandonnons-nous à la magie de son art, si souple et si profond, si humain surtout. Constatons-en la simplicité, l'unité, la logique; discernons le lien subtil qui relie la forme profonde de cet art, je veux dire le symbolisme, à sa forme extérieure, le vers libre. Un tel art suffit à unifier une pensée merveilleuse et divine, par a poésie, qui est pensée, qui est Art, qui est Vie... Avouons que, comme nous le disions au début de ces pages, l'étude du poète est simple. Nous tournons en un cercle, et nous nous en apercevons à peine, parce que le cercle est enchanté.

III

Peut-être aurons-nous paru avoir, en ces lignes, trop étudié l'artiste aux dépens du poète. En effet, la poésie perd tout pouvoir lorsque l'on tente de la plier à une autre

fin qu'elle-même, et il est toujours pénible à un critique amoureux de poésie de tenter de désarticuler les ailes du Verbe et l'objet de son travail ressemble,en fin de compte, par trop à cette poussière brouillée, laissée sur le doigt curieux par l'aile du papillon. Mais l'art, lui, comporte toujours un exemple et une leçon. Tout artiste a donc un intérêt profond à tâcher d'acquérir une conscience claire de ses propres moyens d'art et des moyens constants de l'Art et la contemplation des maîtres reste pour lui une joie sans prix. Ainsi nous sommes-nous trop attardés peut-être à méditer la leçon d'art de Francis Vielé-Griffin.

C'est une opinion courante et répandue aujourd'hui que M. Francis Vielé-Griffin est un poète classique, un poète dont l'art est classique; il se peut,mais il faut, à mon avis, avant que de poser une telle affirmation, définir ce que l'on entend par le mot classique; Si l'on appelle classiques nos seuls chefs-d'œuvre de la littérature française au XVIIe siècle, Francis Vielé-Griffin peut paraître fort loin du classique, et néanmoins, pour caractériser sa manière tragique, à plusieurs reprises, nous avons dû évoquer Racine, sa manière héroïque, La Fontaine. Sous la hardiesse apparente seulement de la forme, Francis Vielé-Griffin cache un don très fin de psychologie, un équilibre harmonieux entre la sensibilité et l'intelligence que disciplinent le symbole, bref, cette mesure par laquelle Faguet définissait le classique. La simplicité, la fluidité de la langue serait encore un trait qui rapprocherait notre poète du classique dix-septième siècle, à travers les apparences, dis-je, car le dix-septième siècle ne semblait pas, comme Francis Vielé-Griffin, se complaire aux belles et enfantines images, aux rythmes populaires et naïfs, à la nature, absolument réaliste, telle qu'il l'a dépeinte. Voilà, je crois, le juste point entre l'Art de Griffin et l'art classique dans une de ces définitions. Mais cette définition suffit-elle? Il y en a d'autres. Le classique est encore ce qui s'oppose au romantique, et M. Charles Maurras rap-

porte, avec raison, l'art romantique à l'esthétique du caractère, l'art classique à l'esthétique de la Beauté, et une telle vue est large et juste, quoiqu'elle comporte infiniment d'exceptions, car le romantisme, étant aussi complexe que le symbolisme, est aussi difficile à caractériser dans une formule lapidaire, mais unique. Il est facile, quoi qu'il en soit, de saisir comment l'Art de Francis Vielé-Griffin, tant par son fond, sa pensée, que par sa forme, se différencie non seulement de l'Art romantique, mais du romantisme ; nettement son Art se rapporte à l'esthétique de la Beauté, mais de la Beauté non pas conçue comme une seule forme, mais comme le rapport profond et harmonieux de la forme à la matière. Nous pourrions, de nombreuses autres définitions du classique, rapprocher l'Art de Griffin, et, avec d'éminents critiques, le juger classique ; cependant je ne l'oserai pas, car l'idée que je me fais en moi-même du classique diffère un peu des définitions que j'ai énumérées et de celles que je pourrais énumérer. Le classique est pour moi une constante qui court à travers tous les âges de toutes les littératures, comme les chaînes de montagne courent sous la mer pour émerger parfois, formant des îles, aux mille paysages nouveaux, aux innombrables fleurs. Comme la beauté à laquelle il obéit, le classique est un rapport, rapport d'éléments fort divers entre eux, mais dont le principe est le juste rapport de l'actuel à ce que nous pouvons imaginer de l'éternel. Il faut être absolument actuel pour devenir classique, car on ne saurait que le devenir, et il semble que ce soit bien l'humanité qui parvienne à relier entre eux l'actuel et l'éternel. Or l'art de Griffin est absolument actuel, c'est-à-dire qu'il résout d'une façon nouvelle les problèmes posés à chacun pour son compte par l'art traditionnel, toujours différent, toujours le même, ainsi que la Beauté. Partant, et à cause de son humanité même, je ne serais nullement étonné que Francis Vielé-Griffin devienne classique, qu'il participe, aux yeux de tous, dessillés enfin par l'évolution

du temps, au grand courant qui concilie Eschyle et Gœthe, Racine et Shelley, Lucrèce et La Fontaine, le Parthénon et la Cathédrale, tous génies et toutes œuvres qui donnent une image de leur époque, *sub specie æternitatis*. A l'heure qu'il est encore, affirmons que Francis Vielé-Griffin, par sa poésie, par sa pensée et par son Art, s'il n'est pas classique, nous permet au moins de nous forger une idée du classique et que, par cela seul, nous lui sommes redevables d'un immense bienfait.

§

Redisons toutes ces choses, tandis que le poète vit parmi nous et nous sourit, alors même que nous saurions que l'étude d'une œuvre en cours est toujours un peu vaine. Mais une œuvre belle n'est-elle pas en cours durant de longs siècles, ne se perpétue-t-elle pas dans les âmes qui la fréquentent et qui aperçoivent dans son commerce une image vivante de l'éternelle Beauté ? Laissons au temps le soin de juger, car telle n'est point notre tâche, et Renouvier, si sage entre nos philosophes, n'écrivait-il pas, sans doute, pour lui, comme pour chacun de nous : « Je ne dogmatise pas, je cherche au contraire à comprendre. »

JEAN DE COURS.

LE MYSTÈRE BACON-SHAKESPEARE

UN DOCUMENT NOUVEAU

(*Notes annexes*)

—

A

Les articles que j'ai publiés dans les numéros 563, 568, 581 et 582 du *Mercure de France* m'on valu une volumineuse correspondance et ils ont provoqué, dans la presse européenne, d'intéressantes critiques. Le problème que j'ai posé (*Un problème d'Histoire et de Cryptographie*, nos 563 et 568) et le mystère que j'ai essayé d'éclaircir (*Le mystère Bacon-Shakespeare*, nos 581 et 582) intéressent donc beaucoup de lecteurs.

Quelques-uns ont bien voulu me fournir des renseignements utiles, d'autres m'ont communiqué des observations curieuses. Enfin, on m'a demandé des précisions susceptibles de servir de base à une discussion méthodique et de répondre à certaines critiques formulées, d'ailleurs avec beaucoup de courtoisie, dans les journaux français ou étrangers.

Les notes qui suivent ont été rédigées pour compléter mes précédents articles et essayer de dissiper des malentendus qui pourraient égarer la discussion.

Tout d'abord, je tiens à répéter que je ne suis ni un littérateur, ni un historien et que je ne suis pas qualifié pour émettre une opinion motivée sur la question de paternité littéraire soulevée par le document publié *in extenso* dans

les nº 581 et 582. Je serais même presque tenté de conclure, comme quelques-uns de mes correspondants, que cette question de paternité ne présente qu'un intérêt secondaire et que les chefs-d'œuvre resteront tels, quels que soient les noms d'auteurs qui pourraient être substitués à ceux sous lesquels ils ont été publiés. Toutefois cette manière de voir, un peu trop simpliste, si elle peut se soutenir en ce qui concerne les œuvres elles-mêmes, ne satisfait pas notre besoin de vérité et de justice. : « Il faut rendre à César ce qui est à César. »

Quand j'ai publié mon premier article (nº 563), mon but était surtout de signaler un procédé cryptographique peu connu et certaines applications intéressantes qui en avaient été faites. Il me semblait en outre utile d'appeler l'attention du public français sur l'emploi qui avait pu être fait de formes typographiques différentes pour dissimuler des secrets sous des textes clairs quelconques. L'examen des éditions contemporaines de celles énumérées dans le nº 581 (p. 300) pourrait en effet conduire à des découvertes intéressantes, historiques ou scientifiques.

Mais puisque l'étude cryptographique a eu comme résultat la révélation d'un document historique, il est naturel que des considérations d'ordre historique ou littéraire interviennent dans l'appréciation de ce document dont je ne puis, comme cryptologue, que signaler l'existence.

Il est évident, en effet, que le chiffrement d'un texte n'ajoute rien à la valeur documentaire des faits qui y sont mentionnés : les exactitudes et les erreurs sont reproduites telles quelles, sous une forme apparente différente, mais elles restent, chiffrées, ce qu'elles étaient en langage clair.

Je dois cependant ajouter que l'opération du chiffrement, quelle que soit la simplicité du procédé cryptographique et quelles que soient l'attention et l'habileté du chiffreur, peut introduire des erreurs auxquelles s'ajoutent celles de l'opération typographique : lettres et mots modifiés ou omis.

L'exemple donné par Bacon lui-même dans l'édition de 1624 (1) du *De Augmentis Scientiarum* et dont j'ai donné une photographie dans le n° 581, page 293, Pl. n° 4, contient une erreur sur la douzième ligne où les lettres *vat* sont substituées à *uc*.

En général, les erreurs de ce genre, si elles sont isolées et peu fréquentes, n'empêchent pas le déchiffreur de rétablir correctement les mots et les phrases du texte original.

Mais il peut arriver qu'exceptionnellement cette restitution ne soit pas évidente et que le contexte ne permette pas de deviner, sans hésitation possible, les lettres et mots omis ou défigurés. Toutes les personnes qui ont fait de la correspondance chiffrée sont familiarisées avec ce genre de difficultés; elles savent qu'il y a des cas où il faut demander une répétition ou un collationnement.

Cela n'est évidemment pas possible quand il s'agit d'un texte chiffré depuis trois cents ans ! Il faut donc que le déchiffreur, quand il rencontre des erreurs ou des indécisions, ne compte que sur sa perspicacité.

Lorsque les parties du texte qui précèdent et suivent les lacunes de ce genre sont suffisamment claires et suggestives, l'opération ne présente aucune difficulté.

S'il n'en est pas ainsi, des erreurs de restitution sont possibles et il est alors prudent de signaler les interprétations douteuses pour éviter des conclusions non rigoureusement motivées.

J'ai cru nécessaire de donner ces indications, inutiles pour les lecteurs qui ont fait un peu de cryptographie, mais indispensables pour ceux qui sont tout à fait inexpérimentés.

En outre, ces explications répondent aux préoccupations de quelques lecteurs qui, s'étant heurtés dès leurs premiers essais de déchiffrement à des difficultés du genre de celles que nous venons de signaler, craignent que les déchiffreurs de l'autobiographie de Francis Bacon ne se soient laissés

(1) Reproduit la traduction de *Golefer*, Paris, 1632.

souvent influencer par des idées préconçues pour choisir, entre plusieurs solutions également possibles au point de vue cryptographique, celle qui correspondait le mieux à leur manière de voir.

Personnellement, je considère que des erreurs isolées sont possibles, intéressant des mots ou même, mais tout à fait exceptionnellement, des phrases. Mais de telles erreurs sont certainement très rares et elles ne pourraient modifier le sens de l'ensemble du document.

Je me propose d'ailleurs, si les circonstances le permettent, d'étendre le travail de vérification que j'ai commencé et de signaler les parties qui me sembleraient douteuses et qui ne devraient être acceptées que sous toutes réserves.

Il va sans dire que toute solution, possible au point de vue cryptographique, mais inadmissible au point de vue historique, devrait être classée dans la catégorie ci-dessus.

C'est ainsi que des noms de personnages ou la mention d'événements postérieurs à l'impression ne sauraient logiquement se rencontrer dans les déchiffrements : cette considération peut permettre d'écarter à priori des solutions qui seraient admissibles au point de vue cryptographique.

Dans cet ordre d'idées, il ne faut pas oublier que si Francis Bacon n'a publié pour la première fois qu'en 1605 la description de son système cryptographique, il l'avait conçu longtemps avant, pendant le séjour qu'il fit à Paris de 1577 à 1579. Il est donc naturel qu'on rencontre des applications de ce système dans des documents antérieurs à 1605, mais postérieurs à 1577. L'énumération que je donne dans le numéro 581, page 300, d'ouvrages contenant des textes cryptographiés d'après le procédé de Francis Bacon en indique plusieurs imprimés avant 1605.

Tels sont notamment les ouvrages suivants :

De Timothy Bright : *A Treatise of Melancholy* 1586 ; de Robert Burton : *The Mirror of Modesty* 1584, *Planctomachia* 1585, *Euphues* 1587, *Morando* 1587, *Perimedes* 1588, *Pandosto, The Spanish Masquerado* 1589 ;

De George Peele: *The Arraignment of Paris* 1584; de William Shakespeare: *Midsummer Night's Dream* 1600, *Much Ado about Nothing* 1600, *Sir John Oldcastle* 1600, *Merchant of Venice* 1600;

D'Edmund Spenser: *Shepherd's Calendar* 1579, *Complaints* 1590, *Colin Clout* 1595, *Fairy Queen* 1596.

De même, il ne faudrait pas s'étonner que des fragments de l'autobiographie se trouvent dans des ouvrages publiés après 1626, date *officielle* de la mort de Francis Bacon : les manuscrits de ces ouvrages avaient pu être établis et préparés pour l'impression par Francis Bacon et n'avoir été imprimés qu'après son décès.

C'est ainsi que des parties cryptographiées ont été relevées dans *New Atlantis* et *Natural History*, qui ont été édités en 1635 sous le nom de Francis Bacon, ainsi que dans *The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton, éditée en 1638.

D'ailleurs, est-il bien certain que Francis Bacon soit décédé en 1626 ?

Dans un très intéressant article paru dans *Baconiana* de juin 1922, Miss Alicia Amy Leith rappelle certaines circonstances qui sembleraient indiquer que Francis Bacon mourut *seulement pour le monde* en 1626 et qu'il ne serait réellement mort qu'en 1668, ayant vécu 106 ans ; il aurait eu ainsi une quarantaine d'années de tranquillité pour poursuivre ses travaux.

Tout est étrange quand il s'agit de Francis Bacon et ses biographes ne sont pas plus d'accord sur le lieu de sa naissance (York House, York Place, Canonbury Tower ou Gidea Hall) que sur celui de sa mort (Highgate, Mushwell Hill, Gorhambury ou Wolfenbüttle).

Mais cette discussion est étrangère à la question cryptographique à laquelle nous allons revenir.

B

Les déchiffrements effectués par Mrs Gallup ont provo-

qué des observations au sujet desquelles je crois nécessaire de donner quelques explications.

Certains lecteurs ne nient pas l'existence des textes déchiffrés par Mrs Gallup. Mais ils estiment qu'il n'y a pas lieu d'en faire état, notamment en ce qui concerne la paternité des œuvres attribuées à Shakespeare. Leur opinion est fondée sur des considérations historiques ou littéraires, qui leur semblent suffisamment concluantes, pour qu'il soit inutile de prendre en considération les documents chiffrés qui pourraient confirmer ou infirmer leur manière de voir. Il va sans dire que les théories contraires sont exposées et défendues avec la même intransigeance, de sorte que le lecteur impartial reste déconcerté par la lecture de ces démonstrations de tendances opposées abondamment documentées, adroitement présentées et rédigées avec beaucoup de conviction. Bien entendu, la discussion reste ouverte et elle ne pourra être close, si elle l'est jamais, que par la découverte d'un document décisif qui mettra d'accord les diverses écoles actuellement divisées.

Mais il y a des critiques qui vont plus loin et qui nient l'existence même des textes déchiffrés par Mrs Gallup.

M. Weber, de Vienne (Autriche), considère les déchiffrements de Mrs Gallup comme « le résultat d'une grande erreur résultant d'une sorte d'auto-suggestion ».

Le Dr Speckman, de Arnhem (Hollande), nie l'existence des cryptogrammes ; il affirme que les textes déchiffrés ne sont pas authentiques et sont inadmissibles.

M. Taco H. de Beer, membre de l'Académie Royale Flamande de Belgique, m'écrit :

La plus grande supercherie nous paraît le soi-disant déchiffrement de Mrs Gallup. Un jeune docteur ès-lettres s'est occupé pendant une année tout entière à déchiffrer des textes d'après la méthode de Mrs Gallup et il a trouvé que Mrs Gallup ajoutait ou escamotait des lettres afin d'en venir au résultat qu'elle se proposait.

D'autres vont plus loin et n'hésitent pas à qualifier de « mystification colossale » l'œuvre de Mrs Gallup.

M. Frank Woodward a publié dans *Baconiana*, vol. XVII nº 64, un article intitulé: *Mrs Gallup's Biliteral Cipher* qui me paraît répondre aux détracteurs auxquels nous avons fait allusion plus haut. Cet article donne, en effet, deux exemples de déchiffrement qui me paraissent de nature à mettre hors de discussion la bonne foi de Mrs Gallup.

I

Les lettres italiques de l'édition de 1628 de l'ouvrage de Robert Burton intitulé : *The Anatomy of melancholy* constituent un cryptogramme qui, traité par le procédé de Francis Bacon, a donné comme déchiffrement une version anglaise de l'*Iliade*, qui ne ressemble à aucune version connue.

Or, Mrs Gallup ne connaît pas le grec : est-il admissible qu'elle ait pu se procurer une version inconnue jusqu'à présent et dont le véritable auteur soit resté ignoré ? est-il vraisemblable que Mrs Gallup ait pu se procurer toutes les versions anglaises de l'*Iliade* et qu'elle en ait fait un arrangement susceptible de provenir d'un déchiffrement factice?

Mr Frank Woodward affirme que « n'importe qui, connaissant personnellement Mrs Gallup, reconnaîtra qu'elle est tout à fait incapable d'une telle fraude ».

II

Dans l'ouvrage intitulé *Resuscitacio*, publié par Rawley en 1657, Mrs Gallup a trouvé une partie chiffrée d'après le procédé de Francis Bacon et elle en a donné le déchiffrement suivant :

Now to reach rare papers, take panell five in F's tower room, slide it under fifty with such force as to gird a string. Follow A B C's therein. Soon will the MSS so much vaunted, theme of F'S many books, be your own.

Ce qui veut dire que dans la chambre de la tour de F(rancis), si l'on fait glisser le panneau 5 sous le panneau 50 on doit découvrir une cachette contenant des papiers rares, manuscrits de *F(rancis Bacon)*.

La tour visée dans ce document ne peut être que *Canonbury Tower* où Francis Bacon vécut quelques années et dont il donna congé en 1619. Mais il semblait peu probable que Bacon y ait caché des papiers importants et que Rawley puisse y faire allusion en 1657.

Quoi qu'il en soit, Mr Frank Woodward, se trouvant à Londres avec Mrs Gallup se rendit avec elle à Canonbury Tower. Ils pénétrèrent dans la chambre principale où ils reconnurent cinquante panneaux disposés sur le pourtour en deux rangées, la rangée inférieure ayant trente-quatre panneaux et la rangée supérieure seize seulement.

Mr Frank Woodward monta avec l'Intendant à l'étage supérieur, laissant dans la grande chambre Mrs Gallup qui souffrait du cœur.

Quand il redescendit, Mrs Gallup, qui avait soigneusement examiné les panneaux, lui indiqua quels étaient ceux qui avaient été vraisemblablement numérotés 5 et 50 par Francis Bacon. Elle lui fit remarquer que le panneau 5 pouvait glisser sous le panneau 50.

Mr Frank Woodward demanda à l'Intendant si quelque cachette avait été découverte pendant les travaux effectués dans le bâtiment. L'Intendant lui montra précisément le panneau 5 comme ayant été déplacé, ce qui avait démasqué un large trou que l'architecte avait fait boucher.

N'est-ce pas là une preuve de l'exactitude du déchiffrement de Mrs Gallup? Y a-t-il quelqu'un qui la soupçonnerait de s'être fait mettre au courant de la particularité que nous venons de signaler, pour faire ensuite un déchiffrement simulé en concordance avec elle ?

C

Dans l'article de *Baconiana* que nous avons cité précé-

demment, Mr Frank Woodward déclare qu'après avoir travaillé sous la direction de Mrs Gallup, il était parvenu à identifier correctement les formes *a* et *b* de 70 à 80 pour cent des lettres.

D'autre part, M. William Rawley déclare avoir également fait des recherches analogues, mais avoir échoué dans l'identification des lettres B I L M N P S et Z : la proportion des lettres exactes restantes est inférieure à 70 pour cent du nombre total des lettres.

Nous allons voir qu'il eût suffi à ces deux opérateurs, pas familiarisés sans doute avec les travaux cryptographiques, de poursuivre méthodiquement leurs recherches pour arriver à une solution.

Pour bien faire comprendre la méthode à employer quand on se trouve en présence d'indécisions ou d'erreurs, nous prendrons l'exemple donné dans le numéro 581 page 298 où nous supposerons douteuses les formes typographiques des huit lettres indiquées ci-dessus comme n'ayant pu être identifiées correctement par Rawley.

Nous allons donc recopier les premiers groupes en admettant que toutes les lettres ont été correctement classées en formes *a* ou *b*, à l'exception des lettres B I L M N P S Z dont la forme est douteuse et que nous figurerons par un point (·) pouvant être par conséquent *a* ou *b*.

Nous avons ainsi les groupes suivants :

..aaa	a..a.	aabbb	aab.a	b....
aa.bb	..aaa	ab.b.	ab.b.	abbb.
baabb	aaaab	ab..a	ab...	baaa.
a..bb	ba...	aabbb	.aaaa	baaba

Le premier groupe ..aaa peut être :

aaaaa	correspondant à la lettre	A,
abaaa	—	I,
baaaa	—	R.

La solution bbaaa n'est pas à retenir, puisque aucun groupe de l'alphabet de *Bacon* ne commence pas bb.

Le deuxième groupe peut être :

aaaaa correspondant à la lettre A,
aabaa — E,
abbaa — N,
aaaab — B,
aabab — F,
abbab — O.

Par conséquent le premier bigramme peut être l'un des suivants :

AA AE AN AB AF AO
IA IE IN IB IF IO
RA RE RN RB RF RO

On peut en supprimer immédiatement un certain nombre comme improbables au commencement d'un mot anglais :

AA AE AO
IA IE IB IO
RN RB RF

Il ne reste à examiner que les suivants :

AN AB AF IN IF RA RI RO

Le troisième aabbb correspond à la lettre H.
Le quatrième groupe aab.a peut être :

aabaa correspondant à la lettre E,
aabba — G.

D'où les tétragrammes initiaux :

ANHE, ABHE, AFHE, INHE, IFHE,
RAHE, RIHE, ROHE,
ANHG, ABHG, AFHG, INHG, IFHG,
RAHG, RIHG, ROHG.

Les seuls tétragrammes à retenir sont évidemment les suivants :

ANHE, ABHE, INHE, IFHE.

Le dernier IF HE est évidemment le plus probable.

Le cinquième groupe b.... ou plutôt ba... puisque la forme initiale *b* ne peut être suivie que de la forme a, peut être :

baaaa	correspondant à la lettre	R,
baaab	—	S,
baaba	—	T,
baabb	—	U ou V,
babaa	—	W,
babab	—	X,
babba	—	Y,
babbb	—	Z.

Le sixième groupe aa.bb peut être :

aaabb	correspondant à la lettre	D,
aabbb	—	H.

Le septième groupe ..aaa peut être :

aaaaa	correspondant à la lettre	A,
abaaa	—	I,
baaaa	—	R.

Le huitième et le neuvième groupe sont semblables ab.b. et peuvent être :

ababa	correspondant à la lettre	L,
ababb	—	M,
abbba	—	P,
abbbb	—	Q.

Le dixième groupe abbb. peut être :

abbba	correspondant à la lettre	P,
abbbb	—	Q.

Le onzième et le douzième groupe correspondent respectivement à U ou V, et B.

Considérons donc les douze premières lettres en écrivant les solutions possibles :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
A	N	H	E	R	D	A	L	L	P	U	B
A	B			S		I	M	M	Q	V	
I	N			T	H	R	P	P			
I	F			UV			Q	Q			
				W							
				X							
				Y							
				Z							

Les dixième et onzième lettres ne peuvent être, devant B, que PU.

La huitième et la neuvième, devant P U B, sont très probablement L L.

Ce qui entraîne H comme sixième lettre, S comme cinquième, A comme septième et finalement la série initiale suivante :

IF HE SHALL PUB

Le dernier trigramme PUB suggère le mot PUBLISH qui est possible, les lettres LISH pouvant correspondre respectivement :

L ababa au treizième groupe ab..a,
I abaaa au quatorzième groupe ab...,
S baaab au quinzième groupe baaa.,
H aabbb au seizième groupe a..bb.

La suite du déchiffrement s'effectuerait de la même façon en avançant progressivement et prudemment, les lettres et mots déjà précisés permettant de limiter le nombre des essais à retenir en suggérant des lettres ou mots susceptibles de les suivre.

Les identifications erronées peuvent évidemment compliquer le travail et suggérer quelquefois des mots incorrects.

Mais les erreurs, comme les indécisions, s'éliminent peu à peu et l'on peut estimer que, dès que les identifications correctes atteignent 60 à 70 pour cent des lettres, la recons-

titution correcte du texte clair peut être escomptée sans beaucoup de difficultés.

Naturellement les erreurs de chiffrement ne peuvent qu'augmenter les difficultés du travail de déchiffrement. Mais, en général, si ces erreurs sont isolées, elles ne constitueront pas un obstacle infranchissable.

Toutefois, il faut bien reconnaître que, dans des cas exceptionnels, des mots erronés pourront être substitués aux mots corrects, surtout s'ils ont le même nombre de lettres et des lettres communes, et quand le sens de la phrase ne permettra pas de reconnaître l'erreur.

L'exemple que je viens de donner, et dont le lecteur pourra compléter la discussion en examinant toutes les solutions grammaticalement possibles, me semble suffisant pour démontrer qu'il y a des cas où il est inutile d'ajouter ou de supprimer des lettres pour constituer un texte correct.

Si les détracteurs que j'ai désignés plus haut § B veulent bien admettre, comme je le fais moi-même, que Mr Frank Woodward et William Rawley sont de bonne foi en déclarant qu'ils ont pu identifier correctement 60 à 70 pour cent des formes typographiques, ils devront reconnaître qu'en opérant comme je l'ai fait à l'égard des formes douteuses, il n'est pas nécessaire d'user de prestidigitation, pour escamoter les lettres gênantes ou faire apparaître celles désirées pour constituer des mots ou des phrases conçus à l'avance; il suffit, comme je l'ai montré, de prendre comme bases des essais les lettres correctement classées et de tenir compte des particularités de la langue employée et du système cryptographique de Francis Bacon.

J'aurais pu donner comme exemples ceux que j'ai étudiés moi-même : mais il m'a semblé que ma démonstration serait plus convaincante si je prenais un texte étudié par un autre opérateur, en faisant état des résultats partiels obtenus par lui.

Je ne doute pas que les contempteurs de l'œuvre de

Mrs Gallup, s'ils veulent bien ne pas s'en tenir à un examen superficiel et ne pas se laisser arrêter par des incohérences et des indécisions analogues à celles rencontrées dans l'exemple donné plus haut, s'ils acceptent enfin de se livrer à un travail analytique analogue à celui que j'ai effectué moi-même, reconnaissent qu'ils sont allés un peu vite et un peu loin en la traitant de mystificatrice malhonnête.

Il ne faut pas oublier ce que j'ai dit plus haut et que je suis obligé de répéter pour éviter tout malentendu :

a) il peut y avoir des erreurs isolées dans le résultat des déchiffrements, erreurs résultant de fautes de chiffrement ou d'impression;

b) la correction absolue du chiffrement et du déchiffrement n'a aucune relation avec l'exactitude des faits mentionnés.

Enfin je voudrais mettre certains critiques en garde contre un danger possible : quelques cryptologues amateurs ayant échoué dans leurs essais de déchiffrement, en ont conclu que Mrs Gallup n'avait pu réussir là où ils n'avaient pu obtenir aucun succès. Plus de prudence et de modestie sont nécessaires, surtout si l'on veut bien tenir compte du patronage autorisé qui a encouragé et guidé les travaux de Mrs Gallup. Je ne connais pas Mrs Gallup, mais j'ai pu apprécier la haute compétence technique du personnel cryptologue auprès duquel elle poursuit méthodiquement ses recherches : tous les travaux qui portent l'estampille du laboratoire d'études qui a endossé ses déchiffrements méritent une confiance entière et des éloges que je suis heureux de renouveler ici.

D

Il semble bien que Francis Bacon ait eu quelques inquiétudes au sujet de l'efficacité de la méthode qu'il employait pour écrire son histoire de manière qu'elle échappât à ses

contemporains, mais fût sûrement déchiffrée par les cryptologues de l'avenir.

C'est sans doute ce qui explique la multiplicité des cryptogrammes faisant allusion à son autobiographie et aussi la précaution prise d'en chiffrer plusieurs fois certaines parties.

La phrase suivante déchiffrée du *Novum Organum*, édition de 1620, page 122, répond à la première préoccupation :

Since the part which doth contain the story of my birth is one I cannot have lost, it is frequently given. The directions to the decipherer oft occur for it cannot be that he doth decipher everything I write, yet if but a part be done, it would be sufficient doubtless to reveal the history (1).

Voici, d'autre part, un exemple de répétition concernant le deuxième paragraphe de l'autobiographie n° 581, page 301 :

The principal work is, as you may suppose, writing a secret story of my own life as a true history of the times.

Les planches n°s 1 et 2 sont des photographies des pages 188 et 189 du *Novum Organum*, Edition de 1620.

Les lettres soulignées appartiennent à la forme *b*, celles non soulignées étant de la forme *a*. Seules les lettres italiques constituent le cryptogramme. Nous avons marqué par une flèche verticale ↥ le commencement des groupes de cinq lettres, qui donnent le texte suivant :

... Th' principall history is, as you may suppose, my owne, yet it is soe much mixt or twin'd into manie others herein given, that it is a taske putting them together, as you perhaps well know. The work will not be complete untill my death. It may then fall short of many things I have long

(1) Etant donné que la partie qui contient l'histoire de ma naissance est une de celles que je ne puis avoir perdue, elle est donnée fréquemment. Les conseils au déchiffreur sont nombreux, car il ne peut être indispensable qu'il déchiffre tout ce que j'écris ; toutefois, si une partie seulement était déchiffrée, cela serait sans doute suffisant pour révéler l'histoire.

cylo vt meliùs contineat calorem suum; & notetur vtrùm per calorem suum faciat aquam descendere.

Ad 25.am 30. *Aromata, & Herbæ acres ad palatum, multò magis sumptæ interiùs, percipiuntur calida. Videndum itaque in quibus alijs materijs exequantur opera caloris. Atque referunt Nautæ, cùm cumuli & massæ Aromatum diù conclusæ subitò aperiuntur, periculum instare illis qui eas primò agitant & extrahunt, à febribus & inflammationibus spiritûs. Similiter fieri poterit Experimentum, vtrùm pulueres huiusmodi Aromatum aut Herbarum non arefaciant Laridum, & carnem suspensam super ipsos, veluti fumus Ignis.*

Ad 26.am 31. *Acrimonia siue Penetratio inest tam Frigidis, qualia sunt Acetum, & Oleum Vitrioli; quàm Calidis, qualia sunt oleum Origani & similia. Itaque similitèr & in Animatis cient dolorem, & in non-Animatis diuellunt partes & consumunt. Neque huic Instantiæ subiungitur* Negatiua. *Atque in Animatis nullus reperitur dolor, nisi cum quodam sensu caloris.*

Ad 27.am 32. *Communes sunt complures actiones & Calidi, & Frigidi, licèt diuersâ admodùm ratione. Nam & niues, puerorum manus videntur paulò pòst vrere; & frigora tuentur carnes à putrefactione, non minus quàm ignis; & Calores contrahunt corpora in minus, quod faciunt & Frigida. Verùm hæc & similia opportunius est referre ad Inquisitionem de Frigido.*

Tertiò

Aphor. XIII.

TErtiò *facienda est* Comparentia ad Intellectum *Instantiarum in quibus Natura, de quâ sit Inquisitio, inest secundùm magis & minùs; siue factâ comparatione incrementi & decrementi in eodem subiecto, siue factâ comparatione ad inuicem in subiectis diuersis. Cùm enim Forma rei sit ipsissima Res; neque differat Res à Formâ, aliter quàm differunt Apparens & Existens, aut Exterius & Interius, aut in ordine ad Hominem & in Ordine ad Vniuersum; omninò sequitur, vt non recipiatur aliqua Natura pro verâ Formâ, nisi perpetuò decrescat quando Natura ipsa decrescit, & similitèr perpetuò augeatur quando Natura ipsa augetur. Hanc itaque Tabulam,* Tabulam Graduum *siue* Tabulam Comparatiuæ *appellare consueuimus.*

Tabula Graduum, *siue* Comparatiuæ *in Calido.*

PRimò *itaque dicemus de ijs quæ nullum prorsus gradum Caloris habent ad tactum; sed videntur habere potentialem tantùm quendam calorem, siue dispositionem & præparationem ad calidum. Posteà demùm descendemus ad ea, quæ sunt actu, siue ad tactum Calida, eorumque fortitudines & Gradus.*

fuerint; vtpote quæ sensibus propiora sint, & communibus notionibus ferè subiaceant. Antequàm verò ad remotiora, & occultiora Naturæ liceat appellere, necessariò requiritur, vt melior & perfectior mentis & Intellectus humani vsus & adoperatio introducatur.

Nos certè æterno Veritatis amore deuicti, viarum incertis, & arduis, & solitudinibus, nos commisimus; & Diuino auxilio freti & innixi, mentem nostram, & contra opinionum violentias, & quasi instructas acies, & contra proprias & internas hæsitationes & scrupulos, & contra rerum caligines, & nubes, & vndequáque volantes phantasias, sustinuimus; vt tandem magis fida & secura indicia, viuentibus & posteris comparare possemus. Quá in re si quid profecerimus, non alia sanè ratio nobis viam aperuit, quàm vera & legitima spiritus humani humiliatio. Omnes enim ante nos, qui ad artes inueniendas se applicuerunt, coniectis paulisper in res, & exempla, & experientiam oculis, statim, quasi inuentio nil aliud esset, quàm quædam excogitatio, spiritus proprios, vt sibi Oracula exhiberent, quodammodò inuocárunt. Nos verò inter res castè & perpetuò versantes, Intellectum longiùs à Rebus non abstrahimus, quàm vt rerum imagines, & radij (vt in sensu fit) coire possint; vnde fit, vt Ingenij viribus & excellentiæ non multum relinquatur. Atque quam in inueniendo adhibemus humilitatem, eandem & in docendo sequuti sumus. Neque enim aut confutationum triumphis, aut antiquitatis aduocationibus, aut authoritatis vsurpatione quadam, aut etiam obscuritatis velo, aliquam his nostris

desir'd to chrystalise, as might be said, in a solide, unperishing rock. However, when deathe shall cut short my toyle, there should bee another to carry it forward that it may lacke as little as possible.

Pour faire le déchiffrement, les lecteurs que cela intéresserait devront écrire les groupes de cinq formes typographiques, en commençant à la flèche, comme suit :

baaba aabbb abbba baaaa abaaa.....

et ainsi de suite, puis traduire avec l'alphabet de Francis Bacon donné dans le n° 563, p. 389.

La planche n° 3 est une photographie de la page 9 du même ouvrage (*Novum Organum*, Edition 1620).

Les formes *a* et *b* sont indiquées comme dans les planches 1 et 2, c'est-à-dire que les lettres de la forme *b* sont soulignées, les autres non soulignées étant de la forme *a*.

Le groupement doit commencer à la flèche verticale ↥, comme suit :

babba aabaa baaba aaabb abbab aabaa et ainsi de suite.

Le déchiffrement apparaît comme suit :

...... Yet doe I maintaine that the principall work hath beene, or is, writing a secret storie of my owne life, as well as a true historie of th' times, in this greater cypher...

E

M. de Beer, que j'ai déjà cité, m'envoie la communication suivante :

Le mariage d'Elisabeth avec Robert Dudley n'eut pas lieu quand elle était prisonnière à la Tour de Londres.

A l'âge de 17 ans, Elisabeth mit au monde un fils. Le père était Lord Seymour qui avait épousé la veuve d'Henry VIII. Elisabeth fit étrangler le nouveau-né.

Plus tard, elle eut d'autres amants.

Quand *Francis* naquit, elle ordonna de l'étrangler. Mais Lady *Bacon*, qui était enceinte, la pria de lui confier l'enfant. De retour chez elle, elle fit une fausse couche qui lui facilita l'adoption de *Francis*.

Dans *Baconiana* de juin 1922, M. Alfred Weber, de Vienne (Autriche), fait remarquer qu'il est inexact que Davison, secrétaire de la reine Elisabeth, ait signé l'arrêt de mort de Marie Stuart et ait payé ce crime de sa tête.

Il est en effet prouvé que Davison vécut vingt et un ans après la mort de l'infortunée reine d'Ecosse et qu'il mourut paisiblement dans sa maison.

Des erreurs de ce genre me semblent plutôt en faveur de la bonne foi du déchiffreur : il était facile, en effet, à Mrs Gallup de se documenter aux meilleures sources et, si elle l'avait voulu, de produire un texte absolument d'accord avec l'histoire.

F

L'alphabet chiffrant de Francis Bacon peut s'écrire sous la forme d'un tableau de 24 cases (3 rangées de 8 cases), dans les cases duquel sont inscrites les lettres de l'alphabet dans leur ordre normal, les lignes et les colonnes du tableau étant numérotées comme ci-dessous.

	a a a	a a b	a b a	a b b	b a a	b a b	b b a	b b b
a a	A	B	C	D	E	F	G	H
a b	IJ	K	L	M	N	O	P	Q
b a	R	S	T	UV	W	X	Y	Z

Chaque lettre du tableau est chiffrée par le numéro de la ligne (deux formes) suivi du numéro (trois formes) de la colonne où elle se trouve : A = aaaaa, M = ababb, Y = babba,...

Si l'on compte, pour chaque lettre de l'alphabet, le nombre des formes *a* et *b* qui la chiffrent, on trouve :

A = 5a, B = 4a + 1b, C = 4a + 1b, D = 3a + 2b,
E = 4a + 1b, F = 3a + 2b, G = 3a + 2b, H = 2a + 3b,
I J = 4a + 1b, K = 3a + 2b, L = 3a + 2b, M = 2a + 3b,
N = 3a + 2b, O = 2a + 3b, P = 2a + 3b, Q = 1a + 4b,
R = 4a + 1b, S = 3a + 2b, T = 3a + 2b, UV = 2a + 3b,
W = 3a + 2b, X = 2a + 3b, Y = 2a + 3b, Z = 1a + 4b.

D'autre part, la fréquence normale, pour 1000, des lettres de l'alphabet dans un texte anglais, est sensiblement la suivante :

A = 75, B = 13, C = 29, D = 41, E 128, F = 28, G = 14,
H = 57, I + J = 67, K = 4, L = 35, M = 26, N = 75, O = 79,
P = 22, Q = 1, R = 65, S = 63, T = 87, U + V = 37,
W = 15, X = 3, Y = 15, Z = 1.

Il en résulte que le chiffrement d'un texte anglais de 1000 lettres, d'après le système de Francis Bacon, donnerait un total de 5000 formes dont 3151 formes *a* et 1849 formes *b*.

Il y a donc une prédominance marquée de la forme *a*.

Si donc, dans un texte chiffré d'après le système *Bacon*, l'on parvient à distinguer nettement, pour chaque lettre de l'alphabet, les deux formes typographiques qui constituent la base du système, il suffit de compter, pour chaque lettre de l'alphabet, les nombres respectifs des deux formes : la plus fréquente est la forme *a*.

Théoriquement, il suffirait d'une vingtaine de chacune des lettres de l'alphabet pour que la seule considération des nombres respectifs des deux formes typographiques permette la classification en forme *a* et forme *b*.

Pour les lettres fréquentes, la classification serait possible dès que la longueur du texte atteindrait quelques centaines de lettres. Pour les lettres rares, il faudrait des textes beaucoup plus longs. Mais nous avons vu précédemment, § C, qu'il suffit que 60 pour cent environ des lettres soient classées pour que le déchiffrement intégral soit possible.

Dans la pratique, quand les deux formes typographiques de chaque lettre sont nettement différentes, il est donc pos-

sible d'effectuer le déchiffrement avec des textes relativement courts.

Malheureusement, les documents imprimés qui contiennent des textes cryptographiés d'après le système de Bacon ne présentent pas, pour chaque lettre, deux formes nettement différentes et aisément reconnaissables.

Pour chaque lettre, il y a généralement deux formes qui présentent une différence notable, soit dans le dessin et les dimensions, soit dans l'épaisseur des pleins et déliés, soit dans des détails ou ornementations qui existent dans l'une seulement. Entre ces deux formes extrêmes il y a toute une série de formes peu différentes entre elles et dont chacune se rapproche plus ou moins des deux formes types. Pour faire la classification de ces formes intermédiaires il faut beaucoup d'attention et de méthode : observer avec soin les traits caractéristiques de chaque forme, s'il y en a, établir une sorte de signalement de chaque lettre en s'aidant de la loupe, comparer chacun de ces signalements avec ceux des deux formes choisies comme termes de comparaison, classer dans la même forme celles qui présentent le plus de caractères communs, ne pas hésiter à considérer comme douteuses celles qui paraissent ressembler à peu près autant aux deux formes bases.

On peut alors compter pour chaque lettre le nombre des formes considérées comme exactement identifiées. Si le nombre des lettres classées dans une même forme est nettement plus élevé que celui des lettres classées dans l'autre forme, on admettra que le nombre le plus élevé correspond à la forme *a* et l'autre à la forme *b*.

On marque alors, sur le texte, les formes identifiées et si le nombre de ces formes est suffisant, on pourra deviner des polygrammes et des mots et opérer le déchiffrement de proche en proche, comme nous l'avons expliqué § C, sans se préoccuper de la classification des lettres douteuses.

Si les formes identifiées ne forment pas quelques polygrammes ou mots pouvant servir de points de départ, on en

est réduit à procéder par hypothèses successives en utilisant la méthode des mots probables, bien connue de tous ceux qui ont fait des exercices de cryptographie.

Je ne sais pas comment opère Mrs Gallup ; mais je suppose qu'elle emploie une méthode analogue à celle que je viens d'esquisser.

Sans doute, il y a des cryptologues particulièrement doués qui peuvent franchir certains échelons de cette méthode et deviner des mots sans faire le travail préparatoire qui constitue la base des essais. Pour ces cryptologues, des textes relativement courts peuvent suffire, qui seraient insuffisants pour des opérateurs plus méthodiques et moins perspicaces.

Peut-être Mrs Gallup appartient-elle à cette catégorie privilégiée : je serais tenté de le croire quand je considère le volume considérable des déchiffrements difficiles qu'elle a réussis.

Il ne faut pas oublier, et c'est un fait que connaissent bien les cryptologues, que c'est l'amorce d'un déchiffrement, « l'entrée dans un décryptement » qui est l'opération la plus difficile et celle qui exige le plus de temps, de méthode et de flair. Quand les premiers polygrammes ont été correctement établis, les mots probables puis les phrases s'en déduisent avec une facilité relative. Il faut évidemment avoir une imagination très souple et fertile, mais il est surtout indispensable de bien connaître la langue employée et aussi l'histoire des événements auxquels se rapporte le cryptogramme à l'étude : noms propres, dates, mots et formes grammaticales de l'époque. Qu'on ne dise pas que ces connaissances peuvent favoriser l'action de l'auto-suggestion qui pourrait être dangereuse, si elle n'était sous le contrôle constant d'une méthode rigoureuse et rationnelle.

Je demandais dans mes conclusions (n° 582 page 647) que les sceptiques fassent connaître leurs objections : les explications que je viens de donner leur permettront, j'es-

père, de donner des précisions qu'il sera intéressant d'examiner et de discuter.

G

Le procédé cryptographique consistant à employer trois formes typographiques et dont nous avons donné un exemple et des explications dans le n° 563 page 390 est sensiblement antérieur au système de Francis Bacon.

La première description que nous en connaissions remonte à Cardan, 1557. La voici :

A aab, B aac, C aba, D abb, E abc, F aca,
G acb, I acc, L baa, H bab, K bac, M bba,
S bbb, N bbc, O bca, P bcb, Q bcc, R caa,
T cab, V cac, X cba, Y cbb, Z cbc,
ET cca, UEL ccb, CUM ccc.

Les trois formes typographiques sont désignées par les lettres a, b, c.

Pour utiliser les 27 arrangements possibles, on a ajouté aux 24 lettres de l'alphabet les polygrammes ET, UEL et CUM.

Blaise de Vigenère donne en 1587 les deux alphabets suivants :

1°

D aaa, E aab, F aac, G aba, H abb, I abc, K aca,
L acb, M acc, N bbh, O bba, P bbc, Q baa, R bab,
S bac, T bca, V bcb, X bcc, Y ccc, Z ccc, A ccb,
B caa, C cab,
ET cac, LL cba, RR cbb, SZ cbc.

2°

A aaa, B baa, C caa, D abb, E bbb, F cbb,
G acc, H bcc, I ccc, L aab, M bab, N cab,
O aac, P bac, Q cac, R abc, S bbc, T cbc,
U acb X bcb, Z ccb.

On remarquera que ce deuxième alphabet n'a que 21 lettres et ne contient pas les lettres K V Y.

En 1624, Gustave Selenus reproduit les deux alphabets de Vigenère en ajoutant, à l'emploi des trois formes typographiques a, b, c, celui des trois chiffres 4, 7, 8 ainsi que des combinaisons de points (. .. ...), de traits de différentes longueurs (— —— ———) et même de points, traits et du signe V (. ——— V).

En 1641, alphabet nouveau donné par John Wilkins dans l'ouvrage intitulé *Mercury or the Secret and Swift Messenger* :

A aaa, B, aab, C aac, D baa, E bba, F bbb.
G bcc, H caa, I cca, K ccb, L ccc, M aba,
N abb, O abc, P aca, Q acb, R acc, S bca,
T bcb. V bcc, W bab, X cba, Y cbb, Z cbc,
ET bac.

Enfin Frederici, dans l'ouvrage intitulé *Cryptographia*, publié en 1685, donne l'alphabet :

A aac, B aat, C aca, D acc, E act. F ata,
G atc, H att, I cca, K cct, L cac, M caa,
N cat, O ctc, P cta, Q ctt, R tta, S ttc,
T tat, U taa, W tac, X tct, Y tca, Z tcc,

dans lequel a c t représentent les formes typographiques et qui ne contient que 24 lettres, n'utilisant pas les arrangements aaa, ccc, ttt.

H

Voici quelques curieuses remarques que nous communique M. P. Dujols, professeur de lettres à Paris.

En anglais, *Bacon* signifie *lard*, *cochon*, etc.

Or, tous les pseudonymes empruntés par Francis Bacon, humaniste éminent, sont des formes grecques du mot *cochon*.

Green est γρυν (gryn), le *porc*.

Spenser est Σπυγξ avec le suffixe ης : ce mot signifie débauché, dépravé, « *cochon* » au figuré.

Il y a donc de fortes présomptions, si *Shakespeare* est

aussi un pseudonyme de *Bacon*, pour que ce vocable soit aussi « *suis* generis ».

En effet, Σαγης πυας correspond à enveloppe, voile, pseudonyme de *lard* (πυας). En grec, l'ε se lit à la fois e et i; donc πυας a pu être transcrit *pear*. *Pear* en passant par *pehar* est devenu le français *pecari*, mammifère de la famille des *suidés* (par permutation de h avec c).

Quant à *Marlowe* ou *Marley*, c'est l'anagramme de *Verulam* (par changement de o en e et de w en v).

Verulam est une forme latine de *verres*, *porc*, du verbe *verro*, d'où *verrulanum*.

I

Dans le n° 569 du *Mercure de France*, j'ai cité une particularité curieuse empruntée à l'ouvrage de Sir Edwin Durning-Lawrence intitulé *Bacon is Shakespeare*.

C'est au sujet du mot *honorificabilitudinitatibus* qui a 27 lettres et se trouve dans *Love's Labour Lost* sur la 27e ligne de la page 136 dont il est le 151e mot.

Voici comment Sir Durning-Lawrence établit une relation entre le long mot précité, la paternité des œuvres de Shakespeare dont le folio de 1623 contient l'œuvre dans laquelle se trouve le mot en question, et les numéros 136 et 151 de la page et du mot.

Il établit d'abord l'anagramme suivant du long mot :

Hi Ludi F. Baconis nati tuiti Orbi

dont la traduction française est : « Ces œuvres de F. Bacon sont conservées pour le monde. »

Puis il écrit l'anagramme par mots successifs en séparant les lettres initiales, les lettres finales et les lettres intermédiaires s'il en reste ; il donne à chaque lettre son numéro d'ordre dans l'alphabet de 24 lettres utilisé par Bacon et Shakespeare où les couples de lettres I et J, ainsi que U et V avaient respectivement le même numéro.

A	B	C	D	E	F	G	H	IJ	K	L	M	N	O	P	Q
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
R	S	T	UV	W	X	Y	Z								
17	18	19	20	21	22	23	24								
		H													
		8													
		L				U	D								
		11				20	4						9		
		F													
		6													
		B				A	C	O	N	I			S		
		2				1	3	14	13	9			18		
		N				A	T						I		
		13				1	19						9		
		T				U	I	T					I		
		19				20	9	19					9		
		O				R	B						I		
		14				17	2						9		

Si l'on ajoute les numéros des trois groupes, on obtient les totaux suivants : 73 pour les lettres finales, 151 pour les lettres intermédiaires, 63 pour les lettres finales.

Le numéro 151 est donc le total des numéros des lettres intermédiaires.

Quant au numéro 136, il est égal à la somme 73 + 63 des deux autres totaux ci-dessus.

Sir Durning-Lawrence estime qu'aucun autre anagramme ne peut être fait avec les 27 lettres du long et curieux mot qu'il considère comme une signature insérée par Bacon à l'adresse des chercheurs assez ingénieux pour la découvrir et l'interpréter.

J'avais proposé aux lecteurs du *Mercure de France* que cela intéresserait de chercher un autre anagramme, en anglais ou en latin, duquel on puisse faire des déductions analogues à celles de Sir Durning-Lawrence.

Je n'ai reçu aucune réponse, et cela ne m'étonne pas, car s'il peut être relativement facile de constituer un ana-

gramme latin ou anglais avec les 27 lettres du mot *honorificabilitudinitatibus*, le problème est singulièrement plus compliqué si cet anagramme doit présenter des relations avec les nombres 151 et 136 ou avec la question *Bacon-Shakespeare*.

Il n'est cependant pas insoluble. En voici une solution donnée, sauf erreur, par M. Henry Seymour.

Il remarque que la ligne n° 40 de la page 136 de *Love's Labour Lost* est comme suit :

Peda. — I will repeat them : a e I.

Cet I majuscule lui semble devoir être l'initiale de l'anagramme qu'il écrit :

It is Iliad VII Hunt for it Bacon.

Il emploie V comme un U et il considère comme des i les II de VII.

Cela est évidemment un peu tiré par les cheveux. Mais continuons son ingénieux exposé.

La ligne qui suit, dans *Love's Labour Lost*, le paragraphe contenant le long mot, est :

Page. — Peace, the peal begins.

ce qui, pour lui, signifie que cela commence avec les longs mots qui se trouvent dans la page 449 de l'ouvrage de Peele intitulé *The old wives' tale*.

Le même ouvrage reproduit cet alphabet, avec des lettres différentes pour représenter les trois formes typiques.

Frederici ne revendique pas la paternité de ces combinaisons qui étaient connues avant lui, mais il ne donne pas les noms des inventeurs.

On pourrait examiner ces systèmes à 3 formes, au point de vue cryptographique, comme nous l'avons fait pour le système à 2 formes de Francis Bacon. Il ne semble pas toutefois qu'il en ait été fait une application extensive et je ne crois pas nécessaire d'entrer à leur sujet dans des détails

techniques qui allongeraient cette note sans grand profit pour le lecteur.

La cinquième ligne, comptée à partir du bas de la page 136, de *Love's Labour Lost*, est

Peda. — Oh I smell false latine....

La onzième ligne de la page 449 de *The old wives' tale* est :

Cor. — O falsum Latinum !

Les longs mots qui suivent, à dix lignes d'intervalle, puis plus loin sur la même page, sont :

Huanebango, Polimackerseplacidus, Pergopolineo, Dionora de Sardinia, Gusteceridis, Bustegusteceridis, Bastegusteceridis,

Ces mots contiennent 105 lettres.

L'anagramme de M. Henry Seymour est le suivant :

VII. Paris declines propositio' to send the beloved dame backe to Greece. — Troilus and Cressida giving pursuers a guide. — Sig. Bacon.

Or, dans le livre VII de l'argument de l'*Iliade*, qui est une traduction libre du poème d'Homère, déchiffrée par Mrs Gallup de *The Anatomy of Melancholy* de Robert Burton, édition de 1628, on trouve le passage suivant :

Meanwhile Antenor was exhorting th' assembled Trojans that they should let Helen go, but Paris refused with warmth.

A rapprocher également de la scène de *Troilus and Cressida* dans laquelle se trouve la longue réponse de Pâris à une proposition de renvoyer Hélène en Grèce.

Je crois inutile d'insister sur ce genre de cryptographie qui exige beaucoup d'imagination chez ceux qui s'y livrent, mais qui ne me semble pas susceptible de servir de base solide à des déductions historiques ou autres.

J

Voici, d'après Mr. Granville C. Cuningham, dans son in-

téressant ouvrage intitulé *Bacon's secret disclosed in contemporary books* publié à Londres en 1911, quelques renseignements qui compléteront utilement ceux que j'ai donnés dans le n° 568 du *Mercure de France* au sujet des conditions assez curieuses dans lesquelles ont été publiées les descriptions successives du système cryptographique de Francis Bacon.

La première description a été donnée dans l'ouvrage en deux livres intitulé *Of the Proficiency and Advancement of Learning Divine and Human*, publié à Londres en 1605. Cette description est très sommaire, sans exemple, et il est probable qu'elle est passée inaperçue ou, du moins, n'a pas été comprise. Cette édition de 1605 a été rééditée telle quelle en 1629, puis en 1633.

La deuxième description se trouve dans l'ouvrage intitulé *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* publié à Londres en 1623 et à Paris en 1624. L'édition de 1605 est en anglais. Les éditions de 1623 et 1624 sont en latin. Elles contiennent neuf livres au lieu de deux et le système cryptographique y est très explicitement décrit avec des exemples qui en rendent la compréhension facile aux lecteurs les moins avertis. Les exemples de déchiffrement sont donnés en lettres manuscrites dont les deux formes typiques sont aisément reconnaissables.

L'archevêque Tennison, dans son ouvrage intitulé *Account of all the Lord Bacon's works* publié en 1679, signale l'édition de 1623 comme la meilleure et la plus correcte.

Ceux qui voudraient comprendre le chiffre de Lord Bacon, écrit-il, doivent consulter cette édition qui est exacte. Car, dans quelques autres éditions que j'ai examinées, la forme des lettres de l'alphabet, sur laquelle beaucoup du secret repose, n'est pas observée Mais les deux formes, romaine et italique, sont confondues.

Il est à remarquer que la version anglaise de Gilbert Watts, imprimée à Oxford en 1640, est aussi parfaitement correcte.

Il semble que Bacon ait écrit d'abord son ouvrage en anglais.

Dans sa lettre au prince Charles accompagnant l'hommage de son ouvrage, il dit :

J'envoie humblement à votre Altesse mon livre *Advancement of Learning, traduit* en latin, mais tellement augmenté que cela peut être considéré comme un nouvel ouvrage. C'est un livre, je pense, qui vivra et sera un citoyen du monde, ce que les livres anglais ne sont pas.

Dans sa lettre d'envoi au roi Jacques Ier, il répète la même déclaration :

C'est une traduction, mais augmentée presque suffisamment pour constituer un nouvel ouvrage. J'ai eu de bons collaborateurs pour la langue.

On peut supposer que la version publiée par Gilbert Watts en 1640 est l'œuvre de Francis Bacon lui-même.

Tennison, dans son ouvrage cité plus haut, dit que la traduction latine a été faite par George Herbert et quelques autres « qui étaient des maîtres reconnus en éloquence romaine ».

Si l'hypothèse d'un texte anglais écrit par Bacon est exacte et si ce texte est celui de l'édition de Gilbert Watts, ce dernier aurait donc eu le manuscrit original.

Qu'est devenu ce manuscrit ?

Rawley, qui publia en 1638, deux ans avant Gilbert Watts, une édition latine du *De Augmentis Scientiarum* suivant celle de 1623, ne fait aucune allusion à l'importante préface, attribuée à Bacon, qui se trouve dans l'édition anglaise de Gilbert Watts.

Il est à remarquer qu'une traduction française du *De Augmentis Scientiarum* fut faite sur l'initiative du Marquis Fiat en 1625, puis en 1632 (1).

Cette version ne contient pas la longue préface de la version anglaise de Watts.

(1) Par *Golefer*.

Une édition du *De Augmentis* de format réduit fut publiée en 1645 à Leyde. Elle présente cette particularité que les formes typiques de l'alphabet de Bacon ne sont plus manuscrites : ce sont des caractères d'imprimerie correspondant aux lettres italiques.

Les différences des formes *a* et *b* sont difficilement reconnaissables.

C'est la première édition dans laquelle l'alphabet de Bacon est donné en caractères d'imprimerie.

Faut-il en conclure que, dans les éditions précédentes, on avait donné des formes manuscrites pour dérouter les chercheurs, en les laissant croire que Bacon n'avait envisagé que l'emploi de formes manuscrites et qu'il n'y avait pas à se préoccuper des textes imprimés, même quand il était visible que deux formes typographiques y étaient utilisées ?

Dans un ouvrage intitulé *Mercury or the Secret and Swift messenger* attribué à John Wilkins, évêque de Chester, publié en 1641, il y a une description du système de Bacon avec alphabet en lettres manuscrites, mais l'exemple d'alphabet est différent.

En 1662, une nouvelle édition du *De Augmentis* en latin est publiée à Amsterdam : elle est analogue à celle publiée à Leyde en 1645 et les différences entre les formes *a* et *b* sont encore plus faibles.

Il semble que les éditions successives que nous venons d'énumérer aient été conçues pour ne mettre les lecteurs que progressivement au courant des particularités du chiffre de Bacon :

tout d'abord, en 1605, une première description très sommaire, sans exemples explicatifs ;

puis en 1623, une description très complète avec exemples en lettres manuscrites ;

enfin en 1645, nouvelle édition où les exemples sont donnés en lettres typographiques analogues à celles qui constituent les cryptogrammes déchiffrés par Mrs Gallup.

Sans vouloir tirer de ces faits indiscutables des déduc-

tions trop affirmatives, je ne puis m'empêcher d'être frappé par ces particularités typographiques qui sont peut-être le résultat de préoccupations au sujet desquelles Bacon et ses exécuteurs testamentaires n'ont laissé aucune explication.

Il peut se faire aussi, au moins en ce qui concerne les éditions postérieures à la mort de Bacon, que ce soient de simples convenances typographiques qui aient fait renoncer aux caractères manuscrits employés dans les exemples des premières éditions.

Il a été fait, tant à Londres qu'à Paris, des rééditions du *De Augmentis Scientiarum*. J'ai déjà indiqué dans le nº 568 du *Mercure de France* que, dans quelques-unes de ces éditions (1), le système cryptographique y est bien décrit correctement, mais que les exemples sont constitués avec des caractères d'un seul type, ce qui fait disparaître tout chiffrement.

J'ai cité également le cas de Ignatius Donnelly qui, dans son ouvrage intitulé *The Great Cryptogramme* publié en 1888, semble ne pas avoir compris que le système de Bacon exigerait l'emploi pour chaque lettre, majuscule ou minuscule, de deux formes typographiques différentes : il donne en effet un soi-disant exemple de cryptogramme constitué, pour chaque lettre, par un seul type de caractères et il s'étonne de ne pouvoir le déchiffrer !

Il est donc nécessaire, quand on veut étudier un texte contenant de la cryptographie ou vérifier un déchiffrement déjà fait, de se reporter aux éditions originales et de se défier des rééditions qui causeraient naturellement des échecs certains.

Ces explications m'ont paru nécessaires pour répondre à quelques-uns de mes correspondants et pour éviter des recherches inutiles à ceux qui seraient tentés d'opérer sur des éditions récentes.

GÉNÉRAL CARTIER.

(1) Je n'ai pu examiner toutes les éditions et ne puis indiquer quelles sont celles qui, d'après Tennison, présentent cette irrégularité.

LE POÈTE ET SON HOTE

—

Quelques grands lui offraient un louis d'or sous son assiette toutes les fois qu'il voudrait aller manger chez eux, tant ils prenaient plaisir à son entretien.

Portrait de Guy Patin.

Déjà fini ?
Oh ! pas encore !
Mesdames, n'est-ce pas qu'il ne doit pas se taire ?
Qu'il n'est pas importun ?

Ah ! tu es fatigué !
Tu as soif.
Du citron pressé, une orangeade ?
Repose-toi un peu en fumant ce cigare.
Et puis, oh ! parle encore,
C'est si doux !

Chante le fleuve, les montagnes,
La mer, le vent, les sources, le tonnerre,
Dis-nous midi brûlant.
Chante l'odeur charnelle de la terre,
Les fourmis, les pollens,
Les villages avides, et les villes chantantes,
Tous ces lieux où je passe affairé sans les voir,
Ces fluides et ces forces que mes machines violent,
Que je capte et je vends sans penser à leurs jeux.

Parle-nous de toi-même,
De tes livres, de ta vie ;
De ta jeunesse ardente, aventureuse,

Des luttes contre tes maîtres,
De tes évasions.
Parle de toi sans honte,
Tu ne nous ennuies pas.

Que serions-nous sans toi ?
Qui remplirait le vide de nos longues soirées ?
Est-ce nos ingénieurs, harassés de calculs,
Qui, le bureau quitté, ne pensent qu'à la soupe,
A leur journal de sports, à leur jacquet,
Mes confrères pressés, la gorge encore tremblante
Des luttes des Conseils et des Commissions,
Et dont les lèvres sèches n'ont plus assez de forces
Que pour les petites femmes et les grands restaurants ?

Non, non ! sans ces mains maigres,
Ces yeux fins, cette bouche qui dit bien,
La terre serait pleine de choses qui se pèsent,
Qui se comptent, se mangent,
Et nous, ses pauvres maîtres,
Avec trop peu de doigts, trop peu de mots pour les saisir.

Donne-nous autre chose ;
Tout ce monde léger où tu es à ton aise,
Les sons, les fleurs, l'air, qui dans le jour chaud
Vibre et monte,
Le soir rouge, la nuit moite, qui peu à peu s'allume.
Et plus loin, au delà des étoiles, plus haut !
Ah ! parle-nous de l'âme,
Non de celle qui, toujours, a envie et qui prend.
Mais qui aime, qui donne,
Et qui rêve et qui dure.
Celle-là il nous la faut !
Nous en avons besoin !

Moi, pas trop !

Mais, ces dames ! ces femmes,
Les lendemains de fête où les membres sont lourds,
Où l'estomac nous pèse,
Où l'on pense un peu trop aux rides,
Et au cancer !

Tu souris,
Tu te tais,
Tu te lèves ;
Tu dois partir...

Non, reste encore !
Demain tu pourras te lever tard.
Je te prends, je te garde.
Tu ne nous quittes plus.
Je te donne une chambre.
Une bibliothèque,
Saint-Moritz en décembre,
Et de l'argent de poche !
Le reste de l'année,
Quelques petits rapports,
Circulaires, prospectus,
A me mettre en français,
Et, si tu sais y faire,
Dans toutes mes affaires,
Des parts de fondateur !

★

Pas encore prête ?
La voiture est en bas.
On part dans un quart d'heure.
Et ce livre, encore ouvert sur tes genoux, ma fille ?
Et, qui vient de sortir si brusquement d'ici ?

Tu ne veux pas partir !
Et pourquoi ?

Pas sans lui !

Tout l'hiver, cependant, c'est assez !
Et tu le veux, l'été encore, à la campagne !

Que dis-tu ?
Sans lui tu ne pars pas !
Jamais !
Hein ! tu veux !

Sais-tu ce qu'est son père ?
A combien d'ouvriers, de voyageurs commande-t-il ?
A-t-il, au moins, tissé du drap de troupe pendant la guerre ?
Ou tourné des obus ?

Où sont ses entrepôts, ses bureaux, ses guichets ?
Quels réseaux, quels hôtels, quelles firmes contrôle-t-il ?

A-t-il au moins une maison ? une terre ?
Un garde, un métayer ?

Et lui, au petit doigt, porte-t-il une bague en or avec des armes ?

Pas même !
Et il ose !

Où est-il, où est-il ?

Sors donc de ta cachette, misérable chanteur !
Je te chasse ! je te chasse !

Crois-tu qu'elle épouserait son maître de musique,
Le professeur de boxe de son frère ?
Son coiffeur ?
Son bottier ?

★

Ah ! mon fils, tu le suis !

ANDRÉ SPIRE.

LA BELLE ET LES BÊTES

OU

LES JEUX DU FOLKLORE ET DE L'AMOUR

—

A Claire Rey.

— Comment (dit Ponocrates), vous jurez, Frère Jean ?
— Ce n'est (dit le moyne) que pour orner mon langage.
Gargantua, chap. XXXIX.

Un miaulement d'une suavité ironique, tombant brusquement dans le silence, tira la grosse Henriette du néant où elle s'abîmait.

Sur ses yeux chavirés, ses longs cils blonds se mirent à battre, et sa figure perdit cet air d'extase endolorie qui parait, à contre-sens, sa beauté paysanne. Elle essaya de se soulever sur la litière de paille et de foin où le Tave des Tarlans la tenait étroitement embrassée. Mais, plus prompt qu'elle, celui-ci fouillait déjà du regard les recoins de l'antique cabane où ils abritaient ce jour-là leurs amours.

Des toiles d'araignées tendaient leur épais velours le long des assises de pierre qui montaient, en cercles de plus en plus étroits, se perdre dans l'ombre pointue et dense de la voûte.

Deux meurtrières laissaient voir, à travers un fouillis de ronces, l'épaisseur barbare des murs et le lointain des champs. Assis au bord de l'une d'elles, un chat, noir comme le dos d'une poêle à frire, dardait sur le Tave des yeux verts qui semblaient se moquer.

Le vent, sifflant sans trêve dans l'étroit couloir où il s'était juché, le prenait à rebrousse-poil et, par moments, lui

jetait autour de la tête comme une collerette qui lui donnait, tant il était maigre, l'air d'un écouvillon.

— Il est à toi, ce chat, Henriette ? demanda le Tave, à voix basse.

La grosse Henriette, à son tour, dévisageait l'intrus :

— A moi ? Tu sais bien que le nôtre est gris ! C'est peut-être celui de Miette ?

Le Tave haussa les épaules :

— Miette a une chatte et pas un chat ; et la chatte de Miette est trop vieille pour courir les champs. Qui sait si ce ne serait pas le nouveau chat de Tatou ?

— Pas plus ! répondit la grosse Henriette. Je l'ai vu, le chat de Tatou Il est noir, c'est vrai. Mais il a au museau une tache blanche.

Dans sa funèbre et grelottante collerette, le chat semblait toujours se moquer du couple interdit.

Sans le quitter des yeux, le Tave des Tarlans passait mentalement en revue tous les chats du village. Il crut avoir trouvé :

— Alors, dit-il, c'est sûrement celui des Bergueirettes !

Joyeuse, l'Henriette approuva :

— Oui ! sûrement, c'est lui !

Mais leur conviction dura peu. Le chat des Bergueirettes avait été mangé, voici plus d'un mois, par un renard.

Le Tave se tut et s'assombrit.

Une vive inquiétude commença de poindre dans les yeux bleus de l'Henriette. Intimidée maintenant devant cette bête étrangère, elle arrangeait sans bruit ses jupons. Puis, voyant qu'elle perdait ainsi le bénéfice de la guimpe qu'ils lui faisaient, elle mit quelque ordre au désarroi de son corsage.

On eût dit que le chat appréciait en connaisseur la sage économie de ces dispositions et le charme de ces gestes menus.

L'intérêt qu'il y prenait semblait d'autant plus vif qu'il était plus seul à s'occuper de cette belle fille.

Soudain, frappé peut-être par l'idée que sa propre tenue laissait à désirer, il entreprit de faire sa toilette.

Mais, au lieu de promener sa patte de son oreille à son museau, je veux dire de haut en bas, comme tout chat bien né fait et doit faire, il la poussait en sens inverse, comme un blanc-bec qui s'efforcerait de rebrousser de rebelles moustaches.

Si plaisant que fût ce spectacle, ni la grosse Henriette, ni le Tave ne songeaient à s'en amuser. Pâles d'épouvante, ils se regardèrent.

Pour tous deux, le mystère de l'hôte étrange s'éclairait. Le chat qu'ils avaient sous les yeux n'était pas un chat, mais un homme ! un homme déguisé en chat, un de ces êtres effrayants qui possèdent le pouvoir de revêtir n'importe quelle forme, et de se faire, à leur guise, chat, loup, chien, oiseau ou serpent, pour surprendre plus commodément les secrets d'autrui.

Rien de plus commun, hélas ! que ces métamorphoses. Rien, non plus, de plus certain. Le Tave et la grosse Henriette en connaissaient, dans tous leurs détails, les divers mécanismes. Les récits des veillées, — où se transmet aux jeunes le savoir prodigieux des anciens, — les avaient amplement documentés sur cette redoutable question. Dès le miaulement de la bête, ils avaient soupçonné la vérité qui les accablait maintenant de son évidence.

D'une voix décomposée par la terreur, mais qu'il tâchait de rendre indifférente, le Tave déclara qu'il était tard, et qu'il partait.

Ramassant à tâtons sa gibecière, il fit choir la planche vermoulue qui fermait l'entrée de la cabane et, sans plus se soucier d'Henriette, il s'apprêtait à se glisser dehors.

Il n'en eut pas le temps.

Voyant la porte ouverte, le chat, d'un bond, en gagna le seuil. Il s'y assit d'abord, se releva, fit quelques pas vers l'extérieur ; puis, comme s'il se fût rappelé un oubli, rentra dans la cabane, se détourna du Tave avec mépris, et vint,

en ronronnant comme un orgue, frotter sa tête hirsute et son maigre dos aux genoux dodus de l'Henriette. Cet hommage rendu, il s'étira démesurément, bâilla comme un malotru qu'il était, prit son élan, franchit la porte, et disparut.

D'instinct, l'Henriette se rapprocha de son ami.

— Oh ! lui dit, dans un souffle, le Tave horrifié et accroupi, tu as vu qu'il n'a qu'une oreille ? Tu as vu ?

L'Henriette fit signe que oui. Et, certes, elle avait vu, comme le Tave, ce surcroît d'abomination. Mais ses traits étaient si peu faits pour exprimer la peur que, même en cette seconde tragique, on ne l'eût prise pour rien d'autre, sous ses folles mèches blondes étoilées de brindilles de foin, que pour une petite fille qui s'amuse à bouder.

II

Quel effroi aurait pu tenir contre l'allègre violence du vent qui fouettait l'Henriette, quand, loin du dé de pierre qui naguère l'étouffait, elle se retrouva, libre et seule, sur le chemin qui descend au village ?

Comment craindre les prestiges de l'ombre dans tant de parfums et de soleil ?

Je suis pourtant bien sûr que ces puissants toniques n'eussent pas suffi à la débarrasser de l'émoi où la maléfique visite l'avait mise. Car, en dépit de tous les souffles du soir, le Tave qui, à cette heure, s'enfuyait, ignoble de couardise, vers son taudis montagnard, y emportait, ancré dans sa chair, l'atroce frisson de l'inconnu.

La vérité, c'est qu'il n'était plus question d'inconnu pour l'Henriette.

Très droite sous la trousse d'herbes qu'elle portait en équilibre sur la tête, plus blonde de toute la blondeur dont le soleil couchant baignait, de la montagne au brin d'herbe, ce coin d'univers qu'elle n'avait jamais su regarder, elle allait, lucide et recueillie, d'un pas tranquille, méditant l'évidence nouvelle qui s'imposait à son esprit.

Le chat était un homme ; et cet homme, elle le connaissait. Elle le connaissait sans aucun doute. La sotte enveloppe qu'il avait revêtue l'avait trahi.

On ne saurait penser à tout. Quand on ne possède qu'une oreille et qu'on veut, sans risquer d'être reconnu, changer de peau, on ne prend pas, n'est-ce pas, celle d'un chat. On se fait grenouille ou lézard.

Autant aurait valu que le maladroit se mît au front un écriteau portant en toutes lettres cet aveu : « C'est moi qui suis Guston, Guston l'essorillé ! le grand Guston de la Conque verte ! »

Elle le revoyait, ce traître de Guston ! Il se dressait devant ses yeux, long comme un jour sans pain, sous son invariable feutre mou, aux larges bords, aux couleurs indécises. Elle revoyait sa verve taciturne, sa maigre face longue et jaune, toute tendue de rides, où ses petits yeux noirs brillaient comme de malicieuses escarboucles, la lame mince de son nez, le morne croissant de sa moustache enveloppant ses lèvres d'un trait de jais.

Elle revoyait, du même coup, au haut du vieux village, l'espèce de donjon où il vivait, comme un émir dans son harem, parmi ses alambics et ses flacons. Car, aux mille métiers du travailleur des champs, qu'il exerçait avec un capricieux dilettantisme, le Guston de la Conque verte joignait celui, plus relevé, de distillateur d'essences de montagne.

Il s'était occupé autrefois d'industries plus étranges encore. Mais ses quarante ans l'avaient rendu prudent, et la perte d'une de ses oreilles, arrachée par un éclat de cornue, l'avait dégoûté de fournir de poudre mal payée tous les braconniers des environs.

L'Henriette le connaissait depuis toujours et rien ne lui était plus familier que cette figure placide et narquoise dont l'oreille coupée avait fait l'une des grandes préoccupations de son enfance.

Elle n'avait plus peur. L'aventure perdait son aspect

ténébreux, et le sortilège son prestige. L'Henriette se mouvait désormais dans son monde de tous les jours.

Mais que gagnait-elle à cette clarté, sinon de prendre une conscience imprévue et cruelle des difficultés qui surgiraient demain? Car il n'était plus temps de se leurrer. Pour être ramenée à des proportions naturelles, l'affaire qu'elle avait sur les bras n'en restait pas moins une méchante affaire.

Sans doute, la pensée qu'elle avait été vue entre les bras du Tave des Tarlans par les yeux facétieux du grand Guston lui causait une gêne insupportable qui lui empourprait les joues, par brusques flots. Mais cela ne comptait pas. Elle endormait sa honte et sa colère en se disant qu'après tout ce n'était que des yeux de chat qui l'avaient vue.

Lorsque le grand Guston reprendrait sa forme première, les images que sa cervelle de félin aurait enregistrées subiraient pour devenir humaines une métamorphose parallèle et perdraient nécessairement de leur éclat. L'Henriette s'en remettait à cette mutation du soin d'émousser la vivacité du spectacle qu'elle avait donné à son insu et dont elle n'aurait su dire s'il était désobligeant ou suave, tant elle se l'imaginait confusément.

Non, rien de tout cela n'était sérieux. Les craintes qui commençaient d'agiter l'Henriette avaient un goût moins chimérique, et plus de poids.

Peu lui importait, en somme, que le Guston ait vu ou n'ait pas vu ses jarretières. Ce qui comptait, hélas! c'est que demain le pays entier saurait son aventure.

Aussitôt sa peau de chrétien revêtue, demain matin, peut-être ce soir même, l'abominable grand Guston, les yeux tout bridés de ce rire qui ne le quittait presque jamais, s'en irait glisser à toutes les oreilles le malheureux secret.

Il n'en faudrait pas plus pour assurer à l'Henriette un avenir désastreux.

Son père ne lui pardonnerait pas de sitôt les mines penaudes et la fausse gaieté qu'il aurait à opposer pendant une

suite incalculable de Dimanches, aux sarcasmes des vieux habitués de son café. Car il en tenait un, où fréquentait presque tout l'élément masculin de l'endroit, les jeunes gens surtout, moins attirés par l'excellence de la cave que par le rire frais, le corsage rond, les rigueurs mesurées et les dix-neuf ans de l'Henriette.

Pauvre Henriette ! Tous ces galants frustrés se ligueraient contre elle et lui feraient payer chèrement leurs espoirs déçus.

Les vieux, à qui l'âge a fait une sagesse ; les vieux, dont la grivoiserie est accommodante, et qui ne prennent rien au tragique, se contenteraient de la poursuivre, au passage, de leurs ricanements polissons. Mais les jeunes se montreraient impitoyables. Ils accepteraient d'autant moins leur disgrâce que le Tave ne valait aucun d'eux et qu'elle leur faisait à tous une injure criante en le leur préférant.

A coup sûr, aucun d'eux ne l'aimait, mais tous avaient pour elle un goût que son aventure était plutôt de nature à exaspérer qu'à éteindre. Ce goût, qu'ils ne dissimulaient pas auparavant, ils l'exhaleraient maintenant en rancune, avec une liberté d'autant plus vive que ses airs de fille sage leur auraient fait plus longtemps illusion, et leur sans-gêne, qu'aucun respect ne briderait plus, deviendrait vite intolérable.

Et pourtant, comment ne pas le tolérer ? A qui s'en plaindre ? L'Henriette reconnaissait avec angoisse qu'elle serait à leur merci.

Loin de venir à son secours, ses compagnes enchériraient encore sur les rigueurs et la malice des hommes.

Finies, les amitiés passionnées, les tumultueuses embrassades, les promenades en grappes multicolores, le long des routes dominicales ; finies, les interminables fusées de rire qu'un rien fait jaillir des gosiers.

Toute la méchanceté qui couve sous cette insignifiance allait, une fois de plus, se découvrir.

Comme elle la devinait, l'Henriette, la tactique de ces pé-

cores ! les bonjours dits du bout des lèvres ; les chuchotements, les dédains ingénieux, les mauvais rires, les silences plus blessants que des insultes !

Comme elles sauraient faire succéder aux effusions de la veille cette indifférence hypocrite qui cache une infatigable vigilance à épier les occasions de torturer !

Elle les fuirait, sans doute. Mais comment les éviter complètement ? Ne les rencontrerait-elle pas, dès demain, au lavoir ?

Le lavoir ! Il lui faudrait affronter le lavoir !

Aux fades profils de ses compagnes se substitua aussitôt dans la pensée de l'Henriette un riche assortiment de masques autrement redoutables, les masques de toutes les bonnes commères qui, de l'aube au crépuscule, se relayent devant les auges sirupeuses pour y médire du prochain.

Où prendrait-elle le courage de comparaître devant ce féroce et jovial concile ? Elle savait trop bien quelles tribulations l'y attendaient.

Indignées qu'un tendron ait osé chasser sur leurs terres, et ravies qu'il s'y soit laissé prendre, les mégères la harcèleraient de plaisanteries impudentes et de quolibets furibonds.

Si déniaisée qu'elle soit, le cours audacieux de leurs caquets l'avait plus d'une fois déconcertée. Un si riche sujet échaufferait encore leur verve, leur génie s'y exalterait, et leur éloquence aurait d'abominables trouvailles. L'Henriette en frissonnait déjà. Quelle cible aisée elle offrirait à ces langues sans vergogne ! Et qu'il serait vain d'essayer de leur résister !

Sous la crudité des propos qui pleuvraient sur elle, elle s'efforcerait peut-être de sourire, puis les larmes viendraient, elle le savait bien ; et ces larmes de dépit et de honte ne soulèveraient autour d'elle qu'un redoublement de risée.

A cette perspective, l'Henriette sentit que le cœur lui manquait. Laissant choir sa trousse d'herbe, elle s'assit, désespérée, sur une pierre.

Le soir emplissait d'ombre le chemin. Devant elle se dressait le haut promontoire de roche où s'entassaient les maisons du village. Une vitre y accrochait les derniers feux du jour, tandis qu'au loin, effaçant les plis de leurs vallons, les montagnes endossaient leur housse nocturne.

Dans le ciel refroidi, un vol d'hirondelles passa. Longtemps, leurs cris couvrirent le chœur des voix minuscules qui, le soir, montent de la terre.

Du revers de la main, l'Henriette essuya la moiteur qui plaquait à son front, à ses joues, de longues mèches de cheveux. Puis, secouant la tête, comme pour écarter le cauchemar qui l'obsédait, elle se leva. Sa résolution était prise.

— Non, murmura-t-elle en se penchant sur son faix d'herbes, non ! Cela ne se peut pas ! Il faut que le Guston se taise.

Elle souleva son fardeau avec une grâce aisée de canéphore. Le vent l'enveloppait de ses caresses. Elle reprit son pas égal, dans l'ombre accrue.

III

Accoudé au garde-fou qui bordait, sur ce point, la crête de l'inaccessible roche où sa demeure était assise, le Guston de la Conque verte fumait sa pipe en regardant monter la nuit.

De ce sommet escarpé, on la voyait, accourue des profondeurs de la plaine, se masser au creux du ravin, puis se glisser le long des fissures, s'accrocher aux arbrisseaux, aux broussailles, escalader les vertigineuses parois du précipice, envahir le vieux village, se tapir longuement aux recoins des maisons abandonnées, enfiler les ruelles sans issue, et s'arrêter enfin, comme interdite, au seuil de la petite place où le grand Guston, la pipe aux lèvres, l'attendait.

L'abîme, qui lançait ainsi ses réserves d'ombre à l'assaut du vieux roc, semblait plein d'un bruit d'eaux furieuses, tant le vent s'y cognait à de sauvages et multiples obstacles. Parfois, ce bruit s'apaisait. On entendait alors monter,

de la partie basse du village, des voix de petites filles égrenant les couplets d'un rondeau.

La mélancolie de cette solitude et de ces harmonies crépusculaires n'absorbait pas le grand Guston au point de l'empêcher de s'apercevoir que sa pipe s'était éteinte. Avec une lenteur orientale, il tira de sa poche son briquet, le battit; et, déjà, de grosses bouffées blanches s'élevaient vers le ciel toujours clair, lorsqu'une voix jeune et fraîche, un peu tremblante, murmura :

— Alors, Guston, c'est après souper ?

Surpris, le grand Guston fit volte-face.

La tête et les épaules enveloppées d'un fichu rose, une grande fille, pleine d'une grâce robuste, se tenait debout à quelques pas.

— Tiens, c'est toi, Henriette? Et d'où sors-tu, comme ça? Je ne t'ai pas vue venir.

— J'ai fait le tour par les grandes aires, répondit la grosse Henriette; je suis descendue par la Combe du Garde, jusqu'au sentier de Jeanne-Marie; puis j'ai suivi le pied de Roque-Plane ; je suis remontée par les sentiers de derrière l'église, et me voici!

— Diable! fit le grand Guston. Et c'est cette heure-ci que tu choisis pour une pareille promenade? Tu pouvais te casser le cou cinquante fois !

L'Henriette se rapprocha d'un pas. Sa voix hésitait :

— J'avais besoin de te parler, dit-elle. Et je voulais venir chez toi sans qu'on me voie. Mon père me croit chez ma sœur, en train de l'aider à préparer sa lessive.

Le Guston était un galant homme. Il n'ignorait pas qu'en parlant aux filles on ne doit jamais se départir d'un air de badinage et que ce serait manquer aux plus élémentaires convenances que de prendre avec elles, quelque grave que soit l'occasion, le ton des entretiens sérieux.

— Qu'est-ce qu'il y a pour ton service ? dit-il avec une politesse enjouée, en se gardant de marquer la moindre surprise.

L'Henriette jeta autour d'elle un regard craintif.

— Entrons dans ta maison, veux-tu? dit-elle. Ici, j'ai peur qu'on nous écoute.

Le grand Guston se mit à rire. Cinq ou six personnes seulement habitaient le haut du village, toutes fort vieilles et fort sourdes, et notoirement incapables de se mouvoir, une fois la nuit venue, dans cet amas prodigieux de décombres et d'impasses où seuls se reconnaissaient les chats-huants.

— Comme tu voudras, Henriette. Mais, tu sais, si ce sont mes voisins qui t'inquiètent, tu as tort de te gêner pour eux. Le seul qui pourrait nous entendre, c'est l'âne de Zidore, qui loge, ce soir, dans mon étable. Restons ici. Nous prendrons le frais ensemble.

Ce disant, il la couvait, à la dérobée, d'un œil curieux.

— Guston, écoute-moi. Rentrons, supplia l'Henriette. Nous serons mieux dedans. Rentrons !

Et, sans attendre une nouvelle réponse, elle quitta le parapet, et disparut dans une espèce de tunnel qui bâillait à l'angle de la place.

Docilement, le Guston l'y suivit.

Ils traversèrent ensemble une cour intérieure entourée de hautes constructions délabrées, gravirent quelques marches, soulevèrent un rideau et se trouvèrent dans une vaste pièce obscure, au fond de laquelle quelques bûches rougeoyaient.

A une exquise odeur de lavande, de basilic et de violette, mêlée à des parfums moins discrets d'aubergine et de soupe à l'ail, on reconnaissait à la fois la cuisine et le laboratoire du Guston.

Redoutant l'éclat prochain des yeux moqueurs, l'Henriette se hâta de parler.

Une douceur anxieuse et résignée donnait à la question qu'elle posa un goût de larmes.

— C'était toi, n'est-ce pas, Guston ?

Guston, occupé à chercher des allumettes, fit entendre

un bref ricanement, où se trahissait plus d'indécision, certes, que de cynisme.

— Oh ! je t'ai bien reconnu, poursuivit l'Henriette, que l'ombre enhardissait. Tout de même, tu ne te gênes guère ! Qu'est-ce que je t'avais fait pour que tu me coures après jusqu'à la cabane du Dérus ? Si ça t'amuse de surveiller les gens, tu n'avais pas besoin d'aller si loin. Tu aurais pu trouver bien mieux sans quitter le village. Le pauvre rendez-vous que m'avait donné ce niais de Tave ne valait pas que tu te déranges. A quoi perds-tu ton temps ?

Dans la lumière soudaine, le grand Guston posait prudemment un abat-jour de papier peint sur le verre d'une grosse lampe de cuivre. Ayant réglé le jeu des mèches, il releva salongue figure impassible et fixa sur l'Henriette des yeux noirs d'où la gaieté ruisselait :

— Si tu trouves qu'on perd son temps à te regarder, Henriette, c'est que tu as encore besoin qu'on t'apprenne que, des filles comme toi, il n'y en a pas des tas dans le pays, et qu'une jolie fille, c'est toujours bon à voir, même pour les vieux comme moi. Tu disais donc que je t'avais suivie, et c'est pour si peu que tu te fâches ?

L'Henriette baissait l'ombre de ses longs cils sur ses joues confuses.

— Si tu n'avais fait que me suivre, ce ne serait rien, en effet. Mais, tu le sais bien, tu t'es caché ; tu nous a épiés ; tu es venu regarder ce que nous faisions dans la cabane. Et avec cela, tu n'as pas honte ?

— Il n'y a pas de quoi, dit le grand Guston. Mais, voyons, tu n'avais donc pas fait attention que je te suivais, pour que j'aie pu te surprendre ainsi ?

Cette moquerie blessa l'Henriette :

— Avec ça, répliqua-t-elle, qu'il est difficile à un chat de suivre quelqu'un sans se montrer ! Surtout, dans la montagne !

A ce coup, on vit bien que le grand Guston perdait pied.

— A un chat ? murmura-t-il, abasourdi.

— Oui, à un chat ! Va, ton déguisement ne t'a servi de rien. Nous t'avons vu de trop près. Si tu voulais rester inconnu, pourquoi ne t'es-tu pas tenu coi jusqu'au bout ; pourquoi as-tu sauté dans la cabane, au risque de te faire assommer par le Tave ? Tu as eu de la chance d'avoir affaire à un sot pareil !

Déjà revenu de son alerte, le grand Guston accorda, à tout hasard, en grattant son unique oreille :

— Là, c'est vrai, j'ai fait une imprudence. Aussi, vois-tu, vous m'amusiez trop. J'ai un peu perdu la tête.

L'Henriette leva timidement les yeux sur cet homme impressionnable, puis, les détournant aussitôt, elle osa cette question décisive :

— Alors, Guston, tu étais là depuis longtemps, quand tu t'es mis à miauler ?

Il attira à lui une chaise, réfléchit quelques secondes, et jeta, au petit bonheur, un chiffre qui anéantit les derniers espoirs de l'Henriette.

— Un bon quart d'heure, dit-il.

Etouffant un cri d'horreur, l'infortunée ensevelit sa figure soudain vermeille dans les plis de son fichu rose :

— J'en étais sûre, gémit-elle ! Et, comme ça, tu as tout vu, tu te rappelles tout ?

— Oui, j'ai tout vu, dit le Guston avec une implacable gaieté. Mais, tu sais, ne te désole pas. Pour un chat, ces choses-là n'ont pas d'importance. Je ne me souvenais presque de rien.

Et, d'une voix changée, il ajouta :

— Tu as peut-être tort de me rafraîchir la mémoire.

Il s'arrêta.

Pâle maintenant, une angoisse enfantine au fond de ses jolis yeux gris, meurtris d'un peu de fièvre, la main tendue dans un geste de supplication rituelle, l'Henriette s'approchait de lui, comme on s'est de tout temps approché des puissances qu'il faut fléchir.

Et cette prière monta vers l'idole pensive qu'il se sentit devenu.

— Guston, tu me promets de te taire? Personne ne saura cela, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cela te rapporterait de me perdre ? Pour quelques éclats de rire, voudrais-tu me faire tant de mal ? Tu sais, je m'en moque, du Tave! Si encore je l'aimais, cela me serait égal qu'on me tourmente. Ça en vaudrait la peine ! Mais je ne l'aime pas. Alors, est-ce que c'est du jeu ? Est-ce que ça compte ? Guston, promets-moi d'oublier ! Promets-moi de te taire !

Jamais elle n'avait été aussi jolie.

Le grand Guston ne riait plus. Frappé d'une sorte de stupeur, il respirait le souffle qui s'exhalait de ces lèvres ardentes.

Quoi ! c'était là cette Henriette qu'il se souvenait d'avoir vue au berceau ? Cette chair, dont l'épanouissement délicieux se devinait sous les pauvres étoffes, cette chair, jeune et magnifique, qui le frôlait de trop près, on y pouvait donc mordre? Un butor se l'était permis, et lui n'oserait pas !

Un éclair traversa ses yeux. Il n'entendit plus la ferveur des paroles qui continuaient de l'implorer. Brutalement, il saisit par le bras l'Henriette et l'attira contre lui.

— Ah! ça ne compte pas avec le Tave ! lui ricana-t-il à l'oreille. Et avec moi, dis donc, est-ce que ça compterait ?

— Lâche-moi, Guston, s'écria l'Henriette, en se débattant comme une jeune bête prise au piège. Lâche-moi ! Tu es fou !

Mais les mains de Guston resserrèrent encore leur étreinte. En vain, essayait-elle de se rejeter en arrière. En vain, se cambrait-elle pour mettre au moins son visage à l'abri des baisers. Une bouche goulue, lourdement, s'écrassa sur la sienne.

C'en était trop. Les murs, le dallage de pierre, la lampe,

le foyer, les braises, se mirent à danser autour d'elle une ronde affolée.

Elle eut encore une pensée lucide :

— Au moins, Guston, tu ne raconteras rien de ce que tu as vu dans la cabane ?

Ayant ainsi songé à tirer de sa défaite l'avantage qu'on avait refusé à ses supplications, elle se dit encore que, presque toujours, la sagesse consiste à se résigner à l'inévitable ; que la raison du plus fort est excellente aussi pour le plus faible, et qu'il faut savoir ne pas s'entêter.

Puis, elle se laissa sombrer dans un bruit de vertige et de vagues.

IV

De son pas nonchalant, le Guston alla rallumer sa pipe aux charbons qui piquaient encore de points fulgurants l'ombre du foyer.

Assise sur une trousse de lavande, qui avait fait de tout son corps un vivant sachet de parfums, la grosse Henriette se taisait, les yeux pleins d'un immense étonnement.

Une vieille horloge, dressée contre le mur, de son balancier bienveillant scandait l'écoulement des secondes.

L'Henriette écoutait recommencer le temps.

— En parlant de chat, dit le Guston, qui redressait, devant la cheminée, sa haute taille, sais-tu que les rentiers des Bergueirettes ont retrouvé le leur ? Ils le croyaient mangé par le renard. Après tout, ils ne se trompaient guère. Le bon pèlerin est revenu, mais il a laissé une oreille en route. Comme moi !... Un joli coup de dent, si tu voyais !

— Ah ! répondit l'Henriette, le regard toujours perdu.

LÉON CARIAS.

LE VICE ORGANISÉ EN ALLEMAGNE

—

Si la guerre a entraîné dans le monde entier un déséquilibre économique qui se traduit par les oscillations prodigieuses du cours des changes et en certains pays par des cessations de payements qui équivalent à des banqueroutes nationales, il est aujourd'hui établi qu'elle a laissé sur la morale publique une empreinte aussi profonde et bien plus pernicieuse que des décades ne parviendront pas à effacer.

Les ruines morales accumulées par la guerre sont tout aussi néfastes, tout aussi étendues que les ruines économiques. Elle a réveillé et exalté toutes les passions, toutes les appétences, les plus mauvaises surtout. Et brisant les barrières de la morale publique elle a ouvert un vaste champ aux déments, aux névrosés, aux toxicomaniaques, à tous ceux qui cherchent à s'étourdir. Et combien rares sont ceux qui, au lendemain de l'épouvantable catastrophe, n'ont pas été saisis du besoin élémentaire de s'agiter, de gigoter, de s'amuser, de fatiguer leurs sens, de les épuiser de quelque façon pour oublier dans des sensations nouvelles les rudes soucis du jour présent.

Toutes les classes de la société, à un degré plus ou moins virulent, participent de cette folie du plaisir, de cette ruée sauvage à la jouissance, la jouissance quelle qu'elle soit : qu'il s'agisse de la danse, de l'alcool absorbé sous toutes ses formes, des « paradis artificiels » des mangeurs d'opium, de la cocaïnomanie ou des excès sexuels.

Plus que chez nous, la débauche en Allemagne fait des

ravages. Chez les vaincus le besoin de s'étourdir est encore plus puissant que chez les vainqueurs, et ce besoin est décuplé par les difficultés économiques où se débat le pays. Le présent est sombre, l'avenir est incertain, l'argent n'a plus de prix. A quoi bon économiser des marks-papier dont la valeur demain ou après-demain sera de nouveau rognée d'un tiers ou de moitié ? A quoi bon mettre à la banque ou dans le bas de laine des coupures crasseuses qu'il est possible de convertir aujourd'hui encore en quelques denrées ou en amusements et qui dans quelques jours peut-être ne vaudront plus rien.

La « *valuta* » allemande a atteint cet été le même étiage que la couronne autrichienne l'an passé et aucun symptôme n'en indique un redressement ; la course aux plaisirs est exactement en fonction de l'affaissement de la monnaie. Plus le mark se déprécie et plus la population, — ou du moins une certaine catégorie de gens, tous ceux qui jonglent avec des millions de marks-papier, — se lance éperdument dans le vice, le vice au sens large du mot, qui embrasse toutes les passions les plus viles.

§

Il n'y a pas que chez nous que la coco fait des ravages. Une caricature de l'*Ulk* représente un vieux monsieur indigné en face d'un gavroche d'une douzaine d'années qui fume déjà un cigare aussi gros que son bras : « Comment, s'écrie-t-il, un si jeune garçon fume déjà ? » Et l'autre de riposter, narquois, avec le plus grand calme : « Il faudrait que vous voyiez ma sœur ! Elle est de deux ans plus jeune que moi et prise déjà la coco ! »

En vain tous les grands quotidiens, la *Frankfurter Zeitung*, le *Berliner Tageblatt* ont-ils publié d'innombrables articles pour mettre le public en garde contre les méfaits du poison. Cette propagande prophylactique n'a pas eu plus de succès que la campagne entreprise, mollement d'abord, plus énergiquement ensuite, par la police berli-

noise contre les bars, les établissements clandestins qui n'ouvrent que la nuit, dans des caves, dans des greniers, et où l'on offre au public ramassé par des racoleurs des spectacles plus ou moins faisandés : des danses nues et des bouteilles de sekt à 10. 000 marks la bouteille.

La police n'a pas été plus heureuse dans sa lutte contre les tripots, et cela malgré les nombreuses razzias dans le *Westend*, qui est le quartier élégant de la capitale. Les bénéfices que retirent les tenanciers de brelans sont tels que ni les fortes amendes, ni la fermeture de leurs bouges ne les retiennent d'en ouvrir d'autres subrepticement, à peine le premier est-il clos.

« *Dielen* », bars, cabarets, *Likœrstuben* surgissent dans la nuit berlinoise comme autant de verrues qu'aucun arrêté ne peut contenir. Ici force demeure au vice.

La littérature pornographique s'étale scandaleuse, impudique, bravant la justice et les procès qui constituent du reste, tout comme chez nous, la plus tapageuse des réclames.

Partout sévit la folie des conférences sur des sujets scabreux et un champ d'action illimité s'ouvre à la fantaisie des « *Naturaerzte* », des guérisseurs et guérisseuses, des bateleurs de la médecine, des charlatans, de tous ceux qui spéculent sur la curiosité morbide des foules et aussi sur leur indécrottable imbécillité. Celle du Michel allemand peut soutenir avantageusement la comparaison avec toutes les autres.

La « *Schlemmerei* », la goinfrerie, qui fut de tout temps le péché mignon des Allemands, est devenu un véritable fléau national qui provoque la colère des classes indigentes et nécessite de la part des autorités des mesures césariennes de combat.

C'est ainsi que l'impôt « sur la goinfrerie », qui jusqu'à présent n'était que l'apanage de quelques villes, en particulier de Berlin, va étendre ses bienfaits à toute l'Allemagne, je veux dire à toutes les villes dépassant cent mille habi-

tants ainsi qu'aux stations balnéaires et climatiques. Cette taxe sera prélevée sur les repas et les boissons chaque fois que le consommateur dépassera le tarif maximum fixé par les autorités. Elle s'élèvera à 50 0/0 lorsque ce tarif sera dépassé d'un quart au moins, à 75 0/0 du quart à la moitié, 100 0/0 quand la moitié sera dépassée.

Quelque rigoureuses que soient ces mesures, elles ne sont, qu'on me passe l'expression, qu'un cautère sur une jambe de bois. Ce ne sont pas les taxes de divertissements ou autres qui refréneront l'égoïsme sauvage des *Schieber*, des mercantis qui se repaissent de la misère du peuple, de la petite bourgeoisie et des classes dites libérales, lesquelles constituent aujourd'hui le véritable prolétariat.

§

L'un de tous les vices qui accablent l'Allemagne vaincue, — mais qui y florissait aussi avant la guerre, témoin le retentissant procès du sire von Eulenburg, — l'homosexualité, retient surtout l'attention de l'étranger, non pas tant pour ses manifestations pathologiques, que par l'extraordinaire développement qu'il a trouvé en Allemagne et que les déformations mentales causées par la guerre ont alimenté. On en est à la fois surpris et écœuré. Il y a actuellement chez nos voisins une organisation « scientifique » de l'homosexualité qui, croyons-nous, est sans exemple chez les autres peuples. C'est cette sorte d'ignominieuse franc-maçonnerie que nous nous proposons d'étudier.

Les Germains sont par excellence un peuple moutonnier ; il existe chez eux des associations bizarres dont on ne trouve l'équivalent nulle part ailleurs, par exemple des ligues de prostituées chargées de défendre les intérêts matériels de la corporation, des unions de mendiants ; il existe même un *Bund der Vorbestraften*, ou Ligue des gens qui ont déjà subi une condamnation. Cette association de chevaux de retour est un témoignage irréfutable du besoin grégaire des Allemands, besoin élémentaire qu'ils cherchent à satis-

faire sans vergogne, quelle que soit leur position sociale.

Ce manque de pudeur s'étale plus ouvertement encore dans d'autres associations dont le caractère graveleux, anormal, nous révolte. C'est ainsi que tous les homosexuels constituent une vaste confédération : le *Deutscher Freundschaftsverband*, dont le siège social est à Berlin. Cette « Confédération de l'amitié », qui dispose d'un organe, dont nous parlerons tout à l'heure, d'une salle de réunion et d'une bibliothèque, se subdivise en une série de sections dont plusieurs ont leur siège dans la capitale. Voici la « Ligue berlinoise de l'amitié », dont les réunions ont lieu tous les mardis dans un local de l'*Alte Yakobstrasse*, au 89, et dont les bureaux sont au n° 175 de la même rue ; voici « l'Association des amis et amies », — car l'association étend ses bienfaits aux deux sexes, — qui siège au 32 de l'*Alte Yakobstrasse* (décidément on finira par appeler ces Messieurs : les vieux Jacobins).

Si la première association se distingue par des bals costumés et masqués, la deuxième organise des conférences d'un caractère artistique ou littéraire, voire scientifique ; elle émane même un « *Wandergruppe* » ou groupe d'excursionnistes, car il n'y a rien de tel que les longues randonnées dans le Grunewald pour provoquer de sentimentales effusions.

Le *Freundschaftbund* 1920 (date de la fondation) de Brunswick y a ses bureaux au n° 3 de la Schlosstrasse ; ils sont dirigés par un sieur C. Bergmann qui signe héroïquement en toutes lettres. Quant aux personnages qui forment la présidence, ils se dissimulent derrière les guichets de la poste restante (ne pas oublier pour la correspondance cinquante pfennigs de taxe). Les réunions ont lieu tous les samedis soirs dans la « *gemütliche* » (1), salle du club. Le *Bund* avait organisé pour le onze mars dernier un bal de « mauvais garçons », *Böser Buben Ball*, qui a été interdit

(1) Terme difficilement traduisible qui signifie tout à la fois « agréable » et « familier ».

par les autorités. Il a été remplacé par ce qu'on appelle outre-Rhin une « soirée bariolée », suivie de sauterie.

Les Hambourgeois sont gens sérieux ; ils l'ont montré à plusieurs reprises. Tant est que leur association se déguise sous un masque hautement scientifique, puisqu'elle s'intitule pompeusement : « Société hambourgeoise d'exploration scientifique ». Et il faut voir comme la section « scientifique » explore. N'est-elle pas placée sous l'égide du docteur en médecine A. Knack, dont le nom éveille de charmantes onomatopées ?

Au club sont rattachés un office de consultations médicales, un groupe d'excursionnistes, côté messieurs, et un autre groupe, côté dames, car les deux sexes ne frayent pas. Ces dames se réunissent tous les jeudis soir au « Phalène », Fuhlenswiete 27. Des soirées « récréatives » ont lieu tous les lundis soir. Plus heureux que les Brunswickois, les « Hambourgeois peuvent organiser un bal de « mauvais garçons », sans que la police de la ville hanséatique intervienne.

Les Breslaviens eux sont gens prudents; leur association *Sagitta* a pour siège social la poste restante ; la société saxonne de Chemnitz « *Nous* » — et les autres ? — en fait autant ; le club *Fortuna* de Cassel agit de même.

A Crefeld, point n'est besoin de se cacher, car ici les « amis » ont fondé l'Association théâtrale « *Nous* » ; pour plus amples renseignements sur les pièces que joue cette société, il sied de s'adresser à M. Bohne, Neusserstrasse 17, a. Les réunions ont lieu tous les mercredis soir et dimanches après-midi dans la « maison Heideck ».

Dusseldorf se distingue par son *Club de noble sociabilité*. Ici foin des plaisirs vulgaires, foin des soucis de la vie quotidienne et des amusements de bas étage. Les nobles amis invitent amicalement à leurs réunions du mercredi dans le restaurant *Neue Welt* (tramway 9 et 6) toutes leurs non-moins nobles connaissances ainsi que les « Messieurs qui se tiennent encore à l'écart ». Décidément la « noble sociabilité » comporte aussi le racolage.

La Grande-Thuringe possède, elle aussi, sa « Ligue de l'amitié » qui se scinde en plusieurs clubs dont l'un se trouve à Eisenach, l'autre à Weimar.

Les Francfortois se rassemblent tous les mercredis soir à l'Hôtel du Nord, au n° 17 de la Grosse Gallusgasse. Ils y donnent des récitatifs et des représentations théâtrales, voire des bals de « mauvais garçons », quand les austères autorités de l'ancienne ville libre ne les interdisent pas ; mais alors on se rattrape en organisant des « soirées bariolées ».

Le *Freundschaftbund* de Karlsruhe a son club « *Prinz Wilhelm* » — pourquoi donc est-il placé sous le patronage de ce prince ? — dans la Hirschstrasse n° 20. On n'y reçoit que les amis et les amies « *anstaendig* », c'est-à-dire distingués.

A Leipzig il y a un club des amis, à Sarrebruck un cercle musical-littéraire, à Dortmund existent deux loges « *Nous* » et « *Harmonie* ». Dresde, Lubeck, Oberhausen, d'autres villes encore qui ignorent les bienfaits de l'homosexualité organisée s'évertuent à constituer leurs clubs.

En dépit des persécutions nationalistes, qui ont obligé le président à démissionner, l'association de Munich se développe et prospère à telle enseigne qu'elle a pu organiser impunément, à la barbe de la police, une conférence sur les artistes homosexuels.

§

Le grand animateur du mouvement pédérastophile est le Docteur Magnus Hirschfeld qui a fondé à Berlin un institut de recherches sexuelles autour duquel les journaux ont mené grand tapage à l'époque.

Le Dr Hirschfeld est à la fois médecin, publiciste, fondateur et directeur d'un « Institut des sciences sexuelles », tourneur de film et conférencier. Son film : « *Anders als die Anderen* » (autrement que les autres), plaidoirie pour les homosexuels, âpre réquisitoire contre la société et en

particulier le paragraphe 175 du Code pénal qui frappe les homosexuels, a obtenu un grand succès de scandale à Berlin en 1919 (1).

Comme conférencier, le Dr Hirschfeld s'est montré inlassable, apportant « la bonne parole » dans toutes les villes d'Allemagne, récoltant des coups aussi souvent que des lauriers, sinon plus souvent. C'est ainsi qu'il a été l'objet à Munich en 1920 de sévices tels que le bruit de sa mort fut répandu. Ce n'était, heureusement pour les homosexuels, qu'une fausse alarme, et après avoir été alité quelques semaines, le Dr Hirschfeld a repris son poste de combat.

Il est malaisé de discerner ici les divers ressorts qui l'ont poussé à engager sa propagande. Sans doute est-il convaincu de l'iniquité du paragraphe 175 qui réprime la pédérastie ; sans doute sympathise-t-il avec les anormaux, peut-être est-il lui-même anormal ; en tout cas son idéalisme se conjugue parfaitement avec une certaine cupidité que trahit sa réclame tapageuse, qu'il s'agisse de son institut, où il donne et fait donner des consultations, de son périodique ou de son film.

Le Dr Magnus Hirschfeld, qui se vante d'être l'élève et le continuateur d'illustres devanciers et qui a publié un gros ouvrage sur l'*Homosexualité de l'homme et de la femme* (Berlin, 1914), s'entend admirablement à exploiter la curiosité de ses contemporains.

Certes, si le gain est l'un des stimulants de la campagne et s'il est difficile de le baptiser un apôtre, — si tant est que l'on puisse user de ce terme en traitant d'un sujet aussi scabreux, — le Dr. Magnus Hirschfeld fait preuve d'une indubitable intrépidité en se dépensant sans compter pour cette mauvaise cause et surtout en s'exposant à découvert sur une barricade où le drapeau de ses partisans est bien réduit.

Car il va de soi que rares sont les homosexuels qui vont

(1) Cf. mon ouvrage : *L'Allemagne après la débâcle*, chap. 22: la déchéance morale du peuple allemand.

afficher, au banc du Dr Hirschfeld, leurs convictions, ou plutôt leurs bas instincts. Néanmoins, au travers de luttes féroces, en dépit de l'inquisition policière, le Dr Hirschfeld est parvenu à fonder sa ligue, la *Confédération allemande de l'amitié*, dont nous avons étudié les principales ramifications. D'ores et déjà cette confédération tente d'essaimer à l'étranger, et à Lucerne s'est constituée une section, dont l'homme de paille, Wilhlem Dillmann, se tient prudemment à Berlin.

§

Il y a vingt-cinq ans qu'existe le « *Comité scientifique humanitaire* » du Dr Hirschfeld. Les principaux fondateurs en furent, avec ce dernier, Edouard Oberg, qui se suicida, pendant la guerre, à l'âge de 59 ans, et Max Spohr.

Spohr écrivit en 1896 un ouvrage intitulé *Sapho et Socrate*, — deux précurseurs, — qu'il dut éditer à ses frais. Il est vrai que Hirschfeld dut de son côté faire voyager son manuscrit « *die Transvertiten* » chez dix-neuf éditeurs avant d'en trouver un !

C'est le 15 mai 1897, dans l'appartement de Hirschfeld, à Charlottenburg, que fut créé, sans pompe ni fracas, le fameux comité dont Hirschfeld assuma la direction avec Spohr; Oberg, qui était fonctionnaire, restait dans les coulisses.

Hirschfeld se chargea de rédiger et de diffuser les imprimés et les brochures, tandis que Spohr s'occupait de l'impression et de l'administration.

A la faveur de la révolution et du chaos des âmes qui s'en est suivi, le mouvement des « invertis » a pu prendre un essor inattendu. Spohr et Oberg ont disparu, mais le combatif Dr Hirschfeld est demeuré et autour de lui toute une pléiade d'homosexuels de marque : artistes, commerçants, voire professeurs, qui n'hésitent pas à collaborer à sa revue et à signer en toutes lettres des articles pro-homosexuels.

Le secrétaire de ce comité scientifique humanitaire est Georg Plock. Ses bureaux sont sis In den Zelten 10. A l'occasion du jubilé de la fondation, le bureau du comité a organisé une souscription qui permettra l'impression de nouveaux ouvrages de propagande et la réédition d'ouvrages épuisés.

Le comité, est-il dit dans un manifeste, est en ce moment une organisation irremplaçable, que ce soit dans le domaine de l'exploration scientifique de l'homosexualité ou de l' « éclaircissement » à ce sujet, au sens large du terme ; c'est une organisation qui pour cela doit être conservée non seulement vivante, mais encore ravivée constamment dans son activité combative et sa propagande...

Plusieurs sections du comité ont été fondées dans les villes de provinces, entre autres à Francfort où le Docteur en médecine A. Kronfeld de Berlin a récemment donné une conférence aux « intéressés sérieux » sur l'homosexualité du point de vue biologique et sociologique.

A Berlin, le professeur Jordan traite devant une assistance d'élite, empoignée par le sujet, du « corps astral dans ses relations avec la vie sexuelle et de son importance pour les phénomènes occultes ». Car il va de soi que les promoteurs du mouvement des « transvertis » exploitent tous les filons propres à susciter la curiosité des badauds, pardon ! des « intéressés sérieux », et qu'ils mettent à contribution le spiritisme aussi bien que la chiromancie, la magie et l'astrologie.

Les délégués nommés par le Comité scientifique-humanitaire, par la Confédération allemande de l'amitié et par la Communauté des originaux (*Gemeinschaft der Eigenen*, c'est-à-dire de ceux qui se singularisent, qui vont leur propre chemin), une troisième association sur le caractère de laquelle nous sommes moins bien renseigné, composent un comité d'action.

§

Je n'ai pas sous les yeux toute la collection des numéros

de la *Freundschaft* (l'Amitié), puisque tel est le titre de cette feuille de combat, mais les quelques exemplaires que j'ai pu recueillir au cours de mes randonnées en Allemagne ont suffi largement à faire ma religion. Il est au demeurant difficile de se procurer ce journal, à moins qu'on ne l'achète le jour même de sa parution. C'est ainsi qu'en plusieurs villes d'Allemagne, surtout à Francfort et à Berlin, où il y a une nombreuse colonie de « transvertis », il est raflé dès sa mise en vente et qu'il est inutile de le réclamer aux kiosques le lendemain ; quant aux anciens numéros, ils sont introuvables. Le prix en est très élevé, variable selon les fluctuations du change ; au début de mars j'ai payé un numéro deux marks cinquante et fin avril quatre marks quatre-vingts en province ; il est vrai que le même numéro se débitait trois marks cinquante à Berlin. Je viens de le payer, en octobre, quinze marks dans la capitale.

Ce ne sont certes pas les articles qui font l'intérêt du périodique dont la manchette s'adorne d'un lion qui se prépare à porter un formidable coup de griffe à un serpent, lequel a interrompu fort inconsidérément les ébats de deux lionceaux... Voici une étude du zoologue Dr Th. Zell sur l'amour homosexuel chez les animaux. Le but de l'article est clair : prouver que si l'homosexualité existe chez les animaux, c'est donc qu'elle n'est pas anormale et que c'est au même titre que l'amour sexuel un sentiment ou un instinct naturel.

Voici la lettre d'un étudiant de Heidelberg qui proteste énergiquement contre l'accusation d'homosexualité qui a été portée contre lui et son ami, un bourgmestre !

Le professeur Hans Licht (fiat lux) publie un article sensationnel intitulé « Goethe en maison de réclusion ? » dans lequel, se basant sur le *Journal de voyage en Silésie*, il cherche à démontrer que Gœthe était un « inverti ».

A vrai dire, écrit Gœthe, j'ai aimé aussi des garçons, mais

je préfère les filles ; lorsque j'en suis rassasié comme fille, elle me sert encore comme garçon (1).

Au demeurant, point n'est besoin à Gœthe de se voiler la face, car il se trouve en illustre compagnie, puisque, si nous en croyons le Dr Hirschfeld, il compte parmi ses antécédents ou ses émules : Alexandre le Grand, Jules César, l'empereur Adrien, Epaminondas, Hannibal, Thémistocle, Lycurgue, Minos, Solon, Phidias, Pindare, Sophocle, Théocrite dans l'antiquité, à une époque plus rapprochée : Benvenuto Cellini, le prince Eugène, Frédéric-le-Grand, Alexandre von Humboldt, le pape Jules II (qui fit bâtir l'église Saint-Pierre), Léonard de Vinci, Michel-Ange, Pierre-le-Grand, Winckelmann, etc., qui sont tous morts et qui ne pourront démentir leur historiographe.

Heureusement que ni Licht, ni Hirschfeld ne nous divulguent les turpitudes des temps modernes ; heureusement surtout que les morts ne peuvent plus se défendre! Tant il y a que dans cette liste « noire » nous ne rencontrons aucun de nos compatriotes ; sans doute en matière de civilisation sommes-nous en retard sur les Germains.

Un auteur dramatique, Cesareon, adresse à la Confédération de l'amitié une épître enflammée dont voici les passages caractéristiques :

Sans honneur est celui qui ne se donne pas entièrement pour la conquête de la liberté et de ses droits d'homme ! Des hommes dont l'avarice n'est pas assez grande pour qu'ils renoncent à la folie des divertissements tumultueux, des hommes, qui ne sont pas assez lâches pour se livrer à des maîtres-chanteurs, sont néanmoins trop avares et trop poltrons pour se rallier à une lutte vers la liberté où leurs biens les plus précieux (*sic*) sont en jeu.

Le professeur docteur Karsch-Haack rédige une « chronique unique » où sont dépeints les hauts faits ou les méfaits des « homoérotes », des « hétérosexuels » défunts, — la terminologie de ces Messieurs est particulièrement abondante, —

(1) Edition de Weimar, vol. 53, page 16, n° 40.

parmi lesquels Karsch cite le célèbre conteur danois Andersen, qui n'éprouvait pour les femmes qu'une amitié de « sœur » et qui en revanche éprouvait une irrésistible sympathie pour certains adolescents. La relation de Karsch met aussi les homosexuels en garde contre la légion des maîtres-chanteurs qui terrorisent leurs victimes pour leur extorquer de l'argent et les poussent souvent au désespoir et au suicide.

Du reste toute une rubrique de *l'Amitié* est consacrée à démasquer les misérables qui ne craignent pas d'exploiter dans un but de lucre les faiblesses de leurs « amis d'une nuit ».

D'autres feuilles, rédigées moins « scientifiquement » que l'*Amitié*, s'adressent aux homopathes. Voici *Der Eigene* (l'Indépendant), soi-disant un organe de culture virile, dont l'éditeur est Adolf Brand de Berlin. Si nous en croyons la réclame que l'on fait autour de ce périodique mensuel, *Der Eigene* est une revue dont le niveau élevé suffit à satisfaire parfaitement les besoins littéraires de tous les homoérotes. Le numéro coûtait naguère 15 marks. Depuis son prix aura sans doute quintuplé.

Voici une nouvelle revue mensuelle, *Uranos*, dont les éditeurs sont le professeur Karsch, déjà mentionné, et René Stelter. *Uranos* s'intitule : « organe pour l'humanité sans restriction » (1). C'est un mensuel uranique qui traite de questions scientifiques, littéraires, artistiques et qui ne redoute pas les polémiques. Les étrangers, en peine de renseignements, sont invités, tout comme dans l'*Amitié* (nos amis Français sont invités à écrire en français, traducteurs peuvent être procurés (*sic*) (1), à correspondre dans leur langue maternelle. Voici la *Freie Presse*, où le professeur Jordan, un ami de Hirschfeld, nous parle du masochisme dans l'amour ; voici enfin le *Merkur*, tous deux hebdomadaires.

(1) *Blaetter für ungeschmälertes Menschentum.*

§

Ce qui accroît l'intérêt de la *Freundschaft*, ce n'est pas tant le texte de la revue que les annonces qu'elle insère, annonces aussi nombreuses qu'édifiantes qui doivent contribuer à remplir les caisses de l'Association et aussi à assurer un fort contingent de lecteurs à l'*Amitié*.

Il y a d'abord la publicité spéciale des établissements où se réunissent de préférence, sans confusion possible, les homosexuels des deux sexes : le Windsbona-Kasino, le Marien-Kasino, le Café Amicitia, le Palast Europa, le Palais Papagei, la Marburger-Diele, la Nuernberger-Diele, le Clubhaus, l'Alexander-Palais, la Hohenzollern-Diele (pour les dames) et d'autres innombrables.

L'Association des amis et amies donne dans son « lokal » une « nuit de printemps » avec bal ; le Café Regensburg est le rendez-vous de tous les amis et amies ; à Dortmund, c'est chez Heinrich Burstedde ; à Hambourg « Aux trois Etoiles » ; d'ailleurs le « monde élégant des Messieurs » se retrouve au Conti Casino, qui organise tous les mardis une soirée musicale, les jeudis une soirée d'élite (?) et les samedis un « Klub-Abend ». Qu'est-ce à dire, sinon que la soirée est consacrée à la causerie interminable, puisque le mot « fermeture » est armé de deux points d'interrogation.

La société « Les Amis de 1912 », qui a des lettres d'ancienneté, se distingue par ses redoutes carnavalesques dont l'entrée coûte dix marks, mais les membres des « associations d'amis » ne payent que cinq marks... Le cabinet le plus délicieux, unique dans le style dont il s'est affublé le nom, est le «*Biedermeier-Stübschen beim Glockenspiel* (1) ».

Le café Reichsland à Francfort, le Nachtfalter (phalène) à Hambourg tentent de rivaliser avec leurs confrères berlinois, mais que faire contre le Club de dames « Scorpion » qui lance une fête costumée, et le Germania-Restaurant qui se spécialise dans les fêtes d'apaches, et le *Lumpen Ball* ou bal

(1) Le « cabinet Biedermeier au carillon ».

de fripons de la Blumenstrasse, qui distribue des prix aux trois plus grands fripons?

Il serait illusoire de vouloir énumérer les multiples établissements qui sont devenus le dépotoir du dévergondage berlinois, mais est-il encore permis de parler de dévergondage en présence d'une organisation aussi impeccable, qui n'omet jamais de mentionner dans ses publications le numéro de son compte au chèque-postal !

§

Si la publicité des cafés, des cabarets et des restaurants et des *Dielen* nous offre une perspective effrayante sur l'extension du fléau (je m'excuse d'être normal), que dire des petites annonces qui fleurissent à la cinquième et à la sixième page de la revue ? Sous une forme plus ou moins déguisée, souvent sans fard, crûment, ce sont des invites à la débauche ou des tentatives de racolage.

En voici quelques spécimens puisés au hasard dans des centaines :

— Comme vœu de Pâques, un jeune homme de 25 ans, fils de parents honorables, recherche une amitié durable avec Monsieur d'âge mûr qui, comme lui, aime la nature et tout ce qui est spirituellement beau.

— Un négociant divorcé, ayant dépassé la quarantaine, appartenant à meilleure société, est en quête d'un ami qui n'ait pas plus de 20 ans, de « meilleure famille », pourvu d'une position solide et menant une vie rangée (*sic*).

— Un étudiant de Fribourg, âgé de 20 ans, désire faire la connaissance d'un ami entre 20 et 27 ans, au type frais et viril.

Un jeune universitaire cherche une liaison avec un Monsieur d'un certain âge. Voici un jeune homme de vingt-cinq ans, profondément sensitif, qui a la nostalgie d'un ami « paternel » quadragénaire. Et voici le quadragénaire voulu qui réclame la photographie d'un Monsieur jeune et sincère. Cet autre quadragénaire désire passer les fêtes de Pâques à Berlin en compagnie d'un jeune ami.

Un Monsieur de 27 ans désire un camarade de 20 à 24 ans, fût-il étranger, pourvu qu'il aime les sports, la nature, qu'il soit élégant et qu'il ne s'affiche pas en public (oh ! le vilain jaloux), et s'il remplit toutes ces qualités, il lui offre un mois de vacances, à la mer, non pas gratuitement, comme s'imaginerait un cœur simple, mais à bon compte !

Un officier en disponibilité, viril, la trentaine, recherche l'amitié d'un jeune homme de 19 ans. Voici un fils d'officier, 25 ans, qui désire connaître, si possible, un monsieur de la même ambiance, viril (en français), 26 à 32 ans et non-juif. Voici cette fois un étudiant, lieutenant de réserve, d'aspect distingué, qui est en quête à Stettin d'un gentil compagnon.

Un adolescent de 22 ans, vivant seul, cherche un ami du même âge qui s'efforcerait de ne vivre que pour lui. Un fonctionnaire cultivé et sérieux âgé de 39 ans recherche un ami vraiment noble, maximum d'âge 45 ans, qui devrait subvenir à ses besoins. Même un grand mutilé de guerre, âgé de 24 ans, ci-devant comédien, actuellement employé des postes, désire se lier « amicalement » avec un Monsieur de bonne famille, de situation indépendante.

Le tourisme, le « wandern » avec tout son cortège de sociétés d'oiseaux migrateurs ou *Wandervoegel*, pour les deux sexes, sociétés tantôt mixtes, tantôt « unisexuelles », donne lieu à de véritables orgies champêtres « en harmonie avec l'infini » dont nous trouvons l'écho dans les petites annonces de tous les journaux. Les voyageurs qui parcourent l'Allemagne pendant les vacances ou les jours de fêtes sont frappés par ces troupes de jeunes garçons ou de jeunes filles qui, au son de la guitare ou d'une mandoline, se promènent sur les grandes routes, par monts ou par vaux, sur les sentiers du Taunus ou escaladent les cimes de la Forêt Noire, campent en plein air et gîtent dans les granges des paysans, sur le foin ou dans la paille. Les garçons chaussent les souliers ferrés et portent les traditionnelles culottes de velours, la veste courte, le *Rükssack* garni de

la pèlerine de Loden, le chef recouvert du chapeau serti d'une plume de coq de bruyère ou du ridicule blaireau, à moins que l'oiseau migrateur ne soit affilié à une société qui prohibe le port du chapeau.

Les jeunes filles, revenues à l'antique mode germanique, celle de Brunehilde, portent deux nattes tressées sur le dos, jupe courte sur de grosses chevilles et sanglent leurs épaules de sacs de dimensions respectables, souvent plus lourdement chargés que ceux de leurs mâles compagnons.

Les annonces où l'on recherche des *Wanderfreunde* ou amis-touristes, sont tellement nombreuses dans la *Freundschaft* et ailleurs que je préfère ne pas en citer. Il s'agit toujours d'amis aux « dispositions idéales », raffolant du beau et de la nature, jeunes et candides.

Il n'y a pas que les homosexuels masculins qui aient recours aux colonnes de l'hospitalière *Freundschaft* ; voici une dame de « nobles sentiments », musicienne, qui recherche sa pareille (s'adresser à « Printemps 64 », à l'expédition du journal), en voici une autre qui voudrait connaître une amie indépendante, cultivée, aux idées larges. Celle-ci, qui a son cottage dans une station balnéaire, désire une amie sympathique, indépendante et caressante (*sic*). Celle-là plus pratique est en quête d'une dame de compagnie prévoyante et de bonne maison.

Ainsi s'étale impudemment le vice, — ou plutôt ce que, dans notre mentalité bornée, nous sommes convenus d'appeler le vice, — dans des pages entières de la *Freundschaft*. C'est en vain que les autorités ont tenté d'enrayer cette propagande par quelques timides procès intentés pour proxénétisme (*Kuppelei*), chapitre sur lequel l'Allemagne impériale ne badinait pas, aux éditeurs de la *Freundschaft*, condamnés à une forte amende et à quelques jours de prison, ou à des clients trop cyniques, tel un certain Adolf Brand, qui s'en est tiré avec une amende (1). L'organisation des homosexuels

(1) Le 26 septembre dernier un certain Max H. Danielsen, rédacteur responsable de la *Freundschaft* depuis plus de deux ans, a été condamné par la 8e

est désormais tellement puissante qu'elle peut braver les foudres de la justice et que, du moins en Prusse, car la Bavière demeure récalcitrante et rétrograde, on peut s'attendre à la prochaine abrogation du fameux paragraphe 175 qui punit de prison les pédérastes.

§

J'ai entrepris de visiter quelques-uns de ces établissements spéciaux qui, sans doute pour ne pas éveiller l'attention des gens mal intentionnés, n'insèrent aucune publicité dans la *Freundschaft* ou autres feuilles de même nature.

Guidé par un pilote sûr, je découvre ainsi le Kleist-Casino, situé dans la rue du même nom, non loin du Kurfürstendamm, l'allée des multimillionnaires. Nulle réclame lumineuse, nulle enseigne tapageuse ne le signalent à l'attention du passant ; c'est un établissement quelconque qui ne paye pas de mine et qui extérieurement ne se distingue en rien des boîtes à femmes et des *Likoerstuben*, ou cabinets de dégustation de liqueurs, qui pullulent dans ce quartier.

Il est onze heures et demie du soir. Nous entrons : la salle étroite, toute en longueur, est divisée par des boiseries ajourées et sculptées en trois compartiments aux niches profondes comme des alcôves, garnies de canapés circulaires en cuir. Les lustres, masqués par d'immenses abat-jour, répandent sur la salle une lumière rose-pâle très douce, très reposante. A l'abri d'écrans propices, copieusement distribués à l'entrée des niches, des couples uni-sexuels s'enlacent silencieusement.

Chambre du *Landgericht* 1 à 4000 marks d'amende pour diffusion d'écrits immoraux, malgré les efforts de ses deux défenseurs, du Dr Magnus Hirschfeld, du commissaire criminel Kopp, du professeur Karsch et de l'écrivain Hugo Marcus, convoqués en qualité d'experts à décharge. Danielsen a été acquitté du délit de proxénétisme.

Est-ce à la suite de ce procès que les annonces des derniers numéros de la *Freundschaft* sont devenues si voilées, si neutres, et qu'il n'y est plus question que de correspondance sur des sujets artistiques ou littéraires, et d' « échange d'idées » ?... Toujours est-il que Danielsen, découragé, a démissionné et qu'il a été remplacé à la tête du follicule par un nommé Ernst Donath.

Au milieu de la salle, le buffet, s'appuyant au mur, est assiégé par une bande d'éphèbes haut perchés sur leurs tabourets. Ils sucent des cocktails ou des punchs suédois en se regardant tendrement dans les yeux ; tous leurs mouvements, étudiés, sont nonchalants, leurs poses féminines.

Une seule sœur d'Eve s'est égarée dans ce paradis interdit et elle en est rudement châtiée par l'ostracisme qui la frappe.

Nous avons peine à trouver un siège, tant le « casino » est bondé, mais non pas d'une foule d'aristocrates, comme on pourrait l'imaginer : tous ces décadents, ces héros d'« à rebours » sont des employés de banque ou de commerce, de petits bourgeois en rupture de guichet ou de comptoir. Les établissements hantés par les invertis sont aussi nombreux dans l'Est berlinois que dans le Westend et le fléau homosexuel exerce ses ravages dans toutes les couches de la population, à un moindre degré toutefois dans la classe ouvrière...

Nous nous installons tout au fond de la salle près d'un minuscule orchestre, composé d'un piano et d'un violon, qui joue des airs langoureux, d'un sentimentalisme émollient. L'atmosphère de calme presque religieux contraste singulièrement avec l'éclat fébrile des yeux noircis au khôl. D'aucuns devisent, les mains dans les mains, de choses qui semblent insignifiantes, d'autres se frôlent, se caressent et se désirent du regard. Il y a des hommes de tous les âges, certains d'âge mûr, qui entourent et courtisent des jouvenceaux aux visages fardés. Dans un angle, un étudiant balafré, d'une pâleur maladive, attend... ; ailleurs de nombreux aspirants se disputent les faveurs d'un jeune garçon d'une quinzaine d'années dont la voix est déjà éraillée.

A côté de nous un gros homme à face rougeaude passée à l'émeri, aux petits yeux clignotants, consulte avec acharnement un livret que, sur sa demande, lui a apporté le garçon, et sur la couverture duquel sont calligraphiés en grosses lettres les mots français : « Je t'aime ». D'un coup d'œil furtif,

je distingue sur les feuillets maculés une liste de noms avec toutes sortes d'indications. Voilà le gros homme, le regard aiguisé, qui rappelle le garçon et lui dicte, en un allemand boiteux, — c'est un Anglais ou, plutôt, un Néerlandais, — des phrases, en apparence décousues, dont je happe quelques-unes au vol : « Gras... rond... un peu foncé... » Et le garçon qui, sans vergogne, joue consciencieusement son rôle d'entremetteur, de s'éloigner après avoir tout enregistré...

J'ai exploré encore d'autres réduits homosexuels, en particulier un café où frayent les lesbiennes, dont la curiosité masculine n'a du reste pas respecté le farouche isolement, mais de toutes les impressions que j'ai recueillies, c'est au hasard que je dois la plus forte.

Un dimanche matin d'octobre dernier, sorti tôt de mon hôtel, — il était neuf heures du matin, — je me mis en quête d'un endroit où je pourrais prendre une tasse de café. Je cognai en vain aux portes closes de tous les grands établissements : cafés et restaurants, lorsque, après avoir erré assez longtemps à l'aventure, je finis par apercevoir dans la Potsdamerstrasse, au delà des ponts qui franchissent le Landwehrkanal, une petite « Konditorei » ou pâtisserie, dont l'étalage était vide de gâteaux. D'emblée je poussai la porte, écartai un rideau et entrai.

A peine ai-je pénétré dans la « Konditorei und Café Karlsbad », — c'est l'enseigne de la maison, — que je reste pétrifié devant le tableau qui s'offre à mes yeux. Toute la salle regorge d'une foule d'hommes et de jeunes gens buvant, pérorant, aux gestes éloquents et caressants... Un adolescent aux grands yeux dilatés par la morphine se dandine au milieu de la salle ; sous son veston, il a le buste nu, zébré d'oripeaux, ses jambes sont également nues dans des sandales. Et au rythme à la fois sourd et sauvage d'un piano et d'un violon, postés à chaque bout de la pièce, il se met à se contorsionner comme une bayadère, étendant les bras, tordant les poignets, se déhanchant, se couchant, puis se redressant d'une brusque détente... Il danse infatigable,

trépigne, se tortille, cambre sa croupe, jette les jambes en avant, en arrière, exécute le grand écart, se courbe, se balance, tout le corps ondulant, puis, pris d'un vertige, repart. En d'autres lieux, ce convulsionnaire aura mimé son hallucination sans l'entrave des vêtements.

Des groupes de jeunes gens, à deux ou à trois, arrivent à chaque instant. Après avoir roulé la nuit durant dans la fange berlinoise, ils viennent continuer leur orgie ou leurs rêves déments dans le petit café qui sans doute n'a ouvert ses portes qu'à l'heure blafarde où les bougies fermaient les leurs. L'un d'entre eux, retrouvant un ami, se précipite sur lui et avec frénésie, sans souci de l'assistance, — mais pourquoi donc se gênerait-il ? — l'embrasse à pleine bouche...

Je sors. Un *Schutzmann* placide arpente le trottoir à quelque dix mètres du café. La Potsdamerstrasse est presque déserte, la « konditorei » semble dormir.

La débauche s'est-elle poursuivie le dimanche tout au long jusqu'au lundi matin ?...

§

Les homopathes n'ont pas que leurs clubs, leurs journaux et leurs congrès ; ils ont par surcroît leur théâtre qu'ils ont baptisé : « Théâtre d'Eros ». Ce théâtre vagabond tient ses assises dans les salons du City-Hôtel, dans la Dresdenerstrasse ou ailleurs. Pourtant, il ne faudrait pas s'imaginer que c'est un théâtre comme les autres, donnant des représentations à jet continu, ou même à dates régulières.

Il organise des « fêtes de saltimbanques » où tous les invités doivent être costumés qui en bateleur, en jongleur, qui en prestidigitateur ou en bouffon. Tantôt, ce n'est qu'une salle de réunions, tantôt un local de danse ; parfois le théâtre organise des conférences, des soirées artistiques, des récitatifs, parfois on y interprète des pièces d'un caractère tout spécial, dont Magnus Hirschfeld par son film *Autrement que les Autres* fut le promoteur.

C'est ainsi que le *Theater des Eros* a joué, le 25 mars,

pour la deuxième fois, une pièce intitulée « Satire et Tragédie », dont l'auteur est Cesareon. La pièce qui embrasse quatre épisodes de la vie d'un « tel » n'a pas survécu à la deuxième représentation ; le four a été si catastrophique que le régisseur et le premier rôle ont abandonné leurs places après la première, provoquant ainsi un article furibond de la *Freundschaft*. Oyez :

> Pendant que l'incomparable explorateur sexuel, le Dr Magnus Hirschfeld, appuyé par un groupe de fidèles combattants, dirige inlassablement la lutte contre le mépris et les paragraphes, la grande foule de ceux pour lesquels lui et les autres idéalistes luttent manifeste la plus grande indifférence qui réduit à l'impuissance une partie des meilleurs et des plus nobles homoérites.

Le théâtre National de Prague représente une pièce de Christopher Marlowe, *Edouard II*, où l'homosexualité de ce dernier tient une place proéminente.

A la *Schauburg* de Rotterdam, Mme Yssel de Schepper-Becker fait jouer également un drame homosexuel en trois actes : *Ce qu'on ne doit...*

Mais incontestablement, de toute cette production homosexuelle d'inspiration germanique, dont le but de propagande est parfois évident, la plus intéressante, tant par la personnalité de l'écrivain que par les qualités dramatiques de l'œuvre, est l'*Amie* de Hermann Sudermann, interprétée au Residenz-Theater par l'artiste bien connue Tilla Durieux.

Juliana Rother aime passionnément son amie Alice von Hilgenfeld. Le malheur veut qu'Alice soit une femme normale, au début rebelle à la séduction. Juliana ne renonce pas à sa proie et réussit finalement à acquérir une telle emprise sur son amie qu'elle l'incite à abandonner foyer et enfant pour suivre la séductrice.

Théâtre éminemment déliquescent auquel, à mon su, nous ne pouvons opposer rien de pareil, et que du reste il n'y a pas lieu d'envier. Nous avons le théâtre cocuestre, la pièce du boulevard où l'adultère est analysé, trituré, disséqué

dans ses manifestations les plus invraisemblables, nous avons les pièces à frisson du Grand-Guignol, abandonnons aux Allemands le triste privilège du théâtre homosexuel.

§

Les « invertis » commencent à se sentir tellement forts que, sous l'égide de leurs « explorateurs sexuels », ils ne craignent pas d'organiser des congrès d'allures soi-disant scientifiques. Le deuxième congrès qui a eu lieu ce printemps à Hambourg, la vieille cité de la Hanse, a été le prétexte d'une orgie de manifestes, le comité y convoquant le ban et l'arrière-ban des homosexuels.

L'appel de la section de Hambourg aux « homoérotes » de la ville, à l'occasion du deuxième Congrès de la Ligue, mérite d'être reproduit intégralement :

Homoérotes de Hambourg ! Souvenez-vous de votre devoir et réunissez-vous à nous ! Les 16 et 17 avril, le deuxième congrès de la Confédération de l'Amitié tiendra ses assises ici : il s'agit de montrer que nous avons appris à conquérir nous-mêmes nos droits d'hommes et à créer une organisation qui requiert l'estime. Nous ne voulons plus que seuls quelques savants combattent pour notre cause, mais nous voulons manifester nous-mêmes notre force : nous voici, nous exigeons ce qui est notre droit ; et qui oserait nous le contester ? — Pour cela il faut que nous travaillions d'arrache-pied et que chacun participe à notre œuvre. Il faut qu'aucun homoérote ne manque, pauvre ou riche, ouvrier ou savant, diplomate ou marchand ; nous ne pouvons nous priver d'aucun appui. Venez donc à nous et serrez les rangs avant qu'il soit trop tard. A Pâques il faut que nous démontrions si nous sommes mûrs en tant qu'organisation de combat ou si nous sommes uniquement une société pour le divertissement. Qui ne vient pas avec nous, marche contre nous.

Signé : BERNARD LÜBECKER, premier président.

Voilà quelle est dans ses grandes lignes l'organisation, aussi pratique qu'impudique, l'activité et la propagande, aussi ostensibles qu'il est possible, d'une catégorie d'anormaux dont le nombre en Allemagne, si nous en croyons les

propres déclarations du Dr Hirschfeld, n'est pas inférieur à 50.000. En vérité, d'après ce que j'ai vu, il faudrait multiplier ce chiffre par dix (1).

Cette organisation est le symbole d'un abaissement extraordinaire de la moralité. Certes, nous condamnons le paragraphe 175 qui donne libre carrière au chantage, nous réprouvons l'intervention de la loi dans la vie privée des gens, nous ne trouvons rien à redire contre les tentatives pour l'abrogation de ce paragraphe : nous pouvons admettre les articles d'un caractère plus ou moins scientifique sur l'homosexualité; mais notre conscience se révolte devant les innombrables sociétés qui se sont constituées, nous l'avons montré, à seule fin de permettre à leurs affidés de faire plus ample connaissance et de se livrer à d'ineffables orgies, toujours à l'abri d'un faux étendard scientifique ou propagandiste ; elle se révolte surtout à la lecture des annonces frelatées dont nous avons cité quelques spécimens, qui forment pour la jeunesse la plus dangereuse incitation à la débauche.

Et ce qui nous remplit surtout d'étonnement, c'est que le pays qui a inventé le paragraphe 175 contre l'homosexualité n'ait pas trouvé de sanction contre cette perpétuelle apothéose de la boue, cette provocation perpétuelle des honnêtes gens, ce culte de l'anormalité, et cet étalage constant de turpitudes.

AMBROISE GOT.

(1) Au cours du procès Danielsen, le Dr Hirschfeld a évalué à 3 o/o la proportion des homosexuels en Allemagne. Ce pourcentage, appliqué seulement à 20 millions d'habitants, abstraction faite des femmes et des enfants, nous indique un total de 600.000 « invertis », dépassant de bien loin le chiffre de 50.000 que Hirschfeld avait donné dans un article de la *Freundschaft*. Il est incontestable que, depuis la guerre, l'homosexualité a réalisé des progrès tout à fait extraordinaires.

LA MAISON DE CANOVA

—

Le 31 janvier 1823, la Rome des Arts célébra un anniversaire funèbre dont la magnificence put être comparée à celle dont furent honorées les mémoires posthumes de Raphaël au Panthéon, et de Michel-Ange aux Saints-Apôtres. Dans cette même basilique, à cette date, fut célébré le service funèbre de Canova, et voici dans quels termes le *Moniteur Universel* du 15 février suivant en rapporta la nouvelle, par une lettre de Rome en date du 1er février :

Hier, ont eu lieu, dans la basilique des Saints Apôtres, les obsèques solennelles de l'immortel Canova...La pompe déployée dans cette occasion fut digne du nom romain et du grand homme. Certainement aucun artiste, depuis la mort de Michel-Ange, n'a eu d'obsèques si magnifiques et si touchantes.

Le Centenaire de la mort de Canova survenue en octobre 1822 a réveillé le souvenir du grand sculpteur Italien dans les principales villes de sa patrie. Et la France, qui a rappelé à cette date par ses journaux un si mémorable anniversaire, songe encore à le remémorer à la date plus éloignée où Rome le célébra plus pompeusement encore. N'est-ce pas l'heure choisie par les Beaux-Arts internationaux pour fonder à Paris une *Maison de Rubens* au bénéfice des jeunes artistes Belges ? De même, une *Maison de Canova* pour les jeunes peintres et sculpteurs Italiens en France trouverait, en cette occasion, des sympathies communes à Paris, comme à Rome où nos Français bénéficient depuis longtemps de la Villa Médicis et du Palais Farnèse. Et c'est pour donner suite à cette heureuse idée que nous invitons le lecteur à pénétrer, avec nous, dans la vraie *Maison de Canova,* telle que la tradition romaine l'a conservée.

§

Pendant ma jeunesse d'étudiant au Séminaire Français de

Rome, je fréquentais, matin et soir, avec mes camarades du même collège, les cours de philosophie et de théologie transférés, *Via del Seminario*, depuis que le Collège Romain avait été exproprié, en 1870, par la couronne d'Italie conquérante de l'ancien Etat Pontifical. Si l'on avait alors demandé au plus érudit des nôtres quelle était, depuis cent ans, l'histoire de ce *Palazzo Borromeo* où nos classes étaient installées et où nous étions les hôtes des Germaniques aux curieuses livrées rouges, aucun d'entre nous n'eût été peut-être capable de répondre que c'était une faveur de Napoléon à Canova, en 1810, qui nous valait celle d'user de cette hospitalité, aujourd'hui encore. Ni mon camarade d'alors Maurin, aujourd'hui cardinal de Lyon, et alors aussi amateur que nous de nos fréquentes promenades au Pincio ; ni ce Parisien fieffé, Maurice Rivière, qui, pour ne rien vouloir entendre de latin, ne parlant jamais que français, a déjà coiffé plusieurs mitres d'évêque et même d'archevêque ; ni même notre aîné et déjà renommé Mgr Graffin (1), que son érudition blanchirait vénérablement, presque aussitôt que son collet romain se teindrait de violet ; nul d'entre nous n'eût su dire comment Canova, rentrant à Rome, de Paris où il venait d'exécuter le buste de Marie-Louise, en rapporta le décret suivant qui allait lui permettre d'installer l'Académie de Saint-Luc au Palais Borromée et de nous y faire trouver, à notre tour, l'hospitalité ainsi rendue à des Français, en Italie, après plus d'un demi-siècle de date.

Le 7 novembre 1810, étant encore à Paris, il avait reçu du secrétaire Menneval la lettre suivante : « Je m'empresse de vous faire savoir que S. M. a pris la décision suivante, par suite des diverses demandes que vous lui avez faites.

« 1° L'Académie de Saint-Luc sera transportée, avant le 1er décembre prochain, dans un édifice domanial de Rome.

« Il est accordé à ladite Académie une rente de 100.000 fr. en toute propriété, c'est-à-dire 25. 000 fr. appliqués à l'Académie, et 75.000 à l'entretien des monuments antiques.

« Il est en outre assigné un fonds de 300.000 fr., savoir : 200.000 pour les fouilles d'objets antiques, et 100.000 pour encouragement aux artistes.

« La demande du Président de l'Académie de Florence pour

(1) Présentement collègue de Mgr Baudrillard à l'Institut Catholique de Paris.

la conservation des édifices et objets d'art est accordée.

« Telles sont les décisions de S. M. qui vous seront aussi communiquées par les autorités supérieures. En vous en donnant connaissance, je me trouve heureux d'avoir cette occasion de vous renouveler l'hommage de ma considération particulière et de la haute estime que je porte à un homme de votre mérite. — *Menneval.* »

Ce décret impérial était la juste récompense de deux ouvrages de sculpture que le grand Canova avait exécutés pour le grand Napoléon. Le premier avait été une statue monumentale qu'en 1802 Cacault, ambassadeur de Bonaparte à Rome, avait prié, au nom de son maître, le maître de tant de chefs-d'œuvre classiques de venir étudier à Saint-Cloud devant le Premier Consul ; et l'on sait comment Bonaparte y fut représenté nu, à l'antique et grand de 4 mètres de stature, pour aller finir dans une arrière-cour à Londres où Wellington s'était chargé de trouver chez lui, à ce marbre monumental,sa Sainte-Hélène anticipée (1). Le second avait eu la nouvelle Impératrice Marie-Louise pour objet, moins sympathique peut-être que l'admirable *Vénus Victrix* que Pauline Borghèse avait déjà posée,un peu moins nue que celle de Bonaparte son frère, devant le même maître qui, pour répondre à l'Empereur, avait dû se rendre, à l'automne de 1810, de Rome à Fontainebleau, d'où il avait rapporté le buste froid de Marie-Louise devant servir à symboliser une Concorde, et surtout ces conversations primesautières du souverain et de l'artiste que Canova, d'une séance à l'autre, consigna dans ses papiers intimes, telles qu'il nous a été permis de les traduire de l'italien, d'après Melchior Missirini et David Silvagni. Le 5 novembre de cette année-là vit la fin de ces séances et de ces entretiens. Dans son *Canova,* Quatremère de Quincy, Secrétaire Perpétuel des Beaux-Arts et ami intime de l'artiste romain, écrit, à cette date : « Il fut question de prendre congé ; ce qu'il fit, après avoir emporté le bustre en plâtre, et en protestant qu'il ne demandait rien pour lui : désintéressement qui parut déplaire à Bonaparte. Son usage, en accordant ou en refusant, était de ne dire ni oui, ni

(1) Le palais Brera à Milan conserve dans sa cour une réplique en bronze restreint de cette statue en pieds. Une autre statue de Napoléon à cheval, par Canova aussi, passa, après la chute de l'Empire, à la cour de Naples sous la devise, non de Napoléon, mais de Charles III.

non. Cependant, après une insistance nouvelle, il donna congé à Canova en disant : « *Andate come volete.* »

Par ce bref congé, l'Empereur, qui se réservait toutes les générosités, montrait peut-être qu'il n'acceptait pas celles d'un artiste envers un souverain. Et sa réponse ne fut que plus prompte et plus libérale, qu'il adressa à Canova sous la forme du décret qu'on vient de lire et que son heureux bénéficiaire, quittant Paris pour sa chère Rome, reçut, rue d'Angoulême, chez le cardinal-légat Caprara où il était descendu, un mois exactement avant cette date.

§

Cette fortune nouvelle pour les artistes Romains qui allaient en bénéficier ne changea rien à la situation personnelle de Canova. Fait marquis d'Ischia par Pie VII, après un troisième voyage à Paris d'où il rapporta à Rome, après la chute de l'Empire, les œuvres d'art qui avaient été prises au Musée du Vatican et qu'allaient compléter son impeccable *Persée*, rival de l'Apollon du Belvédère, et ses robustes *Athlètes* aussi humains et aussi grecs que le *Laocoon* voisin ; ce même Canova, prince de l'art à la Cour, rentrait à son atelier, aussi modeste après qu'avant. Grâce au décret impérial, ayant installé sa pauvre et chère Académie de Saint-Luc au Palais Borromée, il avait repris ses vieilles habitudes de travail obstiné où il trouverait, douze ans plus tard, la mort d'un simple et infatigable tailleur de pierre. Cet obscur atelier de Canova, — le seul qu'il voulut posséder à Rome, depuis que, pauvre orphelin d'un carrier de Rossagno, il avait été envoyé par son protecteur Falier à l'ambassadeur Zulian qui avait offert au jeune homme sa table et même un atelier dans le somptueux *Palazzo Venezia,* — était, depuis que l'artiste *arrivé* avait pu s'en payer un, dans l'ancienne petite *Via delle Colonelle* (aujourd'hui *San Giacomo*), où tant d'hommes et de femmes célèbres étaient passés. Là, conduite par Chateaubriand, était venue, entre autres grandes dames du jour, Mme Récamier qui n'avait pas été peu surprise de découvrir, parmi de si colossales statues, un petit homme tout maigre, vêtu en ouvrier, dont le front chauve et rayonnant de génie usait, pour se couvrir, d'un carré de papier. Là aussi, entre autres grands hommes de l'avenir, était passé Stendhal,

qui, s'indignant contre le crétinisme d'un vivant Donon de l'Institut de France écrivant : « Canova ne sait pas dessiner! » avait écrit à son tour : «Canova a eu le courage de ne pas copier les Grecs et d'inventer une Beauté, comme avaient fait les Grecs. Aussi l'insulteront-ils encore, cinquante ans après sa mort, et sa gloire n'en croîtra que plus vite. » Sur la porte de ce modeste atelier, la Municipalité de Rome a posé, en 1871, cette inscription que nous lisions sans bien la comprendre encore, quand nous passions devant, en *camerata*, allant vers le Pincio voisin :

IN QUESTO STUDIO
LA SCVLTVRA VSCIVA RINNOVELLATA
PER OPERA DI ANTONIO CANOVA
S. P. Q. R.

Tout proche, le maître avait son appartement à l'angle de la *Via deg l'Incurabili*, entre les n°s 51 et 54 occupés, depuis, par l'hôtel du marquis Cavalchini. David Silvagni note, d'après les papiers de feu Giovanni Silvagni qui fut Président de l'Académie héritière de Canova, que celui-ci « avait carrosse et chevaux et qu'il s'habillait, chez lui, élégamment de bas de soie, de culotte de velours, de gilet de velours ou de soie. Ses chemises étaient agrémentées de dentelles de Burano, ses gilets brodés, sa montre à répétition, sa tabatière d'or avec la miniature de Napoléon. Le visage était maigre, sans barbe, ovale, à grande bouche, à grands yeux, à nez long ; les sourcils épais et noirs, le regard profond, le front vaste et chauve, et dissimulait sa calvitie avec une perruque bien faite ». Il ajoute çà et là, d'après les notes posthumes de Giovanni Silvagni, qu'on rencontrait chez Canova, avec le Tout Gotha de passage dans la ville éternelle, les plus illustres Romains de l'Église, tels que les cardinaux Consalvi, Pacca et Caprara, et ceux des Arts, tels que Morghen, Fontana, Toschi, Folo, Bertini, Marchetti.

Au groupe des artistes Italiens se mêlait celui des Français en résidence à Rome, — comme Valadier, qui transformait alors le Pincio en jardins merveilleux ; ou comme Gérard qui, par sympathie commune pour l'*Amour et Psyché* qui avait idéalement inspiré l'un en peinture, comme l'autre en sculp-

ture, s'était réservé l'honneur et la joie de faire le portrait de Canova pendant son deuxième voyage en France. Cette maison d'artiste qu'Hubert Robert avait fréquentée avant son retour définitif en France, Léopold Robert l'avait aussi connue à son heure, quand son *Improvisateur Napolitain* et son *Retour de la Fête de la Madone de l'Arc* ne le retenait pas devant ses modèles paysans, pris autour du Vésuve. Beugnot s'y retrouvait avec Schnetz, tous deux pris par cet amour de Rome qui les en rendait inséparables, à l'égal de Canova lui-même et de leur propre Directeur de l'Académie de France dont Chateaubriand a si mélancoliquement dit : « Guérin est retiré, comme une colombe malade, au haut d'un pavillon de la Villa Médicis. Il écoute, la tête sous son aile, le bruit du vent du Tibre ; quand il se réveille, il dessine à la plume la mort de Priam. » C'est de ces Français, amants de Rome, jusqu'à leur mort les y trouvant encore fidèles, que Pie VII avait voulu parler quand il avait dit à l'un d'entre eux, après une semaine d'exploration sommaire dans cette ville des siècles passés : « Alors adieu ! » A un autre voyageur qui avait commis l'imprudence d'y redoubler les semaines et de s'y plaire passionnément : « Alors au revoir ! », avait ajouté le même Pontife assuré du retour de tout évocateur de l'âme antique, dans les ruines si éloquentes de cette incomparable Rome.

Pourquoi Ingres, cet autre grand amateur des Antiques qui, de 1806 à 1840, compta pour un des plus passionnés amants de Rome et de l'Art qu'elle enseigne, affecta-t-il de ne pas partager l'estime et jusqu'au culte de ses collègues pour Canova ; « cet homme si doux », disait Chateaubriand ; cet artiste si grand, disait tout le monde ? L'ombre lumineuse du grand Napoléon dont Ingres avait été le portraitiste, avant même que Canova en devint le sculpteur, ne s'était-elle pas glissée trop humainement entre ces deux maîtres classiques, si faits pour se comprendre et même s'admirer ? N'est-ce pas sous la projection de cette ombre inexplicable qu'Ingres a pu confondre l'œuvre si uniformément belle de Canova avec celle du Bernin si inégalement supérieure et divine ? Dans ses cahiers, on lit cette boutade montalbanaise qu'un Athénien des arts indépendants a peine à expliquer : « N'avait-on pas fait venir le « chevalier » à Paris, pour qu'il y exécutât la colonnade du Louvre ?

Tous savent que, quoiqu'il fût un homme de génie, il trouva à qui parler et il eut la modestie de se retirer. Celui qui le remplace, aujourd'hui, se nomme Canova ; c'est le meilleur de l'Italie, mais il n'a du Bernin que son mauvais goût d'une autre sorte. Il ne s'en est pas tiré avec autant de modestie et de bonne foi, ces deux qualités qui parachèvent le grand homme (1). » Pour un peu plus d'indignation injustifiée envers un artiste si purement inspiré par la perfection des Antiques, Ingres n'avait encore qu'à emprunter aux détracteurs de Canova leur scurrilité de langage et écrire cette insulte gratuite, courant alors dans certains ateliers : *Caca nova !*

Les femmes valent mieux que les hommes, et voici celles que Silvagni nous fait connaître dans l'entourage du maître, tantôt dans son atelier des *Colonelle* où certaines de ces beautés lui posèrent parfois des chefs-d'œuvre, tantôt en son hôtel des *Incurabili* où la splendeur de plusieurs d'entre elles rehaussa l'éclat des lustres, en des soirées aussi élégantes qu'intimes, dont les amis de la maison conserveraient la mémoire.

Parmi ces romaines beautés qui fréquentaient la *Casa Canova*, la belle Pauline Borghèse s'y fit remarquer autant par la Vénus victorieuse qu'elle y posa demi-nue, que par l'indiscrète allusion d'un «poêle » qui ne se trouva, ni dans l'atelier du maître, ni sur les lèvres de la princesse. A côté de la Martinetti et de la Sassone, dont les opulences grasses eurent un temps ses préférences, il fallait remarquer la Pellegrini blonde et vermeille, dont le profil régulier de Camée antique faisait rêver aux purs éphèbes renversant leurs torches funèbres sur le *Tombeau des Stuart,* ou au merveilleux jeune homme s'appuyant aussi sur la sienne au *Tombeau de Clément XIII.* Voici encore qu'il fallait s'émouvoir devant les charmes plus idylliques de la Vera qui avait pleuré en contemplant l'*Adonis* qu'avait posé son amie la Lambert, alors préférée par le maître. Et voici encore la Tambroni qui, d'un geste autour d'une table qu'elle préparait avec deux camérières jeunes et élancées comme elle, avait tout à coup inspiré à Canova ses *Trois Grâces,* sorties d'un chiffon de papier qu'il crayonna sur le

(1) Cf. *Un journal inédit de J.-A.-D. Ingres* au Musée de Montauban. J'ai publié ce document dans *Ingres d'après une correspondance inédite* (Paris, 1909) et, l'alinéa cité ci-dessus figure à la page 500 de ce livre.

champ devant elles ; — la Lampugnani, grande dame de Milan, écrivant à sa sœur une lettre que Stendhal publia aussitôt, raconte curieusement cette histoire. Mais la femme préférée de Canova fut cette admirable romaine Luigia Giuli, à qui fut réservé l'honneur et la préférence de peindre le portrait de son maître et ami, pour l'offrir au bienfaiteur de la jeunesse de l'humble fils du carrier de Possaguo, à l'ambassadeur de Venise Girolamo Zulian. Dans ses débuts à Rome, quand Canova fut malade, ce fut Louise Giuli qui l'assista et le guérit ; elle encore qui vendit ses joyaux, pour lui payer les marbres dont il avait besoin ; elle enfin dont la mort trop rapide fut une telle désolation pour l'ami qui la pleura que, perdant ainsi ce qu'il avait connu de meilleur dans la vie, il n'eut d'espoir que dans la grave maladie qui faillit l'envoyer rejoindre dans un autre monde cette compagne de cœur et d'art sans qui, dans celui-ci, il désespéra un temps de vivre.

§

Lorsque, par le Corso, laissant la Casa Canova au voisinage de la *Piazza del Popolo*, nous descendions vers la Via Frattina, en face du Palais Ruspoli et faisant angle de la Frattina et du Corso, nous rencontrions le Palais Bernini dont la façade nous paraissait de lignes aussi lourdes et baroques que le style rococo que ce nom seul rappelait. Nous n'avions qu'à jeter, dès le vestibule, un coup d'œil désenchanté sur une des sculptures monumentales de ce Michel-Ange du mauvais goût, pour comprendre que ce groupe encombrant du *Temps mettant au jour la Vérité*, n'ayant trouvé place dans le propre palais du « chevalier », fût si près d'être mis à la porte. L'*Apollon et Daphné* si frémissant de jeunesse et de grâce que nous venions d'admirer sans réserve au Musée de la Villa Borghèse, et la *Sainte Thérèse* si amoureusement blessée par l'ange que nous aimions aller contempler dans sa précieuse chapelle de Sainte-Marie-de-la-Victoire, n'étaient donc, avec quelques bustes exquis de vie et d'élégance conservés au Musée de Versailles, que les rares belles sculptures d'un maître incontesté qui entreprit trop d'ouvrage pour n'y pas compromettre trop de facilités. Et qu'avait à faire l'inconscience artistique du Bernin, pour être

opposée par les jaloux ou les ignorants à la conscience raisonnée de Canova, — ce Grec modernisé qui ne rechercha à Athènes que les sculptures vivantes de Phidias et de ses contemporains, pour les faire revivre à Rome dans des marbres dont l'impeccable académie était peut-être le seul reproche qu'on pût leur faire. « Canova, écrivait justement Stendhal aux débuts de ses *Promenades dans Rome,* Canova a eu le courage de ne pas copier les Grecs. Quel chagrin pour les pédants ! »

Aux contradicteurs plaisants qui se sont plu à opposer Bernini à Canova et à préférer la facilité géniale et exagérée de l'un à la sévérité divine et indéridable de l'autre, ne répondons, pour terminer ces notes, que par deux incidents anecdotiques assez peu connus et assez caractéristiques de la diversité de ces deux maîtres et de leur inconfrontable manière.

Quand vous visitez Saint-Pierre de Rome, deux ouvrages, entre tant d'autres qui font de cette somptueuse basilique une étonnante nécropole et de cette église un musée, y arrêtent plus particulièrement votre admiration. C'est le ciborium de bronze que le Bernin a magnifiquement dressé au-dessus du maître autel, dans la coupole de Michel-Ange ; et c'est le mausolée de Clément XIII que, sous une des nefs latérales, le sénateur Rezzonico a fait élever, par Canova, à la mémoire du pontife son oncle. Du baldaquin massif, à la manière du style de son maître, rien à dire, si ce n'est que les Guides entonnent sur la foi de leur sacramentel et banal Badeker : qu'il « fut fait, en 1633, sous Urbain VIII, d'après le Bernin, avec du métal enlevé au Panthéon », et que « sa hauteur, avec la croix, est de 29 mètres et qu'il pèse 63.054 kilos ». Le populaire de Rome ajoute qu'aucun de ses plus hauts palais n'atteint le faîte de ce gigantesque pavillon. Mais ce que les Romains les mieux informés de la chronique artistique de leur capitale auront peine à nous apprendre, c'est le défi que le Bernin ne craignit pas de leur jeter en racontant par l'image, sur les quatre piliers du monstrueux baldaquin, l'histoire en quatre parties de la génération humaine, depuis la période de la fécondation jusqu'à celle de l'enfantement. Plus dignes de figurer dans un manuel obstétrique à l'usage de *Vénus genitrix,* que devant le maître-autel de *San Pietro,* le premier et le plus auguste du monde catho-

lique, ces quatre pièces ovales représentent les quatre expressions diverses de la femme aux quatre instants solennels de sa maternité. Il n'y fallait rien moins que l'habile observation du Bernin, et son audace plus grande encore que sa maîtrise. Mais le « chevalier » avait gagné son pari, et les sages abeilles d'Urbain VIII gardent depuis, à l'ombre de leur écusson armorial, un secret que seuls de rares initiés sont admis à connaître.

A quelques pas plus loin, vous rencontrez le *Tombeau de Clément XIII,* dont l'admirable Génie dormant défie, par la hauteur de son double soubassement, où deux lions dormant reposent, l'indiscrétion des mains qui profanèrent bien des fois la nudité sculpturale de la belle Julie Farnèse représentant là, si improprement, la Prudence au *Tombeau de Paul III* par Guilhelmo della Porta, que la sagesse des San-Pietrini a dû recouvrir d'une tôle ses genoux qui se découvraient trop souvent. L'inauguration de l'ouvrage de Canova eut lieu, le soir du Jeudi Saint de 1787, « afin, dit le P. Mortier, historiographe de *Saint-Pierre,* qu'il apparût au public sous les ondées de lumière qui ruisselaient de la croix. Quand le voile qui le dérobait aux regards tomba, ce fut une clameur d'enthousiasme : les lions qui gardent le tombeau semblaient s'animer et menacer d'invisibles ennemis. Canova, habitué aux faciles et légers compliments dont on est si prodigue au delà des Alpes, voulut connaître les vrais sentiments du public ami et ennemi. Il se déguisa en sacristain, mais en sacristain tel qu'on n'en rencontre qu'à Rome. Une vieille soutane sur le dos, sale, verdâtre, rapiécée, la tête couverte d'une calotte crasseuse, d'énormes lunettes sur les yeux, il allait, de groupe en groupe, écoutant les félicitations et les critiques. Les critiques étaient nulles, les félicitations enthousiastes. Il s'aventura même jusqu'au groupe qui entourait le sénateur Rezzonico, neveu de Clément XIII, tout surpris de voir ce pauvre diable de sacristain se mêler à la conversation.

— Où donc se cache Canova ? disait Rezzonico qui ne se doutait pas que le grand artiste était si près de lui.

Mais combien loin ces deux exemples placent le Bernin et Canova, sur la ligne des arts et à la distance d'une réserve si mesurée chez celui-ci, si inconsistante chez celui-là.

Cette élévation d'idéal classique et cette opiniâtreté de tra-

vail inlassable qu'ignora Bernini pour vivre heureux jusqu'à 82 ans, firent que Canova, le trépan et le ciseau toujours en mains, épuisa jeune encore ses jours jusqu'au dernier qui arriva le 13 octobre 1822. Il revenait à son cher pays natal de Possagno où le sage fils du pauvre tailleur de pierre de ce village voulait aller dormir son dernier sommeil. A Venise, où la mort le surprit, sa dépouille mortelle reçut les suprêmes honneurs dans Saint-Marc, et son mausolée représentatif aux Frari en face de celui que le Titien y avait déjà obtenu. Et pendant que ce grand mort regagnait, par Mestre et Trévise, son petit village dont la terre natale suffirait à protéger son éternel repos, Pie VII et Rome, qui devaient à Canova tant de merveilles artistiques, lui préparèrent, pour le 31 janvier 1823, des funérailles solennelles dont l'Éternelle n'avait pas connu la majesté, depuis celles qui, trois siècles avant, avaient honoré au Panthéon la dépouille mortelle de Raphaël, et celle de Michel-Ange à la basilique des Saints-Apôtres.

BOYER D'AGEN.

LA LIBRAIRIE ET LA CENSURE

EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

—

En 1920 le Conseil des Délégués Ouvriers et Paysans de Moscou a fait paraître un fort volume, *Moscou Rouge*, recueil d'études sur la capitale bolcheviste sous la domination communiste (1917-1921). Dans le chapitre traitant de la production littéraire, nous apprenons le chiffre des publications pendant cette période, à savoir : 4.690 titres en 1917 ; 3.585 en 1918 ; 1.965 en 1919 et 919 en 1920 (durant huit mois).

Voilà les chiffres. A Moscou, capitale russe actuelle, centre principal de la fabrication du livre, la quantité des livres n'a fait que diminuer toutes ces dernières années. Le fait apparaît beaucoup plus grave encore si l'on ajoute que 54 o/o des chiffres sus-indiqués se rapportent à des brochures et à des tracts de propagande bolcheviste.

Tout comme la presse (voir mon article du *Mercure de France* du 1er juin dernier), la librairie meurt en Russie Soviétique. La cause en est toujours la même : le despotisme farouche du parti gouvernant qui tue la liberté de la pensée monopolise entre ses mains le commerce et l'industrie, se mêle de la vie privée des citoyens. Les causes d'ordre économique, suite inévitable de la politique draconienne du gouvernement, comme, par exemple, le manque de papier à imprimer, la détérioration et la destruction même du matériel technique, le départ des villes des ouvriers typographes, etc., n'ont fait qu'aggraver la crise.

En 1919, toutes les imprimeries ont été réquisitionnées ;

la plupart furent fermées, les autres, les meilleures, ont été assujetties à la section polygraphique du Conseil Supérieur de l'Economie Nationale. En même temps on a confisqué tous les stocks de papier à imprimer. On a utilisé le papier principalement pour la fabrication du papier-monnaie et pour la publication d'innombrables feuilles volantes et proclamations communistes. Le chef de la maison d'éditions d'Etat, M. Zak, se plaignait de ne pouvoir obtenir la quantité nécessaire de papier pour son administration, vu que le Commissariat des Finances en accapare tous les stocks pour fabriquer les assignats.

L'édition de livres par des personnes particulières n'était pas défendue *de jure*, mais elle était devenue impossible *de facto*. Pour chaque publication il fallait obtenir une permission spéciale ; les copies étaient revues par des censeurs gouvernementaux; les devis des frais de fabrication étaient vérifiés par des fonctionnaires de la Section Polygraphique qui les diminuaient intentionnellement, ainsi que les prix de vente, pour rendre impossible l'édition. Les autorités prescrivaient aux éditeurs de verser toute leur production aux dépôts de l'Etat qui en payait des prix dérisoires.

A la suite de toutes ces mesures, il ne restait, au commencement de l'année 1920, qu'une dizaine de maisons d'édition non monopolisées. Et pourtant ce nombre insignifiant d'entreprises particulières a trouvé moyen d'éditer comparativement plus de livres scientifiques et de belles lettres que la Maison d'Edition d'Etat (« *Gosizdate* »). Le livre est devenu rare en Russie. On ne vivait que sur les stocks anciens, les bibliothèques privées, dont un grand nombre a été réquisitionné et détruit par les innombrables Conseils des Délégués Ouvriers et Paysans locaux. Les savants et les écrivains russes se trouvaient dans l'impossibilité d'éditer leurs œuvres. On a vu paraître des livres écrits entièrement à la main par les auteurs. Ce fut le cas surtout pour les recueils de vers. Dans deux ou trois li-

brairies coopératives qui existaient à Petrograd en 1920, on a pu se procurer des recueils de poésies de Fédor Sologoub, de Nicolas Goumileff et d'autres poètes russes connus, écrits de toutes pièces par leurs auteurs, au nombre de dix ou quinze exemplaires.

C'est en vain que des personnes, même bien vues par le pouvoir bolchevik, comme Gorki et Krapotkine, protestaient contre les obstacles apportés à la fabrication du livre. Au mois de mars 1921, le grand poète Alexandre Blok prononçait, lors d'une réunion solennelle à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Pouchkine, un discours véhément en faveur de la liberté de pensée. Il stigmatisait les autorités bolchévistes persécutrices du monde littéraire des noms de « gendarmes » et de « laquais ». Il déclarait que ces fonctionnaires désirant diriger la poésie dans des voies spéciales portaient atteinte à la liberté inhérente de la poésie et l'empêchaient de poursuivre son but. « Qu'ils se gardent de mériter des titres pires encore! » s'écriait le poète. Quelque temps après, à Moscou, paraissait une brochure en faveur des maisons d'édition privées. Écrite par un homme de lettres connu, M. Vitiaseff, dont le nom figurait sur la couverture, composée et tirée clandestinement dans l'espace de deux nuits, elle fut envoyée à tous les membres du Conseil des Commissaires du Peuple. L'impression causée par son apparition fut immense.

Puis survint la nouvelle politique économique. Avec elle, les restrictions qui existaient dans le domaine de la librairie furent supprimées. Les imprimeries fermées depuis quatre ans se sont réouvertes. Le commerce du papier à imprimer est devenu libre, ainsi que celui des autres matériaux nécessaires à l'impression. La publication des livres a pris immédiatement une extension considérable. Au printemps de 1921, on comptait déjà par centaines le nombre des maisons d'édition à Moscou et à Pétrograd.

Je possède un certain nombre de publications parues en Russie Soviétique au cours de ces deux années. Ce ne sont

pas proprement des livres, mais plutôt de petites brochures in-64, ne dépassant pas cent pages.

Le public, en mal de livres nouveaux, les achetait avec plaisir. Mais bientôt la crise s'est de nouveau fait sentir. Avec la ruine des moyens de transport, il était impossible d'organiser l'écoulement des livres en province. Même à Moscou il était difficile de se procurer un livre édité à Pétrograd et *vice versa*. Les éditeurs ne pouvaient compter que sur la population de la ville même où ils faisaient paraître leurs publications. Les consommateurs du livre se composent principalement des intellectuels, dont la situation matérielle sous le régime bolchevik a toujours été bien précaire et n'a fait qu'empirer avec l'introduction de la nouvelle politique économique. D'autre part, la fabrication du livre est extrêmement chère. Le nombre des fabriques de papier en Russie actuelle est minime, et leur production est réquisitionnée par l'Etat presque en totalité. Les éditeurs privés sont forcés d'acheter du papier finlandais, qui est frappé de très forts droits d'entrée, et de le payer en monnaie-or. Le tarif postal pour les imprimés, ainsi que le tarif des chemins de fer pour leur transport, dépasse de beaucoup les tarifs du même ordre de tous les pays de l'Europe. La composition et le tirage sont très chers et augmentent de prix tous les mois, de sorte que tout calcul des frais d'impression est impossible.

La crise de la librairie est complète, m'écrivait, au mois de juillet, un écrivain russe résidant à Pétrograd. Les œuvres des poètes les plus estimés par le public, comme Alexandre Blok et Mme Ackmatova, ne se vendent pas. Nous vendons nos manuscrits à des prix dérisoires et même à ces prix on ne les achète pas. Il n'y a qu'une chose à attendre : en automne, les éditeurs de Berlin viendront ici et ils nous achèteront tous comme un troupeau de moutons.

Les prédictions de mon ami ne se sont pas réalisées. Les éditeurs allemands ne sont pas venus en Russie pour acheter les manuscrits des auteurs russes. Ces derniers essaient

de les faire envoyer en Allemagne où, en cas de placement, ils sont payés deux ou trois fois *moins cher* qu'à Moscou et Pétrograd. La crise de la librairie russe continue et on ne voit pas de possibilité de changement tant que durera la domination bolcheviste. La nouvelle politique économique, qui a aplani beaucoup de difficultés, en ce qui touche la fabrication du livre en Russie, n'a pu amener la hausse du pouvoir d'achat de la population, ce qui est la chose principale. La population de la Russie, appauvrie et affamée, considère la pâture intellectuelle comme un luxe et n'achète des livres qu'exceptionnellement. Les auteurs et les éditeurs font paraître des livres, mais leurs efforts restent stériles.

Au lieu de les favoriser, le gouvernement fait son possible pour aggraver la situation. Si la défense de se procurer du papier sur le marché libre et de ne faire composer et tirer les livres que dans les imprimeries de l'Etat est abrogée, la censure sévit plus que jamais. Deux lettres « R. C. » (« *Révolutsionnia censurr* », — la Censure révolutionnaire) figurent sur toutes les éditions russes, sauf sur les publications des administrations gouvernementales. Dans une brochure, *l'Autre Vie et ses chercheurs dans le conte populaire russe*, du professeur prince Eugène Troubetskoi, j'ai même trouvé plusieurs lignes caviardées. Cela veut dire que la brochure en question a été deux fois soumise à la censure et qu'à la seconde fois, alors que la brochure était déjà tirée, le censeur a trouvé des phrases à supprimer. Dans des temps déjà bien reculés, la censure russe se servait assez souvent du cavier pour assainir la pâture intellectuelle, mais, en 1905, après la proclamation du manifeste du 17 octobre, ce procédé avait disparu. Les bolcheviks ont ressuscité cette coutume, l'une des plus odieuses de l'ancien régime russe.

Que poursuit donc la censure bolcheviste ? Les publications à tendances anticommunistes, tout d'abord. C'est compréhensible, mais les éditeurs russes sont des gens assez avisés pour ne pas en publier. Je ne me rappelle pas avoir

lu des annonces se référant à des ouvrages sur des sujets politiques ou sociaux qui fussent édités par des maisons privées. Mais la censure bolcheviste est rusée : elle cherche la tendance anti-communiste partout, même là où il n'y en pas trace. La production littéraire actuelle en Russie se compose principalement de romans, de nouvelles, de contes et, en partie relativement minime, de travaux historiques et de critique littéraire. Tout cela n'a que de très faibles rapports avec le régime actuel de la Russie. Et pourtant, les « bons pères » de la censure savent y trouver des passages dangereux.

Je cite quelques exemples pris au hasard. La censure de Moscou a supprimé, dans un manuscrit du célèbre écrivain Korolenko tout ce qui avait trait aux expéditions de représailles et aux exécutions en masse sous le ministre Stolypine en 1907, afin sans doute que le lecteur ne fasse pas des rapprochements avec les procédés actuels de la Tché-ka. A Pétrograd, les autorités ont confisqué le deuxième numéro de la revue bolchevisante, *La Nouvelle Russie*, parce qu'elle contenait un article de Gorki envoyé d'Allemagne par l'auteur ; Gorki est maintenant mal vu par la censure bolcheviste. On m'écrit de la même ville qu'une autre revue a été saisie à l'imprimerie, pour une phrase d'un article qui pouvait prêter à une double interprétation ; dans tous les exemplaires la phrase incriminée a été couverte de cavier. En 1921, à Moscou, on n'a pas permis de publier deux ouvrages scientifiques du professeur Berdiaèff, *la Fin de la Renaissance* et *Dostoievski*. Pourquoi ? « Parce qu'ils étaient imbus de tendance religieuse et mystique », expliquait pertinemment le censeur à l'éditeur. Les articles critiques du professeur bien connu de l'université de Moscou, M. Kisevetter, sur les travaux récents de ses collègues, MM. Platonoff et Chackmatoff, ont été également supprimés par la censure de la capitale bolchéviste. M. Kisevetter s'était permis d'y émettre une opinion contraire à celle du professeur Pokrovski, communiste avéré. La même censure

n'a pas permis la publication d'une nouvelle de M. Boris Zaitseff, « pour manque d'action dans le sujet ». A un autre écrivain, M. Lidine, le censeur, M. Polianski, a conseillé de remplacer dans un conte des sœurs de charité « rouges » par des sœurs « blanches » : l'auteur maladroit les faisait flirter avec le chef du régiment. Les cerbères de Pétrograd ont biffé dans un recueil de documents sur les pogromes antijuifs dans le Midi de la Russie, précédé d'une introduction de Gorki, toute mention des pogromes faits par l'armée rouge. Défense a été faite aux théâtres pétrogradois de monter une pièce de M. Goumileff, l'auteur ayant été arrêté et fusillé en qualité d'anticommuniste; sa pièce mettait en scène la vie de l'Espagne au moyen âge. On a supprimé dans un recueil de poésies de M. Mandelstam un sonnet qui, sans avoir une tendance politique, mentionnait Cronstadt : le nom même de cette forteresse où ont eu lieu des émeutes est proscrit.

La censure communiste poursuit non seulement les œuvres politiques ou anticommunistes, non seulement elle pourchasse la moindre allusion aux méfaits du régime actuel, mais encore elle se mêle au côté purement littéraire, elle se venge d'écrivains morts et même de villes qui se sont soulevées contre l'omnipotence bolcheviste.

Jusqu'à ces derniers temps, les censeurs procédaient comme bon leur semblait. Maintenant ils se guident d'après un code. Le journal officiel *Izvestia* du 23 juin dernier a publié un décret sur *l'Administration Centrale pour les affaires touchant à la littérature et à l'édition*. La loi en question a introduit la censure préventive obligatoire pour « tous les manuscrits destinés à être publiés, ainsi que toutes les publications à réimprimer, tous les périodiques, dessins, photos, cartes, etc. Sont exempts de la censure les publications de l'Internationale Communiste, de la Maison d'Edition de l'Etat, de l'Administration Centrale de la propagande politique, le journal officiel *Izvestia* et les éditions de l'Académie des Sciences. » Un régime concessionnaire est intro-

duit en ce qui concerne la presse périodique. Le chef de l'Administration Centrale de la censure est nommé par le Commissaire du Peuple pour l'Instruction publique, et ses deux adjoints par l'Administration Centrale pour les Affaires politiques (ancienne Tché-ka) et le Conseil Révolutionnaire de guerre.

Alexei Oulianoff, frère aîné de Lénine, a été pendu il y a environ quarante ans en qualité de terroriste convaincu. Dans le discours qu'il a prononcé devant le tribunal, il a dit :

Tous les autres pays peuvent influencer le gouvernement par la propagande, par la presse, par des réunions parlementaires. Tous ces procédés sont défendus chez nous. Le gouvernement a supprimé toute possibilité de faire triompher les opinions du peuple par la voie normale. On pousse celui qui voudrait le faire vers le seul moyen possible pour arriver au changement et à l'amélioration du régime administratif : la terreur est l'unique moyen de la lutte politique en Russie. Et la terreur va durer jusqu'à ce que...

Le président de la Cour interrompit M. Oulianoff à ces mots.

Lénine, frère du martyr du régime autocratique, a ressuscité la lutte entre la liberté de pensée et ses oppresseurs, et c'est du côté de ces derniers qu'il s'est rangé.

S. POSENER.

LES DÉFAITISTES [1]

—

XV

Si Arendsen avait posé au colonel von Haeften sa question relative à Paris, ce n'était pas qu'il voulût se dispenser de rentrer en France. C'est qu'il espérait pouvoir le faire dans la pleine indépendance de sa personne, libéré enfin de l'ignoble servitude qu'il avait acceptée avec tant de légèreté et sous laquelle il se sentait maintenant défaillir. Hélas ! la poigne allemande demeurait sur lui et ne le lâchait pas. Il lui faudrait revoir le mystérieux Dupin et l'inquiétant Teutelburgh, retomber sous leur contrainte, obéir de nouveau à leurs suggestions ou à leurs exigences, reprendre le collier de l'espionnage et de la trahison... S'il ne se soumettait pas à leurs desseins, s'il paraissait se ressaisir, s'il leur devenait le moins du monde suspect, il savait ce qui l'attendait : le sort funeste des agents qui ont cessé de plaire, le piège tendu, les pièces compromettantes livrées au contre-espionnage français, le conseil de guerre et le poteau de Vincennes.

Plutôt que de s'exposer à un pareil danger, ou de se remettre à sa besogne répugnante, ne valait-il pas mieux rester tranquillement en Suisse et y attendre, à l'abri, la fin de la tourmente ? Si le jeune Danois ne pouvait songer à regagner son pays, car il eût fallu le faire soit par l'Allemagne, soit par l'Angleterre, et dans l'un comme dans l'autre cas le voyage pouvait être fâcheusement interrompu, Berne lui offrait un asile sûr, où nul ne pouvait

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590. Copyright 1923, by Louis Dumur.

rien contre lui et où il pouvait braver impunément le mécontentement du colonel von Haeften, le ressentiment de M. Honoré Dupin ou même la colère du baron von Romberg. Tout au plus risquait-il quelque mauvais coup d'un des innombrables agents allemands qui pullulaient dans la ville fédérale, éventualité de médiocre importance, à laquelle il pouvait d'ailleurs aisément se soustraire en allant chercher refuge à Lausanne ou à Genève.

C'eût été certainement le parti le plus sage, si Harald n'eût pas nourri jusqu'à l'obsession le besoin de se retrouver à Paris. Devant l'imminence du cyclone qui allait s'abattre sur la malheureuse France, loin d'éprouver le désir de se tenir à l'écart, il ressentait l'amère avidité d'aller se placer au milieu du danger. Avait-il soif de souffrir avec les Français, auxquels il avait fait tant de mal ? Etait-il agité de quelque obscur espoir de réparer un peu du crime qu'il avait commis ? Il n'eût pas su le dire. Mais la nécessité de repartir s'imposait à lui comme une obligation morale. Peut-être aussi se trouvait-il assiégé de soucis au sujet du sort à venir de celle qu'il ne pouvait cesser d'aimer, la touchante et douloureuse Alyette. Peut-être encore songeait-il à Eude, gisant exsangue et déchiqueté sur son lit du Val-de-Grâce, et, se souvenant des menaces proférées par Mme d'Arpajac, se sentait-il le devoir de le protéger contre les machinations vengeresses de l'implacable amie de Mata-Hari.

Quoi qu'il en fût, la résolution d'Arendsen était prise. Au risque d'avoir un jour à payer quelque rançon terrible aux Allemands ou aux Français et d'être fusillé par les uns ou par les autres, il retournerait à Paris.

Sa détermination arrêtée, il eut grande hâte de quitter Berne. Il n'avait fait qu'une courte visite au baron von Romberg, à son retour de Spa, pour lui relater l'essentiel de son voyage. Quant à Wilfrid Hering, il s'était dispensé d'aller le revoir à Zurich, se bornant à lui écrire que la

petite mission d'ordre privé dont il l'avait chargé était demeurée infructueuse.

Mais, au moment où il se disposait à prendre le train pour Paris, il apprenait que la frontière venait d'être fermée. On était au 22 mars. Depuis la veille, la gigantesque offensive dont Arendsen avait pu discerner les prodromes en Allemagne s'était déclanchée. Un million d'hommes, sur un front de quatre-vingts kilomètres, entre la Scarpe et l'Oise, s'étaient jetés sur l'armée anglaise et sur son point de soudure avec l'armée française. La lutte était à trois contre un. Dès les premières heures, tout avait craqué le long du front britannique et la rupture s'était produite au point dangereux.

Les journées qui suivirent plongèrent Arendsen dans la plus affreuse angoisse. Le 23, les Anglais repassaient la Somme et la Tortille, von Below marchait sur Bapaume, von der Marwitz fonçait sur Combles, von Hutier s'emparait de Ham et s'ouvrait le Santerre. Amiens était menacé. Le 24, Ludendorff annonçait la capture de 45.000 prisonniers, de 600 canons, de milliers de mitrailleuses, une avance de quarante kilomètres, la perte par les Alliés de leurs anciennes positions, et l'échec de toutes leurs contre-attaques. Cette grandiose opération suscitait, dans le *Bund*, les commentaires enthousiastes de Stegemann. Le *Berner Tagblatt* triomphait insolemment. Une ample jubilation épanouissait les gros Bernois sous les arcades de leur bonne ville.

La réouverture de la frontière, quelques jours plus tard, permit enfin à Arendsen de se mettre en route. Le voyage, sans cesse interrompu par des mouvements de convois militaires, dura le double du temps habituel. Aux approches de Paris, comme la nuit était depuis longtemps venue, le train, qui s'était éclairé à Laroche, s'éteignit sur toute sa longueur et la dernière heure du trajet s'effectua dans une complète obscurité. Au sortir de la gare, Arendsen se trouva fort embarrassé. Les té-

nèbres étaient opaques. Pas un luminaire et pas un véhicule. Seuls, deux pinceaux blafards de projecteurs balayaient spasmodiquement le ciel d'encre, découvrant de minces secteurs de nuages livides. De sourdes déflagrations ébranlaient la ville invisible. Impossible de se lancer ainsi dans Paris détonant et noir comme un four. Le voyageur n'eut d'autre ressource que de descendre à l'hôtel Terminus de la gare de Lyon.

Le garçon qui le reçut et auquel il demanda une chambre lui dit :

— Monsieur, il y a un raid d'avions. Il faut d'abord aller à la cave.

Sur les deux heures du matin, Arendsen put enfin avoir sa chambre. Il s'endormit d'un sommeil éreinté. Le lendemain, il fut réveillé par une détonation violente, mais d'un caractère différent de celles de la nuit. Vingt minutes plus tard, comme il procédait à sa toilette, une seconde détonation, plus lointaine, retentit. Une troisième, à peu près au même intervalle, se fit entendre au moment où on lui apportait son petit déjeuner.

Le garçon auquel il demandait des explications lui répondit :

— Monsieur, c'est la grosse Bertha. Mais là contre il n'y a rien à faire. Si c'est comme hier, il y en a pour toute la journée.

Arendsen se rappela alors un communiqué allemand qu'il avait lu quelques jours auparavant, où Ludendorff annonçait qu'il avait pris sous le feu de ses canons la forteresse de Paris.

Il se rendit à la gare pour retirer son bagage. Une foule digne et silencieuse assiégeait les guichets, encombrait les quais, campait dans les salles, attendant des trains. Il arrêta un fiacre pour se faire conduire rue Royer-Collard. Le cheval s'ébranla au petit trot, fléchissant sur ses jambes molles. Comme on traversait le pont Sully, un éclatement se produisit... poum !... qu'il jugea

provenir de la direction de Montrouge. Il faisait un léger soleil, sec et vif. C'était le jour du Vendredi-Saint. Les passants circulaient nombreux, longeant autant que possible les trottoirs nord ou nord-est des rues, les uns, endimanchés et joyeux, se disposant à aller jouir du premier printemps à la campagne, les autres, recueillis et pieux, le paroissien aux doigts, se dirigeant vers les églises.

Poum !...

Rue Royer-Collard, il remarqua sur la maison Bardeau une petite affiche blanche portant imprimé le mot : ABRI, et au-dessous en écriture manuscrite : 20 *personnes.*

— Oh ! nous ne sommes pas beaucoup dérangés, lui dit Mme Bardeau. Il n'y a guère dans le voisinage que des maisons de l'ancien temps avec de bonnes caves voûtées. En dehors de nos locataires nous ne voyons pas grand monde pendant les raids.

Le père Bardeau ajouta :

— Nous avons fait une petite installation. Il y a une table, des chaises et même deux fauteuils. On a mis en outre une pioche et une pelle, en cas d'effondrement, et on a bouché les soupiraux, rapport aux éclats.

— On ne risque rien, reprit la mère Bardeau. C'est vrai qu'il y a la Bertha. Nous sommes juste sous son axe de tir. Comme cette bougresse se réveille parfois à six heures du matin et qu'on ne sait pas si elle ne va point se mettre à tirer aussi la nuit, on va déplacer votre lit, monsieur Arendsen, pour l'appuyer contre la muraille qui regarde le nord. Comme ça, vous pourrez dormir tranquille.

On lui remit le courrier arrivé pour lui pendant son son absence. Il y trouva trois ou quatre lettres de sa famille, venues comme d'habitude par la voie d'Angleterre. La dernière, en date du 25 février, et qui était de son père, lui apprenait la mort de son beau-frère du Slesvig, le mari de sa sœur Else, tué dans les rangs

allemands, où il servait comme simple soldat, ayant refusé de se laisser appointer officier. Un message du Slesvigois, transmis par un déserteur, était parvenu à Copenhague, et son père le lui transcrivait pieusement :

Je meurs dans la détestation de l'Allemagne et je lègue à mes enfants encore petits la haine que je porte dans le cœur. Adieu famille, adieu patrie, adieu Danemark ! Mort aux assassins des peuples !

Arendsen serra le poing, tandis que des larmes jaillissaient sous ses paupières.

Il pensa à ce beau-frère tombé sur le champ de bataille pour une cause qu'il détestait. Il pensa à sa sœur veuve et à ses petits neveux orphelins. Il pensa aussi à Sörensen. Et il sentit que la haine léguée par la mort passait également dans ses veines à lui.

Il ruminait ses sombres réflexions, quand une brutale explosion le fit tressauter. Cette fois, ce devait être tout près. Des vitres dégringolèrent de l'étage supérieur. Il se jeta à sa fenêtre et vit dans la rue Gay-Lussac des gens qui couraient.

Ses poings se serrèrent de nouveau.

Il sortit vers midi pour aller déjeuner. Des groupes discutaient encore sur les trottoirs. Il demanda si on savait où l'obus était tombé. On lui répondit que c'était à cent mètres, au 22 de la rue Soufflot. Il s'y porta. Des agents barraient la chaussée, que jonchaient des plâtras. Le projectile avait atteint le toit, traversé le sixième étage où ne se trouvait personne, et il avait éclaté au cinquième, tuant une femme.

Boulevard Saint-Germain, les restaurants situés du côté sud étaient vides ; ceux du nord étaient bondés de clients. Arendsen entra dans un de ces derniers. Son repas achevé, il fit une assez longue promenade dans trois ou quatre des arrondissements de la rive gauche. Il put constater de nombreuses traces des ravages exercés déjà dans Paris par les torpilles des avions et les obus des

canons à longue portée. Plusieurs immeubles du boulevard Saint-Germain montraient les marques encore fraîches du bombardement : le 211, le 213, le 231. Une succursale du Crédit Lyonnais avait été toute éclaboussée par l'éclatement d'un engin tombé devant la statue de Chappe. Le ministère des Travaux publics avait reçu quelques blessures. Le ministère de la Guerre en était criblé. Rue de Rennes, rue de Mézières, rue de Seine, rue de Médicis, rue Dauphine, rue de l'Ancienne-Comédie, des maisons exhibaient des murs éventrés, des toits effondrés, des étages écroulés. Le lycée Louis-le-Grand, l'Ecole de Pharmacie, l'Ecole des Mines avaient été touchés. La margelle du bassin du jardin du Luxembourg était ébréchée. Boulevard du Port-Royal, un projectile avait terminé sa trajectoire en plein hospice de la Maternité; une accouchée avec son bébé, et une sage-femme avaient été tuées, six accouchées, deux élèves sages-femmes et trois nouveau-nés avaient été blessés, une couveuse avait été écrabouillée.

Dans son grand-quartier de Spa, Ludendorff pouvait être content du succès de son offensive.

Sur la fin de l'après-midi, la rumeur se répandit qu'une église venait d'être frappée. Les journaux du soir confirmèrent la nouvelle, sans donner de précisions. Mais bientôt les détails se colportèrent, courant de rue en rue, de café en café. L'édifice touché était la vieille église Saint-Gervais, située derrière l'Hôtel de Ville. On y célébrait l'office des Ténèbres. L'église, où devait avoir lieu pendant la cérémonie un concert spirituel, était pleine de fidèles. A quatre heures trente, au moment où se terminaient les litanies, un obus avait atteint, dans la partie supérieure de l'édifice, un des piliers qui soutenaient la voûte. Celle-ci s'était écroulée dans la nef, écrasant sous une avalanche de blocs de pierre, d'éclats d'acier et de débris de vitraux l'assistance agenouillée. Un communiqué officiel, destiné aux journaux du matin et qui

circula tard dans la soirée, enregistrait la chute d'un projectile allemand « sur une église de la région parisienne » et donnait le chiffre des victimes. Il y avait au tableau soixante-quinze tués et quatre-vingt-dix blessés, « parmi lesquels un grand nombre de femmes et d'enfants ». Le communiqué signalait parmi les morts un diplomate neutre, M. Strœhlin, conseiller de la légation de Suisse.

La nuit, il y eut une alerte, et Arendsen fit connaissance avec la cave-abri de la maison Bardeau.

Le lendemain, 30 mars, veille de Pâques, le premier obus tomba à 7 heures 13. Le bilan fut ce jour-là de dix tués, dont quatre femmes, et quarante-sept blessés, dont neuf femmes et sept enfants.

Le jour de Pâques, le bombardement recommença et Paris reçut ses œufs.

Mais, le 1er avril, Arendsen eut la surprise de recevoir personnellement son poisson. Il se présenta à lui sous la forme d'un personnage frétillant, mais aucunement muet, mince, étriqué, falot, amputé d'un bras et gesticulant de l'autre pour deux, en qui le mécène de la *Revue Irénique* n'eut pas de peine à reconnaître son ami, le poète unanimiste Sosthène Rossignol.

Rossignol était fort agité. Arendsen était parti en négligeant complètement de laisser des fonds pour la revue, si bien que le précieux périodique avait failli ne plus paraître. L'imprimeur avait heureusement consenti à faire crédit. On lui devait six mille francs. Mais les appointements et les honoraires n'avaient pas été payés. De plus, les secours régulièrement alloués aux innombrables parasites de la revue avaient dû être suspendus. Tout cet arriéré se chiffrait bien à vingt mille francs.

A ces réclamations, Arendsen sentit la moutarde lui monter au nez.

— Croyez-vous donc, lui dit-il, monsieur Rossignol, que ma caisse soit le Pactole ?

— Mais... et votre... et votre commanditaire ?...

— Il a fait faillite.

— Alors... et la... et la revue ?...

— La revue, je la supprime.

— Vous supprimez la...

— Parfaitement, et vous avec !

— Et moi av... Mais alors... alors... et mes poèmes ?...

Le malheureux blêmissait, suffoquait, babolait, battait l'air de son unique bras.

— Vos poèmes, je m'en f... Portez-les où vous voudrez. Je règlerai les factures de l'imprimeur, mais c'est tout. Il n'y aura pas un sou de plus.

Rossignol se redressa tout tremblant :

— Mais alors... et la cause ?...

— La cause !... la cause !... cria Arendsen rouge de colère. La cause, voilà ce que j'en fais !...

Il prit Rossignol par les épaules, lui fit faire demi-tour, le poussa vers la porte... Il hésita un instant à la sensation de la manche vide du blessé de guerre. Mais ce ne fut qu'un instant, et d'un grand coup de pied il envoya le poète dans l'escalier.

Celui-ci tournoya, dégringola, chercha vainement à se rattraper à la rampe, puis, perdant définitivement l'équilibre, roula deux fois sur lui-même pour achever les dernières marches.

— Je vous revaudrai ça quand les Boches seront à Paris ! glapit-il en bas.

Cette affaire ainsi liquidée, Arendsen éprouva un vif soulagement. Martial lui-même ne put le faire revenir sur sa détermination.

Mais redoutant l'assaut de la meute insatiable des collaborateurs de la *Revue Irénique*, il prit le parti de ne plus remettre les pieds rue Royer-Collard et d'habiter exclusivement la chambre qu'il avait louée à l'hôtel Edouard-VII sous le nom de Sidney Morton et qu'il con-

servait toujours. Il viendrait seulement deux ou trois fois par semaine chercher son courrier.

Il annonça aux Bardeau qu'il restait leur locataire, mais qu'il avait l'intention de mettre tout son étage, aussi bien son propre appartement que les anciens bureaux de la revue, à la disposition de la Mairie du Ve arrondissement pour son Comité de secours aux réfugiés, dont le nombre s'accroissait à Paris par suite de l'avance allemande en Picardie.

— Dieu vous bénisse ! fit la mère Bardeau les larmes aux yeux. En mémoire de notre fils tué, nous recevrons avec joie les braves gens que le Comité du Ve voudra bien nous envoyer.

L'exécution rapide et sommaire de la *Revue Irénique* et de son rédacteur en chef, le poète Sosthène Rossignol, n'était pas de nature à causer de l'embarras à Arendsen dans les relations que la prudence l'obligeait à maintenir encore avec ses chefs allemands à Paris, MM. Honoré Dupin et van Teutelburgh. La propagande pour le défaitisme était chose révolue. L'Allemagne n'avait plus à se servir de cette arme, désormais inutile. La parole était maintenant à la force, aux canons. Le mot de Ludendorff, qu'Arendsen avait répété à M. van Teutelburgh comme à M. Dupin, marquait brièvement et éloquemment ce nouveau et dernier stade de la grande guerre : « Nous n'avons plus besoin du défaitisme... Fini tout ça !... »

Frémissant et luisant de joie, du haut de ses fenêtres de la rue de Rivoli, M. van Teutelburgh guettait l'heure où les premiers obus, — non pas ceux de la grosse Bertha, mais les bons obus de bonnes batteries lourdes postées, comme il l'avait dit un jour, à soixante kilomètres, — viendraient tomber sur le jardin des Tuileries et sur les palais du Louvre.

Malheureusement, cette heure si longtemps attendue tardait encore. La brèche ouverte sur le flanc des Anglais

avait été fermée par Debeney. La formidable marée germanique, épuisée par quinze jours de flux sanglant, était venue expirer sur la grève de l'Ancre, sans pouvoir atteindre Amiens. Profitant du désarroi des Britanniques, dont les fautes avaient failli tout perdre, Clemenceau avait obtenu de ses alliés l'établissement du commandement unique. Foch avait été nommé généralissime.

Cette nouvelle avait fait faire au Teutelburgh une affreuse grimace. Mais il s'était vite repris :

— Trop tard ! avait-il proféré.

Effectivement, à peine la bataille avait-elle cessé sur la Somme, qu'elle reprenait sur la Lys et qu'une nouvelle poche se creusait. Cette fois, c'était Calais qui était visé.

— Calais, expliquait le Teutelburgh, c'est la mer. La mer, c'est l'armée anglaise capturée. L'armée anglaise capturée, c'est l'armée française tournée. L'armée française tournée, c'est la prise de Paris et la marche à la Loire.

Un lourd éclatement détonait quelque part dans Paris.

Broum !...

Un sourire d'extase balafrait alors la face tendue de M. van Teutelburgh, qui, voyant déjà dans les crachats du canon monstre les signes avant-coureurs du grand bombardement, murmurait béatement, plongé dans son rêve :

— Colossal, colossal... Ce sera colossal !...

Mais arrêtée, elle aussi, après vingt jours de tempête, l'offensive de la Lys était venue échouer à son tour, fin avril, devant Ypres, Hazebrouck et Béthune. Une accalmie menaçante et chargée de foudre lui avait succédé. Posté au centre du vaste demi-cercle Reims-Lille par Noyon et Albert, fort du bénéfice des lignes intérieures, disposant de deux millions et demi d'hommes répartis en plus de deux cents divisions dont quatre-vingts en réserve générale, Ludendorff occupait une situation des plus avantageuses. Celle de Foch, contraint de faire courir

ses divisions autour d'un front fortement convexe, était difficile. Une nouvelle bataille se préparait dans un impénétrable mystère. « Où sera frappé le coup attendu du monde entier ? » écrivait le *Politiken*. Stegemann, du *Bund*, expliquait : « Il s'agit d'une suite d'assauts massifs devant mettre en ruines le système de défense franco-britannique et amener la consommation complète des forces vivantes et matérielles qui s'y trouvent renfermées.» Tout le long des tranchées anxieuses, mai revêtait d'une robe printanière de feuillage et de soleil les bois ravagés, les ruines des villages et les squelettes des églises.

Le 27, à l'aube, après un bombardement intensif d'obus toxiques, vingt-cinq divisions de choc s'abattaient en trombe sur le front du Chemin-des-Dames, que tenaient huit divisions franco-britanniques au repos. En quelques heures tout s'écroulait. L'Ailette et le canal étaient franchis. Pinon, Chavignon, la Malmaison, Cerny étaient pris. Le plateau de Californie était emporté. L'Aisne était atteinte. Vailly tombait. Craonne tombait. Les ponts étaient passés. L'avance était de dix-huit kilomètres. Le lendemain, la vallée de l'Aisne était submergée, celle de la Vesle battue sur tout son parcours. Fismes, Braisne étaient conquis, les rebords du plateau du Tardenois escaladés. Dans la nuit, Soissons, en flammes, était enlevé après un combat de rues. Le 29, Fère-en-Tardenois succombait. Le 30, quarante-deux divisions étaient en marche vers la Marne, qui était atteinte, le soir, à Jaulgonne. Le 31, la rivière était bordée sur vingt-cinq kilomètres, de Château-Thierry à Verneuil ; la ligne ferrée de Paris à Châlons se trouvait sous le canon allemand; Reims était investi, Paris menacé. Ludendorff annonçait la capture de 55.000 prisonniers, de 650 canons et de 2.000 mitrailleuses.

Stoïque et consterné, Paris assistait à la formation de cette troisième poche, dont le gonflement se bombait directement de son côté. Il subissait douloureusement,

mais sans sourciller, l'avalanche des mauvaises nouvelles, en même temps que celle des obus, le jour, et des torpilles, la nuit. L'aspect de la ville était héroïque et bizarre. La vie continuait, gaie ou laborieuse, comme de coutume, indifférente, en apparence, mais singularisée par des détails curieux, par des habitudes nouvelles. Une architecture étrange avait envahi les rues et transformé les maisons. Partout, aux fenêtres et aux devantures, des bandes de papier collées aux vitres couvraient les façades d'une ornementation multicolore de croix, de losanges, d'arabesques, de frises, de rinceaux de tous les styles. Des briques fraîchement plâtrées obturaient les orifices des sous-sols. Des murs de sacs de terre protégeaient les écoles, les hôpitaux, les édifices. Tout ce qui avait un caractère artistique disparaissait derrière de monstrueux remparts aux airs préhistoriques. Bastionnés, gabionnés, matelassés, les chevaux de Marly, la colonne Vendôme, la fontaine des Innocents, le groupe de la Danse de l'Opéra n'étaient plus que d'informes menhirs. Notre-Dame et le Louvre se trouvaient changés en palais nègres et l'Arc de l'Etoile était devenu un tata africain. Dans les parcs et jardins, une faune antédiluvienne surprenait le regard. C'étaient les saucisses militaires de la D. C. A., gonflées, jaunâtres et tirant sur leurs cordes, étonnants dinothériums, fantastiques plésiosaures gardés par leurs escouades de Kabyles et de Sénégalais comme par des cornacs. Le Luxembourg nourrissait trois de ces énormes bêtes. Le soir, elles s'élevaient, semblables à des baleines aériennes, pour aller tendre dans l'espace des kilomètres de fils d'archal contre lesquels viendraient s'estropier les ptérodactyles de l'ennemi.

Dans cette ambiance troublée et saugrenue, de baroques superstitions se répandaient. Aux nerfs perpétuellement en alerte et aux imaginations harcelées le réconfort des messes, le dérivatif des prières, des cierges et des

ex-voto ne suffisaient plus. Les pythonisses, les somnambules, les théosophes et les devins foisonnaient. Mais ils avaient beau multiplier leurs sortilèges, ils ne tranquillisaient qu'imparfaitement les esprits, et à ces fétichismes s'en étaient adjoints de nouveaux et de meilleurs. Le plus en vogue était une paire de petits pantins en peluche, nommés Nénette et Rintintin, qu'il était défendu de se procurer par achat, mais qu'il fallait recevoir en pur don, et qui, à cette condition et de l'aveu de tous, servaient de talisman souverain contre le danger, de grigri protecteur.

La nuit venue, toutes les fenêtres se voilaient et les volets des boutiques se baissaient. Coiffés d'abat-jour de tôle, les rares réverbères allumés tamisaient une lumière bleue à travers leurs verres peints. En dehors des voies principales l'obscurité était opaque et les bourgeois attardés se servaient de petites lampes électriques pour reconnaître leur chemin. Quand la lune diffusait une clarté suffisante, la ville redevenait praticable, mais au risque permanent de la visite des gothas. On les sentait venir, et, le soir, les habitants de Paris, inspectant le ciel avant de rentrer dans leurs demeures, se disaient les uns aux autres : « Le temps est beau. A tantôt, dans la cave ! »

C'est alors que vers dix heures, onze heures, minuit, une heure ou plus tard, quelquefois à deux reprises par nuit, éclataient dans le ciel nocturne et sur la ville blanchie par la lune les mugissements lugubres des sirènes. Il y en avait quinze postes : aux Invalides, sur Notre-Dame, sur l'Ecole de Droit, à Saint-Sulpice, à la gare de Lyon, au réservoir de Montmartre, à l'Opéra, à la tour Eiffel, à l'hôtel Astoria, sur un toit de l'avenue Daumesnil et sur les mairies des IIIe, X^e^, XIe, XIVe et XVe arrondissement. Une première partait, tantôt proche, tantôt lointaine, dans un ululement déchirant et progressif, montant par ascension chromatique au sif-

flement le plus aigu pour s'affaisser ensuite longuement comme un apocalyptique soupir. Aussitôt d'autres répondaient, se déchaînaient, unissaient et mêlaient leurs clameurs stridentes. C'était un ouragan étourdissant, un diabolique concert de tous les serpents démuselés des âges fabuleux,un gigantesque raz de sonorités hurlantes qui bouleversait les oreilles et paralysait le cœur. Tirés de leur lit, de leur fauteuil, de leur table de travail, sortant les nourrissons des berceaux et les malades des alcôves, les Parisiens assourdis, en robe de chambre et bougeoir en main, descendaient dans leurs excavations souterraines. Les théâtres, cinémas, restaurants, cafés, se vidaient momentanément de leurs spectateurs ou de leurs clients, qui, rejoignant sans hâte les abris, y venaient, pour quelques minutes ou quelques heures, camper, dormir, flirter, souper. Refuge de tout repos, les tunnels du métropolitain, où, dès le premier signal de l'alerte, le courant électrique et le trafic des trains étaient interrompus, se remplissaient d'une foule hétéroclite et grouillante, qui, insoucieuse de ce qui se passait au-dessus du sol, musait, flânait, bavardait, buvait, chantait, ou circulait en clopinant le long des voies pour gagner les cryptes impénétrables et la sécurité absolue des stations profondes.

A peine les huées des sirènes avaient-elles cessé, que le tonnerre des canons commençait ses rugissements. C'était d'abord un lointain grondement, comme le roulement confus, porté par l'espace, d'une tempête au large. Puis soudain les tirs de barrage déclenchés dans toutes les régions de la périphérie éclataient tumultueusement, empourprant les horizons de lueurs détonantes, qui semblaient la gueule rouge d'un immense brasier circulaire. Bientôt les fulgurations montaient, envahissaient le ciel. On voyait jaillir les fusées et scintiller les shrapnells, qui explosaient avec un long miaulement suivi d'une décrépitation sèche. De place en place, du sud, de l'est, de

l'ouest, du nord, d'énormes faisceaux lumineux, sortis de terre, s'élançaient dans le firmament clair, où ils dardaient de larges rais blancs qui se déplaçaient par brusques saccades, s'entrecroisaient, se heurtaient, accrochaient de subtiles luminosités aux nuages violâtres. De mystérieux ronflements, des ronronnements musicaux de moteurs passaient dans l'éther clignotant comme des bourdonnements d'insectes. Le vacarme devenait alors titanesque. Aux canons de la ceinture se joignaient les batteries mobiles qui, postées aux carrefours ou précipitant leurs poursuites dans les rues désertiques, déchargeaient, la bouche en l'air, de tonitruantes bordées dans la nuit fantomatique et vibrante. Les projecteurs allongeaient leurs rayons. Les feux d'artifice des obus parsemaient le zénith de fugitives constellations. Soudain un sifflement hurlait, un fracas se répercutait, une gerbe de flammes s'échevelait. On entendait de vagues cris et des écroulements de maisons. Frénétique, la canonnade s'exacerbait, les sillonnements des projectiles se multipliaient en rafale, l'incendie de la défense rougeoyait plus violemment, les nuées déchiquetées se tordaient et la lune s'ensanglantait dans l'apothéose fulgurante de la conflagration aérienne. Puis le bombardement s'éloignait, s'assoupissait, redevenait lointain, sourd, indistinct, avec parfois le coup solitaire et tardif d'un fusant égaré.

Un prodigieux silence succédait alors pendant quelques minutes au hourvari démoniaque de la mêlée céleste.

Et tout à coup, comme un gazouillement de pinson après l'orage, on percevait dans l'éloignement de gais pétillements de clairons. Ils se rapprochaient. Un roulement grondait, grossissait. Au tournant de la rue une torpédo rouge de pompiers apparaissait dans la lueur des torches, et l'on écoutait allègrement retentir les cornements alertes de la berloque. A ces sons joyeux, les antres dégorgeaient leurs habitants. On voyait ceux-ci sourdre de terre, par longues théories, les visages souriants, les

gestes vifs, les gosiers sonores. Les rues recouvraient leur animation. Des portes, des fenêtres s'ouvraient ; des lumières voletaient dans les escaliers. Une à une, les cloches des églises s'éveillaient, puis toutes à la fois, dans tous les clochers, à toutes les tours, dans tous les quartiers, sur toute l'immense ville revenant à l'existence. Puissantes, graves, claires, mélodieuses, elles sonnaient, tintaient, vibraient, carillonnaient à grandes ondes et à toute volée. De Saint-Jacques au Sacré-Cœur et d'Auteuil à Belleville, elles s'appelaient, se saluaient, unissaient leurs voix argentines ou bronzées, mariaient leurs rythmes et leurs timbres, leurs pulsations et leurs palpitations, chantaient toutes ensemble leur alleluia d'airain dans l'atmosphère liquide de la nuit sereine. Paris se relevait de son caveau dans l'hymne harmonieux des cloches sonnant la délivrance et célébrant la résurrection.

Chose curieuse, en ces temps d'insondable angoisse, alors que chaque jour accroissait le péril, que les Allemands bordaient la Marne et s'apprêtaient à la franchir, qu'une quatrième poche se formait en direction de Compiègne, chose remarquable, le défaitisme avait disparu. Ludendorff ayant renoncé à l'exploiter davantage et la rude poigne de Clemenceau en ayant dispersé les plus dangereux fauteurs, le défaitisme avait cessé d'exercer ses ravages et d'affoler le pays. Et cependant jamais la situation militaire n'avait été aussi grave, jamais la France ne s'était trouvée aussi près de l'abîme. Qu'avait été 1917, si on le comparait à 1918 ? 1917 n'avait apporté que des désillusions, sans véritable danger; 1918, c'était le désastre. En 1917, la lassitude de la guerre ne portait que sur trois ans ; en 1918, cette lassitude se chargeait du poids d'une année de plus de souffrances, de sang et d'épuisement. Le secours américain était-il de nature à expliquer ce redressement des courages ? Nullement. En juin 1917, mois tragique des mutineries sur le front et de l'affaisse-

ment à l'intérieur, la récente entrée en guerre de l'Amérique suscitait les plus vastes espoirs ; en juin 1918, sous l'avalanche allemande, les dix-sept divisions américaines organisées, dont sept seulement se trouvaient en ligne, ne paraissaient qu'un précaire et tardif renfort. Aucun esprit de révolte pourtant, pas le moindre signe d'indiscipline n'affaiblissait le moral de l'armée ; aucune défaillance, aucune fermentation de désordre ou d'anarchie ne tourmentait l'arrière.

Seuls les défaitistes de religion, de tempérament ou de carrière persévéraient dans leur sourde défection. Mais ils ne se livraient plus à aucune propagande. Aigris, sombres, silencieux, ils mâchaient l'amertume de leur irritation ou de leurs déboires, attendant l'heure, inéluctable à leurs yeux, de la débâcle, pour en tirer orgueil, vengeance ou profit, ou simplement pour savourer la cruelle satisfaction d'avoir eu raison.

Martial était lugubre et fatal. Il allait voir Caillaux dans sa prison. Il revenait de ces visites avec le fiel au cœur et la rage dans l'esprit.

— La France est f....., blasphémait-il. Et elle n'aura que ce qu'elle a mérité.

Les Russes de la Rotonde étaient partis pour le paradis des soviets. Clairet et Rappoport étaient toujours à l'air. Levrai-Lebien conférait mélancoliquement avec la Ligue des Droits de l'Homme. Et l'on voyait Pioch, toujours plus rond, toujours plus pansu, toujours plus joufflu, égrener toujours son éternelle litanie. Mais aux trois noms sacramentels de son antienne il en avait ajouté un quatrième, et on l'entendait maintenant déclamer, avec une emphase toutefois quelque peu éteinte :

— Jésus ! Bouddha ! Tolstoï !... Trotsky !...

Plus sombre et plus déprimé qu'eux tous, le malheureux Harald Arendsen rongeait son frein et dévorait son anxiété. Mais c'était pour de tout autres motifs. A mesure que le danger grandissait pour la France et que la catas-

trophe s'approchait, il se représentait, en traits de plus en plus ardents, l'énormité de son forfait et l'étendue de sa responsabilité. De cette catastrophe imminente il était un des agents, un des innombrables coopérateurs, mais non certes le plus mince. Une partie du sang versé dégouttait sur lui ; une partie des larmes répandues ruisselait à cause de lui. Sa propagande infâme, il l'avait menée pendant près d'un an, et d'une manière intensive pendant plus de six mois. Il y avait dépensé un million de francs, dont trois cent mille avaient été engouffrés par la seule *Revue Irénique*. Il avait subventionné le défaitisme avec un zèle infernal. Que pouvait-il faire maintenant pour racheter un peu de son ignominie ? Devait-il rendre cet argent maudit aux Allemands ? Il en eut un instant l'intention. Mais il la rejeta vite et avec colère. Rendre un sou aux Allemands, jamais ! Fallait-il alors, à titre de bien insuffisante réparation, le verser aux œuvres de guerre françaises ? Hélas, toute sa fortune n'y suffirait pas ! Et lui faudrait-il, avec l'aveu de son crime, ruiner par surcroît ses pauvres parents ? Non, tout cela était misérable. La guerre était là, à son point culminant, qui pressait de toutes parts et de toutes ses forces le déclenchement d'un des grands cataclysmes de l'histoire. Que faire à cette heure suprême ? N'était-ce pas depuis longtemps trop tard ? Devait-il essayer de servir la France, après avoir servi l'Allemagne ? Allait-il révéler les importants secrets qu'il détenait, livrer l'astucieux et féroce Teutelburgh, l'occulte et redoutable Dupin, dénoncer Mme d'Arpajac elle-même, cette doublure de Mata-Hari ?... Angoisse, délire et prostration !...

Léopoldine !... Deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il était de retour, et il ne l'avait pas encore revue. Il s'étonnait même de son silence. Elle devait cependant savoir par Martial qu'il était rentré à Paris. Ne lui avait-elle pas dit, lors de son départ, qu'elle l'attendrait pour se venger ? Il était revenu et elle ne bougeait pas.

Intrigué et inquiet, il se décida à aller rue Juliette-Lamber.

Il retrouva Léopoldine telle qu'il l'avait quittée, toujours belle, toujours féline, toujours blonde, toujours en deuil ; mais une joie mauvaise luisait énigmatiquement dans ses prunelles.

— Eh bien, questionna-t-elle, faisant allusion au voyage d'Allemagne, ça a bien marché ?

— Très bien. Et vous ?

— Moi, mon cher... mon cher Sidney Morton, fit-elle avec un rire aigu, vous voyez, j'attends.

— Vous attendez quoi ?

— Eh ! mais, mon cher, j'attends que notre homme soit sorti du Val-de-Grâce. Que voulez-vous que je fasse contre un monsieur qui est entre des draps d'hôpital, encore tout empaqueté dans ses ouates et dans ses pansements ? Je ne suis pas pressée. La vengeance qui se mange froide est la meilleure.

Un obus lointain mit son explosion dans leur dialogue. Broum !...

Mme d'Arpajac eut un léger sursaut.

— Vous avez peur ? demanda Arendsen.

— Moi ? non, je suis ravie. Seulement je ne me sens pas très rassurée en pensant qu'un de ces charmants projectiles pourrait un beau jour tomber sur moi.

— Faites comme moi, n'y pensez pas. Alors vous voulez toujours vous venger ?

— Toujours.

— Et vous comptez toujours sur moi pour vous aider ?

— Plus que jamais. Non seulement vous m'aiderez, mais c'est vous-même, mon cher, qui me vengerez.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous verrez.

Il ne put rien tirer de plus clair de son ancienne maîtresse. Il ressortait toutefois de ses paroles plus ou moins sibyllines que tant qu'Eude Le Châtel était à l'hôpital, il

n'avait rien à craindre de la vindicative amie de Mata-Hari. Mais quelle pouvait bien être cette vengeance que méditait si patiemment Léopoldine? Harald se creusait vainement la tête à ce sujet. S'agissait-il de Martial, qu'elle se déciderait à épouser, au profond chagrin de Mme Le Châtel et à la grande fureur du capitaine, qui se doutait peut-être qu'elle était une espionne? Pour ce qui était de Martial, plus féru d'elle que jamais, il ne demandait pas autre chose. Le défaitiste avait révélé à son ami, sous le sceau du secret, qu'il avait réussi à vaincre la pudeur de son idole et à coucher une fois avec elle. Il en était encore tout ébloui, si bien que la perspective de son bonheur intime lui faisait presque oublier le souci du malheur public.

A y réfléchir cependant, et quels que fussent les visées de Mme d'Arpajac sur Martial, ce ne pouvait pas être là le ressort de sa vengeance. C'est Harald, disait-elle, qui devait la venger. Or, Harald n'était nullement mêlé à ses manœuvres avec Martial. Comptait-elle alors sur lui pour enlever Alyette à son fiancé? C'était plus probable. Là, le jeu devenait directement cruel pour le capitaine, et Arendsen se trouvait bien destiné à y tenir le rôle capital. Mais Mme d'Arpajac croyait-elle qu'Harald se prêterait encore à cette malfaisante intrigue? Etait-elle si sûre que son inclination pour Alyette le porterait à commettre une pareille félonie? Elle ne savait rien de la lettre de la jeune fille à Harald, ni du sacrifice que la fiancée d'Eude y faisait de son amour à son devoir. Elle ne savait pas davantage combien cette lettre avait déchiré le cœur d'Harald, tout en lui inspirant un respect si profond, que pour rien au monde il n'aurait voulu essayer de faire revenir la jeune Française sur son héroïque résolution.

Il avait revu deux fois Alyette Gerson. Une première fois chez Mme Le Châtel, où il était allé demander des nouvelles d'Eude. Alyette était entrée inopinément dans le salon où il se trouvait avec la vieille dame. A sa vue, elle

était devenue toute pâle, puis s'était retirée en pleurant. La seconde fois, c'était quai Malaquais, où il était allé présenter ses devoirs à Louise d'Arpajac. Cette fois, Alyette ne s'était pas enfuie, mais elle était demeurée muette et décolorée durant sa visite ; lorsqu'il avait pris congé, elle lui avait seulement murmuré d'une voix tremblante, mais en le regardant fermement dans les yeux, ces deux mots de sa lettre : « Oubliez-moi. »

L'oublier ? Le pourrait-il ? Certes, non !... Mais il la laisserait sans la troubler à son chagrin et à son dévouement... Et cependant... et cependant elle l'aimait !... Il le savait !... il le sentait !... Il savait qu'elle n'aimait que lui... qu'elle n'aimerait jamais que lui !... Et il savait aussi, il sentait aussi qu'il pourrait la reprendre quand il lui plairait... qu'il n'avait qu'à vouloir... qu'à faire ce qu'il fallait pour cela... qu'elle ne pourrait résister... qu'elle était à lui... à lui, malgré tout !...

Eh bien, cette puissance qu'il se reconnaissait sur elle, il n'en userait pas. Ce serait le sacrifice qu'il ferait à l'amitié, l'humble et douloureux hommage qu'il rendrait au soldat blessé, et ce serait en même temps le châtiment qu'il s'infligerait à lui-même, le juste châtiment dont il se frapperait. Sa conscience s'abreuverait amèrement de toutes les larmes de son cœur.

Et si Eude guérissait ? si Eude revenait à la santé ?... Si, une fois passées les heures de l'abnégation et du devoir consenti, Alyette se mettait à redevenir malheureuse, à regretter peut-être ce qui ne lui apparaîtrait plus que comme une sublime folie ?... Elle n'aimait pas son fiancé, c'était certain... Et depuis que l'amour, le véritable amour s'était révélé à son cœur jusqu'alors ignorant, le sentiment qu'elle avait maintenant de ne pas aimer celui à qui elle se donnait, se transformerait tôt ou tard chez elle en une incurable souffrance... Harald avait-il le droit de se faire le complice de cette volonté de martyre ?... Ne devait-il pas,au contraire,tout tenter pour l'arracher à

un aussi triste avenir, se tenir prêt à reparaître au moment qu'il choisirait, pour la reprendre irrésistiblement et la forcer malgré elle à être heureuse ?...Pouvait-il hésiter ?.. Si elle n'aimait pas Eude alors qu'il était physiquement beau, mais d'une beauté qui n'émouvait pas les fibres secrètes de la sensibilité, que serait-ce quand elle le reverrait laid et défiguré ?...

Et pour ce qui était d'Eude lui même, ne serait-ce pas lui épargner une vie de chagrin ?... Car de quel bonheur pourrait-il encore jouir, quand il s'apercevrait qu'Alyette ne l'aimait pas et qu'elle ne l'aurait épousé que par pure pitié ?...

Au Val-de-Grâce, où il était allé lui rendre visite, Arendsen avait trouvé son ami plein de courage et de confiance dans sa guérison. Avec son visage perpétuellement emmailloté, et où seule la région des beaux yeux noirs était dégagée, Eude parlait avec tranquillité du douloureux traitement qu'il subissait. On lui restaurait patiemment la face, à long et menu travail de greffes, de réfections et de sutures. Le ravalement s'opérait à pas lents, mais certains. L'état général s'améliorait aussi progressivement. Eude se sentait peu à peu renaître à la vie. Sa mère, qui venait le voir chaque jour, souvent accompagnée d'Alyette, se remettait à goûter la sérénité de l'espoir, après ses angoisses du début. Le blessé attendait impatiemment le jour où il pourrait faire sa première sortie et se montrer de nouveau aux siens à visage découvert.

Le 14 juillet, Arendsen trouva, rue Royer-Collard, un mot de Mme Le Châtel l'invitant à venir le lendemain après-midi rue du Bac pour recevoir Eude, qui avait sa première permission de sortie, et déboucher une bouteille de champagne à sa santé. Harald se promit d'y aller. Il était triste à mourir. Il avait vu le matin défiler dans la rue Royale des détachements de toutes les armées alliées : Français, Américains, Belges, Anglais, Grecs, Italiens, Polonais, Portugais, Serbes, Tchéco-Slovaques.

Ils avaient passé, alertes et bronzés, sous leurs coiffures diverses et derrière leurs drapeaux multicolores. Harald s'était rappelé, avec une acuité douloureuse, le Quatorze Juillet de l'année précédente. Mais, cette fois, la Légion étrangère n'était pas représentée. Elle était trop occupée ailleurs. Qu'était devenu son brave compatriote Sören-sen ? Il n'avait jamais reçu de ses nouvelles. Avait-il été tué, non au service de la France, mais, comme il le disait, au service de la Légion, contre l'Allemagne ?...

Le soir, un peu avant minuit, comme il allait se coucher, il entendit un étrange et sombre bruissement, une sorte de tambourinement fait de petits coups très lointains qui se succédaient précipitamment. Il prêta l'oreille et ouvrit sa fenêtre. La crépitation se fit plus grondante et plus distincte. En même temps, une bande de ciel, dans la direction du nord-est, se chargeait de lueurs sanglantes. C'était la première fois qu'on percevait ainsi de l'intérieur de Paris le bombardement du front. C'était sans doute le prélude d'une formidable bataille. Se livrait-elle sur la Marne, à Reims, en Champagne ?... Arendsen resta plus d'une heure à sa fenêtre à écouter ce prodigieux bourdonnement.

Il lui fut impossible de dormir. Que se passait-il ? Son cœur se serrait atrocement. N'était-ce pas le signal de la suprême ruée ?... Il avait été surpris, dans la journée, de l'air joyeux des Parisiens. Cette joie était sans raison, sans cause, tout instinctive... Ne présageait-elle pas le plus effroyable désastre ?

Le lendemain, quand il sortit, on n'avait aucune nouvelle de la bataille. Seule, la Bertha tonnait par intervalles. Vers quatre heures, il prit le chemin de la rue du Bac. Les passants étaient graves et sereins. Il s'arrêta à un kiosque pour voir les journaux du soir. Toujours rien. Il ne pouvait détacher sa pensée de ce coup du destin qui devait être déjà frappé quelque part et dont l'issue, encore ignorée, allait peut-être changer la face du monde.

Il traversait à ce moment le boulevard Saint-Germain, non loin de son intersection avec la rue des Saints-Pères. Sur le trottoir qu'il allait atteindre,deux dames sortaient d'un magasin de fleurs ; un ouvrier cheminait tranquillement, tenant une petite fille par la main. Soudain, un déchirement sifflant strida, suivi au même instant d'une explosion épouvantable. Instinctivement, Harald s'était aplati à terre, les mains au visage. Une odeur asphyxiante l'étreignit. Il releva la tête dans un nuage de poussière et de fumée. Des fracas de verre et de pierres dégringolaient. Des gens fuyaient. Un cheval se cabrait. La figure ensanglantée, l'ouvrier se jetait comme fou sur un petit écrabouillement de chairs et de vêtements. Un poing rouge se tendit. Un hurlement rauque jaillit :

— Ah ! les monstres !... les assassins !...

A un demi-mètre des yeux d'Arendsen, une petite main coupée se crispait sur une Nénette et un Rintintin souillés de sang.

Redressé, Harald se tâta. Il n'avait rien. Il se secoua, se nettoya tant bien que mal, puis reprit sa route, tandis que, le danger passé, un attroupement se formait autour du lieu de l'explosion.

Chez Mme Le Châtel il ne trouva que Martial, seul, au salon. Le défaitiste était sombre et renfrogné.

— Mon frère ne sera pas là avant une demi-heure. Ma mère est allée le chercher. Apportez-vous des nouvelles ?

— Aucune. On ne sait rien encore.

— Cette fois, c'est la fin. Vous avez entendu, cette nuit ?...

— J'ai entendu, fit froidement Arendsen. Cette canonnade, dont le bruit arrivait jusqu'à Paris, a dû vous réjouir le cœur, puisque vous y voyez la fin de la guerre dans la débâcle de la France ?

— Elle m'a rempli, il est vrai, d'une satisfaction amère. L'infâme Clemenceau va y trouver la punition de son

orgueil et mon malheureux pays la juste rétribution de sa folie.

— Ainsi, mon pauvre ami, vous voilà à mâcher la triste délectation d'avoir été le prophète de mauvais augure dans cette crise tragique où l'avenir de votre pays, où l'existence même de votre patrie était en jeu ? Votre rôle n'aura pas été beau.

Martial eut un vague rictus. Il regarda son ami d'un air interloqué.

— C'est vous qui me dites cela, Arendsen ? ...Avez-vous changé vos idées ? Etes-vous devenu un champion du nationalisme et un panégyriste de la guerre ?...

— J'ai changé mes idées, mais je n'ai pas changé de conscience. Je me suis rendu compte que la France ne méritait pas d'être vaincue, et, si je continue à détester la guerre autant que vous, la paix par la lâcheté, la soumission et le servilisme me fait horreur bien davantage.

— Tout plutôt que la guerre ! proféra Martial. Il n'y a pas de honte à céder, quand on n'est pas le plus fort.

— Malheureux, savez-vous ce que vous dites ?... Vous voulez un Brest-Litovsk, comme les Russes ?... et un Brest-Litovsk doublement pire, car ce n'est pas l'abaissement de la France que cherche l'Allemagne, mais sa mort.

— Qu'en savez-vous ?

— Je le sais.

— Caillaux ne le croit pas.

— Caillaux se trompe. Il ne connaît pas l'Allemagne. Il ne voit qu'une Allemagne d'économiste théoricien, aussi lointaine de la véritable Allemagne que Rathenau est loin de Ludendorff. Or, c'est Ludendorff qui est le maître. C'est l'esprit de Ludendorff qui règne en Allemagne, qui y a toujours régné et qui y régnera toujours.

La grosse Bertha ponctua cette déclaration d'une lourde explosion... Brrroum !...

— Il ne fallait pas provoquer l'Allemagne, balbutia

opiniâtrément Martial. C'est nous qui l'avons provoquée. C'est notre faute.

— Est-ce vous qui avez déclaré la guerre ?

— Je ne parle pas de la déclaration de guerre. Si ce n'est pas nous qui avons déclaré la guerre, c'est nous qui l'avons causée. Nous n'avons cessé d'irriter l'Allemagne, de l'acculer aux solutions de force par nos prétentions insensées, notre patriotisme insultant, notre impérialisme colonial, notre alliance avec la Russie, notre service de trois ans, notre canon de 75... *Si vis pacem, para pacem !...*

Brrroum !...

— Sottise !... Le vieux proverbe est toujours juste, et la seule chose que la France ait à se reprocher, c'est de ne pas l'avoir suffisamment mis en pratique. Si vous voulez le modifier, il faut le faire ainsi : *Si vis servitudinem, para pacem !...* La France ne veut pas la servitude, mais elle n'a pas osé préparer la guerre...

— Et elle n'a pas préparé la paix !

— La paix !... Ta paix, imbécile ! se mit à crier Arendsen qui commençait à perdre patience. Ce que tu appelles la paix, animal !... Oui, vous êtes tous de grands coupables ! Il fallait céder, comme tu le dis, céder toujours, céder partout. Il ne fallait pas aller au Maroc. Il ne fallait pas écouter les suggestions de Bismarck et conquérir des colonies. Il fallait donner poliment aux Allemands le temps de désirer la Tunisie, l'Indochine, Madagascar, le Congo et de se les approprier. Il fallait ouvrir toutes grandes vos frontières à leur invasion pacifique et devenir à votre tour leur plus belle colonie. Il fallait leur laisser prendre vos ports, comme ils avaient pris Rotterdam et Anvers, il fallait leur livrer vos mines et vos usines, inscrire leurs valeurs à la Bourse, entrer dans leur Zollverein. A ce compte-là vous auriez eu la paix... la paix par l'asservissement.

— La paix est la paix, peu importe le nom ! glapit Martial.

— Dans ce cas, oui, c'est bien vous qui avez voulu la guerre et vous êtes en effet, vous Français, d'impardonnables coupables. Résister aux Allemands, conçoit-on cela ? Ne pas se courber continuellement devant eux pour leur accorder avec empressement tout ce qu'ils convoitent, quelle abomination ! Le voilà bien, le *casus belli !* La cause est entendue et il n'y a de responsables de la guerre que de ce côté-ci des Vosges !

Brrroum !...

Martial blêmit. Ses poings se crispèrent vaguement :

— Etes-vous fou, Arendsen ? Je ne vous reconnais plus.

— Pauvre fou toi-même !... hurla le Danois hors de lui. Tu ne comprends donc pas que l'ennemi est aux portes et que si tu ne te défends pas jusqu'aux dernières gouttes de ton sang, tes enfants n'auront pas assez de larmes, plus tard, pour pleurer ton infâme défaillance ?... Vous êtes innocents comme des agneaux, mais fussiez-vous cent fois coupables, fussiez-vous infiniment plus coupables que tu ne dis, le temps n'est plus aux récriminations, aux jérémiades et aux coliques de conscience. Il faut sauver sa peau, entends-tu !... Le passé est le passé, irréparable, irréversible. Maintenant vous avez l'Allemagne sur vous, vous avez le lion sur le dos qui vous déchire de ses griffes. Allez-vous vous laisser égorger comme un troupeau de gazelles ?...

Blafard et l'œil bilieux, le frère d'Eude vomit rageusement :

— Je ne veux pas résister au mal !... la guerre est le mal !... Je réponds à la guerre par la paix !...

Puis empruntant un nom au répertoire du gros Pioch, il clama d'un gosier farouche.

— Vive Tolstoï !

Brrroum !...

Arendsen rugit :

— Ah ! tu invoques Tolstoï, cet aberrant du christia-

nisme !... La non résistance au mal !... Il ne te manquait plus que ça !... Tu abandonnes donc la place aux bandits, ton pays aux vandales, la planète aux brigands ?... Belle morale ! belle religion !... Mais si tu es pacifiste, mon ami, si tu es chrétien, il y a une chose cependant qui ne devrait pas t'échapper : c'est que les commandements divins, jusqu'aux plus contraires à la nature humaine, jusqu'aux plus humiliants, pour être judicieusement compris, supposent tous une condition. « Tu ne tueras point », mais à condition qu'on ne te tue pas toi-même ; « tu aimeras ton prochain comme toi-même », mais à condition qu'on te laisse la vie pour l'aimer ; « si tu reçois un soufflet sur la joue droite, tends la gauche », mais à condition qu'on ne te coupe pas la tête. Tolstoï lui-même eût été forcé d'en convenir...

— Se battre pour des généraux incapables, des brutes réactionnaires qui ne savent que verser le sang du soldat, des misérables qui nous ont valu Charleroi, qui se sont livrés pendant trois ans à des orgies de massacres inutiles et qui se font enfoncer maintenant de toutes parts sans cesser de faire la roue comme des dindons... Merci bien !

— Quand il s'agit de vie ou de mort, on se bat avec les armes qu'on a.

— Se battre pour l'ignoble capitalisme, pour la finance internationale qui a fomenté l'immonde conflagration, pour les profiteurs de la guerre et les mercantis de toute sorte...

— Des profiteurs et des mercantis, il y en a en Allemagne comme il y en a en France. Vas-tu te prosterner devant le veau d'or germanique, parce qu'il y a ici des trafiquants, des flibustiers et des requins ?... Ce n'est pas pour eux que tu te bats, ce n'est ni pour les généraux ni pour les agioteurs... C'est pour les millions de braves gens qui peuplent obscurément et laborieusement le sol de France, c'est pour les paysans de ta province, pour les ouvriers de ton bourg, pour les femmes de ta race,

pour les enfants de tes écoles ; c'est pour le clocher de ton village, pour le jardin de ta maison ; c'est pour ta langue, la plus belle qui soit, c'est pour tes artistes, pour tes savants, pour le génie de ton pays ; c'est pour toi-même enfin, c'est pour ta peau, salaud !...

Brrrououm !...

... Je te dis que c'est la mort, si tu ne réponds pas aux coups. On veut t'assassiner, on veut ta chair et ton sang. Dès 1914, l'Allemagne avait son but et sa volonté d'écrasement. Il ne devait plus rien rester de la France, ou si peu de chose qu'il n'eût plus été question d'elle que comme d'un territoire vassal réduit à l'état de zone d'influence. Toutes les grandes ligues allemandes avaient leurs projets, plus ou moins draconiens, mais à peu près semblables : l'*Alldeutsche Verband*, le *Flottenverein*, le *Deutsche Kriegerband*, le *Wehrverein*. Ces ligues, qui comptent leurs adhérents par millions, c'est toute l'Allemagne. Voici ce qu'elles voulaient, et le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, n'avait pas hésité à énumérer officieusement leurs principales conditions au président Wilson : cession de tout le pays compris à l'est d'une ligne tirée de Saint-Valéry-sur-Somme à Lyon, soit plus du quart de la France avec quinze millions d'habitants ; cession de toutes les colonies, y compris l'Algérie, la Tunisie et le Maroc ; indemnité de vingt-cinq milliards, pouvant être portée à cent milliards en cas de continuation de la guerre ; suppression de l'armée ; démantèlement des forteresses ; traité de commerce laissant libre entrée aux marchandises allemandes, sans réciprocité ; abandon de toute alliance avec l'Angleterre et la Russie ; alliance avec l'Allemagne pendant vingt-cinq ans. Les conditions du Grand Etat-major étaient plus sévères encore. Et tout cela en 1914, après Charleroi. Quelles seraient-elles aujourd'hui, au bout de quatre ans de guerre et après un désastre immensément plus grand que celui de Charleroi ? Ce serait l'annexion jusqu'à la Loire,

l'expulsion des populations paysannes d'une demi-douzaine de départements et la distribution de leurs terres aux soldats allemands, l'expropriation de la fortune publique et la confiscation, par les contributions, les spoliations, les rançons et les amendes, de tous les capitaux privés. Ce serait la sujétion pour la moitié de la France, la ruine, la misère, l'épouvante éternelle pour l'autre. Voilà ce que le vainqueur fera de toi et de ton pays !

— Alors, fit Martial décomposé, il n'y a donc pas moyen de vivre tranquille ?

Brrououm !...

— Non, répondit brutalement Arendsen.

— Dans ce cas il ne reste plus qu'à se rendre au plus fort.

Le visage du Danois se contracta de dégoût, puis se dilata d'un rire féroce.

— Ah ! ah !... Ah ! ah ! éclata-t-il. Et tu crois, pauvre niais, que ce plus fort, auquel tu veux te rendre, va te laisser digérer en paix ta lâcheté ? Mais, stupide couard, ce plus fort sera ton maître et te fera marcher à la trique et à coups de crosse dans les reins. Ah ! ah ! tu ne veux pas te battre ? Tu te battras pour lui. Il t'enrégimentera, te caporalisera, te parquera dans ses chiourmes militaires sous la cravache de ses officiers et la botte de ses feldwebels. Tu porteras le casque à pointe, salaud, et tu connaîtras à ton poignet la meurtrissure de la chaîne de mitrailleuse. Antimilitariste, tu seras soldat allemand, et tandis que le bourgeois teuton s'installera dans tes usines, dans tes banques, dans tes administrations, c'est toi qui seras sa chair à canon, pour assurer sa puissance et accroître sa prospérité. Voilà ce qui t'attend, cochon, voilà ce qui vous attend tous, les Martials et les fils de Martials ! Oui ! oui ! pacifistes, vous ferez la guerre ! Vous ferez la guerre pour celui contre qui vous ne voulez pas la faire. Vous la ferez contre l'Anglais, puis contre l'Américain. Au service de l'Allemagne, coquins ! Vous périrez sous

les uniformes de son infanterie, dans les soutes de ses cuirassés, aux postes d'équipage de ses sous-marins. Vous protesterez ? vous crierez ? vous vous révolterez ? On vous fusillera. Vous serez comme vos Alsaciens-Lorrains, vous serez comme mes malheureux compatriotes du Slesvig, vous serez comme les Polonais, et sans même le rêve d'une résurrection future, puisqu'il n'y aura plus en Europe de France pour permettre de nourrir cette pieuse espérance. Vous pourrez alors faire du défaitisme, larves ! On vous écoutera !... Dans quelques jours peut-être votre dernière heure de liberté aura sonné. Et vous ne pourrez pas dire que vous n'aurez pas voulu votre sort. Vous le subirez, vous le souffrirez jusqu'au bout, âmes d'esclaves, vous en épuiserez jusqu'à la lie l'effroyable détresse... Et ce sera bien fait !

Ivre de son emportement, Harald s'avançait le poing levé sur Martial, qui, les épaules ployées, reculait vers le fond de la chambre, comme une bête traquée.

— Que faire alors ? bégaya le misérable.

— Se battre ! tonna le Danois.

Une dernière étincelle jaillit de l'œil du défaitiste ; il se redressa un peu et, dans un jet fielleux, il lança :

— Et toi, pourquoi n'y vas-tu pas, te battre ?

Harald eut un sursaut. Sa lèvre trembla. Il revit Sörensen, sa bourguignotte jaune derrière le drapeau de la Légion, la rose qu'il lui avait lancée un an auparavant.

Il prononça sourdement :

— J'irai demain.

A ce moment, la porte s'ouvrit. Alyette entra. Elle était pâle et triste. Elle avait le poignet gauche entouré d'un pansement. Sa pâleur s'accentua quand elle aperçut Arendsen.

Un lourd silence s'angoissa.

— Vous êtes blessée, mademoiselle ? dit enfin Arendsen en remarquant le linge qui bandait le bras de la jeune fille.

— J'ai été légèrement touchée par un éclat d'obus, il y a une demi-heure, comme je traversais le boulevard Saint-Germain pour venir ici.

— En face du 177, entre la rue des Saints-Pères et la rue du Bac ?

— Oui.

— Une petite fille a été tuée.

— Il y a eu aussi plusieurs personnes blessées. Je suis rentrée à la maison pour me faire panser par ma sœur. Voilà pourquoi je suis en retard. Eude n'est pas encore là?

Au même instant, un vacarme joyeux de voix dans une bousculade de pas ébranla le corridor. Mme Le Châtel parut, suivie de son fils Eude, qu'emmitouflait un cache-nez, et de deux ou trois autres officiers de ses amis. De rapides et vibrantes exclamations retentissaient, pendant que le capitaine déroulait son cache-nez ;

— Victoire... Gouraud... Champagne... coup d'arrêt... vingt-cinq divisions boches en salade...

Le visage nu et rayonnant d'Eude Le Châtel émergea du foulard :

— Quelle joie!... revenir un jour de victoire!... Et quelle victoire!... Serait-ce la fin de nos malheurs, l'aube enfin de la délivrance de la France ?...

Il se jeta dans les bras de sa mère et l'embrassa follement sur les deux joues, tandis qu'une clameur d'enthousiasme s'élevait :

— Vive Gouraud !...

On donnait les premiers détails sur la bataille, l'admirable ruse de Gouraud dégarnissant ses lignes avancées, sur lesquelles le bombardement boche s'était acharné vainement, l'assaut reçu sur les positions de soutien, les colonnes ennemies décimées, fauchées, anéanties, les tanks et les canons d'accompagnement sautant sur les cordons d'explosifs... L'offensive allemande était venue s'effondrer devant les gueules des 75... La cinquième poche de Ludendorff lui était rentrée dans le ventre !...

Etrangement ému, Arendsen contemplait le visage extraordinaire du capitaine Eude Le Châtel. Ce visage, il le reconnaissait à peine. C'étaient bien les mêmes yeux flambants et noirs, plus animés encore par la grande nouvelle de la victoire. Mais la face était transformée et singulière. Elle avait perdu sa belle régularité d'autrefois, pour acquérir une asymétrie impressionnante, qui avait elle aussi sa beauté. La moustache était tombée, et la lèvre rase dessinait un mouvement plein de caractère. Une cicatrice balafrait le sourcil ; une autre sabrait la joue droite, du lobe de l'oreille à l'aile du nez. Une légère déviation du menton donnait un aspect autre au sourire, dans lequel les dents, blanches et intactes, brillaient plus à découvert.

Du visage d'Eude, le regard d'Arendsen se porta alors sur celui d'Alyette. Immobile et fascinée, la jeune fille contemplait elle aussi le capitaine. Mais à mesure qu'elle examinait plus intensément son fiancé, une transformation s'opérait également dans ses propres traits. Sa pâleur et sa tristesse se fondaient graduellement en un étrange émoi. Ses yeux s'illuminaient. Sa gorge se soulevait. Son sein palpitait. Et tout à coup elle s'élança, avec une sorte d'ivresse, vers son fiancé et lui jeta passionnément ses bras autour du cou en s'écriant :

— Ah ! je t'aime !... je t'aime !...

— Alyette !... ma chérie !...

— Je t'aime !... sanglotait la jeune fille en couvrant de baisers le visage de celui qui sortait transfiguré de l'enfer de la guerre.

Harald était devenu blême. Une douleur subite lui tordit le cœur. Il avait compris.

Il avait compris que, comme par un coup de foudre, celle qu'il aimait venait de se détacher de lui pour se donner, amoureuse et frémissante, à celui qui n'avait eu jusqu'à présent que sa fidélité et son sacrifice.

Mais quelqu'un d'autre s'avançait vers le soldat; quel-

qu'un qui traversait le salon à pas lents, hésitants, la tête basse et comme honteuse.

— Pardon !... fit Martial en tendant la main à son frère.

Eude prit cette main, la serra un instant en silence, puis, d'un geste brusque et chaleureux, attirant à lui le défaitiste, il s'écria dans un élan de réconciliation :

— Allons, reviens... enfant prodigue !

Pleurant et riant à la fois, Mme Le Châtel joignait les deux jeunes hommes sur son cœur dans un même embrassement,

— Mes fils !... mes deux fils !... balbutiait-elle.

D'autres amis d'Eude survenaient. Le salon, la salle à manger s'emplissaient de bruit, d'allégresse et de félicitations. Les bouchons de champagne commençaient à sauter...

Arendsen prit congé dès qu'il put le faire décemment. Il avait hâte de se retrouver seul. Dans la rue, les passants paraissaient ne rien connaître encore de la victoire. Eclatant et triomphal, le soleil descendait majestueusement sur les chevaux emportés du quadrige du Grand Palais.

Brrrououmm !...

Le jeune Danois se dirigea du côté de la Concorde, l'âme pleine de joie et pleine de détresse.

XVI

Il décida de partir le plus tôt possible, sans revoir personne. Il écrirait à Martial de Suisse, lorsqu'il pourrait lui dire qu'il tenait sa promesse. L'idée de s'engager à Paris était, en effet, exclue. Les Allemands ne tarderaient pas à le dépister et, pour se venger de sa trahison, trouveraient certainement moyen de le dénoncer comme espion et de le faire fusiller. Pour disparaître sans laisser de

traces, il lui fallait préalablement rentrer en Suisse, d'où il irait ensuite s'engager sous un faux nom. Une autre raison, plus sentimentale, lui faisait aussi préférer ce mode de réalisation de son projet. Le souvenir de Sörensen le hantait. Il partirait de Berne, comme Sörensen. Il ferait le même trajet que Sörensen. Il s'engagerait à Delle, comme lui.

La pensée de livrer les Allemands n'avait pas manqué de lui revenir avec une certaine force. Il y avait cependant renoncé. Non pas qu'il en fît une question de dignité personnelle. Mais la France lui paraissait maintenant sauvée. Les Dupin, Teutelburgh et consorts n'y pouvaient plus rien. Il serait toujours temps de resonger à eux, si, par quelque imprévisible retour de fortune, le sort de la guerre devait se trouver de nouveau en suspens.

Dès le lendemain donc, Arendsen s'occupa de son passeport danois, dont il obtint le visa dans les vingt-quatre heures, grâce à l'intervention de sa légation. Puis il alla retenir une place pour le 18 au soir dans l'express de Berne et il fit enregistrer son gros bagage. Le matin du 18, il se rendit rue Royer-Collard pour régler son loyer avec les Bardeau et reprendre possession des papiers de famille qu'il avait laissés dans un tiroir de son bureau lors de son voyage en Allemagne. Parmi ces papiers se trouvait la lettre qu'Alyette lui avait écrite. Cette lettre, qu'en ferait-il ? La garderait-il ? la détruirait-il ? la lui rendrait-il ? Engagé comme il l'était dans la voie résolue du sacrifice, il comprit que la seule considération du bonheur et de la tranquillité d'Alyette devait le guider. La jeune fille lui avouait, dans sa lettre, que c'était lui, Harald, qu'elle aimait et que, si elle épousait Eude, c'était par abnégation. Or, à présent, tout était changé. Elle aimait Eude. Son mariage serait bien un mariage d'amour. Arendsen pouvait-il encore conserver une pareille lettre par devers lui, pouvait-il même se borner à la détruire, alors qu'Alyette, au souvenir de cette pièce, serait peut-être portée à

en appréhender toute sa vie la secrète menace ?... Il la lui rendrait donc, plus tard.

Chez les Bardeau, il se montra généreux. Il paya six mois de loyer d'avance en déclarant qu'il continuait à laisser tout son étage à la disposition des réfugiés. Puis, accompagné de Mme Bardeau, il monta dans la chambre qui avait été son cabinet de travail. Elle était occupée par une vieille dame de l'Aisne et deux enfants. Le bureau, avec son tiroir fermé à clef, se trouvait toujours à la même place. Il ouvrit le compartiment du meuble qui contenait ses papiers, dont il fit un rapide inventaire. A sa grande surprise, il n'y trouva pas la lettre d'Alyette. Il recommença plus minutieusement son inspection, sans plus de succès. La lettre avait disparu.

Harald demeura quelques minutes très perplexe. Qu'est-ce que cette lettre pouvait être devenue ? Le tiroir où il l'avait déposée n'avait été ni crocheté, ni forcé. Il venait de l'ouvrir sans accroc avec la clef qu'il avait apportée.

Une fausse clef alors ?... Qui pouvait s'être permis ?...

Il songea un instant aux réfugiés. Mais ceux-ci paraissaient bien incapables d'une indélicatesse de cette nature.

Il regarda Mme Bardeau :

— Qui est-ce qui est venu ici pendant que j'étais en voyage ? demanda-t-il.

— Mais personne, monsieur, que M. Martial Le Châtel, à qui monsieur avait laissé la libre disposition de son appartement durant son absence.

Ce n'était certainement pas Martial.

— Et vous êtes sûre que personne d'autre...

— Personne d'autre... Si, cependant... Mais je ne sais si je dois dire à monsieur...

— Parlez.

— Eh bien, voilà... Deux ou trois fois, M. Le Châtel a amené avec lui une dame...

— Une dame ? fit Arendsen saisi.

— Oh ! que monsieur se rassure... Ce n'était pas une de ces rouleuses du Quartier Latin, comme ces messieurs de la revue en introduisaient parfois de l'autre côté de l'étage... C'était au contraire une dame très bien.

— Comment était-elle ?

— Une dame très bien ... comment dire à monsieur ?... très élégante... très comme il faut... jolie... oui, très jolie...

— Blonde ?

— Très blonde.

Arendsen tira de son portefeuille une photographie de Mme d'Arpajac et la mit sous les yeux de la mère Bardeau.

— Oui, monsieur... je crois bien la reconnaître... Oh ! oui, c'est elle... c'est bien cette dame.

— Et vous dites qu'elle est venue ici deux ou trois fois ?

— Oui, monsieur, avec M. Le Châtel... Je dois même avouer à monsieur, ajouta-t-elle en baissant les yeux, qu'ils ont une fois passé la nuit.

Arendsen rentra très préoccupé à l'hôtel Edouard VII. L'après-midi, tout en préparant sa valise, où il plaçait, outre les papiers rapportés de la rue Royer-Collard, un complet de rechange et du linge, il songea avec obsession à cette lettre d'Alyette qui devait se trouver maintenant entre les mains de Mme d'Arpajac. Que voulait-elle en faire ? La pensée, aiguë, lui revint de la vengeance que Léopoldine s'était promis de tirer d'Eude le Châtel, vengeance à laquelle, lui, Arendsen, ainsi qu'elle s'en était vantée, devait servir. Nul doute,c'était cela.La lettre allait être l'instrument de sa vengeance. Elle la planterait, au bon moment, dans le cœur du capitaine Eude, comme un poignard.

Il regarda sa montre. Il était un peu plus de cinq heures. Son train partait à neuf heures trente. Il avait du temps devant lui.

Sa valise à la main, son pardessus de voyage sur le bras, il descendit dans le hall. Une grande animation y régnait. Des officiers anglais et américains criaient, chantaient, poussaient des hourrahs. Un attroupement gesticulait autour d'un communiqué qu'on venait d'afficher. Le personnel de l'hôtel, où figuraient quelques mutilés, la croix de guerre épinglée à l'habit, oubliait toute réserve professionnelle pour se mêler à l'exaltation générale. C'était l'annonce d'une nouvelle victoire française qui suscitait ainsi l'enthousiasme. Victoire non plus défensive, mais offensive, celle-là. Tapi dans la forêt de Villers-Cotteret, avec la Xe armée et plusieurs centaines de petits chars d'assaut, le général Mangin s'était le matin même jeté sur le flanc de l'Allemand, l'avait puissamment étreint, le labourait maintenant de ses griffes comme un jaguar, le déchirait, le mettait en pièces et, les crocs enfoncés dans sa chair, entendait ne plus lâcher sa proie. Il y avait des troupes américaines dans son armée et la jubilation des Yankees était immense. Ils sifflaient. Ils hurlaient : « Hello ! hello ! » Et tout ce monde clamait à tue-tête : « Mangin ! Mangin ! »

Rageuse, la grosse Bertha crachait toujours.

Brrrououm !...

Mais cet événement sensationnel ne détourna pas Arendsen de son dessein. Après avoir réglé sa note, il demanda une voiture. On lui répondit qu'il n'y en avait pas, mais qu'on pourrait lui en retenir une pour le soir. Ne sachant s'il aurait le temps de repasser à l'hôtel, il prit le parti de se rendre rue Juliette-Lamber avec sa valise. Il alla prendre le métro à l'Opéra.

En pénétrant dans le petit hôtel de Mme d'Arpajac, il dit à la concierge qui avait remplacé Mme Brun :

— Madame m'attend. Vous savez qui je suis ?

Et comme la mégère paraissait n'avoir pas entendu, il répéta plus haut :

— Vous savez qui je suis ?

— Oui, monsieur. Vous êtes M. Sidney Morton. Montez.

Dans l'antichambre, il déposa son pardessus et sa valise. Prévenue par l'acoustique, Léopoldine, en peignoir, l'attendait au salon. Elle était fraîche et rayonnante.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, mon beau ténébreux ? plaisanta-t-elle. Il y a si longtemps que vous ne m'aviez favorisée de vos civilités, que je désespérais vraiment de vous revoir.

— Tous mes compliments, chère amie, répondit-il sur le même ton. D'être resté si longtemps sans vous voir me vaut au moins l'heureuse surprise de vous retrouver rajeunie et plus belle que jamais.

— Redeviendriez-vous amoureux de moi, cher ami ? Vous m'en verriez charmée !

— Sans redevenir amoureux de vous, dangereuse sirène, je serais le dernier des ingrats de ne pas remarquer avec admiration combien vous êtes aujourd'hui à votre avantage. Vous paraissez en excellente santé !

— Je suis, en effet, en excellente santé.

— Est-ce l'approche de l'heure de votre vengeance qui vous rend si florissante ?

— Peut-être, fit-elle avec un sourire.

— Je m'en doutais. Ma visite tombe donc bien.

— On ne peut mieux. Notre cher Eude semble maintenant hors d'affaire. Le voilà guéri. Son retour à la vie va interrompre le flirt assez prononcé que vous aviez avec sa charmante fiancée. Sans doute vous intéressera-t-il de connaître le cadeau de noces que je me propose de lui offrir.

— Je le connais déjà, fit Arendsen. Parbleu, ma chère, c'est la lettre que vous m'avez volée !

Léopoldine le regarda un peu interloquée ; puis finissant par éclater de rire :

— Vous l'avez dit ! jeta-t-elle enchantée.

Arendsen se contint.

— Et quand allez-vous lui faire ce beau cadeau ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore. Peut-être le jour même de son mariage.

— Léopoldine, fit Harald d'une voix qui commençait à s'étrangler, cette lettre m'appartient. Vous pourriez me consulter avant d'en faire un pareil usage.

— Eh ! mon cher, répliqua-t-elle, vous n'aviez qu'à mieux garder ce qui vous appartient. S'il me fallait encore solliciter votre consentement, j'en serais sans doute pour mes frais. D'ailleurs, ne vous avais-je pas dit que je comptais sur vous pour me venger ? Plaignez-vous maintenant que le rôle que je vous réservais ne soit pas suffisamment brillant !

— Une lettre volée !...

— Parfaitement ! Et ce n'est pas la première fois que je vous vole quelque chose.

— Pas la première fois ?... Que voulez-vous dire ?

— Vous avez la mémoire courte. Rappelez-vous la première nuit que vous avez passée ici.

Arendsen pâlit.

— Mon rapport !... fit-il.

— Votre rapport, justement, ce fameux rapport, au sujet duquel vous étiez venu me faire une scène si ridicule. Mais vous n'aviez pas tort de me soupçonner. C'est bien ici qu'il était resté.

— Vous l'avouez aujourd'hui !

— Je l'avoue.

Arendsen serra les poings, tandis que Léopoldine poursuivait tranquillement :

— Ce document était de votre main, et il était signé...? Vous rappelez-vous ?

— Il était de ma main en effet, et il était signé...

— B. F. 99, votre chiffre allemand.

— Vous allez me le rendre !

— Jamais.

— Que voulez-vous en faire ?

— Je me propose de joindre le rapport d'espionnage signé B. F. 99 à la lettre écrite par Alyette Gerson à Harald Arendsen.

Cette fois tout tourna dans la tête d'Arendsen. Mme d'Arpajac continua sans se troubler, un éclair de joie luisant férocement dans ses yeux glauques :

— Votre écriture est bien connue de Martial, et elle n'est sans doute pas inconnue d'Eude. Au reste, s'il y a besoin d'un commentaire, je m'en charge. Voyez-vous l'effet sur le capitaine Eude Le Châtel de cette décharge à double détente ? Premier coup : celle qu'il aime et qu'il épouse en aime un autre. Second coup : cet autre est un agent allemand. Le malheureux, s'il n'en perd pas la raison, n'aura plus qu'une ressource : prendre son revolver d'ordonnance et se tirer le troisième coup en plein cœur.

Elle partit d'un rire aigu, pendant que l'écho brutal d'une lourde déflagration répondait du dehors.

Crrraoum !...

Revenu de sa stupeur, Arendsen se mit à crier :

— Vous êtes une infâme coquine !...

— Oh ! pas de grands mots, chéri !... Envisagez plutôt votre situation. Une fois cette pièce sortie d'entre mes mains, vous voilà compromis. Voyez, je vous préviens. Je suis gentille pour vous, hein ? Je vous laisse huit jours pour vous mettre en sûreté. Vous pouvez partir.

Arendsen eut un geste affolé. Il répliqua :

— Et si, moi, je vous faisais arrêter ?...

— Avec quoi ? Vous n'avez rien.

Hors de lui, il lui empoigna le bras, en proférant d'une voix sourde et violente :

— Vous allez me rendre immédiatement les deux pièces, le rapport et la lettre, ou sinon...

— Sinon quoi ? s'écria-t-elle en s'arrachant de son étreinte. Sortez de chez moi !

— Ah ! c'est ainsi... c'est ainsi...

Il se jeta sur un meuble, dont il se mit à dévaliser les tiroirs.

— Vas-tu laisser ça, cambrioleur !...

Et comme il continuait rageusement son effraction :

— Tu ne trouveras rien ! brava-t-elle.

Il la saisit de nouveau :

— Gueuse ! tu vas me dire où tu as caché les documents !...

— Tu n'auras pas un mot de moi... et tu ne les trouveras jamais !...

Elle lui échappa encore, laissant entre ses doigts la moitié de son peignoir. Ses dessous de linon et ses bas de soie papillotèrent devant les yeux forcenés d'Harald, tandis qu'elle s'enfuyait vers sa chambre à coucher.

Prrraoum !...

Il s'était précipité sur ses talons. Elle n'arriva pas assez tôt pour lui fermer sa porte. Une courte lutte tournoya. Tous deux, perdant l'équilibre, vinrent rouler sur le lit.

Elle l'enveloppa de ses bras et essayant de le vaincre autrement :

— Prends-moi !... jeta-t-elle. Prends-moi, salaud !...

Mais il se dégagea rudement, se remit debout, fonça sur la commode en bois de rose, qu'il commença à fouiller furieusement.

— Canaille ! Tu espionnes donc maintenant pour les Français ?

Il dispersait les chemises de soie, les mouchoirs de batiste, les pantalons, les jupons, les combinaisons, plongeait dans les nansouks, les tulles, les dentelles, écartelait les mousselines et les crêpes de chine.

Soudain, un déclic sec le fit se retourner. A genoux sur le lit, Léopoldine venait d'armer un petit browning qu'elle braquait sur lui. Il n'eut que le temps de se jeter sur le tapis. La balle partait et fracassait la pendule de Saxe.

D'un bond il était sur elle, la poigne sur la main qui tenait le revolver, lui fléchissant le bras pour la forcer à décharger son arme contre la paroi ; et tandis qu'ils se débattaient, les doigts sur les doigts, quatre autres coups partirent dans la direction du portrait de Mata-Hari. Le sixième claqua à vide. Le chargeur ne contenait plus de balles.

Haletant, il lui sauta alors à la gorge.

— Sale Bochesse, pour la dernière fois me diras-tu où tu as caché les papiers ?

— Non ! râla-t-elle.

— Je vais te crever !... Morte, tu n'auras plus de venin !

Un nouveau coup de tonnerre éclata.

Catacrrraoum !...

Mais avec une énergie d'hystérie, elle se redressa, se débarrassa de l'homme, courut à la fenêtre en poussant des cris perçants.

Harald revint précipitamment sur elle.

— Inutile !... Il n'y a personne dans la rue.

La lutte recommença autour de la crémone, qu'elle s'efforçait de faire jouer.

— Au secours ! au secours ! hurlait-elle.

Il la saisit à bras le corps, l'arracha de la fenêtre, et, comme elle poussait toujours ses cris, il prit une poignée de ses cheveux qui s'étaient déroulés, et les lui enfonça dans la bouche. Puis il assujettit ce bâillon au moyen d'autres mèches qu'il noua fortement sur la nuque.

Il la bouscula sur le lit pour l'étrangler. Mais ses mains tremblaient. La femme bâillonnée résistait encore, se démenait, lui crispait ses griffes dans les joues. Il ne serrait pas assez hardiment.

Il vit alors briller, sous la pendule brisée, la lame ondulée du criss malais, qui sortait à demi de sa gaine pailletée. Il s'empara de l'arme, la brandit un instant, puis d'un geste maladroit, énervé, la fit pénétrer péniblement dans le flanc de Léopoldine. Du sang sortit, ruissela sur le ventre, souillant la peau, les linons dévastés, dégoulinant sur le pubis blond. Une pâmoison effroyable tordit le corps. Les prunelles convulsées de l'espionne semblèrent invoquer le portrait de Mata-Hari, dont un des yeux s'était éteint, troué par une balle. Dans l'effort du spasme, le bouchon de cheveux sauta. Un filet de voix s'échappa des lèvres comme un glouglou :

— A bas la Frrrance !...

Horrifié, avide d'en finir, Harald, en s'y prenant des deux mains et en appuyant du genou sur le ventre, retira de sa gaine de chair le criss sanguinolent. Il souffla un moment. Puis de nouveau à deux mains il enfonça dans la poitrine, sous le sein gauche, la lame serpentine du long poignard javanais. Un flot rouge jaillit, lui partit tout chaud à la figure, éclaboussa ses vêtements.

Instantanément, comme sous l'inondation d'un autre flot intérieur, le visage de l'assassinée était devenu bleu.

Des minutes passèrent. Un silence énorme pesa.

Katakrrraoum !... Katarakrrraoum !...

Cette fois, l'obus devait être tombé dans le quartier.

Arendsen jugea superflu de reprendre sa perquisition. Il avait hâte de disparaître. Les papiers n'étaient peut-être pas dans l'appartement. Et puis si jamais on les trouvait, quel intérêt aurait-on à s'en servir ? En aurait-on même la possibilité, puisqu'on ne serait pas dans le secret de leur signification ?...

Mais Arendsen ne pouvait ressortir dans l'état où il se trouvait. Il était couvert de sang. Il entra dans un des cabinets de toilette, se déshabilla complètement, se lava de la tête aux pieds, nettoya ses chaussures ; puis il prit son portefeuille avec son argent et son passeport danois,

laissant dans le vêtement qu'il abandonnait le passeport américain au nom de Sidney Morton. Après quoi, tout nu, son portefeuille dans une main, tenant ses souliers de l'autre, il retraversa la chambre à coucher.

Une mare de sang baignait le lit et se répandait sur le tapis. Le cadavre redevenait blanc. A son doigt brillait, comme un ver luisant, le diamant bleu de Mata-Hari. Percée de ses balles, la danseuse continuait à exposer, dans son grand cadre doré enrubanné de deuil, son ventre ambré, sa jupe rose, ses seins corsetés et sa tête énigmatique sous le diadème de perles.

Parvenu dans le vestibule, Arendsen retrouva sa valise. Il s'habilla avec le linge et le costume de rechange qu'elle contenait. Puis il endossa son pardessus de voyage et descendit l'escalier.

Dans la loge, la sourde était occupée à préparer son repas. Il lui cria :

— Madame a la migraine. Elle ne dînera pas ce soir.

— Bien, monsieur.

— Madame m'a chargé de vous dire de ne pas la déranger et de ne pas monter chez elle avant demain midi.

— Bien, monsieur.

— Vous vous rappelez mon nom ?

— Mais, oui, monsieur. Vous êtes M. Sidney Morton.

— Très bien !

Dehors, Arendsen respira. Il était huit heures. En débouchant de la rue Juliette-Lamber sur le boulevard, il aperçut, par extraordinaire, un taxi libre. Il faillit lui faire signe ; mais, sur une rapide réflexion, il s'abstint. Il se dirigea vers la station Wagram du métropolitain et se mêla au public qui s'engouffrait dans le tunnel. Pressé dans une voiture de première bondée de voyageurs, il surprit partout l'animation des gestes, la joie des regards à travers le déploiement fiévreux des journaux. On murmurait : « Mangin ! Mangin ! » C'était bien la grande victoire, l'enfoncement du Boche, sa recu-

lade en quelques heures sur une profondeur de dix kilomètres, les villages reconquis, la capture des prisonniers par milliers, des canons par centaines...

Après deux changements, il arriva à la gare de Lyon vingt minutes avant le départ du train. Il passa au contrôle militaire, où il présenta son passeport. Le sous-officier de service examina le papier, le visa et le lui rendit en disant :

— Je vous remercie, monsieur. Vous êtes parfaitement en règle.

Il n'eut plus qu'à s'installer dans son compartiment. Au moment du coup de sifflet du départ, une lointaine explosion se fit encore entendre sur Paris... Brrrououm!... Son grondement se confondit avec celui du convoi qui s'ébranlait.

Harassé, épuisé, vidé, Arendsen s'endormit aussitôt profondément.

Quand il rouvrit les yeux, la nuit était immense, magnifique, sereine. De scintillantes constellations parsemaient le ciel de leurs pierreries. Une limpide planète déclinait à l'ouest. Des contours indécis de collines, d'obscures lisières de forêts passaient à l'horizon. A peine éveillé, sans souvenir, sans pensée, Harald Arendsen se laissait mollement aller au roulis berceur de son fauteuil, tandis que le rapide de Suisse fuyait vers la frontière comme le glissement d'un rêve, à travers le doux sommeil d'été des campagnes de France.

LOUIS DUMUR.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Ernest Raynaud : *Ch. Baudelaire*, Garnier. — *Œuvres complètes de Ch. Baudelaire. Les Fleurs du Mal.* Notice de Jacques Crépet, Louis Conard. — Aristide Marie : *Petrus Borel, le Lycanthrope, sa vie et son œuvre*, « La Force Française ». — Petrus Borel : *Rhapsodies*, « La Force Française ». — Petrus Borel : *Champavert, Contes immoraux*, « La Force Française ». — Pierre Flottes : *Baudelaire, l'Homme et le Poète*, Perrin. — Charles du Bois : *Approximations*, Plon. — Henriette Charasson : *Jules Tellier*, « Mercure de France ». — G. Meesemaeker : *Jules Laforgue*, Hanoï-Haïphong. — Ch. Guibier et P. d'Aulan : *Victor Segalen*, Hanoï-Haïphong. — Jules Laforgue : *Berlin, la Cour et la Ville*, « La Sirène ». — Louise Faure-Favier : *Guides des Voyages aériens. Paris-Lausanne*, Lecerf.

Dans son livre sur **Ch. Baudelaire**, M. Ernest Raynaud remarque que le génie de Baudelaire reste si présent qu'il est encore impossible de citer son nom sans provoquer une explosion de sentiments divers « où la haine et l'admiration ont part égale ». Il rappelle que l'apparition des *Fleurs du Mal* fit se lever « deux camps de thuriféraires et de détracteurs inconciliables ». De son vivant, Baudelaire avait pour lui Hugo, Vigny, Banville, Flaubert. L'ennemi, c'était Gustave Bourdin, J. Habans et Pontmartin.

Hier, note encore M. Raynaud, tandis que les symbolistes se réclamaient de Baudelaire, tandis que l'élite de la jeunesse lettrée lui donnait le pas sur Lamartine, Musset, Leconte de Lisle (quelques-uns même sur Hugo) ; tandis que Maeterlinck proclamait Baudelaire « le chef spirituel de sa génération », Brunetière l'accusait « d'ériger en exemple la débauche et l'immoralité » et d'avoir « corrompu la notion même de l'art ». Quelle singulière conception Brunetière se faisait de l'art ! Aujourd'hui encore, après Faguet, M. Paul Souday n'accorde qu'un second accessit au poète des *Fleurs du Mal.*

Ainsi donc, comme le note M. Ernest Raynaud, « il y a déjà une indication dans la qualité de ses partisans » et il évoque l'amusante boutade d'Auguste Vitu : « Baudelaire est une pierre de

touche ; il déplaît invariablement aux imbéciles. » Mais, hélas ! ce sont ces éphémères imbéciles qui emplissent les journaux de leur venin et de leur dogmatique incompréhension. Qui se souviendrait de leur nom, s'ils n'avaient écrit quelque grosse bêtise au sujet d'une œuvre devenue célèbre, qu'il s'agisse d'un Louis Gondall traitant Baudelaire (*Figaro*, 4 nov. 1855) de *fruit sec* de la poésie contemporaine, ou de tel feuilletoniste d'aujourd'hui, répétant périodiquement : « L'esprit philosophique (de R. de Gourmont) me semble assez faible. » On se demande avec un véritable effarement ce que représente pour M. Souday « l'esprit philosophique ».

Dans son ouvrage, M. Ernest Raynaud étudie les origines familiales de Baudelaire, son milieu social, son enfance, son adolescence, ses premières relations littéraires, l'influence sur sa poésie de son voyage aux Indes, enfin, le poète et son œuvre, ses amis et ses détracteurs. Et c'est un passionnant roman. Dans un chapitre spécial, la vie passionnelle de Baudelaire, M. Raynaud pose d'abord cette question : Faut-il appeler Baudelaire le poète vierge ? Malgré le témoignage de Nadar et de Rops, deux intimes du poète qui se portent garants de sa vertu, cette affirmation semble bien invraisemblable. Evoquons seulement l'image de Sarah la Louchette qui, ainsi que le raconte Prarond, occupa quelque temps Baudelaire avant qu'il ne connût Jeanne Duval, et dont il n'aurait pas conservé « un souvenir clément ». On a supposé aussi que c'était à cause de l'inclémence de ce souvenir qu'il n'avait pas voulu, par délicatesse, accepter le don royal que Madame Sabatier lui faisait de ses charmes. Il préféra se ridiculiser presque (un homme qui se refuse à une femme est toujours ridicule, même vis-à-vis de lui-même) que d'infuser son venin à la très pure.

En tout cas l'œuvre de Baudelaire n'est pas l'œuvre d'un impuissant ; il existe même peu d'œuvres aussi viriles. Si la critique contemporaine s'inquiète de cette question de la virilité des écrivains, c'est qu'elle comprend obscurément son importance.

Quant à Mme Sabatier qui écrivait à Baudelaire, hésitant devant le don trop merveilleux : « je suis à toi, de corps, d'esprit, de cœur », était-elle vraiment telle que nous l'ont dépeinte les Goncourt, ces misogynes, comme une commère d'entrain trivial, bas, populacier, une « vivandière de Faunes » ? Il ne semble pas, car ces Faunes, dont elle aurait été la vivandière, sont Théophile Gautier, Clésinger... et beaucoup d'autres artistes délicats de

l'époque qui nous ont laissé d'elle une image plus aristocratique. M. Ernest Raynaud écrit : « Il faut bien avouer que Mme Sabatier a fourni à Clésinger l'idée de sa « Bacchante ». C'est en bacchante qu'il l'a vue et qu'il l'a traduite aux splendeurs du marbre. » D'abord ce n'est pas « la Bacchante » que Mme Sabatier inspira à Clésinger, mais « la Femme piquée par un serpent » ; ensuite cette Bacchante, dont je possède le modèle original, n'a jamais été exécutée ni taillée dans la splendeur du marbre. Quant à « la Femme piquée par un serpent », dont le corps, fixé dans la suprême crispation de l'amour, est vraiment un morceau royal, Théophile Gautier félicitait Clésinger à propos de cette statue d'avoir eu « cette hardiesse, inouïe dans le temps où nous vivons, d'exposer, sans aucun titre mythologique un chef-d'œuvre qui n'est ni une déesse, ni une nymphe, ni une dryade... mais tout bonnement une femme ». L'étonnement en fut si grand chez les critiques, que l'un d'eux, Gustave Planche, écrivit cette grosse bêtise (si souvent répétée depuis et même tout récemment dans le *Temps*), que l'œuvre avait été non modelée, mais moulée. Mais c'est bien Mme Sabatier, la Présidente, la Muse de Baudelaire, qui inspira Clésinger, et l'image qu'il nous a laissée d'elle justifie les merveilleux poèmes que Baudelaire lui dédia.

En tête des **Fleurs du Mal**, dans la collection des œuvres complètes, M. Jacques Crépet publie sur Baudelaire une étude biographique, très synthétiquement documentée, mais aussi d'un sens critique très sûr. Passionné de romantisme, cette « plus récente expression de la beauté », note M. Jacques Crépet, au sortir de Chénier qu'il avait aimé jusqu'à le pasticher, Baudelaire plongea dans l'océan verbal d'Hugo, puis s'éprit de Gautier au point qu'il devait bientôt s'en déclarer l'humble disciple. « Mais surtout il subit l'emprise de Pétrus Borel, à cause de sa truculente intensité, et de l'intransigeant Joseph de Maistre. »

Il y aurait, remarque M. Crépet, un bien curieux chapitre à écrire sur l'influence capitale que ces deux esprits si différents ont exercée sur Baudelaire. A Pétrus Borel il a dû une bonne partie du décor de son œuvre : les squelettes, les vampires, les fioles de poison, tous les accessoires ultra-romantiques, — puis encore « quelques-unes des idées qu'elle reflète le plus souvent, par exemple l'horreur de la monotone nature, la hantise de la destruction, la terreur de l'amour passion ». Mais, observe encore

M. Crépet, il semble qu'il en ait été impressionné, « pour son malheur, jusque dans la conduite de sa vie ».

Pétrus Borel, qui n'est plus qu'un nom dans l'histoire littéraire, fut de son vivant un des maîtres du romantisme, et des écrivains comme Gautier et Nerval — Baudelaire aussi — subirent son ascendant. M. Aristide Marie s'est demandé si l'heure n'était pas, venue de ressusciter **Pétrus Borel**, et il consacre tout un volume à la vie et à l'œuvre du *Lycanthrope*. En même temps, « La Force Française » réédite en éditions de luxe, reproduisant les gravures du temps, les **Rhapsodies** et **Champavert**, *contes immoraux*.

> De sa vindicte et de ses sarcasmes, écrit M. Aristide Marie, naîtra le légendaire antagonisme qui, pendant tout le siècle, armera les artistes contre le bourgeois et le philistin ; qui doit se prolonger sous l'ironie d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Villiers de l'Isle-Adam, puis sous le stigmate caricatural des Daumier, des Monnier, des Gavarni.

Faut-il encore, écrit M. Aristide Marie, voir un héritier de sa morgue irascible dans le capitaine de lettres que sera Barbey d'Aurevilly ? Et le Laurent Tailhade de *Pays du mufle*? Quoi qu'il en soit, on peut glaner dans les poèmes du Lycanthrope « une gerbe suffisante à la survie du poète ». Et quant à ses contes qu'il a cru immoraux, ils demeurent « le jaillissement pathétique d'un exceptionnel tempérament ». Il n'en reste pas moins que ce vampirisme littéraire, que Baudelaire emprunta peut-être au Lycanthrope, est sans doute ce qu'il y a de plus artificiel dans son œuvre.

M. Pierre Flottes, dans son livre sur **Baudelaire**, étudie aussi l'homme et le poète, et nous retrouvons dans cette étude les fantômes de Jeanne Duval et de Mme Sabatier. Il évoque les confidences que « celle qui est trop gaie » fit au poète, confessant qu'elle aussi connaissait les douleurs secrètes et les pleurs invisibles. Ce qui prouve qu'il y avait entre ces deux êtres une vraie concordance intime. On écrit : cette femme à qui Gautier écrivait des « porqueries » — mais Gautier lui-même, qui lui écrivait ces phrases libertines, n'était donc pas un être fin et sensible? et Baudelaire? C'est justement parce que Mme Sabatier était un être d'une sensualité puissante qu'elle avait une âme douloureuse de poète, et que Baudelaire se sentait attiré vers elle.

Mais, écrit M. Pierre Flotte, « M. Ernest Raynaud, luttant

contre l'évidence, affirme que cet « amour de tête » se termina par un procès-verbal de carence. Or, on lit dans la lettre du 31 août :

Manque absolu de pudeur.

. . . . . .

C'est pour cela que tu m'es encore plus chère.

. . . . . .

Il y a quelques jours, tu étais une divinité, te voilà une femme maintenant....

Quand j'emporte le parfum de vos bras et de vos cheveux, j'emporte aussi le désir d'y revenir. Et alors quelle insupportable obsession !

Ces textes, conclut M. Flottes, me paraissent clairs. Pourtant, on peut écrire avec M. Charles du Bois, qui consacre un chapitre de ses **Approximations** à Baudelaire :

Ce que Baudelaire réclame de l'amour, ce n'est pas tant la faveur de telle divinité particulière que la permanence du culte lui-même.

Vous êtes plus qu'une image rêvée et chère, écrit-il à Mme Sabatier, vous êtes *ma superstition*.

Et M. du Bois épilogue sur cette phrase d'Oscar Wilde : « Oui, un des grands secrets de la vie, c'est de guérir l'âme par les sens, puis les sens par l'âme », et il nous montre Baudelaire s'acheminant vers la renonciation totale et douce ». On trouvera encore dans ce volume des études subtiles sur Paul Valéry, le poète qui « mûrit ses inventions pour en faire des instincts », sur Marcel Proust :

Imaginez, dit-il, un Montaigne de nos jours à la recherche, comme l'ancien, du temps perdu, mais dans l'œuvre duquel les gens rencontré tiendraient la place des auteurs familiers grecs et latins...

Dans la collection « Les Hommes et les Idées », Mme Henriette Charasson consacre un petit livre à **Jules Tellier**, dont elle fait valoir la maîtrise du style et note ce goût de la mort qui apparente l'auteur des *Reliques* à l'auteur des *Complaintes*. Mais, écrit l'auteur, Tellier avait trop de goût, « de bon sens d'esprit » pour oser les coq-à-l'âne, les pitreries de Laforgue.... « L'idéal esthétique de Tellier était loin également de ces vers libérés, dépourvus de mélodie. » Hélas, ce sont surtout les vers de Tellier qui semblent, auprès des mélodies de Laforgue, une bien pauvre et vieillotte musique.

Ce qui fait la valeur poétique du vers libre, écrit M. G. Mee-

semaeker dans un petit volume sur **Jules Laforgue**, « c'est l'introduction du mouvement musical dans la poésie jusqu'alors soumise aux seules lois mélodiques de la rime et rythmiques du mètre ». Le vers libre donne au poète le moyen « d'introduire le mouvement, rapide ou lent suivant l'idée, l'émotion qu'il veut exprimer ». Il a fallu, conclut-il, les chefs-d'œuvre de Régnier, de Laforgue, de Vielé-Griffin, pour faire comprendre l'importance de la découverte.

A signaler du même auteur, en collaboration avec M. Ch. Guibier, une étude très compréhensive — d'ailleurs écrite en une atmosphère orientale — sur **Victor Segalen**, *l'homme et l'écrivain.*

Voici justement, précédée d'une notice documentée et émue par M. Jean-Aubry, le dernier livre posthume de Jules Laforgue : **Berlin**, *la Cour et la Ville*, dont des scrupules injustifiés avaient jusqu'à ce jour empêché la publication. On a l'impression qu'en écrivant ces souvenirs, Jules Laforgue s'est senti comme entraîné par le sentiment de reconnaissance qu'il gardait pour la famille impériale d'Allemagne.

Ce livre, d'une parfaite sincérité, nous révèle surtout le Laforgue de cette période de luxueux esclavage. Presque à chacune de ces pages, il nous dit son ennui de vivre et sa nostalgie de Paris : c'est ce même écho que l'on retrouve dans la correspondance de ce temps-là : « Je m'ennuie toujours et la ville de Berlin est de plus en plus assommante. » ... « Spleen, spleen. Comme la vie est vide, surtout ici ! » etc.

Voici, de Mme Louise Faure-Favier le troisième guide des voyages aériens **Paris-Lausanne** : A survoler tant de hauteurs immaculées, écrit-elle, « le cœur et l'esprit s'élèvent à leur tour. On comprend mieux le lyrisme des poètes qui ont chanté les paysages alpestres. Et cependant J.-J. Rousseau, lord Byron, Lamartine n'ont pas tout dit, puisqu'il n'ont pas dominé le chaos terrestre ». On attend le jeune poète qui ira chercher son inspiration dans les cieux, sans métaphore.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Georges Périn : *La Nuit brille*, Rieder. — Cécile Périn : *Les Ombres Heureuses*, Le « Divan ». — Fernand Dauphin : *Les Allégresses*, « le Divan ». — Albert Marchon : *Sous le signe de la vierge*, Garnier frères. — Charles

Boulley-Duparc : *Mais où sont les neiges d'Antan...* Garnier frères. — A.-P. Garnier : *Le jardin d'amour*, Garnier frères. — Paul Fort : *L'Arbre à Poèmes*, précédé d'une conférence d'André Fontainas sur l'Auteur des Ballades françaises, J. Povolozki. — Paul Fort : *La Ronde autour du monde*, Préface de Pierre Louys, Flammarion.

La Nuit Brille... partout, pour qui sait regarder, et s'éprendre, des rayons enchantés échappent des ténèbres et les démentent. Georges Périn n'est pas mort tout entier, un reflet de sa pensée diligente, de ses dilections demeure à jamais sur la terre et plane sur le souvenir de tous. Il ne se peut point qu'en vain il ait jadis évoqué *les Emois blottis*, ni que *la Lisière Blonde*, suivant *le chemin, l'air qui glisse*, il ait pu enfin célébrer, d'un amour d'extase et de pitié profonde, *les Fêtes dispersées*. Son âme était délicate, son art sensible, souple et précieux. Et maintenant *la Nuit brille* : « tout tremble », — « Transparence ! le ciel brisé se multiplie » ; ses « mille enchantements ne font qu'un seul plaisir ». Charme subtil de ce vers sans cesse brisé, suspendu, dont le rythme se précise et sinue à travers le frisson radieux de nos émois. Il procède par touches menues, impressionnistes certes, mais impressionnantes à l'égal des touches les plus heureuses de ces grands peintres à qui l'on songe, parce que nourries de matière pensée, et posées avec une maîtrise qui ne hasarde rien. Voici, au surplus, où devant le dessin d'après une estampe, méditant, il les rejoint :

> Reproduis-la doucement de ta main fidèle,
> L'herbe, à travers le filigrane de laquelle,
> Si l'on s'étend au ras du sol, on voit le monde.
> Dessine-la, jeune et fusante ; fais-la telle
> Que cette estampe japonaise nous la montre...
> Tu chantonnes. Ton herbe flotte. Ta main plane.
> Un grelot minuscule, on dirait, t'accompagne...
> Tu chantonnes... Ta feuille est d'un beau grain. Le jour
> Vient, paisible. La graminée au fin contour
> Se plie un peu. Il s'y perche une sauterelle...
> Et l'herbe va toucher une autre herbe, et s'y mêle,
> Et se balance... Elle est libre. Elle a mille sœurs...
> Qu'il soit comme un support aéré, ton bonheur !

Heure angoissante et douloureuse, où, après avoir fait au bonheur, quand il entra, l'accueil de cœurs simples qui n'exigent rien et qui s'enchantent du peu qu'il leur veut accorder après

avoir vécu, hélas! et souffert et pleuré, après avoir douté dans la tourmente d'eux-mêmes et des autres, ils sentent désormais «qu'ils ne souriront plus au bonheur qu'en tremblant». Mme Cécile Périn tente, cette heure trouble, de la retenir et de la fixer: elle se souvient avec tant de tendresse généreuse des heures enfuies, où le «bonheur était si pur, où le bonheur était si doux».

Il n'est pas, mon amour, de larmes puériles,
La cause n'est jamais petite des grands cris;
Et lorsque la douleur nous cerne et nous exile,
Rien n'est indifférent de ce qui nous meurtrit.

Elle revit alors et suscite les images du passé dont le sourire persiste dans le présent qui se résigne. Nous ne sommes point faits sans doute pour cet orgueil de nous épanouir au soleil immuable et resplendissant des amours qui jamais ne défaillent, du bonheur d'autant plus serein qu'à nul choc il ne se désagrège, qu'à nulle ombre il ne s'obscurcisse et ne diminue. Quelle fière aventure ce serait pourtant de tenter de s'y maintenir, en dépit des orages, dans cette atmosphère de clarté divine! Mais Mme Cécile Périn doucement se contente de joies, semble-t-il, aisées et frêlement intimes et familières. Elle entr'ouvre au reliquaire de son enfance un trésor délicieux de souvenirs accomplis; elle prépare avec la voix maternelle d'une sagesse limpide et chérissante l'enfant aux tristesses inévitables et aux fortes compensations de l'amour véritable et de la saine amitié. Mais déjà l'inéluctable fatalité s'est abattue. Est-ce vrai, et parmi **les Ombres Heureuses** de la demeure, n'est-il plus présent, celui qui en a été l'âme et l'animateur? Rien, à son cœur, à ses yeux, à sa pensée, au toucher de ses doigts ne retranche l'invisible présence, et c'est une effusion toute religieuse, à demi-voix, dans un abandon, ou plutôt un don encore plus complet et définitif de son être fervent et frissonnant, que cet aveu d'amour, de foi, d'impuissance désolée et de vivante communion, qu'elle élève, monument entre tous enviable et glorieux, à la mémoire de Georges Périn, le compagnon, l'ami, l'exemple, que les ombres lui ont ravi... N'eût-elle écrit que ce livre pathétique et humble, dirai-je presque, Mme Cécile Périn aurait droit à notre admiration et à notre respect; sa place est désignée pour cela aux côtés de la grande Marceline.

Une âme inquiète des reflets fugaces, des peines et des beautés,

des *jeux de l'âme et du monde* se donne d'abord à l'ivresse lumineuse des apparences. Ile heureuse, jeunesse, azur des mers éternellement claires, fumées du soir dans la montagne, souvenir limpide et regorgeant de l'Estérel, rencontre ambiguë et émue au fond d'un parc, est-ce le visage du bonheur, convient-il donc qu'on chante, cendres et illusions, au sein même du bonheur, les *Elégies du Bonheur ?* Ah, l'*Apprentissage de la Joie*, il est ailleurs, et assagit patiemment, avec lenteur ; c'est en soi-même, en soi, dans la Thébaïde de son cœur, dans l'indifférence à la Nature environnante qu'on se les conquiert, **les Allégresses** durables : se donner, aimer, comprendre, participer à la vie, à la joie, aux infortunes fiévreuses et jamais abattues de ceux qu'on chérit et qu'on admire. M. Fernand Dauphin aspire ainsi à plus de lumière intérieure, et ses visions, ses rêves, ses ardeurs s'expriment par la beauté de poèmes calmes, de sérénité franche et d'harmonie voluptueuse, tout veloutés d'éclats sourds, et accueillant des ombres larges et mollement parfumées. Parfois une négligence, un laisser aller du rythme ou une sécheresse de diction sans lyrisme détonne. J'arracherais avec plaisir de ce très beau recueil l'élégie intitulée *Jeunesse*, à cause de cette suite mal venue du dix-septième au vingt et unième vers, que ne rachètent que tout juste les autres à peine dignes de certains vers, qui, à d'autres pages, exultent ; le début de l'*Ode à l'Automne*, par exemple :

Vents, grandes orgues de novembre, à vos accords,
Jardin, parc, forêt, tout s'ébranle, se déchire,
Et j'ai senti passer ton souffle, et j'ai vu luire
Tes yeux trop clairs, tes yeux de folle en haillons d'or,
Automne !

Musique ample et fastueuse. Quel orgueil de frissons dans l'éclatement sonore d'une si vaste symphonie. Ou ce vers, si pénétrant de musique suave, où se lamente, on dirait, un ressouvenir de Racine, lorsque Hercule, excédé d'éternité et regrettant les amours défuntes et les anxiétés mêmes de la vie, tout tremblant encore d'évoquer les blanches mémoires d'Iole et de Déjanire, s'écrie, douloureux :

Que ne suis-je une cendre à vos cendres mêlée !

Par un livre si plein et beau, nettement présenté (ainsi que le livre de Mme Périn) par « le Divan », M. Fernand Dauphin se

situe au nombre des poètes qu'on écoute et dont on attend le développement avec curiosité, mais en toute confiance.

Les vers de M. Albert Marchon, pour irréprochables qu'ils s'avèrent, se forment sous ses doigts au gré de plus de volonté réfléchie que d'inspiration qu'on sente nécessaire.

Sous le signe de la Vierge, l'exilé songe à sa montagne et à sa mère, et son cœur se console en songeant à la terre laissée, la douce Provence, le Dauphiné plus âpre, le tombeau des ancêtres, le seuil de la maison, l'étude au vieux lycée de province. J'aurais peur que M. Marchon ne vît un blâme dans l'appréciation que j'émettrais en disant qu'il compose un peu ses poèmes à la manière de Delille et des versificateurs adroits du xviii[e] siècle. Non ! je sens ses qualités et les leurs ; il est un fin lettré, un humaniste des plus avertis, et tourne à son gré en vers français une élégie de Catulle. Cependant il montre plus de souci, dans sa version, d'élégance sans jamais se départir d'un respect sincère du sens général, — que d'exactitude minutieuse et de mouvement lyrique. Dans ses pièces originales, il en est de même. Sans doute il ne recourt pas à l'ennuyeuse, redontante et stérile périphrase, mais il développe un peu comme au collège, avec art et méthode, une pensée ou l'expression d'un sentiment, et sa correction absolue ne manque pas de demeurer froide. Ah, qu'il bouscule, s'il le faut, cette gaine et se donne. L'acquis ne lui fait pas défaut ; étrange dissociation des deux éléments dont se fond le poète : ou « la science et le métier sont négligés, ou le spontané a disparu... »

Un souffle d'enthousiasme, quelque chose de léger, de fluide et d'ardent transporte les vers de M. Charles Boulley-Duparc. Corrects aussi, en s'autorisant pourtant de rimer de singulier à pluriel, l'exemple de Moréas les guide sûrement. Mais une douce mélancolie voilée et pure, un tressaillement les fait vibrer d'une note personnelle, et le poète nouveau se demande à son tour, dernier venu, nón le moindre : **Mais où sont les Neiges d'Antan** ..?

L'occasion s'est présentée de louer les recueils, bien établis, de rythme et de pensée très précis, que signe et qu'édite si bien M. A.-P. Garnier. Celui-ci, **Le Jardin d'Amour**, se joint très délicatement à ceux qui l'ont précédé. Aussi naturel et souple amour de la nature, idylles et charmants tableaux d'intérieur,

foyer, amour conjugal, tendresse paternelle. Crainte et hardiesse de célébrer son propre bonheur, d'oser se dire pleinement heureux, et l'offrande « en guise d'adieu » à *la Muse* familière et vénérée est une effusion très pieuse à la fois et très sensible, qui sacre M. Garnier « harpeur », comme il dit, des plus diligents et poète de profond sentiment.

L'Arbre à Poèmes, un de plus dans la dense forêt des *Ballades françaises*, contient quelques-uns des poèmes les mieux chantants et les plus subtilement apparentés à la verve populaire que l'ingéniosité de Paul Fort ait inventés. De l'*Aveu sous la Tonnelle* jusqu'à ses *Amours Tourangelles* tout en ce livre nouveau est fait de charme impromptu, de grâce, d'ironie légère et de clarté. C'est Paul Fort toujours continué, Paul Fort qu'on aime, Paul Fort ami de la nature et des chants, Paul Fort qu'on admire, grand et délicieux poète.

Et voici, à présent, qu'un éditeur entreprend de nous les rendre toutes, ces palpitantes, ingénieuses et libres Ballades dans leur forme et leur classement définitifs.

Le premier tome en est intitulé : **La Ronde autour du monde**, par allusion à la simple et triomphale chanson populaire inventée par Paul Fort et que savent par cœur les grands et les petits. La belle préface de Pierre Louys à l'édition de 1897 s'y trouve reproduite, et les ballades de forme ingénue, familière, spontanée, naïve y acquièrent plus de force de s'y joindre et de s'y réunir. Le recueil désormais se subdivise en *Chansons, Premières Ballades, Un Livre d'Amour, Montagne, Forêt, Plaine et Mer, Paris sentimental, La Bohème du Cœur et les Romances d'un fou*, que l'ordre chronologique dispersait en des volumes divers selon l'ordre dans lequel Paul Fort les avait écrits. Le voici, maintenant, inchangeable, définitif.

ANDRÉ FONTAINAS.

PHILOSOPHIE

Bertrand Russell, *Le Mysticisme et la Logique*, traduit de l'anglais par Jean de Menasce, 1 vol., Payot. — G. Papini, *Le Crépuscule des philosophes*, traduction française de Mlle J. Bertrand, 1 vol., Chiron. — Ch. Andler, *Nietzche, sa vie et sa pensée*, t. IV : *Nietzsche et le transformisme intellectualiste*, la philosophie de sa période française, 1 vol., édition Bossard. — E. Lasbax : *La philosophie dans l'Afrique du Nord et l'Histoire de l'esprit africain*, 1 broch., Alcan. — B. Landry, *Duns Scot*, 1 vol. de la collection des Grands Philosophes, Alcan.

Le Mysticisme et la Logique, de M. Bertrand Russell,

que vient de traduire M. Jean de Menasce, ne prétend pas sans doute faire connaître au lecteur français l'œuvre aussi vaste qu'importante d'un des maîtres de la philosophie anglaise contemporaine, du penseur qui a peut-être le plus profondément renouvelé et élargi la logique. La préface annonce d'ailleurs la traduction prochaine d'autres ouvrages plus capitaux et résume succinctement la vie et les travaux de M. Bertrand Russell. (Pourquoi, par une surprenante et fâcheuse omission, évidemment volontaire, le traducteur y laisse-t-il ignorer l'attitude prise par son auteur au cours de la guerre, le scandale et les poursuites qu'elle a suscités en Angleterre ?) Mais les quatre courts essais rassemblés dans ce petit volume, de lecture claire et facile, donnent une idée exacte et vive des tendances principales du philosophe.

En quel sens M. Russell est-il mystique ? Assurément pas au sens qu'on donne le plus communément à ce mot. Si, comme il l'établit lui-même, l'élément essentiel de tout mysticisme est la subordination de l'intelligence réfléchie à l'intuition spontanée et si l'on y demande la révélation de la réalité véritable, non plus aux sens ou à la raison, mais à l'expérience entendue, dans l'acception pragmatiste et religieuse que W. James a vulgarisée, une telle attitude n'est point compatible avec la philosophie scientifique ; une des parties les plus intéressantes du livre de M. Russell est la vigoureuse critique qu'il dirige contre l'intuition bergsonienne ; l'intelligence lui paraît seule compétente pour aborder non seulement les problèmes spéciaux de la science, mais les problèmes généraux de la philosophie. Pourtant ce rigoureux logicien se sent attiré par l'aspect moral du mysticisme, qui consiste précisément à ses yeux à dédaigner la morale et à la dépasser : chez les plus grands représentants de la philosophie mystique, parmi lesquels il range assez arbitrairement Héraclite, Parménide, Platon, Spinoza et Hegel, comme au fond des hautes spéculations religieuses, il croit observer une attitude de hautain désintéressement devant les problèmes de l'action. Par là l'esprit mystique s'apparente à l'esprit scientifique et peut pénétrer la logique. Dans les hautes sphères de la pensée pure, les catégories du bien et du mal se dissipent comme un vain mirage ; on y contemple les choses et la vie sous l'aspect de l'éternité ; il n'y souffle qu'un air glacé et nul reflet des préoccupations humai-

nes n'en doit troubler la lucide sérénité. Ainsi l'âme du mysticisme se retrouve dans la logique qui est la philosophie même.

Thèse qui pourrait sembler à la fois presque évidente et fondée assez inutilement sur des rapprochements et des interprétations fragiles, si nous ne sentions qu'elle est surtout pour l'auteur un moyen de polémique. En se réclamant des mystiques pour affirmer le droit de la philosophie à l'impartialité et à l'absolu désintéressement, il s'attaque aux habitudes de la spéculation anglaise: il vise, d'un bout à l'autre de son livre, les évolutionnistes humanitaires de l'école de Spencer et les néo-hégéliens disciples de Bosanquet, peut-être aussi les pragmatistes à tendances apologétiques.

Le Crépuscule des Philosophes est le premier ouvrage philosophique, déjà vieux de plus de quinze ans, de M. Giovanni Papini, dont la brillante renommée a traversé les monts et qui est bien connu des lecteurs de cette revue ; toujours avec la même fougue véhémente, il a depuis passé par le roman, la poésie, l'esthétique, la politique pour aboutir à la religion avec sa récente *Histoire du Christ* ; mais c'est du pragmatisme qu'il est parti, du pragmatisme le plus paradoxal et le plus effréné et toute son œuvre en reste marquée ; c'est le pragmatisme qui inspire d'un bout à l'autre le petit livre dont Mlle Bertrand nous donne une traduction claire et vivante.

L'ouvrage, dont le titre rappelle intentionnellement et Nietzsche et Wagner, débute par une truculente préface. Le couteau entre les dents, M. Papini annonce que son livre est « un massacre, une boucherie, un abattoir public », qu'il « n'a voulu que détruire » et se libérer de la philosophie en « cognant au mur » ses représentants les meilleurs du siècle dernier. On s'attend donc à de véritables horreurs. Faut-il avouer qu'on est bientôt rassuré... ou déçu ? On trouve un livre plein de bon sens et qui n'enfonce à grand fracas que des portes déjà plus qu'entr'ouvertes. Sans doute, les critiques de M. Papini sont vives, ingénieuses, acérées ; il se plaît aux mots méchants, aux railleries parfois cruelles, parfois simplement un peu lourdes ; il ne pardonne point par exemple à Kant ni à Hegel la tranquillité bourgeoise de leur simple vie et il veut que la philosophie de Spencer, dont il rappelle les débuts modestes et les déboires comme ingénieur des chemins de fer, soit « l'œuvre patiente et laborieuse d'un méca-

nicien sans travail ». Mais, au fond, il n'est ni si féroce, ni si injuste qu'il croit ou veut l'être. Il reproche à Kant, en s'abritant parfois bien sagement derrière l'autorité de MM. Fonsegrive ou Ruyssen, ses noumènes, son apriori et son impératif catégorique; il signale la fragilité de la grande synthèse hégélienne, condamne la pauvreté abstraite et froide de la religion positiviste, refuse toute profondeur à la métaphysique de Spencer, toute unité à la pensée de Nietzsche. En vérité, cela ne fait plus, j'imagine, frémir personne et il ne suffit point d'attaquer ces illustres doctrines en leurs parties les plus vermoulues ou en leurs prétentions les plus manifestement illusoires pour leur retirer toute valeur profonde et pour effacer tout ce qui a passé d'elles dans l'esprit contemporain. Le livre est amusant, souvent spirituel, toujours superficiel; les coups sont quelquefois bien portés, mais ils ne sont point mortels.

Le grand ouvrage sur **Nietzsche, sa vie et sa pensée,** que M. Charles Andler a commencé à publier en 1920, auquel peut-être il a toujours songé, et dont la richesse, la précision, la maîtrise ne s'expliquent que par de longues années de patient et ardent labeur, atteint aujourd'hui son quatrième volume.

On sait la manière la plus habituelle de Nietzsche ; c'est celle dont il est dit, dans les *Pensées* de Pascal : « la manière d'écrire d'Epictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie... » C'est celle aussi qui laisse le plus grand besoin d'un guide pénétrant et sûr pour relier les fragments, raccorder la pensée, reconstituer l'homme. Il est bien peu de pages de Nietzsche qui ne frappent au plus vif de l'esprit et n'y gravent puissamment sa marque; mais l'obscurité fréquente, les contradictions au moins apparentes, la multiplicité des points de vue, l'outrance passionnée des haines et des admirations successives, troublent l'impression d'ensemble et font vaciller l'interprétation. C'est donc un précieux service que rendra ce commentaire enthousiaste et libre, où Nietzsche est expliqué selon les plus rigoureuses et scientifiques méthodes par un historien et un philosophe, et éclairé autant qu'il peut l'être.

La méthode et le style même de M. Andler conviennent à son auteur : sans nul pastiche, et tout simplement parce qu'il est pé-

nétré de l'œuvre qu'il interprète, il en garde, dans ses transcriptions, comme l'harmonie caractéristique ; le charme poignant de Nietzsche se sent encore à travers le commentaire. L'analyse de M. Andler est menue, insistante, tourmentée, ne fait grâce d'aucun repli et fouille toutes les profondeurs ; de précises petites touches se juxtaposent, se neutralisent ou se complètent, un peu fatigantes parfois pour l'œil qui en suit de près le détail compliqué, mais révélant, à la condition d'un recul suffisant, les nettes grandes lignes d'un ensemble solidement construit. La clarté est obtenue par la division de la vie et de la pensée de Nietzsche en périodes tranchées. M. Andler nous montre des Nietzsche successifs, se reliant les uns aux autres, se ressemblant comme des frères, mais cherchant dans les directions les plus opposées et sous les inspirations les plus contradictoires. Méthode qui serait sans doute dangereuse, ruineuse même, appliquée à tout autre, mais qui se justifie et se révèle efficace pour peindre les ressauts de cette âme toujours extrême et tourmentée.

Le Nietzsche que M. Andler nous montre aujourd'hui dans le *Transformisme intellectualiste*, c'est celui qui nous est peut-être le plus accessible et le plus sympathique, le Nietzsche de 1876 à 1882, détaché de Wagner et tourné vers la pensée française, l'auteur de *Humain, trop humain*, de l'*Aurore* et du *Gai savoir*, qui n'a plus qu'une dernière étape à franchir pour rencontrer Zarathoustra. C'est l'époque de la plus grande clarté relative, parce que l'effort proprement intellectuel y est le plus énergique et le plus épuré, et Nietzsche s'y sent tout près de la parfaite cohérence et de l'unité : M. Andler concède pourtant qu'il n'y atteint point. C'est de Lamarck qu'il s'inspire maintenant plus encore que de Schopenhauer pour envisager l'intelligence comme un instrument d'action, créé par la vie et par conséquent asservi à l'instinct ; mais en même temps que par là il fonde et prépare les critiques anti-intellectualistes et les rapetissements du pragmatisme, Nietzsche s'enthousiasme pour cette intelligence nette et lucide qui sort bien de la nature, mais peut et doit se retourner contre elle, pour la juger et non plus pour la servir, offrant ainsi à l'homme le moyen de se dépasser lui même et de renouveler l'art, la religion et la morale par la seule et absolue liberté de l'esprit.

La philosophie dans l'Afrique du Nord et l'histoire de l'esprit africain, de M. Emile Lasbax, n'est

qu'une brochure d'une cinquantaine de pages où l'auteur, avec la même ingéniosité aventureuse dont il avait fait preuve dans sa thèse récente sur *le Problème du Mal*, esquisse une brillante et peut-être fragile théorie, aux vastes horizons. Pour lui, les populations de l'Afrique du Nord, de la Tripolitaine au Maroc, ont une unité ethnique, un caractère, une âme persistante et reconnaissable à travers les siècles, que distingue un curieux et savoureux mélange de superstition et de rationalisme : la magie et la science, les démons et les Dieux y voisinent et font bon ménage. Un Apulée comme un Tertulien, et surtout un saint Augustin, reflètent pareillement dans leurs œuvres inégales cette dualité, cette sorte de Manichéisme, que M. Lasbax recherche et retrouve partout. Il semble penser que la paix gauloise, après avoir révélé à ces peuples leurs monuments et leur histoire, pourra, mieux encore que jadis la paix romaine, leur apporter la liaison dont ils sont par eux-mêmes incapables et faire refleurir, avec une civilisation, une philosophie dualiste originale, qui n'a pas dit encore tout son secret.

Le livre de M. Bernard Landry sur **Duns Scot** est un très estimable ouvrage de la *Collection des grands philosophes* de la librairie Alcan. L'auteur donne franchement et justement son ouvrage pour une pure « monographie », qui ne vise qu'à faire exactement connaître l'œuvre fameuse et ignorée du Docteur Subtil.

GEORGES BEAULAVON.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le centenaire de Pasteur. — Auguste Lumière : *Théorie colloïdale de la Biologie et de la Pathologie*, Bibliothèque de Synthèse scientifique, E. Chiron. — Pierre Boutroux : *Les Mathématiques*, Petite Bibliothèque de Culture générale, Albin Michel.

On fêtait ces jours derniers le centenaire de la naissance de **Pasteur**. Dans de nombreux discours, on s'est montré unanime à déclarer que ce chimiste de génie avait révolutionné complètement la biologie et la médecine. Ceci ne saurait être contesté. Mais peut être n'a-t-on pas laissé voir certaines conséquences de l'enseignement de Pasteur. Claude Bernard disait : il n'y a qu'une chimie ; Pasteur s'est efforcé d'établir une opposition essentielle entre la chimie de l'être vivant et la chimie du laboratoire. Claude

Bernard, un peu avant sa mort (en décembre 1878), confiait à ses fidèles auditeurs, que, selon lui, les fermentations pouvaient être réalisées en dehors des êtres vivants, alors que Pasteur affirmait le contraire. Claude Bernard rêvait de réaliser *in vitro* de nombreux phénomènes observés *in vivo* ; Pasteur, lui, peuplait d'êtres vivants minuscules l'air, l'eau, la terre, les corps des animaux et des plantes, notre propre corps... et les espaces cosmiques eux-mêmes ; il évoquait la puissance de la vie, en quelque sorte dominatrice du monde entier. Claude Bernard est mort prématurément, ayant encore beaucoup de choses à dire ; Pasteur a vécu suffisamment pour voir s'édifier l'admirable Institut qui porte son nom, et où on a réussi à dompter tant de maladies terribles. Si le plus grand savant est celui qui a rendu le plus de services à l'humanité, nul doute, Pasteur est celui-là. M. Paul Souday, dans un de ses articles du *Temps*, trouve qu'en raisonnant ainsi on se place à un point de vue un peu utilitaire. Mais Pasteur a d'autres titres de gloire, en particulier ses découvertes en chimie. Et à ce sujet, est-il bien certain que la médecine d'avant Pasteur, si elle avait évolué dans la voie tracée par les chimistes, n'aurait pas eu, elle aussi, ses victoires? Les méthodes pasteuriennes ont échoué jusqu'ici vis-à-vis de deux grands fléaux de l'humanité : la tuberculose et le cancer ; or, ceux-ci céderont peut-être demain devant des médications entrevues par les iatrochimistes. Pour ma part, je crois fermement que la médecine de l'avenir sera chimique, car la biologie, sur laquelle la médecine repose, est en train, suivant le rêve de Claude Bernard, de devenir chimique. J. Loeb a déjà réalisé la fécondation chimique des œufs ; avec des substances chimiques, iode, magnésium... on devient maître de bien des phénomènes de la vie.

Et voici que la question de la *génération spontanée*, qui semblait avoir reçu sa solution définitive de Pasteur, est soulevée à nouveau. Le *Mercure* lui a consacré son premier article de 1923. Certes, M. Antoine-Orliac a raison de se refuser à voir dans les imitations grossières des formes cellulaires et des formes végétales et animales par certaines figures de cristallisation un passage entre le monde inorganique et le monde vivant. Mais ce passage, on peut peut-être le trouver en considérant le monde des microbes dits invisibles, dont certains seraient des dimensions mêmes des molécules chimiques. D'autre part, on discute beaucoup au sujet

d'un phénomène très curieux : certaines races de microbes ont la propriété de secréter des substances destructives de ces races elles-mêmes, et cette propriété se transmet par contagion ; or, pour les uns l'agent de contagion est un infiniment petit vivant, un « bactériophage », pour les autres une substance chimique : et dans le débat, qui dure depuis plus de deux ans, on voit les disciples les plus éminents de Pasteur hésiter. Et voilà enfin que M. Auguste Lumière, dans un nouveau livre de la *Bibliothèque de synthèse scientifique* dirigée par M. Louis Rougier, **Théorie colloïdale de la Biologie et de la Pathologie**, — déclare :

Depuis les expériences de Pasteur, on nie formellement la possibilité de la génération spontanée, dans les conditions terrestres actuelles, mais les démonstrations qui ont été données de cette négation érigée en principe ne sont pas, à notre avis, absolument péremptoires.

Peut-on affirmer que le chauffage à 120° des milieux de culture ou leur filtration au travers de bougies en porcelaine à grain très serré ne détruisent pas « les arrangements élémentaires, sortes de colloïdes primitifs qui seraient les formes intermédiaires entre la matière inerte et la cellule »? Il est fort possible que les complexes inorganiques susceptibles de s'associer pour former l'élément vivant le plus élémentaire soient d'une extrême fragilité.

On le voit, la question de la génération spontanée est ouverte à nouveau.

M. Auguste Lumière, qui travaille dans des laboratoires richement outillés et avec toutes les ressources de la technique moderne, est un esprit hardi. J'ai déjà exposé ici sa théorie du vieillissement des colloïdes et ses applications à la médecine. Aujourd'hui cette théorie apparaît comme un ensemble bien ordonné susceptible de donner lieu à des considérations fort intéressantes de biologie générale. J'avoue que je viens de lire son nouveau livre avec un vif plaisir.

Dès la préface, M. Lumière constate l'ignorance des biologistes vis-à-vis d'une foule de problèmes essentiels, et attribue en partie cette ignorance au manque de curiosité de beaucoup de savants. Il en rend responsable l'enseignement classique, véritable *machine à décerveler*. Au lieu d'imposer à l'enfant un formidable effort de mémoire, il vaudrait mieux chercher à « élargir l'esprit

de méthode, de raisonnement, de clarté, d'ordre, d'observation, d'initiative, de rapidité, d'assimilation... »

Ce qui enraye encore l'évolution des sciences biologiques, c'est la spécialisation des savants dans les étroites limites de petits compartiments scientifiques étanches où ils demeurent prisonniers pendant leur existence, sans jamais pouvoir jeter un regard d'ensemble sur les événements naturels les plus divers dont le rapprochement et la comparaison peuvent seuls conduire à la découverte des lois générales.

M. Lumière montre combien les études sur l'évolution des colloïdes sont susceptibles de renouveler, entre autres, les problèmes de l'adaptation, de la croissance, de la sénilité et de la mort. Çà et là, il y a des calculs tout à fait impressionnants. Il fait voir comment une cellule unique finit par donner 60 à 100 trillions de cellules. Un protozoaire, après 40 bipartitions successives, donne lieu à des individus qui renferment moins d'un trillionnième de la substance de l'individu initial. L'apport des colloïdes nouveaux est si rapide et si considérable, que la participation des fragments ancestraux dans les néoformations finit par devenir négligeable. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des processus d'élimination des colloïdes les plus vieux? L'évolution fatale des colloïdes vers la floculation permet de comprendre cette loi rigoureuse de la nature qui veut que la cellule ne puisse vivre indéfiniment sans s'accroître, ni s'accroître indéfiniment sans se diviser. L'évolution vers la mort est elle-même fatale.

§

Il était question, plus haut, des préoccupations utilitaires chez les hommes de science. A ce sujet on lira avec intérêt l'avant-propos d'un ouvrage posthume de Pierre Boutroux, les **Mathématiques**. L'auteur, fils du philosophe, occupait depuis peu de temps la chaire d'histoire des sciences au Collège de France. Ce livre inaugure la *Petite Bibliothèque de Culture générale*; la mode est décidément aux « bibliothèques »; l'éditeur Albin Michel, encouragé sans doute par le succès qu'ont obtenu dans le monde des savants certaines de ses publications récentes, — les livres de Charles Derennes, celui de de Pomiane (voir mes chroniques antérieures), — a voulu lui aussi avoir une collection scientifique.

De tous temps, on s'est efforcé de prouver l'utilité des mathématiques et d'exposer les raisons qui les rendent désirables. Pierre Boutroux trouve cela « artificiel et misérable ».

Si nous estimons que la pensée pure ne vaut pas suffisamment par elle-même pour pouvoir se passer de légitimation, alors avouons franchement que nous entendons la subordonner à l'action.

Mais les savants peuvent-ils vivre de pensée pure ?

Au XVIe siècle, les professeurs, pour grossir leurs traitements, étaient obligés de se faire eux-mêmes solliciteurs. Dans une série de discours et de pétitions, les maîtres mathématiciens de l'époque s'évertuent à démontrer que leur enseignement n'est point indigne des subventions royales. Il n'est pas vrai, affirme Ramus, que le professeur de mathématiques soit un simple paresseux ; à la condition d'expurger sa science et d'associer la pratique à la théorie, il pourra devenir un homme utile. Monantheuil, collègue de Ramus au Collège Royal, s'efforce d'appliquer la mécanique à une foule de questions d'actualité : typographie, médecine, art militaire, art nautique, construction du Pont-Neuf, art d'atteler les bœufs et de placer les fardeaux sur les épaules des portefaix parisiens, détermination de la beauté des femmes d'après leurs proportions, etc., etc. Un demi-siècle après, le père Mersenne déplore que la plupart des hommes préfèrent l'argent à la science, et entreprend d'intéresser aux travaux des mathématiciens une société hostile ou indifférente. On trouve dans les mathématiques mêmes des leçons de morale et de religion. La morale n'a-t-elle pas pour objet l'harmonie de l'esprit ? Or, l'harmonie est une science mathématique... De nos jours, on a souvent tendance à présenter la théorie mathématique comme une auxiliaire de l'industrie. C'est à la technique assurément qu'actuellement va la faveur des masses.

M. Pierre Boutroux proteste. Il veut faire aimer les mathématiques pour elles-mêmes.

Le fait qu'une théorie puisse servir aujourd'hui ou demain à des fins pratiques a-t-il vraiment l'importance qu'on veut lui prêter ? En somme, une application technique n'offre jamais qu'un intérêt passager, car de nouveaux progrès techniques viendront quelque jour la démoder. Au contraire, une belle théorie mathématique s'impose pour des raisons qui gardent leur force éternellement.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

Poésie : *Intentions* : poème de M. J. de Maleyssie ; *Montparnasse* : élégie de M. Géo Charles ; *Rythme et Synthèse* : Baudelaire et le renouvellement de

la Poésie, par M. Gabriel Brunet. —*Clarté* : la Russie vue par Mme Kroupskaïa, la « dévouée compagne de Lénine » ; la nouvelle littérature russe, par M. Victor Serge ; Homais ; indivisibilité de l'esprit, malgré le communisme. — Naissance : *Gazette des Sept Arts*. — Mémento.

Intentions (décembre) publie sous ce titre : « Acomptes », qui porte bien la marque de ce temps, des poèmes de M. Jacques de Maleissye. Leur « modernisme » est curieux, parce que tout à fait intelligible. Le poète nous semble s'apparenter à M. Paul Morand, par un goût très vif pour les images concises et leur mise en ordre capricieuse. Est-elle un effet de raisonnement ? L'auteur la subordonne-t-elle au rythme de son poème ? Y a-t-il plus de volonté que de hasard dans l'élaboration de celui-ci ? Comment le démêler ? Aussi bien, on prend du plaisir à cette courte pièce. Il est possible que cet art-là se fane assez tôt. En tout cas, ces vers agréables, où il y a de la couleur et de l'esprit, témoignent fort heureusement d'une mode :

NÈGRE

Comme d'un fourneau d'argent,
Il tire de son banjo
Mille dagues, accords d'acier,
Afin d'assassiner
Les heures de nuit
Des bars où l'on frappe du pied.

Son visage est découpé
Dans un minuit sans lune
Que crèvent à chaque sourire
Les fantômes d'ivoire de ses dents.
Sa main est un étang de stout
Où dorment des pétales de roses
Et son chant un crépuscule d'octobre,
Gonflé de vierges mortes.
Son rythme, dicté par d'autres longitudes,
A l'arythmie des pouls d'intoxiqués
Et monte Et tombe Et monte Et tombe
Et monte Et tombe Et monte Et tombe
Comme un scenic railway sonore,
Pendant que dansent
Les habits noirs des élégances
Sous d'invisibles cocotiers.

Montparnasse (1er janvier) nous offre, dans sa page de

poèmes, une pièce-type d'inspiration sportive. M. Géo Charles en est l'auteur. Il constate d'abord : sa première strophe, si on l'imprimait sans envoi à la ligne, ferait figure d'un simple fait divers de journal. Ensuite, c'est la notation d'une atmosphère, la solitude d'un lieu destiné aux assemblées populaires. L'émotion discrète du poète devient communicative déjà. Elle s'exprime enfin, s'élève, jaillit d'une image justement observée ; et l'antithèse, — la vieille, l'immortelle antithèse du père Hugo, — couronne, d'un noble chapiteau, le poème parfaitement composé de M. Géo Charles :

UNE ÉLÉGIE POUR LES COUREURS CYCLISTES

(*Songerie matinale au vélodrome*)

Sur l'anneau de bois où brillaient
des reflets d'eau
s'est tué en course hier
le champion du monde des stayers.

Le matin luit peu à travers les vitres sales
pas un entraîneur chanteur
pas un coureur.

La piste gît
comme une couronne mortuaire.
Lui, est étendu, raide et pur,
dans une chambrette
une femme et un enfant pleurent.

Au clou est accroché
son maillot tricolore
triste et souillé comme un pendu.

Nombre de poètes nouveaux regardent et ils notent en langage bref, plutôt qu'ils ne tirent de la méditation la substance de leurs œuvres ou n'y tendent à des effets d'harmonie et de rythme. Ils sont, en somme, beaucoup plus proches d'un Coppée ou d'un Albert Mérat, — moins le travail d'orfèvrerie en honneur chez les parnassiens, — que de l'art achevé, cérébral et plastique, de M. Paul Valéry par exemple.

Nous assistons manifestement, aujourd'hui, à une paresse de la pensée, à la plus décevante application du principe de l'effort moindre. Ce sont des impromptus élaborés au petit bonheur. Même réussis, ils ne valent pas plus que, naguère, une des bonnes nouvelles à la main d'Aurélien Scholl où le trait final, quand

il était heureux, d'une chronique de feu Henry Fouquier dont l'atticisme attaquait, dans la presse parisienne, tout ce et tous ceux qu'aimaient nos enthousiastes vingt ans.

Cependant, il est de jeunes critiques pour traiter encore de tels sujets : « Baudelaire et le renouvellement de la Poésie ». Cet excellent article a paru dans **Rythme et Synthèse** (janvier). M. Gabriel Brunet y déclare que « l'esprit scientifique et l'esprit mystique sont les deux pôles de l'esprit humain ».

L'esprit mystique veut percer les apparences. Il se demande ce que signifient les phénomènes. Il cherche à les interpréter comme signes de réalités cachées. De même que nos gestes sont l'expression de notre invisible esprit, les phénomènes traduisent pour le mystique des activités profondes et directrices. Tous les faits gagnent alors une signification inouïe.

On voit immédiatement la valeur poétique d'une pareille attitude. Ce que les poètes symbolistes considéraient comme le frisson poétique, c'était en réalité le passage de l'âme sur le plan mystique. L'Océan vague et immense des forces cachées et pressenties sous les apparences venant ébranler notre âme de tout son infini, c'est peut-être cela que les symbolistes nommaient état poétique. L'esprit mystique se fait toujours sa place dans les sociétés, déterminant souvent de profonds courants dont on saisit difficilement l'origine. Chassés de tous les domaines au XIXe siècle, il fit irruption dans la poésie et l'approfondit de la hantise du mystère. On comprend mal la période symboliste si l'on néglige ce point de vue.

Phénomène d'ailleurs bien naturel et parfaitement explicable ! Dans une société religieuse comme celle du XVIIe siècle, l'art ne présente aucun caractère mystique, — et la poésie se meurt doucement. Au XIXe siècle, où les religions se voient abandonnées par beaucoup d'esprits méditatifs, l'art en général et la poésie en particulier tendent à devenir le refuge des besoins mystiques.

« Le mystique procède par intuition », remarque aussi M. G. Brunet. Que nous sommes loin, en hauteur, de nos impressionnistes actuels satisfaits du croquis que leur inspirent un joueur de banjo ou un champion de la pédale ! Il est consolant que le monde intérieur existe encore pour quelques-uns et qu'à un délicat pince-sans-rire de la qualité d'Apollinaire, un nouveau critique prête tout de même moins d'importance qu'à Charles Baudelaire. *Les Fleurs du Mal* et les poèmes en prose, par ce qu'ils apportèrent à Mallarmé, ont produit les richesses innombrables

du Symbolisme, vaste cycle ouvert par Laforgue, MM. Gustave Kahn, Maeterlinck, Henri de Régnier, F. Vielé-Griffin, et que MM. Paul Fort et Paul Valéry ont accru de leurs belles œuvres.

M. Gabriel Brunet termine par ces lignes :

La poésie devra joindre en elle tout le pouvoir de suggestion de la musique à celui des arts plastiques. Mais le mot n'est-il pas, en un sens, plus riche que la musique et la plastique ? Ne porte t-il pas toutes les sensations possibles : parfums, sensations gustatives, sensations tactiles ? C'est donc avec les mots que l'artiste pourra donner la plus forte somme de sensations, toutes les sensations ne devant d'ailleurs être exprimées que pour leur valeur de traductions du monde spirituel. La poésie requerra ainsi le plus haut pouvoir de suggestion de l'invisible par le tangible. En définitive, la poésie se ramènera à ceci : à l'aide de mots choisis pour leur valeur de sensations, susciter l'infini du monde spirituel !

§

Clarté (20 décembre) « commémore la révolution bolchévique ». Ce numéro jette une farouche lumière sur les événements qui, depuis cinq ans, agitent la Russie. Il débute par une page où Lénine, le 8 octobre 1917, donnait ses conseils de « spectateur » aux révolutionnaires, et il se ferme sur l'envoi d'une collaboratrice que la revue présente en ces termes à ses lecteurs :

N. Kroupskaïa, la dévouée compagne de Lénine, qui s'est consacrée au œuvres d'enseignement, d'hygiène, de protection de la mère et de l'enfant, nous envoie ce message que, par une touchante intention, elle a rédigé elle-même en français.

Mme Kroupskaïa estime que nul pays n'aurait survécu aux secousses qui ont bouleversé le sien. Elle écrit ensuite :

Le pays a totalement changé d'aspect. Comme la charrue travaille une terre en friche, les événements ont labouré notre pays agricole. Dans les plus lointains villages, les nouvelles idées révolutionnaires ont pénétré. Pendant les années 1917, 1918, 1919, les ouvriers, les paysans, les soldats se sont montrés à toute heure disposés à écouter les orateurs dans les meetings. Actuellement, les réunions sont moins fréquentées, mais les ouvriers se pressent aux cours du soir, dans les écoles d'adultes, etc. Dans le courant de l'année dernière, le chiffre des auditeurs des écoles d'adultes à Pétrograd a augmenté de plus du double. Comme une terre aride a soif de pluie, le pays est avide de savoir. Pour édifier une existence nouvelle, il faut savoir s'y prendre — et tout le monde, chez nous, veut apprendre, veut étudier. En Russie, l'ouvrier a mis de

côté son fusil et il a pris le livre; il étudie. Armé par la science, il sera mille fois plus fort. Mais sa révolution de novembre et les cinq années qui suivirent, il ne les oubliera jamais.

Qui peut dire la part de l'illusion généreuse dans le tableau que nous venons de lire? Le numéro suivant de la même revue (1er janvier) contient une «Chronique de la vie intellectuelle en Russie», de M. Victor Serge. L'auteur y parle d'une « résistance intellectuelle » à la révolution. Il dénonce la « tour d'ivoire » comme un refuge contre-révolutionnaire et fait grief au poète Kouzmine, par exemple, de borner « son labeur à traduire Henri de Régnier ». Trotski, critique littéraire, juge les œuvres, « du point de vue marxiste révolutionnaire ». S'il attaque « l'*Epopée* anthroposophique d'André Biély », cette attaque, dit M. Victor Serge

nous vaut ainsi un terrible et beau chapitre qui est un des plus empoignants. L'indignation du révolutionnaire devant ceux qui, pendant que les peuples transforment le monde, s'absorbent dans la contemplation de leur *moi*, l'a dicté.

Sur « la littérature nouvelle », M. Victor Serge nous apporte des nouvelles intéressantes, « russes, au premier chef, libérés des influences étrangères, revenus aux sources de l'originalité populaires », tels sont les nouveaux écrivains russes.

Ils usent d'une langue « enrichie par le parler du village, de l'usine, de la steppe ».

Souvent, ils apparaissent tout à fait dans la ligne de Dostoïevski et de Tolstoï, c'est-à-dire du grand idéalisme russe. Mais que pensent-ils de la révolution? Tous, dans leurs autobiographies, écrivent avec un orgueil un peu enfantin qu'ils ont été plus ou moins fusillés par les Blancs, les Rouges ou les deux, emprisonnés, typhiques, soldats, conférenciers errants, agitateurs, affamés, transis, héroïques, ainsi que tout le peuple russe (c'est banal). De là, leur trempe, leur âme nouvelle. Ils ne se sont pas formés dans les cénacles et les thés de cinq heures, Dieu merci! Ils doivent tout à la révolution et le sentent. Ils l'acceptent, la suivent, mais n'affirment que leur amour de la Russie nouvelle; c'est chez eux un néo-nationalisme, preuve d'une certaine incompréhension de la révolution. Sur le communisme, ils se gardent bien de porter un jugement. « Ma révolution est finie »! s'exclame C. Fédine. Sa révolution! On plaint ce piètre révolutionnaire. La révolution, ils la dépeignent dans son train-train quotidien avec une vérité quelquefois atroce. Imaginons Flaubert décrivant un village français pendant la période jacobine. L'œuvre serait vraie. Donnerait-elle toute la vérité? Il est des

choses essentielles qu'on n'aperçoit que d'un peu haut, en voyant au-dessus et au delà du gros bourg où pérore Homais.

Il est d'une fort plaisante ironie que M. Victor Serge ait nommé Homais. Le plus illustre de tous les pharmaciens n'est grotesque, de par la volonté de Flaubert, que par l'excès de son sectarisme. Il va de soi que l'esprit de finesse est d'une application impossible sous un régime autoritaire qui interdit la discussion de ses actes. Et il faut bien le reconnaître : le communisme pourra tout mettre en commun, sauf ce qui relève de l'esprit. Cela ne saurait se partager qu'entre gens qui en possèdent. Il en faut avoir, pour en recevoir utilement.

§

Gazette des Sept Arts (15 décembre) vient de paraître, sous la direction de M. Canudo (12, rue du 4-septembre, à Paris). Elle est née « de ce besoin : CONSTRUIRE ». Les sept arts qu'elle entend servir sont : architecture, peinture, sculpture, musique, poésie, danse, cinégraphie.

L'heure des tâtonnements destructeurs, si nécessaires et si salutaires, avaît déjà cessé avant la guerre. La Gazette d'Art *Montjoie !* qui demeure auprès de tous les esprits cultivés comme le miroir total de l'effort artistique d'avant-guerre, avait adopté une autre devise : *donner une direction à l'élite.*

Elle n'a plus la ressource de s'obstiner à adorer ces dernières idoles. L'esprit de la guerre, fait de violence et de négation, continue à tout balayer, se prolongeant dans les âmes après avoir courbé les corps.

Mais il ne s'agit plus de détruire. Il ne s'agit plus de mutiler le gros arbre pourri des traditions bien établies — dans tous les arts.

Il s'agit, *dans tous les arts*, de désigner le nouvel arbre de la science du Bien et du Mal et de composer autour de lui les rondes nouvelles de la joie esthétique. IL S'AGIT DE CONSTRUIRE.

Le premier article est de M. Paul Painlevé : « La Science et le Cinéma ». On trouve dans ce numéro un « fragment inédit autographe » de M. Maurice Ravel, « frontispice musical pour le poème du Vardar S. P. 503 de Canudo » ; des vers de M. G. Cocteau ; une conférence de M. Léon Moussinac sur l'art du cinéma. MM. F. Divoire, Lucien Wahl, Denys Amiel, Louis Mandin, René Blum, P. Prud'ho, L. Chenoy, etc., ont collaboré au fascicule initial de la nouvelle Revue. Périodicité non définie.

§

MÉMENTO. — *Revue des Deux Mondes* (15 décembre) commence « La

Geôle », un nouveau roman de M. Paul Bourget, sur l'hérédité du suicide. — (1er janvier) la suite des impressions de Chine, très remarquables, de M. Abel Bonnard. — « Les Académies de Province au travail », par M. C. M.-Savarit.

La pensée bretonne (décembre) continue par « La Bretagne féodale », l'« Essai sur l'histoire bretonne » de son directeur, M. Yves Le Fevre.

La Revue Universelle (1er janvier). Première partie, très vigoureuse, d'un style très sûr, de « La Brière », le nouveau roman de M. A. de Chateaubriant. — M. Jacques Maritain : « Luther ou l'avènement du moi ».

Choses de Théâtre (décembre) : M. A Beaunier : « Chamailleries ». — « Antoine », par M. Georges Delaquys. — « De quelques parades », par M. Legrand-Chabrier.

La Revue de l'Epoque (décembre) : « Le grand XIXe siècle », par M. G. Sauvebois. — « Vacances », poème de M. A. Spire. — Prologue de la « Tragédie n° 3 », de M. Canudo. — « Foire », poème de M. Loys Labèque. — Un bel essai de M. Robert Lévy sur « Thomas Morus, utopiste ».

L'Opinion (29 décembre) : M. Lucien Romier : « Les industriels veulent-ils un roi ? » — « Les amours de Lancelot du Lac », par M. Jacques Boulenger.

L'Action nationale (décembre) : Réponses de MM. A. Girault et Ch. Régismanset à l'enquête : « Le futur régime douanier des Colonies ».

La Mouette (janvier) : « Baudelaire à Honfleur », par M. Ch.-Th. Féret.

La Revue de Genève (décembre) : « André Gide », par M. F. Bertaux. — « Français et Allemands peuvent-ils se comprendre ? » question posée par M. Ernst-Robert Curtius, écrivain allemand, qui conclut ainsi :

Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu qu'une entente est chose impossible entre l'Allemagne et la France. L'entente est peut-être l'unique *modus vivendi* qui ne soit pas possible entre les deux nations. Il faut davantage ou moins : amitié ou inimitié. Cela peut paraître osé, mais je crois que cela répond à la vérité psychologique. Ou bien faisons disparaître la méfiance et devenons alliés, ou bien, sans continuer à voiler artificiellement cette méfiance qui empoisonne nos rapports, avouons que nous sommes des adversaires et que nous le resterons. *Tertium non datur.*

L'Aloès (décembre)) : M. Georges Doublet y publie une relation très curieuse du retour de l'île d'Elbe, par le marquis de Candolle, consul de Louis XVIII à Nice.

Revue hebdomadaire (30 décembre) : « Les revues de fin d'année », par M. Franc-Nohain. — Poésies de M. J. Ochsé. — « Les maîtres de la jeune littérature », conclusion de cette enquête ouverte par MM. H. Rambaud et P. Varillon.

La Revue de France (1er janvier) : « Le renouveau de la thaumaturgie », par M. le Dr H. Piéron. — Pierre de Ronsard », par M. de Nolhac. — « La main-d'œuvre étrangère », par M. G. Tallet.

La Revue de Paris (1er janvier) : « Le Conseil du Printemps », prose de Mme de Noailles. — « L'empereur au nez coupé », par M. Ch. Diehl. — « Le rôle des femmes », par M. Abel Bonnard.

Revue Mondiale (1er janvier) : « Pasteur », par M. S. Jacquet. — M. G.-A. Masson : « Les idées de Fernand Divoire ». — Omar Khayamm : « Le Potier », poème.

Le Correspondant (25 décembre) : « Les sources de l'inspiration dans Lamartine », par M. Claudius Grillet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Gustave Geffroy : *Claude Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, un vol. in-4°, Crès. — Exposition Julio Gonzalès, au Caméléon.

Gustave Geffroy publie sur **Claude Monet** un livre fort bien composé, dont les chapitres alternent, présentant la biographie, la critique, l'histoire anecdotique, le document utile sur l'artiste, sa mise en place dans son temps, parmi ses émules, ses admirateurs, ses détracteurs, avec une notation très sérieuse du sillage qu'il a tracé. C'est un livre qui vient à son heure, au moment où la peinture d'école, de procédé, la peinture d'après le musée, la copie habilement dérivée et triturée pare son nez académique des plus séduisants masques de nouveauté.

L'impressionnisme est encore attaqué par des esprits qui n'en veulent comprendre ni la base, ni le rôle historique, ni les transformations, et s'obstinent à ne considérer que comme des esquisses heureuses des œuvres qui fixent la complexité de la lumière, en y opposant leurs *tableaux*, compositions sans rigueur, exécutées arbitrairement dans des atmosphères factices. Il existe d'ailleurs, pour aider ces adeptes de l'art classique à créer un malentendu, une peinture d'école, claire et vide, qui n'a emprunté de l'impressionnisme que son aspect extérieur, et aussi quelques post-impressionnistes pour n'avoir conservé de l'impressionnisme que des procédés de facture, sans en garder l'ardent esprit de recherche, paraissent monotones dans leurs efforts, pourtant consciencieux. D'ailleurs Claude Monet n'est plus discuté depuis longtemps et ses plus grands détracteurs ne vont qu'à le représenter, lui et les autres grands impressionnistes, que comme des

exceptions heureuses, des artistes dont l'originalité s'est admirablement exprimée, mais qu'il serait dangereux de suivre.

« Le mot impressionniste couvre une évolution esthétique très diverse variée par l'individualité de ses promoteurs et le développement particulier de leurs théories et de leurs talents propres, mais commandée par trois soucis primordiaux : accorder à la lumière une importance jusque-là méconnue (Geffroy dit très bien : « Le soleil luisait pour tout le monde sauf en peinture »), dessiner d'après la nature et non d'après le musée, rejeter les sujets banalisés ou conventionnels pour ouvrir les yeux à la vie et la peindre. Cela impliquait le renversement des doctrines admises jusqu'alors dans l'ordonnance des tableaux et leur couleur générale ; cela déplace les valeurs et met au premier plan, parmi les qualités du peintre, la fraîcheur de la vision, l'intelligence de la transcription. Il ne s'agit plus de changer de maître, de passer de la convention italienne à la convention flamande, de rejoindre telle ou telle école ancienne qui a été à la remorque de telle autre. La nature et l'homme moderne, la ville, sa mobilité accrue, son décor renouvelé exigent une transcription plus flexible et plus vivante. La formuler, c'est l'œuvre de l'impressionnisme. »

Ces lignes écrites au début d'un article sur Raffaelli peuvent commencer un article sur Monet, comme sur Pissaro. Evidemment il ne faut pas voir dans l'impressionnisme un bloc : tous les impressionnistes ne poursuivent pas exactement les mêmes buts. Ils agissent sur des plans différents. Ils ne sont pas tous arrivés à l'art, à la même heure. Manet, Degas sont leurs anciens. Monet ne vint pas des mêmes origines, mais la ligne générale de leur volonté d'art est la même : voir avec leurs yeux et traduire ce que leurs yeux voient.

On a dit qu'ils sont des réalistes! Si l'on veut! La gamme de leurs sujets les y mène, le désir de traduire exactement une vision exacte les y convie. Courbet n'est pas sans avoir exercé sur eux une influence, que corroborent leurs amitiés de lettres. Ce sont des réalistes qu'ils vont rencontrer pour les défendre. Ils écouteront Duranty qui les écoute, qui traduit leur désir de lumière, il tâche de les expliquer à un public qui n'admet encore qu'à peine Millet et Rousseau, Duranty entre même en lutte pour eux contre l'école de 1830.

Il oppose le désir du paysagiste romantique (c'est-à-dire des

peintres qui ont vécu en pleine période romantique) de dramatiser le paysage, à la franche exécution des impressionnistes. Ici le critique va plus loin que les peintres. Car la dilection de Corot, qui garde du paysage mythologique sa jolie figuration de dryades dansantes, est la marque de presque tous ces jeunes peintres, et qui trouvons-nous aimé et admiré dans les premières lettres de Monet? Troyon! Oui, ils sont réalistes, mais ils n'ont point la haine de l'imagination. Cézanne a pensé à une grande œuvre décorative d'après le *Roland furieux*, et notez que Fantin-Latour comptait dans leur groupe qui montrait aux *Refusés* sa Féerie souriante et dorée. Il est vrai que l'impressionnisme va se préciser en deux courants principaux. Transcription de la nature avec Monet, Pissarro, Guillaumin, Gauguin et, plus tard, étude de la vie de la grande ville, Manet, Degas, Raffaelli, non que souvent le peintre ne sorte de sa gamme préférée, en heureuses incursions sur l'autre terrain. Sans doute, ils sont réalistes, et peut-être même avec fièvre. Il faut tenir pour exactes les extases du peintre Lantier au carreau des Halles, devant le pittoresque du Ventre de Paris et des desservants de son culte. Comment en pourrait-il être autrement, d'autant que la peinture idéologique qu'ils aiment dans Delacroix, où elle brille d'une vie libre, intelligente, variée, s'est aveulie sous les élèves d'Ingres, de Delaroche au dessin de la boîte à bonbons, se fait de chic, sans modèle, si simplement, chez certains plus consciencieux, mais moins lettrés et moins artistes, elle n'est qu'une présentation de modèles déguisés, un carnaval de l'idée. Cette peinture idéologique et décorative a d'ailleurs des malheurs. Ses meilleurs représentants lui manquent soudainement. Chassériau meurt jeune, Beaulieu s'arrête, l'art de Gustave Moreau s'exile vers les légendes et les représente en un miroir éblouissant, mais sans commentaire qui les fasse comprendre à un public à la fois un peu interdit et vaguement charmé. Les Impressionnistes, d'ailleurs, n'ont point été justes vis-à-vis des Préraphaélites, que peut-être leur ami Whistler leur a fait mal connaître. En art, ceci cache toujours cela. La prestigieuse virtuosité de Whistler, et son amour de l'impression rare dans la vérité de la nature, ne peut comprendre l'hagiographie ou la nature d'émotion un peut prédicante de Watts ou Hunt. Dans la lutte contre les officiels, peintres de Judith, de Thamar, de Césars ou de patriarches bibliques, les impressionnistes en sont

venus à se rallier aux idées de Courbet sur la peinture littéraire, à celles de leurs amis naturalistes, et Manet a dit de Degas : « Il peignait encore une Sémiramis, quand j'en étais à découvrir le modernisme », mais Degas a peint une Sémiramis dont le faire le relie à Chassériau, donc à Delacroix. Ses scènes de ballet gardent l'impression d'une recherche de féerie au moins autant que d'une curiosité de la présentation rare qu'ont révélée les Japonais. Sans doute est-il heureux qu'il se soit de plus en plus astreint à traduire autour de lui le caractère, à appliquer au moderne ses recherches du modelé exact, d'évocation par la vérité, sa puissance de structure.

Citer les noms des impressionnistes de la première heure, ce n'est pas énumérer les satellites d'un grand astre, ni dénombrer les défenseurs d'une idée unique ; c'est indiquer de multiples tendances, des réalisations magnifiques et diverses et complètes de ce droit de voir bien et de traduire toute la lumière et tout le caractère d'une scène de vie, d'un modèle, d'un paysage. Geffroy nous fait souvenir de la beauté des images féminines de Monet, de la *Dame à la robe verte*, de la *Japonaise*, des figures du *Déjeuner*. Mais n'avons-nous pas vu scintiller, dans l'œuvre de Corot, le charme d'admirables portraits ? Ce qui demeure de ces luttes vaines, où, peut-être, avec une conviction réelle, les défenseurs du procédé d'école luttent contre les novateurs au nom d'une tradition que leur esprit borné veut fixer à leur date, contre un courant dont leurs doigts ne peuvent empêcher de jaillir les ondes lumineuses, c'est que de grands artistes n'aient pu réaliser tous leurs rêves. L'opposition de l'Institut et des pouvoirs publics a privé les impressionnistes des grandes pages décoratives dans les palais nationaux ; elle les a cantonnés dans Paris et sa banlieue et à la côte normande jusqu'au jour où Monet découvrit la Hollande, la Norvège, Bordighera, où Renoir et Lebourg découvrirent le paysage d'Alger, où Gauguin révéla la beauté des îles lointaines.

Malgré qu'on ne l'ait point appelé aux travaux de grande décoration architecturale, l'impressionisme laisse une féerie multiple, car, à chaque pas, à sa porte, l'homme est entouré de merveilles, s'il sait les voir. Les impressionnistes, dit Geffroy, ont découvert le soleil, n'ont-ils pas découvert aussi le bleuissement de la lumière dans un appartement, les rutilances des fleurs, les subtilités roses de la brume ? Claude Monet est de ceux qui ont pu réaliser

des séries et de grandes œuvres descriptives; sa gloire en étincellera plus complète d'avoir pu, sur le tard, s'exprimer si noblement. Son art est-il, comme le craint Geffroy, si prestigieusement original que, peut être, il ne peut offrir un point de départ à un jeune génie ? La féerie de la lumière est infinie. On la croyait résumée par Corot quand les impressionnistes la découvrirent. Seurat lui donne, après Monet, de nouvelles irradiations. Pourquoi, demain, une sensibilité fraîche ne renouvellerait-elle pas notre vision, dans la même ligne de vérité prodigue ? D'ailleurs, ce n'est point la lettre de l'art d'un grand peintre qui importe, c'est son esprit. Rien de moins rembranesque d'aspect que Fantin, nul n'a plus médité l'intimité de Rembrandt, et le faste coloré de Delacroix n'est-il pour rien dans la fête de couleurs qu'allume, sur les eaux et dans les ciels, un Monet ?

§

Au Caméléon, exposition d'œuvres de **Julio Gonzalès** : le clavier de l'artiste est vaste, il est excellent sculpteur, bon orfèvre, peintre de valeur. Sans doute, ce qu'il y a dans cette œuvre de plus captivant, ce sont ces masques, effigies gracieuses de jeunes femmes, aspects joufflus et vrais d'enfants. La peinture se tient dans une gamme un peu sombre, mais le vigoureux et gracieux modelé d'un nu de femme, le geste très habilement saisi d'une cueilleuse de pommes, dénotent chez Gonzalès une belle application à la peinture de ses qualités de sculptures. Les bijoux de Gonzalès, bagues ou colliers, plaisent par d'élégantes proportions et la netteté d'un style joliment ornemental.

GUSTAVE KAHN.

L'ART A L'ÉTRANGER

L'Exposition d'art soviétique à Berlin. — Le gouvernement des Soviets a effectué sa rentrée officielle dans le monde artistique en exposant, à la galerie van Diemen, à Berlin, plusieurs centaines de toiles, œuvres d'artistes demeurés en Russie pendant la révolution. Faite au profit des enfants affamés de la Volga, cette manifestation nous renseigne autant qu'on peut le désirer sur le mouvement actuel, car toutes les tendances y sont représentées et exprimées librement, puisqu'on peut y voir, aussi bien que les œuvres des peintres appréciés jadis à la cour des Tsars, celles des nihilistes, suprématistes, matiéristes, — à dé-

faut d'autre, j'emploie ce mot pour désigner les artistes qui s'attachent surtout à la recherche de la matière, — constructeurs, dernières manifestations esthétiques de Pétrograd et de Moscou.

A dire vrai, il n'y a pas grande originalité dans toutes ces œuvres. Qu'on le veuille ou non, il faut bien reconnaître que c'est de chez nous que vient la lumière. Sauf l'expressionnisme, qui est allemand, et le futurisme, qui est italien, c'est à notre remorque que se mettent les écoles étrangères. Chez les unes nous trouvons d'abord l'influence du groupe de 1830, de l'école de Barbizon : Corot, Rousseau, Millet; ensuite celle de l'impressionnisme : Monet, Sisley, Pissarro, enfin celle de Cézanne, puis des cubistes, des futuristes, des expressionnistes et des dadaïstes. Il semble que la Russie ait été un immense miroir où se réfléchissaient les divers courants de l'Europe. Pouvait-il en être autrement?

Sans pousser les choses aussi loin que Taine, qui accordait tant d'importance au milieu et aux circonstances qui présidaient à l'éclosion de l'œuvre d'art, peut-on considérer comme normal un effort artistique se produisant dans des conditions matérielles telles que la Russie les a connues en ces dernières années? Malgré que le gouvernement des Soviets ait fait, assure-t-on, l'impossible pour protéger les artistes, ceux-ci, malgré tout, avaient faim, avaient froid, vivaient au milieu des ruines, soucieux du lendemain, angoissés pour leurs proches, complètement isolés du reste du monde. Malgré la sincérité de leur effort, ce qui restait vivace en eux était la vision de ce qu'ils avaient vu avant les années terribles. C'est sur elle qu'ils vivaient, c'est à elle qu'ils pensaient sans cesse, c'est elle qu'ils traduisaient avec ce mélange de mysticisme et de puérilité qui nous les rend si chers.

M. Sterenberg, organisateur de l'exposition berlinoise, avait classé les œuvres des exposants dans un ordre quasi chronologique. Dans les premières salles étaient groupées les toiles des peintres de l'ancien régime, et on n'y trouvait que des œuvres très sages : paysages traditionnels, scènes de la vie russe d'Archipow faites en vue d'intéresser le peuple à la peinture, scènes et paysages de Sinezubow où un parti pris nettement primitiviste s'allie à une moderne sensibilité. Ensuite venaient les cézanniens avec Lentulow, Maschkow, Kuprin, Kontschalowsky, puis Falk, mi-cézannien, mi-cubiste, dont l'évolution fut à peu près sem-

blable à celle de Gleize, Baranow, franchement cubiste, et les expressionnistes représentés par Bramhl et Kaufmann.

Le mouvement dadaïste n'a eu que peu d'adeptes en Russie. L'esprit slave est trop rêveur et trop mystérieux pour l'avoir pu comprendre. Dès avant la révolution, il avait avorté, faisant place à d'autres manifestations qui, si elles ne s'accordent pas absolument avec notre notion de l'esthétique, n'en excitent pas moins notre curiosité.

Les *nihilistes*, tels Kaminsky, faisant table rase de ce qui a été fait jusqu'ici, tendent à renouveler la peinture en ne présentant que des formes géométriques pures, estimant que les bases de l'art doivent être scientifiques et que l'on doit partir des formes simples pour aboutir aux formes compliquées.

Tendant à l'absolu, les *suprématistes*, avec Maleverstsch et Rodschenko, ne peignent leurs figures géométriques, — une seule par toile répétée plusieurs fois, — qu'en noir et en blanc.

Les *matiéristes*, — Sterenberg, — représentent des objets usuels formant presque des natures-mortes, avec la plus grande fidélité et s'appliquent surtout à la technique de la peinture : recherche de pâtes lisses ou rugueuses posées par touches larges ou étroites, mises tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Nous touchons presque ici au tactilisme, si cher à Marinetti. Enfin viennent les *constructeurs* qui, de l'avis de M. Sterenberg lui-même, sont complètement incompréhensibles pour nous autres, Français. Voici la description d'une de leurs œuvres, prise au hasard : un cylindre de cuivre transpercé par une lardoire, surmontée d'une boule en fer-blanc à laquelle s'accroche un ressort à boudin. C'est tout ce que j'en puis dire.

A la suite de ces œuvres d'un intérêt inégal, une salle a été réservée aux travaux des élèves de l'école des Beaux-Arts de Moscou, dirigée par le S. Sterenberg. Il est presque superflu d'affirmer qu'on ne saurait les confondre avec ceux des élèves de la rue Bonaparte !

Dans leur désir de complète liberté, si naïf, si fou et si touchant, les maîtres russes ont bousculé toutes les règles admises, pour en établir d'autres complètement nouvelles. Seront-elles plus fécondes ? Je ne saurais l'assurer.

Désormais, quand un élève arrive à l'école, on lui fait apprendre la technique de tous les maîtres : de Rubens et de Cézanne,

de Léonard de Vinci et de Manet, de Fra Angelico et d'Henri Matisse, de Rembrandt et du douanier Rousseau, sans compter les impressionnistes, les cubistes, les dadaïstes, etc. Peut-on espérer que, dans un tel labyrinthe, le néophyte saura découvrir sa voie ? Jusqu'ici on n'a pu en acquérir la certitude.

Si ces différents mouvements nous paraissent tant soit peu puérils, nous sommes vivement intéressés par un petit croquis d'Altmann représentant Lénine au travail. Malgré tout ce qu'on a pu dire, tant sur sa politique que sur sa vie privée, on ne peut s'empêcher d'être séduit par son front ample, son menton volontaire, ce masque à la fois intelligent et primitif.

Avec les costumes de théâtres et les maquettes de décors destinés au Kamerthéâtre de Moscou, faites, les unes par Westhin, les autres, par Exter, nous retrouvons l'enchantement des ballets russes. Enfin les porcelaines et faïences possèdent les belles qualités de l'art populaire russe : formes simples et pratiques, couleurs somptueuses et chaudes harmonies.

Toutes ces œuvres, dit-on, viendront prochainement à Paris. Si bizarres, si déconcertantes qu'elles nous paraissent, accueillons-les avec sympathie.

MARIE DORMOY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La question des cartes d'entrée dans les musées et palais nationaux et celle de l'ouverture des salles du Louvre. — La vente du collier de Mme Thiers. — Le legs Bonnat au Musée du Louvre et au Musée de Bayonne. — Le fisc ennemi des musées. — Le legs Marcel Bing et le legs de la baronne Salomon de Rothschild au Musée du Louvre. — Nouvelle installation des pastels de La Tour au Musée du Louvre. — Le *Portrait de Pasteur* par Edelfelt au Musée du Luxembourg. — Le nouveau président du Conseil des musées nationaux. — Un bienfaiteur de nos musées : M. Jacques Zoubaloff. — Mémento bibliographique.

De divers côtés des plaintes nous arrivent dont on nous prie de nous faire l'écho. C'est d'abord au sujet du retard vraiment exagéré mis par l'administration des Beaux-Arts à la délivrance des **cartes d'entrée gratuite dans les Musées et Palais nationaux** que la loi de finances, instituant une taxe d'entrée, avait prévues pour les artistes, élèves des grandes écoles, historiens d'art, etc., en vue de faciliter leurs études. Depuis sept mois que la taxe a été établie, aucune de ces cartes d'exemption n'a encore été délivrée ; et l'on en devine bien la raison :

c'est que, comme toujours en matière administrative, on a commencé par nommer une commission chargée de dresser la liste des ayants droit et que la lenteur est la loi sainte de la bureaucratie. Pendant ce temps, les travailleurs se voient interdire l'entrée des collections nationales ; la chose est arrivée il y a un mois à un historien d'art éminent, membre de l'Académie des Inscriptions, — M. Théodore Reinach, pour ne pas le nommer, — malgré la présentation de sa médaille de membre de l'Institut. Il est vrai que l'administration des Beaux-Arts délivre des laisser-passer provisoires à ceux qui en font la demande en justifiant des titres qu'ils ont à cette faveur ; mais pour cela encore il faut s'armer de patience (l'un de nos confrères du *Mercure*, écrivain d'art professionnel, attend encore une réponse à la demande qu'il a formulée il y a plusieurs mois). Heureusement, la bienveillance du directeur des Musées nationaux et de son aimable secrétaire M. Vernes essaie de remédier à cette inertie en distribuant séance tenante à ceux qu'ils savent y avoir doit des laisser-passer valables pour le Louvre, mais là s'arrête leur pouvoir. Nous nous associons donc, pour notre modeste part, au vœu formulé par l'Académie des Inscriptions à la suite de l'aventure narrée plus haut et demandons respectueusement à M. Paul Léon de vouloir bien presser les travaux de la commission placée sous ses ordres.

Une autre réclamation, que nous avons déjà formulée, porte sur les obstacles mis à la visite des diverses salles du Louvre, qui ne sont ouvertes qu'à tour de rôle, et sur les pertes de temps et les débours supplémentaires qui en résultent. Le public est très reconnaissant à la Direction des Musées nationaux d'avoir, depuis deux mois, rouvert le Louvre le mardi matin, mais il souhaite que ce beau geste s'étende et s'amplifie et que, notamment, on lui permette la visite de toutes les salles du vieux Louvre avant midi. C'est là, paraît-il, une question de finances : le ministre l'a déclaré à la Chambre lors de la récente discussion du budget des Beaux-Arts : il faudrait davantage de gardiens ; or les difficultés financières actuelles ne le permettent pas ; « d'autre part la loi de huit heures et le fait qu'une partie du personnel est composée de mutilés empêchent de demander aux agents un effort supplémentaire. » Mais, sans voter de nouveaux crédits, la Chambre et le Sénat ne pourraient-ils décider qu'une partie des recettes provenant des entrées dans les musées nationaux — et dont l'importance, nous l'avons dit, a

dépassé tous les espoirs, — pourra être consacrée à l'accroissement du personnel des surveillants ? Il est inadmissible, et vraiment scandaleux, que le public, qui paie maintenant pour visiter le Louvre, se voie interdit durant les meilleures heures de la journée l'accès de la plus grande partie du musée et, puisqu'il ne peut déjeuner sur place, comme cela se fait au British Museum, soit obligé de payer une seconde fois pour visiter les salles dont l'entrée lui a été consignée le matin. En attendant qu'on puisse augmenter le nombre des gardiens, ne pourrait-on, au moins, délivrer au public des tickets valables pour la journée entière ?

Le Louvre va d'ailleurs trouver un supplément de ressources dans une opération annoncée depuis un certain temps la **vente du collier de perles de Mme Thiers** que le public pouvait admirer parmi les objets provenant du cabinet du célèbre homme d'Etat. Moins encore que cette réunion encombrante de copies des peintures ou sculptures préférées de M. Thiers ces 145 perles étaient à leur place dans un musée d'art, et du moment que les souvenirs historiques attachés aux joyaux de la couronne de France n'ont pas sauvé ceux-ci de la dispersion, il n'y avait aucune raison de conserver dans l'ancien palais de nos rois, parmi les chefs d'œuvre de l'esprit humain, cette banale parure de la bourgeoise épouse d'un ancien président de la République. Et il faut souhaiter qu'après cela on débarrasse le Louvre de l'ensemble hétéroclite, où ne figure aucune œuvre originale, qu'est la collection Thiers : les richesses du Louvre, qui s'accroissent sans cesse, sont trop à l'étroit pour qu'on continue à occuper deux salles avec cet amas inutile où les services de porcelaine modernes voisinent avec les bronzes de Barbedienne.

Combien plus précieux est le legs que le regretté **Léon Bonnat**, — amateur autrement averti et délicat, — a fait à nos Musées nationaux, — dont le Conseil, comme on sait, l'avait élu son président, — en même temps qu'au Musée de Bayonne, constitué uniquement de ses dons et sans cesse enrichi par lui durant sa vie ! Tandis que le portrait de sa mère par lui-même, une de ses œuvres les plus sincères, non encore entachée des formules de métier qui avaient fini par banaliser tous ses portraits, ira au Luxembourg, le Louvre reçoit toute une série de merveilleux dessins qui s'ajouteront à tous ceux que le maître lui avait donnés précédemment et parmi lesquels on n'a pas oublié le recueil de dessins

de Rembrandt offert en 1919 (1). Ce sont : deux albums de croquis de Millet ; les portraits de M. et Mme Leblanc par Ingres, qu'on a admirés dans maintes expositions ; une aquarelle de Dürer représentant des casques, et un portrait d'homme par le même, daté de 1520 ; une étude d'homme nu par Holbein ; un *Christ mort* par Rogier van de Weyden ; un *Saint Sébastien* par le Pérugin ; des *Guerriers nus combattant*, par Raphaël, et une étude de corps d'enfant par Léonard. Toutes les autres œuvres d'art qui ornaient l'hôtel de la rue Bassano, parmi lesquelles plus de mille dessins merveilleux de Dürer, Holbein, Raphaël, Léonard de Vinci, Rembrandt, Watteau, Ingres, etc., et y compris la belle peinture de Puvis de Chavannes, *Doux Pays*, placée dans l'escalier, iront au Musée de Bayonne. Mais, pour éviter à celui-ci des frais de succession qui eussent été très onéreux (on a calculé qu'une collection valant un million léguée à un musée n'y pourrait entrer qu'au prix d'une taxe de 373.260 francs), le maître a usé d'un subterfuge et a institué les Musées nationaux, exempts par la loi de toute taxe successorale, légataires universels, à charge par eux de mettre en dépôt à Bayonne les œuvres qu'on vient de mentionner. Et à ce propos les journaux (2) se sont élevés avec raison contre les dispositions d'une loi qui, grevant d'un impôt les générosités à l'égard de nos musées provinciaux, entrave leur développement et fait ainsi du fisc leur ennemi. Souhaitons que le Parlement s'en inquiète, lui aussi, et revise ces textes fâcheux.

En attendant qu'elle nous montre ces derniers témoignages de l'affectueuse générosité de Léon Bonnat, la conservation du Louvre vient d'exposer dans la salle Denon, réservée comme on sait à ces exhibitions temporaires, une série d'œuvres léguées par l'antiquaire amateur **Marcel Bing**, fils de ce S. Bing, dont on n'a pas oublié la curieuse physionomie, connaisseur et collectionneur érudit d'œuvres d'art d'Extrême-Orient et introducteur chez nous de ce qu'il avait baptisé « l'art nouveau ». Deux peintures et un bronze chinois, huit pastels ou dessins de Degas, un buste de Rude, constituent ce legs. Les trois œuvres chinoises sont de premier ordre : le vase en bronze, verdi par les siècles (il date du IIIe ou IIe siècle avant notre ère et a fait partie jadis des collections

(1) *Mercure de France*, 1er juillet 1919, p. 541.

(2) Lire notamment l'article de M. Guillaume Janneau dans la *Renaissance* du 21 octobre 1922.

impériales), couvert d'un décor de grecques, est une admirable pièce, d'une simplicité et d'une pureté de forme exquises. De même, le *Portrait du prêtre Tsang-fong*, peint sur soie par un artiste de l'époque des Song (xe-xiie siècles) et provenant d'un temple, est, par la noblesse du style, la grandeur sobre de la composition, la savante simplicité et l'accent incisif du dessin, un chef-d'œuvre digne d'être comparé à cet autre *Portrait de prêtre* de l'école japonaise du xiiie siècle légué au Louvre par Mme Gillot et qui est le joyau de nos collections d'Extrême-Orient. Moins hiératique et moins sobre, mais d'une très belle allure décorative et d'une délicate harmonie de tons, est l'autre peinture, datant de l'époque des Yuan (xiiie-xive siècles) : une *Déesse Kouan-Yin* (déesse de la pitié) signée de l'artiste Tsang-tseu-kung. — Les dessins de Degas, choisis par les exécuteurs testamentaires du défunt, MM. Raymond Kœchlin et Gaston Migeon, dans la nombreuse série que possédait Marcel Bing, représentent de la façon la plus significative le talent de Degas sous ses divers aspects : études de femmes ou de cavaliers, tantôt fines et précises, faisant songer aux crayons d'Ingres, mais dépassant infiniment ceux-ci en souplesse, en délicatesse et en sensibilité, tantôt plus vigoureusement et plus largement tracées, mais d'un trait extrêmement sûr, comme la *Femme nouant les brides de son chapeau*. Un très joli buste en plâtre de jeune fille, par Rude, complète ce bel exemple.

Enfin, l'on a installé dans une salle (ouverte au public depuis le 16 janvier) contiguë à la salle d'orfèvrerie religieuse du legs Adolphe de Rothschild, et où se trouvaient autrefois les objets d'art musulman, les pièces choisies par le Louvre dans les collections récemment léguées à l'Etat par la **baronne Salomon de Rothschild** (1). Ce sont en majeure partie des céramiques hispano-moresques, des majoliques italiennes de la Renaissance et des verreries de Venise émaillées, à quoi s'ajoutent une remarquable série de dix émaux de Limoges du xvie siècle représentant des scènes de l'*Enéide*, des armes ou armures orientales, des lampes de mosquée arabes, quelques meubles du xviiie siècle avec quantité de tabatières et de bonbonnières en or, en onyx ou en jade décorées d'émaux et de pierreries ou ornées de miniatures, et trois peintures : un petit *Portrait d'homme* attribué à

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1922, p. 792.

Rembrandt, l'esquisse d'un plafond par Pierre, et un beau *Paysage crépusculaire* de Théodore Rousseau. Après avoir été exposées là un certain temps, toutes ces œuvres seront incorporées aux divers départements dont elles relèvent.

D'autre part, les célèbres **pastels de La Tour de Saint-Quentin** ont reçu une nouvelle installation dans deux salles faisant suite à celles de la collection Chauchard (1). Désireux de les mettre en valeur, le dévoué président de l'École de dessin de Saint Quentin, M. Elie Fleury, a fait procéder à un aménagement basé sur des recherches scientifiques d'éclairage qui a permis la suppression presque complète des reflets sur les glaces protégeant ces précieux pastels. Nous ne critiquerons qu'un seul détail de cette nouvelle présentation : la façon dont on a exposé le charmant portrait de *Mlle Fel*. Voulant lui donner, à juste titre, la place d'honneur, on l'a accroché au-dessus du portrait de La Tour qui occupe le centre du panneau du fond de la première salle, mais, de ce fait, bien trop haut pour qu'on puisse jouir comme on voudrait de son charme délicat. Il suffirait d'intervertir les deux cadres pour que tout fût parfait ; La Tour dominerait l'ensemble de ses œuvres, et le gracieux visage de Mlle Fel ne perdrait plus rien de son attrait délicieux.

Au **Musée du Luxembourg** les fêtes du centenaire de Pasteur ont valu une bonne aubaine : le célèbre portrait du grand savant dans son laboratoire par Edelfelt, daté de 1886, et popularisé par la gravure, mais presque invisible du fait que l'État l'avait confié à la Faculté des Sciences, est incorporé maintenant à nos collections publiques. Après avoir été exposé pendant une quinzaine de jours dans la salle d'honneur du Luxembourg, il a pris place dans l'annexe du Jeu de Paume, réservée, comme on sait, aux productions des écoles étrangères.

Ne quittons pas nos musées nationaux sans enregistrer deux bonnes nouvelles : l'élection comme président du Conseil de ces musées, en remplacement du regretté Léon Bonnat, de **M. Raymond Koechlin**, déjà vice-président de Conseil et président de la Société des Amis du Louvre, et la collation de la nationa-

(1) Ils sont visibles tous les jours, sauf le mercredi. — Ils ont été remplacés dans les salles qu'ils occupaient auparavant par les tableaux de l'école anglaise qui, autrefois, au sortir des salles du mobilier, précédaient la série des peintures du XIXe siècle.

lité française au généreux bienfaiteur, déjà si Français de cœur, qu'est **M. Jacques Zoubaloff**. Aucun de ceux qui s'intéressent à l'art n'ignore la valeur de M. Raymond Koechlin : érudit historien (ses travaux, entre autres, sur les ivoires, auxquels s'ajoutera prochainement le *corpus* général de ces objets d'art, font autorité universellement, et il a écrit en collaboration avec M. J.-J. Marquet de Vasselot un livre sur la sculpture dans la Champagne méridionale au XVIe siècle qui est une des contributions les plus précieuses et les plus pénétrantes à l'histoire de notre art national), amateur aussi versé dans la connaissance de l'art d'Extrême-Orient que dans celle de l'art moderne, nul mieux que lui, par la largeur et la sûreté de sa culture artistique, n'était capable — et infiniment mieux que l'homme politique qu'on avait songé à lui opposer — de présider les délibérations auxquelles est soumis l'enrichissement de nos collections nationales. On lui a adjoint comme vice-président M. Maurice Fenaille, dont nous avons loué souvent ici le goût avisé et la générosité à l'égard de nos musées.

Quant à M. Zoubaloff, nos lecteurs sont bien familiarisés avec son nom : combien de fois n'avons-nous pas eu l'occasion de célébrer ici ses libéralités ! Il est impossible de les rappeler toutes; mais, pour ne parler que des plus importantes, qu'on se souvienne de l'ensemble magnifique des cinquante-six sculptures et quarante-deux peintures de Barye, de l'*Intérieur de la cathédrale de Sens* de Corot, de la *Vénus anadyomène* de Chassériau, donnés par lui avec une bonne grâce simple comme si ç'eût été la chose la plus naturelle. Et le Musée des Arts décoratifs, le Petit Palais, le Musée Galliera n'ont pas été moins comblés. Il est bien d'avoir songé à témoigner officiellement à ce bienfaiteur généreux la reconnaissance du pays.

Mémento. — Nous sommes heureux d'avoir à annoncer la publication de deux nouveaux catalogues ayant trait au Musée du Louvre : *Catalogue sommaire des marbres antiques* (in-18, IX-184 p., av. 2 plans et 64 planches) et *Catalogue de la donation Félix Doistau : Miniatures du* XVIIIe *et* XIXe *siècles* (in-18, XIII-99 p., av. 39 planches). Le premier est dû au savant conservateur du département des antiquités grecques et romaines, M. Etienne Michon, et est une refonte du catalogue précédent, publié en 1896. Mis au courant des acquisitions récentes, il donne la description succincte, avec l'indication de la provenance, de toutes les

œuvres exposées, dans l'ordre où elles se trouvent placées — de sorte que le catalogue est en même temps un guide des plus pratiques — et la suppression de la nomenclature des œuvres non exposées a permis de donner — compensation qui sera très appréciée — une série de 64 planches en photogravure reproduisant les pièces les plus importantes.

Plus détaillé — le sujet étant moins vaste, car il ne s'agit que de 169 numéros au lieu de plusieurs milliers — est le catalogue des miniatures de la collection Doistau. Il a été rédigé par M. Louis Demonts, conservateur adjoint du département des peintures et dessins, avec l'érudition et la conscience minutieuse qui distinguent tous ses travaux : précédé d'une bibliographie très précieuse de tous les ouvrages écrits sur la matière, il apporte sur chaque pièce, avec une biographie succincte de son auteur, une description de l'œuvre, suivie de la mention des expositions et des ventes où elle a figuré, et les plus jolies de ces miniatures, par Aubry, Bourgeois, Caplet, Chasselat, Dumont, Fragonard, Guérin, Hall, Hoin, Lagrenée, Lawrence, Le Guay, Lemoine, Mosnier, Périn, etc., sont reproduites hors texte en d'excellentes photogravures.

Signalons, en outre, l'apparition récente d'un nouveau volume — le neuvième — de l'excellent et si utile *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles* (*école française*) dressé par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel et dont la guerre avait interrompu la publication. Cet ouvrage, extrêmement précieux pour les travailleurs, est, rappelons-le, la nomenclature, avec description détaillée, de tous les dessins que renferment les portefeuilles du Louvre et de Versailles, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, et est accompagné de la reproduction de *toutes les pièces*. — Ce neuvième volume (Paris, éd. A. Morancé ; in-4, 133 p. à 2 col. avec 524 reprod.; 60 fr.) s'étend de Hippolyte Lecomte à François Mazois et comprend notamment les dessins dus, en plus de ces deux artistes, aux peintres Pierre Legros, François le Moyne, Lépicié, Leprince, Lespinasse (auteur d'intéressantes vues du Paris de son temps), Eustache Le Sueur (avec de nombreuses études préparatoires pour sa série de la *Vie de saint Bruno*), Liotard, J.-B. Massé (dessins pour les gravures d'après les peintures de Charles Le Brun à la Grande Galerie de Versailles), etc., au total 524 dessins reproduits en petites, mais excellentes phototypies, qui permettent d'en apprécier tous les détails, même les plus délicats.

Enfin, nous recommandons non moins chaleureusement aux historiens d'art un ouvrage documentaire du même genre ; *Répertoire de peintures grecques et romaines* (Paris, édit. E. Leroux ; in-8, VIII-427 p. avec 2720 fig. ; 45 fr.) dressé par l'infatigable érudit qu'est M. Salomon Reinach, à qui l'on devait déjà, dans le même ordre d'idées, le

Répertoire de la statuaire grecque et romaine, le *Répertoire des vases grecs* et le *Répertoire de peintures du Moyen âge et de la Renaissance*, si appréciés de tous les travailleurs. Le nouvel ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui est le complément des deux premiers de ceux que nous venons de citer : on y trouvera, dessinés au trait comme dans ces volumes, la majeure partie des peintures dues aux artistes grecs (y compris ceux des périodes crétoise et mycénienne) et aux artistes romains, à l'exception des peintures de vases (déjà publiées précédemment), des peintures de l'époque chrétienne, des peintures sur verre ou sur parchemin et des broderies coptes. Les 2.720 sujets qui restent et qu'il nous montre, reproduits par la plume extrêmement consciencieuse de Mlle J. Évrard, sont présentés par sujets : Zeus, Athéna, Aphrodite, Dionysos, Hêraklès et autres dieux ou héros, *L'Odyssée*, *L'Énéide*, les sujets historiques, la vie agricole ou urbaine, etc, etc., et leurs légendes, au bas des pages, sont accompagnées de l'indication des écrits dont ces peintures ont été l'objet.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Amédée Boinet : *La Cathédrale d'Amiens*, Laurens. — Jean Vallery-Radot : *La Cathédrale de Bayeux*, id. — Fred. Boissonnas : *Berne*, Edit. Boissonnas, à Genève. — Raoul Toscan : *La Charité-sur-Loire*, Robert Thoreau, à la Charité. — Auguste Rodin, *Les Cathédrales gothiques*, Colin.

La Cathédrale d'Amiens, dont nous parle M. Amédée Boinet, est un des plus beaux édifices de France et qui a bien failli avoir le sort de la cathédrale de Reims au cours de la dernière guerre, car elle s'est trouvée de même sous le canon de l'ennemi, et il fallu en retirer hâtivement les précieux vitraux, qui ont bien dû souffrir de ce déménagement forcé. Toutefois ils risquèrent moins qu'à demeurer en place avec les explosions des projectiles de l'ennemi. — La Cathédrale d'Amiens est surtout réputée pour la beauté de sa nef, si haute qu'on en peut découvrir la toiture entre les tours occidentales, derrière la petite galerie de faîte de la façade ; puis c'est la richesse architecturale et iconographique de toute l'église qui mérite d'être étudiée ; les tombes en cuivre des deux évêques qui couvrent le sol, à l'entrée de la grande nef; les très beaux reliefs décorant le transept, les tombeaux et tableaux sculptés du tour du chœur ; les stalles admirables qui en garnissent l'intérieur, etc... La statuaire de la grande façade d'Amiens, et surtout des portes, vaut également

pour son abondauce, sa beauté décorative, et c'est là que se trouve, au portail central, une admirable figure de Christ bénissant, de même qu'à la porte du transept nord, la délicieuse statue dite de la Vierge dorée. — Cette façade du transept offre d'ailleurs une autre curiosité : la rose qui surmonte la porte est entourée d'une « roue de la fortune » avec des personnages montant d'un côté et descendant de l'autre, comme au transept de l'église Saint-Etienne de Beauvais. Quant à « l'ange pleureur », qui se trouve derrière le chœur et sur lequel s'extasient tous les badauds, c'est surtout une niaiserie. On peut pleurer sur un mort, en effet, mais pas sur un crâne ou des ossements qui ne rappellent rien de la forme vivante.

Il faut d'ailleurs regretter que, de coutume, on arrive à la cathédrale d'Amiens, en quittant la gare, par le côté de l'édifice le moins avantageux, alors que venant de la ville basse, des canaux, et débouchant sur le parvis, on en découvre le majestueux ensemble. Du côté de la rue de Noyon, de la rue des Trois-Cailloux on arrive au transept et au bas-côté sud, et c'est presque une déception. Une des parties les plus curieuses à signaler encore sur la façade est la galerie des Rois, dont les statues, bien curieuses, sont du reste de diverses époques. — Lorsque nous sommes passés autrefois à Amiens, je me rappelle que la visite des stalles, que tant de gens viennent admirer, avait été interdite sans l'accompagnement d'un des fabriciens ou employés de l'église ; des Anglais récemment étaient venus, et l'un d'eux avait enlevé, de son couteau, une des têtes des personnages taillés dans le bois, — évidemment à titre de souvenir.

L'église d'Amiens offre d'ailleurs nombre de détails remarquables ou curieux, — sans parler des vitraux, qui sont de toute beauté et méritaient bien d'être sauvegardés. Le volume de M. Amédée Boinet apporte, concernant l'historique de la cathédrale ou sa description des renseignements très nombreux. C'est un travail bien fait et qui résume l'essentiel de ce qu'on peut dire sur la question.

§

La cathédrale de Bayeux, dont nous parle M. Jean Vallery-Radot, est un bel édifice de la grande période ogivale et qui reste remarquable, même dans une région comme la Normandie, ou presque toutes les églises sont de beaux et curieux édifices.

Primitivement, la cathédrale de Bayeux avait été construite en bois, sur l'emplacement d'un bâtiment romain dont on ignore du reste la destination. Cette première église disparut dans un incendie. L'époque romane reconstruisit en pierre le vieil édifice qui fut dédié en 1077 et disparut au cours des guerres du siècle suivant, du moins en partie. On la remplaça enfin par la cathédrale actuelle (XIIIe siècle), mais dont la tour centrale eut des destinées malheureuses. L'évêque Louis d'Harcourt la fit commencer, de 1477 à 1479, et éleva ses deux étages inférieurs. Après sa mort, on y établit un couronnement de charpente qu'on couvrit d'ornements peints et dorés et une horloge à jacquemarts. Mais un incendie ravagea cette délicieuse construction en 1676, et ce fut alors qu'on éleva le dôme couvert d'une lanterne dont le moindre désavantage est d'écraser l'édifice avec les lignes duquel il ne s'apparie nullement (1713-1719).

Nous passons sur les détails de la construction, les transformations et dévastations que subit l'église. La monographie de M. Jean Vallery-Radot mérite à ce propos d'être lue avec attention. La cathédrale de Bayeux possédait autrefois un trésor d'une richesse presque fabuleuse et que dispersa l'époque révolutionnaire. C'est l'époque également où disparut de l'église la fameuse tapisserie de la reine Mathilde qui faisait le tour du chœur, et, comme on le sait, se trouve être un document de premier ordre pour l'histoire de la conquête de l'Angleterre. On la retrouva un jour servant de bâche, je crois, à une voiture de munitions. La République, qui « n'avait pas besoin de savants », comme le tribunal révolutionnaire le criait à Lavoisier, n'avait pas besoin non plus d'œuvres d'art ni de documents historiques. Mais il est regrettable que la tapisserie reconquise, au lieu de figurer dans un musée, n'ait pas repris sa place dans la cathédrale. On l'y verrait tout aussi bien et elle se trouverait au lieu même pour lequel jadis elle fut confectionnée.

Dans la collection des « villes suisses » de la librairie Boissonnas on peut signaler encore le curieux recueil sur **Berne**, que présente M. Fred. Boissonnas avec une notice de M. R. de Tavel et une description de la cité par M. Correvon. — Berne est une ville accidentée et dont les aspects ont du pittoresque ; on peut s'en rendre compte dès les premières planches de cet album, qui montrent la cathédrale et les bas quartiers. Ailleurs, c'est la

place de l'orphelinat et la tour des Prisons; de jolis coins sur la promenade des petits remparts; la rue du Marché et la fontaine de l'Arquebusier; ou bien la tour de l'Horloge, la Grand'Rue (Kramgasse) et la fontaine Zaehringen, la rue des Chaudronniers et la cathédrale, — dont on nous donne ensuite le portail. Plus loin encore, c'est le Burger-Hus et l'église de Nydeck, le Burger-Hus encore et le Stalden, la terrasse de la cathédrale, vue de l'Aar ; la Herrengasse, la rue des Gentilshommes, l'Hôtel de Ville, etc.. Pour mémoire on peut indiquer l'entassement de rochers qui constitue « le monument de l'union postale universelle» — et la « fosse aux ours, populaires surtout du fait que l'animal figure dans les armes de le ville. — On peut surtout indiquer que Berne, ville modernisée, conserve, comme la plupart des autres cités du pays, des aspects, des édifices qui intéressent son passé. Il y a là enfin de bonnes photographies, surtout heureusement reproduites, — qui font décor le plus souvent. D'ailleurs la collection des « Villes Suisses » fait le plus grand honneur à la librairie Boissonnas qui les a heureusement présentées, — malgré le caractère « courant » et presque populaire de la publication.

§

De M. Raoul Toscan on peut encore indiquer un curieux guide sur **La Charité-sur-Loire**, — qui fut un important prieuré des moines de Cluny et eut une histoire mouvementée pendant la guerre de cent ans et au cours des guerres de Religion. Des vieilles époques, La Charité-sur-Loire conserve encore de beaux édifices comme l'ancienne église paroissiale ; des restes importants du prieuré, avec une partie du cloître et des bâtiments divers; une partie des fortifications du moyen âge ; enfin de nombreuses habitations comme la maison du sabotier et des vestiges divers. — Le guide de M. Raoul Toscan conduit le visiteur à travers la vieille petite ville qui mire toujours dans les eaux de la Loire ses tours et bicoques. Malheureusement, — et comme il arrive bien ailleurs, — on y parvient par le chemin de fer du côté opposé au fleuve, sur lequel se développe tout le panorama de la Charité. — On pourra remercier l'auteur d'avoir attiré l'attention sur un des coins de France qui méritent le mieux d'être visités. La brochure de M. Raoul Toscan a été abondamment illustrée de dessins à la plume, — peut-être un peu hâtifs, — et dont la re-

production sur le papier du tirage n'est pas toujours heureuse.

§

Auguste Rodin, qui fut un sculpteur réputé et a laissé un ensemble très discuté, mais toujours remarquable, se trouve encore être l'auteur d'un curieux ouvrage sur les **Cathédrales de France**, dont la librairie Colin, avec le soin habituel de ses publications, vient de donner une bonne édition courante; il sera bon d'y revenir, d'ailleurs, car Rodin fut un curieux personnage et sur lequel on a beaucoup discuté, — ce qui ne devait pas lui déplaire; mais il fut bien souvent, peut-on dire, la victime de ses propres admirateurs. Il en était arrivé à ne pouvoir ébaucher une figure sans entendre la galerie s'exclamer: « N'y touchez plus, Maître, c'est génial! » Les salons de l'hôtel Biron sont d'ailleurs encombrés par des ébauches dont beaucoup ont un caractère d'érotisme qu'on n'attendait nullement. Mais on a voulu nous faire admirer de ses productions plutôt bizarres comme les deux dessins qu' « ornaient » autrefois la grande édition d'*Enguerrande*, d'Emile Bergerat, ou des cahiers de dessins, publiés plus récemment et qui n'étaient pas même de méchants croquis. On a enfin voulu expliquer l'inégalité de la production du Maître par l'histoire de son atelier qui aurait travaillé pour lui, et lui aurait créé ses meilleures choses. — Il a laissé de très belles œuvres en effet comme « les portes de l'Enfer » (chapelle de l'hôtel Biron),ou, — je citerai au hasard, — « le buste de femme » du Luxembourg, — encore qu'il y ait là le parti pris de ne pas terminer l'ouvrage, sous prétexte, a-t-on dit, que Michel-Ange a laissé de même des figures inachevées. Mais la main du sculpteur apparaît davantage dans le « Victor Hugo », — tout nu, le bras soutenu par une bûche, — qui se trouve au Palais-Royal; dans le « Penseur » du Panthéon, — qui évoque plutôt la posture de la défécation; enfin dans le groupe des « Bourgeois de Calais », qui font penser à la débandade d'une équipe de mineurs. Quant à la statue de Balzac, — le « sac de plâtre » ou le « phoque en robe de chambre » pour lequel le sculpteur s'était « entouré de tous les documents », on sait qu'il a soulevé des tempêtes de protestations. Les défenseurs de Rodin ont dû convenir que c'était surtout une erreur; et le moins qu'on en puisse faire serait de penser de même. Puis les détracteurs de Rodin ne s'appellent-ils pas surtout la jalousie et la malveillance?

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Gambetta et l'Allemagne : un incident ignoré. — A propos de Nazareth.

Gambetta et l'Allemagne : un incident ignoré. — Depuis sa mort, il semble que tout ait été dit sur le grand tribun dont le courage civique et l'ardent patriotisme sauvèrent l'honneur de la France à l'une des heures les plus douloureuses et les plus sombres de son histoire.

Et cependant il restera longtemps encore à glaner dans le vaste champ de cette existence prodigieuse, si prématurément brisée.

Je n'en veux pour exemple que cet incident émouvant, et certainement ignoré, de la vie politique de Gambetta, incident dont j'écrivis la relation il y a plus de vingt ans, pour ainsi dire sous la dictée du journaliste qui le provoqua.

Je me borne donc à reproduire purement et simplement le texte de ma note d'alors, demeurée inédite.

On se rappelle le voyage que Gambetta fit à Cherbourg en août 1880, en qualité de Président de la Chambre des Députés, avec le Président de la République, M. Jules Grévy.

On n'a pas oublié non plus le discours retentissant que le prestigieux orateur prononça dans cette ville, discours à la fin duquel *il aurait* jeté à la face de l'Allemagne menaçante cet avertissement qui excita à un si haut point la colère des reptiles Teutons :

....

Si nos cœurs battent, c'est pour ce but et non pour la recherche d'un idéal sanglant. C'est pour que nous puissions compter sur l'avenir, et savoir s'il y a, dans les choses d'ici-bas, une justice immanente qui vient à son jour et à son heure.

Ce voyage et ce discours eurent des *dessous* qui méritent d'être connus.

M. Grévy ne pouvait se décider à faire sa visite à Cherbourg en compagnie de Gambetta, *qu'il exécrait.*

Or, pour certaines raisons particulières, qu'il serait trop long d'expliquer ici, celui-ci tenait beaucoup à cette visite du Président dans notre grand port de la Manche.

Pour l'y inciter, il fit passer dans les journaux parisiens, par l'intermédiaire de l' « Agence Havas », une petite note dans la-

quelle il était dit « que M. Grévy *ne se rendrait vraisemblablement pas à Cherbourg en même temps que Gambetta* ».

Piqué au jeu, M. Grévy, auquel cette petite note déplut beaucoup, fit répondre officieusement, par la même voie, que le voyage en question *aurait lieu*.

C'était tout ce que voulait le Président de la Chambre, dont la petite manœuvre avait pleinement réussi.

Et ce voyage « en double » eut lieu en effet.

Et Gambetta put ainsi prononcer le fameux discours dont je viens de rappeler le passage marquant, lequel fit couler des flots d'encre dans l'Europe entière.

Bien à tort, car la phrase qui figure sur le marbre de la place du Carrousel *ne fut pas dite*, du moins dans les termes où elle a été rapportée, par le chef de la Défense Nationale.

Elle fut dite, *mais sous une forme tout autre*, qui lui ôtait son caractère agressif envers l'Allemagne.

Voici comment se produisit l'erreur.

Le rédacteur qui devait envoyer à l' « Agence Havas » l'analyse du discours de Gambetta étant arrivé tardivement, et n'ayant pu trouver une place convenable dans la salle déjà envahie où le discours fut prononcé, ne saisit que quelques mots de la phrase dans laquelle il était fait allusion « à la justice immanente », dont l'orateur avait parlé.

C'est avec ces quelques mots qu'il construisit la phrase en question.

Mais il ne voulut pas la livrer à la publicité sans l'avoir soumise à Gambetta, car il comprenait fort bien que les paroles qu'il avait mises dans sa bouche allaient provoquer de violents incidents, lesquels pouvaient avoir de graves conséquences au point de vue de notre politique extérieure.

« Vous savez que j'ai pleine confiance en vous, répondit Gambetta au représentant de l' « Agence Havas », qui lui faisait part de ses appréhensions ; par conséquent, ne me demandez aucun avis, et expédiez, je vous en prie, votre dépêche telle que vous l'avez rédigée. Ce sera très bien. »

Malgré tout, l'envoi du télégramme fut différé, et son auteur, une fois encore, revint à la charge, tard dans la soirée, auprès de Gambetta, qu'il trouva couché, mais qui le reçut quand même, l'homme politique et le publiciste étant des amis de vieille date.

« Encore vous ! s'exclama Gambetta. Mais pourquoi donc cette insistance, puisque je vous ai dit *que vous pouviez y aller ?* Non, non ; je ne prendrai pas la peine de relire mon discours : c'est suffisant de l'avoir prononcé. Envoyez-le sans plus de retard, puisqu'on l'attend à Paris, et laissez-moi dormir ! »

La phrase, désormais historique, fut alors télégraphiée et publiée telle qu'elle avait été rédigée par l'envoyé spécial de la grande Agence française.

Dès le lendemain, le branle-bas commençait, et l'Agence et son collaborateur étaient dans leurs petits souliers.

Le Président de la République, les Ministres, les régions officielles s'émurent en présence du tapage fait en Allemagne, où l'on menaçait la France d'une nouvelle guerre qui, cette fois, nous mettrait pour longtemps à la raison...

L'inquiétude était grande partout, Bismarck ne cherchant qu'un prétexte pour fondre de nouveau sur nous, et nous écraser définitivement. Les pires éventualités étaient donc à redouter, surtout en présence de la campagne furibonde que la presse d'outre-Rhin menait contre nous.

L'Agence Havas prit alors le parti d'envoyer son collaborateur auprès de Gambetta pour lui proposer de faire une rectification, s'offrant de mettre sur le compte d'une erreur le résumé *inexact* qu'elle avait publié.

Mais Gambetta, après quelques minutes de réflexion, répondit textuellement ceci :

« Après tout, il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi. — On sera, du moins, fixé là-bas ! — Et si l'on crie fort, tant pis ! — Je ne veux rien changer au texte que l'Agence a donné. — Si je rectifiais, *cela serait considéré comme une reculade, et Bismarck en profiterait pour se montrer encore plus exigeant dans l'avenir !* »

On ne rectifia pas et l'orage passa, *mais la phrase est demeurée...*

ALEXIS TROUVÉ

Ancien Secrétaire Général de l'Agence Havas.

§

A propos de Nazareth. — On nous écrit :

La fiction, publiée sous le titre de *Nazareth* dans le *Mercure de France* du 15 décembre, m'a beaucoup intéressé. Toutefois, les présomptions en faveur de la tradition concernant une Nazareth historique

ne m'en paraissent point affaiblies. Il n'est pas très sûr que le silence soit aussi absolu que l'affirme M. D. Massé « de tous les écrits anciens sur Nazareth, ceux du Judaïsme comme ceux de l'Hellénisme ou du monde latin ».

Saint Epiphane, auquel cet auteur attribue sa confiance, lorsqu'il le cite, dit : « *Nazaret qui hodie pagus est* ». Ce Père vivait au IVe siècle, il était Palestinien. (Cf. *Adv. Hæræs.*, éd. Pétau, in-f°, t. I, p. 122.) Son renseignement est confirmé par saint Jérôme qui s'exprime ainsi : (*in Matth.*, 17) : « *Nazaret, oppidum Galileæ Capharnaüm urbi subjacens.* » — La 46e lettre, insérée dans les lettres de ce Père, qui vivait au IVe siècle en Palestine, est intéressante pour notre sujet. Sainte Paule et sa fille Eustochie écrivant à Marcella disaient gentiment : « *Ibimus ad Nazareth, et juxta interpretationem nominis ejus, florem videbimus Galileæ.* » Cette lettre est de 386. (Cf. *S. Hieronymi epist.* Patr. Migne, t. XXII, p. 491.) — On sait que Nazareth a conservé la dénomination de *fleur* sous le nom d'*Én Nasara* ou actuellement *En Nasirah* (la source des fleurs). M. D. Massé assure qu'En Nasirah, en turc, est « la traduction de Nazareth avec sa vraie racine nazir ». J'ignore malheureusement le turc. Je sais, comme tout le monde, que le *Sad* arabe correspond au *Tsadé* hébraïque. La vraie racine *Nazir* ne se serait ainsi conservée que dans le turc. De bons orientalistes admettent que Nasara est la transformation de Nazareth selon la prononciation syriaque de *Netser* qui signifie *rejeton, fleur*. Eusèbe (267-338) signale que de son temps on nommait la ville en question *Nazara* (*Hist. eccl.* L. I, c. 7).

Un écrivain irlandais du VIIe siècle, Adamnanus, précédant les pèlerins qui « identifièrent » Nazareth seulement au VIIIe siècle, rapporte que l'on y voyait deux églises. (*De loc. S. S.*, L. II). Saint Jérôme, trois siècles auparavant, avait parlé de deux églises (*De locis.*) Ils avaient tous deux été précédés ; déjà, au VIe siècle, on sait que Nazareth était un lieu de pèlerinage. Saint Antonin le martyr affirmait qu'il y avait une synagogue et une église.

Mais la littérature juive ne serait pas non plus aussi muette qu'on le suppose. Un poète ancien, Eleazar Kallir (le siècle où il vécut est incertain), nomme la ville de Nazareth. Il la cite d'après un miadrasch que nous n'avons plus. — Des hébraïsants renommés, tels que Edersheim, déclarent que l'*Eulogie* de Kallir où il est question de notre ville a été composée avant la clôture de Talmud. Kallir s'accorde avec saint Epiphane pour assurer que Nazareth n'était peuplée que de juifs. C'était une ville sacerdotale. Neubauer suggère que le nom de *Natzahana*, qui se trouve dans le midrasch de l'Ecclésiaste (II, 8) se lirait peut-être *Natsarana*. Il est facile, avec un minimum de connaissance en orientalisme, de comprendre que la chose est fort possible.

J'ai été surpris d'apprendre que M. Renan fût le seul à estimer authentique dans l'ensemble le passage de Flavius Josèphe sur Jésus. Il y a, au contraire, une tendance actuelle assez marquée pour reconnaître l'authenticité nuancée de ce passage. Les travaux de Burkitt, de Barnes, de Harnack, sont de 1913 et 1914. (*Theol. Tijdschr. Contempor. review. Intern. Monatsschr.*) *Nuancée* signifie, entre autres choses, qu'il ne faut pas faire dire à Josèphe ce qu'il ne dit pas. Nous serions entraîné trop loin à exposer l'état des travaux, non pas sur le passage de Flavius Josèphe, mais sur *les* passages de cet historien. Car la version slave de la *Guerre de Judée*, — découverte qui semble avoir échappé aux recherches érudites de M. Massé, — contient des assertions analogues à celle des *Antiquités*. Ajoutons que M. Théodore Reinach ne rejette pas en bloc le texte du passage tant de fois discuté, il reconnaît l'authenticité d'éléments primitifs (*Rev. Ét. juiv.*, 1897.)

L'auteur de *Nazareth* écrit : « Les écritures étant divinement inspirées, le *Selon Matthieu* n'a pu mentir ou se tromper aussi grossièrement. Il faut donc que ce soient les exégètes qui fassent fausse route. » Je partage sa manière de voir, défavorable à l'exégèse moderne. La critique religieuse est aujourd'hui dans un état de sécheresse. Les savants qui s'occupent des origines chrétiennes ressemblent à des juristes qui liraient le Code d'Hammourabi en chaussant les bésicles avec lesquels ils étudient le Dalloz. Malheureusement, après avoir rendu hommage à l'imagination de M. Massé, je ne puis chevaucher à ses côtés.

Sans m'étendre sur les principes de la dialectique en usage chez les anciens juifs, j'observerai seulement que saint Matthieu emploie l'argument intitulé : *argument tiré de la ressemblance des termes*. Ceci dit à propos de II, 23. L'argument auquel je viens de faire allusion est plus important à connaître que l'argument *a silentio* dont abusent les scripturaires littéralistes de tous les siècles y compris le nôtre qui se pique pourtant d'être *spirituel*. Or, la *similitude des mots* ne se trouvait pas uniquement, d'après l'ancienne école rabbinique, dans leur ressemblance graphique, mais aussi dans leur ressemblance symbolique...

Je ne voudrais pas abuser de l'hospitalité toujours si aimablement offerte par le *Mercure de France*. Aussi ne vous inviterai-je pas à venir à l'école rabbinique... celle d'il y a vingt siècles. Ce serait moins amusant que de suivre le cours de tel pontife en exégèse enseignant que... si les Papes étaient venus à Avignon, cela se saurait ! Je termine donc en vous priant...

PAUL VULLIAUD.

RÉGIONALISME

Contre-vérités alsaciennes. — M. Thomas Seltz, député du Bas-Rhin, par sa lettre adressée au *Mercure* et reproduite dans

le numéro du 15 octobre dernier, a entendu « compléter » mon article *Vérités alsaciennes* paru dans le numéro du 15 septembre.

Je ne sais si ce parlementaire français, partisan du maintien de l'allemand comme « seconde langue maternelle » des Alsaciens, est suffisamment familiarisé avec la signification des termes du vocabulaire français, mais, au lieu de me « compléter », il conteste la véracité de toutes mes affirmations.

Peu renseigné sur la personnalité politique de M. Thomas Seltz, j'ai tenu, avant de riposter et tout en me remémorant mes propres enquêtes sur place, à faire appel à des personnalités alsaciennes bien en situation de connaître les dessous de la vie politique en Alsace.

Or les réponses que j'ai reçues corroborent toutes mes affirmations. L'une d'elles, de Strasbourg, contient ce passage caractéristique :

> Thomas Seltz est un député clérical, collaborateur à l'*Elsæsser*, feuille catholique allemande de Mulhouse. Nous avons la spécialité d'être représentés par des députés que personne ne connaît. Le public a voté de confiance pour le Bloc national, qui est une salade extraordinaire. Le malheur pour nous est que nous n'avons pas d'intermédiaires entre les cléricaux intransigeants et les communistes. Nous n'aurions pas la municipalité actuelle si les bourgeois pouvaient s'entendre ; mais les questions religieuses priment tout chez eux comme en bien d'autres communes. De là, les majorités socialistes dans les grandes agglomérations. Pour les élections législatives, il faut compter avec les cléricaux, car, dans le pays, ils sont la majorité, et quand cela a l'air de ne pas vouloir marcher tout seul, ils n'hésitent pas à s'acoquiner avec les extrémistes de gauche. C'est pour cette raison que dans notre administration municipale tout est encore allemand de langue et de mentalité.

M. Thomas Seltz me prend en commisération de ce que « je voudrais croire » qu'en Alsace les plaintes sont générales, parce que le gouvernement céderait les bonnes places dans les administrations à d'anciens émigrés. C'est donc que je suis mieux informé que lui, député, et je le suis abondamment. Dans les régions forestières, pour ne citer qu'un exemple, la population gémit d'être terrorisée par les gardes forestiers allemands ; maints d'entre eux font connaître outre-Rhin ce qui se passe en Alsace ; d'autres ne se gênent pas pour annoncer la revanche de l'Allemagne avant cinq ans et menacer de châtiments terribles « les maudites têtes de Français qui aujourd'hui font les malins ici ».

Nulle part, en Alsace, on n'ose plus faire la distinction entre le bon grain et l'ivraie. Il n'est donc pas étonnant que dans une famille de la vallée de la Zorn j'aie pu entendre ce propos :

L'administration accorde sa confiance et ses sympathies non pas à nous, mais à ces Boches camouflés et à ceux qui se réclament d'eux. Ainsi, pour vous en donner une idée, quand l'un de nous est cité comme témoin devant le tribunal à Saverne, il regarde avant tout prudemment autour de lui pour scruter les visages de tous les assistants, afin de s'assurer s'il peut sans préjudice manifester ses sentiments de bon Français !

Ce qui m'est confirmé au sujet de la question des expulsions d'indésirables est tout aussi nettement en contradiction avec les affirmations si péremptoires de M. Thomas Seltz, qui se flatte de si bien connaître son pays. De divers côtés on m'a répondu, en effet, que « le peuple est enchanté qu'on ait enfin eu un peu de poigne et qu'il espère qu'on ne s'arrêtera pas en si bon chemin ». Il est amusant de voir un député clérical invoquer, à cet égard, le témoignage de la Ligue des Droits de l'Homme.

Enfin, ce qui tient le plus à cœur à M. Thomas Seltz, député français, c'est le maintien de la langue allemande, sous le prétexte qu'elle est la « seconde langue maternelle » des Alsaciens. Les démentis que lui infligent mes correspondants sont absolus, comme le montrent les lignes suivantes :

Ce ne sont pas quarante-huit ans de domination boche qui donnent à la langue allemande droit de cité en Alsace. Cette question des langues est une affaire religieuse et de domination. Le peuple ne tient pas du tout à l'enseignement de l'allemand ; il s'en fiche comme un poisson d'une pomme ! Jusqu'aux paysans qui sont heureux de l'enseignement français prodigué à leurs enfants. Aussi est-on partout choqué de ce que le clergé seul s'acharne à revendiquer le maintien de l'allemand, et scandalisé de voir la presse catholique évoquer jusqu'au spectre du martyre irlandais pour les besoins de sa mauvaise cause. On les compte les Alsaciens pour qui l'allemand n'est pas tout simplement une langue étrangère. Quant au dialecte, tout le monde sait qu'il ne sera jamais question de le persécuter. L'attitude sournoise des cléricaux germanisants envers l'évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, la personnalité la plus populaire d'Alsace, sans distinction de parti et de confession, est simplement scandaleuse. Ils ne peuvent lui pardonner de résister à leurs insinuations, de rester Français tout net et d'éconduire paternellement, navré, mais sereinement ferme, ces répugnants politiciens qui ne voient

dans le peuple alsacien qu'un troupeau docile à leurs ambitions particularistes.

Mais un fait nouveau est intervenu depuis la publication de la lettre de M. Thomas Seltz dans le *Mercure*. Le docteur Pfleger, brave homme qui jouit de l'estime de tous les partis, a donné sa démission comme président du Centre alsacien, trouvant que les extrémistes cléricaux allaient tout de même un peu fort. Or, qui vient d'être élu président à sa place? Parbleu! M. Thomas Seltz! Sa lettre au *Mercure* était tout bonnement une réclame en faveur de sa candidature.

Et maintenant, grâce au *Mercure*, M. Thomas Seltz pourra désormais se flatter de n'être plus du nombre des députés alsaciens «que personne ne connaît».

JULES FROELICH.

LETTRES ANGLAISES

H. Ashton : *Madame de la Fayette*, Cambridge University Press.—Charles F. G. Masterman, *England after War*, Hodder and Stoughton.— Roger H. Soltau : *French Parties and Politics*, Oxford University Press.— «V» (Mrs J. L. Garvin) *As You See It*, Methuen.— *The Letters of Lord and Lady Wolseley* edited by Sir George Arthur, Bt., Heinemann.— W. Branch Johnson, *Among French Folks, a Book for Vagabonds*, Cecil Palmer.

Les anglicisants français, élèves ou professeurs de nos facultés, ont souvent, pour leur thèse ou des travaux de choix, consacré, à des auteurs anglais, des études dont on admet que nul ne saurait mieux faire après eux. Assurément, dans le domaine des études anglaises, les érudits français se sont révélés maîtres, y battant les Allemands pesants, encombrants et encombrés, et les Anglais eux-mêmes. Plusieurs fois, nos jeunes docteurs français rédigèrent en langue anglaise leurs ouvrages, mais on n'avait que de rares exemples du contraire, —l'érudit anglais rédigeant sa thèse en notre langue, réputée impossible à manier à la perfection pour un étranger. Mais voici une exception. Mr H. Ashton, maître ès arts de l'Université de Cambridge, docteur ès lettres de celle de Birmingham, docteur de Sorbonne, et même officier de l'Instruction Publique, nous envoie un in-octavo copieux, imprimé par les soins de la Cambridge University Press, dans lequel il s'occupe de **Madame de la Fayette, sa vie, ses œuvres**. Il convient d'ajouter que le volume paraît sous les auspices

de l'Université de la Colombie Britannique, et que l'auteur date de Vancouver sa seconde préface.

Son ouvrage était sous presse en Belgique lorsque la guerre éclata, et Mr Ashton le publie maintenant, sans y ajouter autre chose que quelques notes. Depuis huit ans, dit-il, il n'a jamais eu à sa disposition une bibliothèque assez riche pour lui permettre de remanier son travail, mais il se propose de compléter ses conclusions par des articles de revue. Tel qu'il est, son volume est le seul travail d'ensemble que nous possédions sur cette intéressante figure de Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la Fayette, à part la menue monographie de M. d'Haussonville, qui, du reste, servit de guide à Mr Ashton. La partie bibliographique n'est pas la moins importante, car, en ce domaine, tout était à faire, et elle a dû coûter à l'auteur de longues recherches. Ce n'est pas la place ici de discuter en détail le patient travail de Mr Ashton ; laissons ce soin aux spécialistes et contentons-nous de dire que l'auteur a très agréablement mis en œuvre les matériaux et documents qu'il a rassemblés. Il trace un portrait vivant de l'auteur de *la Princesse de Clèves* sous les aspects tour à tour de l'enfant et de la jeune fille, de l'épouse et de la mère, de la Parisienne et de la Dame d'Honneur, du romancier et de l'épistolière. Son livre est d'une lecture captivante.

§

En 1909, Mr C. F. G. Masterman publia un ouvrage, *The Condition of England*, qui exposait brillamment la situation politique de l'Angleterre, du point de vue libéral, à une époque où l'on était, sans le savoir, à la veille de la guerre. C'est un ouvrage que les historiens consulteront longtemps. L'étude que Mr Masterman publie aujourd'hui sous le titre **England after War** est en quelque sorte le pendant du précédent volume, et elle présente un intérêt tout aussi grand. Cette fois encore, l'auteur s'abstient de toute controverse ; il se contente d'établir un diagnostic, tâche assez délicate en elle-même et exposée à la contradiction, car les uns veulent voir bien malades nos pays d'Europe et d'autres assurent que le malaise est passager. Malgré tous ses efforts, Mr Masterman n'arrive pas toujours à ce désintéressement et à cette impartialité de l'observateur scientifique auxquels il voudrait nous faire croire. Il affecte fort bien, à coup sûr, une attitude détachée, mais il a trop

d'humour pour ne point râiller et provoquer le rire à tout moment et de telle façon qu'on a tôt fait de voir de quel côté vont ses sympathies. En tout cas, ce n'est pas sans un amer plaisir qu'il rappelle son exposé d'il y a quatorze ans. On le traita alors de pessimiste parce qu'il discernait, sous les apparences, les symptômes du mal dont l'Europe allait si cruellement souffrir. Cette fois encore il applique sa clairvoyante perspicacité à démêler les prodromes de la prochaine crise ; ce n'est pas très rassurant, et comment discuter avec un prophète qui peut riposter : « Je vous l'avais bien dit ! » Nous ne discutons pas, nous lisons pour nous éclairer, et convenir que Mr Masterman tient certainement une torche qui projette une lumière révélatrice sur beaucoup d'obscurités d'aujourd'hui. Sa compagnie est infiniment agréable ; il est érudit, mais non pédant ; il possède une vaste culture, mais il n'en tire aucun orgueil, et il est plein de finesse, d'esprit et d'humour.

§

L'Université d'Oxford a récemment commencé la publication d'une collection nouvelle intitulée « World of To-day Series », comprenant de courtes études sur les gouvernements et administrations des diverses nations. Dans cette collection, Mr Roger H. Soltau, qui est professeur à l'Université de Leeds, traite des **French Parties and Politics**. Il a réussi à donner un excellent et bref manuel qui se recommande vivement à tous ceux de ses compatriotes qui veulent comprendre quelque chose à la vie politique de la France. Pour les Français, la lecture de ce petit livre est instructive en ce sens qu'elle leur révèle l'image qu'ils présentent à un observateur étranger, et sous quel aspect ils sont vus, — et ce n'est pas toujours sous l'image qu'ils se font d'eux mêmes ni sous l'aspect qui les séduit.

§

Parmi le nombre des humains que nous rencontrons, que nous connaissons, avec qui même nous vivons, combien en est-il dont la compagnie nous soit plaisante et sympathique ? Fort peu, alors qu'il faut se défendre souvent contre les avances et les attentions de bonnes âmes bien intentionnées qui ne se rendent pas compte qu'elles sont insupportables. C'est pour cela, sans doute, que l'essai, en tant que genre littéraire, est si difficile, et charme le lecteur ou le repousse pour des raisons très différentes. Les recueils d'impres-

sions personnelles doivent être abordés avec une politesse réservée ; il serait dangereux de s'engager à fond dès le début : laissons venir. Si l'auteur qui nous met dans sa confidence est vraiment le compagnon agréable et séduisant que nous cherchons, alors nous cheminons avec lui, mais tenons-nous sur nos gardes. Cette sage précaution est inutile avec cet auteur qui signe « V » et qui est Mrs J.-L. Garvin, la femme du brillant rédacteur en chef de l'*Observer*. Prenez sans hésiter ce petit livre qu'elle appelle **As you see it**, et, comme il est d'un format commode, mettez-le en poche pour vous y plonger à vos moments de loisir. Vous irez tout de suite à Boulogne, et votre amie l'auteur vous fera percevoir d'exquis petits tableaux qui échappent à l'œil superficiel. Elle observe avec finesse, elle commente avec subtilité et pénétration, elle sent avec une émotion et une tendresse humaine des plus rares. Lisez « Dropping out », par exemple, dans la partie des tableaux de Londres : je ne sais rien de plus délicatement ému. En publiant ce petit recueil, Mrs Garvin a capté des amis nombreux, sans nul doute, des amis inconnus, heureux de sentir mieux, grâce à elle, la sensible indulgence des êtres bons pour ceux qui souffrent.

§

Le recueil d'essais et impressions conquiert des amis vivants, rapproche les sympathies qui peuvent entrer en contact réel. Les recueils de correspondance, s'il vous font parfois connaître de belles âmes, ne permettent que des amitiés et des admirations posthumes, mais il est bon parfois de méditer sur ceux qui ont vécu avant nous, et de connaître leur pensée sur des événements et des humains que nous apprécions avec un recul et différemment. **The Letters of Lord and Lady Wolseley** forment un volume de près de 450 pages et couvrent une période qui va de 1870 à 1911. Elles ont été rassemblées par Sir George Arthur, le biographe de Lord Kitchener, et il s'est acquitté de sa tâche avec une discrétion et une habileté remarquables. Une autre partie de la correspondance du maréchal Wolseley traite de questions militaires ; elle paraîtra dans la biographie que Sir George Arthur prépare avec le général Sir Frederick Maurice. Dans le présent volume, l'éditeur a pris soin d'inclure seulement les lettres que les deux époux échangèrent au cours de leur existence conjugale qui fut singulièrement unie ; elles révèlent deux

êtres d'une intelligence ouverte et active et professant l'un pour l'autre une affection, une tendresse et une confiance touchantes. Tout au long de cette correspondance intime se révèle la lutte acharnée que soutint le maréchal contre le généralissime d'alors, le duc de Cambridge, vieux hanovrien en qui la reine Victoria avait toute confiance. Le duc s'opposait obstinément à toute réforme, à toute modernisation du War Office et de l'armée britannique, alors que le maréchal Lord Wolseley voulait que les troupes de son pays fussent destinées au champ de bataille, si besoin en était, beaucoup plus qu'au champ de manœuvre. Mais c'est là une longue histoire dont on aura les détails dans la biographie promise. La lecture qui nous est offerte aujourd'hui est en marge des événements, et le fait d'avoir les lettres échangées par les deux époux donne à cette correspondance l'attrait d'un dialogue d'un intérêt soutenu.

§

La France a reçu beaucoup de visiteurs en ces dernières années, d'un bon nombre desquels elle se serait passée volontiers. Il y a des surprise-parties que vous font des indésirables, dont on a toutes les peines du monde à se débarrasser. Par contre, parmi les visiteurs qu'elle admit avec plaisir, un grand nombre sont restés ses amis, et on les compte surtout parmi nos alliés britanniques. Trop d'entre eux, néanmoins, n'ont gardé que des souvenirs du temps de guerre. A ceux-là, le livre que Mr W. Branch Jonhson a appelé **Among French Folks**, avec ce soustitre *A Book for Vagabonds*, viendra comme un rafraîchissement. L'auteur est un excellent journaliste qui a parcouru la France en compagnie de sa femme. Mais, décidé à bien connaître les Français chez eux, il n'a pas pris de billet circulaire pour voir le paysage et les gens par la vitre d'un compartiment de train rapide, ni même omnibus. Les deux touristes se sont rendus tout droit à Nice, et de là, à pied, un havresac aux épaules, ils se sont mis en route, visitant Arles, Avignon, Nîmes, les Pyrénées, la Gascogne, le Bordelais, La Rochelle, Nantes et la Bretagne. Qui donc prétendrait, après la lecture de cette relation divertissante, qu'il n'y a plus de pittoresque ni de romanesque sur nos routes de France? En tous cas, les voyageurs ont su le percevoir ; ils racontent avec humour et enjouement les mille incidents du chemin et ils esquissent d'amusants portraits des

braves gens qu'ils rencontrent. Puisse leur livre avoir beaucoup de lecteurs et leur susciter beaucoup d'imitateurs, car la France comptera alors quelques amis de plus.

MÉMENTO. — Mr Maurice Hewlett consacre, dans le *Cornhill Magazine* de janvier, une savoureuse étude à Pierre de l'Estoile. Dans le *Blackwood's Magazine*, un auteur qui signe G. E. H. donne quelques pages bien informées sur « Change in China », tandis que le spirituel commentateur des « Musings without method » définit le véritable Toryisme. La *Fortnightly Review* offre un sommaire plein d'intérêt et de variété, où l'on remarque : « George Meredith, with some un published letters », par Arthur Symons ; « Pasteur, Glimpses of his Life », par J. d'Arcy Morell ; « The art of Poetry », par Richard Aldington et un article sur Alice Meynell et son œuvre, par E. Hallam Moorhouse.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Jacinto Benavente et le prix Nobel. — Ramon Gomez de la Serna : *Variaciones*, Atenea ; *El Incongruente*, Calpe. — V. Blasco Ibañez : *Contes espagnols d'amour et de mort*, traduits par F. Ménétrier, Flammarion. — Mémento.

Le prix Nobel de littérature vient d'être accordé à un Espagnol. C'est la seconde fois que ce désastre se produit. On se souvient, en effet, qu'il fut partagé, il y a quelques années, entre Mistral et un Espagnol du nom d'Echegaray, qui était bien le pire écrivain qu'on eût jamais vu, à tel point que toute l'Espagne littéraire, Valle-Inclan en tête, protesta comme contre un soufflet. La méconnaissance de l'Espagne à l'étranger a en effet quelque chose d'insultant. L'esprit de l'étranger s'arrête toujours à un détail extérieur et préfère fixer l'image qu'il se fait de l'Espagne en un cliché pittoresque et invariable ; mais le fond même du génie de l'Espagne, sa vraie littérature, sa vraie pensée, la conception de la vie humaine et de la vie divine qu'elle apporte au monde semblent présenter quelque chose d'inaccessible.

Il faut donc se résigner à ce que le public français, qui connaît déjà les romans de M. Blasco Ibañez, ait le plaisir de faire connaissance avec les pièces de M. Jacinto Benavente. Ce n'est pas que M. Blasco Ibañez soit un mauvais romancier : je crois avoir déjà montré ici, à propos du livre très étendu que lui consacra M. Camille Pitollet, tout ce que cet écrivain épris d'aventures a pu mettre de couleur, de mouvement et de pas-

sion dans sa vie et dans son œuvre. Ce n'est pas non plus que M. Jacinto Benavente soit un mauvais dramaturge. Ses intentions sont nobles, il a toujours aimé l'art et la beauté au-dessus de tout, il écrit une langue correcte, son dialogue est même vivant, sensible et délicat. Mais certaine facilité de traduction et de lecture, une existence bruyante, le choix de sujets presque déjà connus, mais que le public aime à retrouver dans un décor qui lui paraît nouveau, et auquel il est presque préparé, bref certains accords providentiels entre l'écrivain et la moyenne des hommes ont fait de M. Blasco Ibañez un auteur à succès et le type représentatif à l'étranger du roman espagnol. Et voilà qu'une académie scandinave vient de faire connaître au monde que M. Jacinto Benavente est le plus grand dramaturge espagnol vivant et, dans son genre, un type comparable à Einstein. Tout ceci est un peu regrettable, non point qu'il soit injuste de penser un bien immense ou de ne penser aucun mal de M. Blasco Ibañez et de M. Jacinto Benavente, mais parce que de tels succès peuvent troubler les étrangers de bonne volonté et voiler à leurs yeux le beau visage de l'Espagne.

Avec une imagination un peu perverse, on pourrait concevoir un Alfred Capus ou un Lavedan que la nature aurait doués de la fantaisie, de la richesse d'invention et du génie lyrique de M. Miguel Zamacoïs : cette création, que l'on pourrait appeler une création *ex nihilo*, donnerait à des Français une idée de ce qu'est M. Jacinto Benavente. D'ailleurs M. Benavente a effleuré tous les genres, et non sans une certaine grâce. Il a des comédies psychologiques, des satires sociales, des drames poétiques. Toutes ces œuvres sont assez bien construites ; le dialogue et l'intrigue sont menés avec une mollesse honnête et élégante et une indéniable finesse d'esprit ; la langue est claire ; les idées sont élevées. M. Benavente aime son métier et le fait avec conscience. Il est dommage, je le répète, que tout cela ne nous donne pas un écrivain de premier ordre.

Parfois les pièces de M. Benavente se jouent dans une atmosphère de fantaisie. C'est à ces pièces que je pensais en faisant allusion à M. Zamacoïs et aux fades guignols que ce nom évoque. Une pièce telle que *Los Intereses creados* rappellerait aussi les *Romanesques* de feu Rostand. Il y a là Polichinelle, Arlequin, Colombine, etc... Le premier acte se termine sur un clair de lune

tel que tous les personnages éprouvent alors l'irrésistible besoin de parler en vers. Mais ces vers n'ont guère plus de relief que leur prose. Telles autres pièces, études psychologiques ou sociales, pourraient très honorablement figurer au répertoire de la Comédie-Française. En somme tout ce théâtre n'a rien de nouveau ; on peut le trouver charmant, on peut aussi déplorer sa parfaite inutilité.

§

Ce qui peut nous faire désapprouver cette attribution du prix Nobel, c'est qu'un homme domine par son âge, par sa personnalité, par son autorité intellectuelle toute la littérature espagnole actuelle, et cela sans aucune contestation possible : il s'agit de Miguel de Unamuno. Voilà le grand homme de ce siècle espagnol. Lui, avant tout autre, était digne de représenter devant le monde le génie de sa race.

Et d'autres écrivains non plus n'en étaient pas indignes, tels ce Ramon del Valle-Inclan sur qui le *Temps* publia récemment une habile et juste petite chronique, et de qui la *Revue de France* vient de donner *Flor de Santidad*. N'oublions pas qu'il y a quelques années le *Mercure* avait déjà traduit *Romance de Lobos*. Ramon del Valle-Inclan est un très grand écrivain et *la Pluma*, qui est en somme la seule revue littéraire qui fonctionne en Espagne, va lui consacrer en manière de protestation un de ses prochains numéros.

On avait le choix aussi entre le romancier Pio Baroja et l'admirable poète Antonio Machado. Enfin, lorsque le nom de Ramon Gomez de la Serna sera illustre en France, on conviendra qu'il n'est pas besoin des lumières de l'académie de Stockholm pour découvrir dans l'Espagne moderne des écrivains dignes de tenir leur place un jour parmi les valeurs européennes. La célébrité de Ramon ne saurait tarder à éclater. Son génie a tous les caractères propres à satisfaire les snobismes qui se portent en ce moment, outre toute l'indépendance qui lui permettra de leur déplaire et de vivre. J'assure qu'en un temps où l'on est épris, plus que jamais, de clowneries, de fantaisies, de recherches d'impressions directes et de rapports nouveaux entre les choses, il n'existe point, parmi nos écrivains à la mode, un esprit capable de nous apporter cette magique transformation du monde que nous apporte Ramon. Leurs poses sont trop étriquées, trop em-

barrassées de dogmatisme et de préjugés vieillis et littéraires, bien qu'ils se soient proclamés un jour antilittéraires et qu'ils se désolent et nous désolent à la recherche de cette introuvable recette qu'ils appellent *Esprit Nouveau*, et leurs pas les plus hardis sont des trébuchements. Ramon bouscule tout parce qu'il porte la vie en lui, parce qu'il est d'accord avec la nature, parce qu'il peut se dire, comme Walt Whitman, « libéral et robuste comme la nature ». Ces **Variaciones**, de même que chaque nouveau livre de Ramon, — et ils commencent à être nombreux depuis le temps où son génie se dégageait du chaos du *Libro Mudo*, — nous montrent le même extraordinaire enchanteur, superbe d'indifférence et qui passe sans tourner la tête vers l'objet que sa main créatrice vient de lancer au public. Ballons rouges, balances publiques, oreillers des compagnies de chemins de fer, les objets les plus quotidiens sont les thèmes de sa virtuosité. Je ne donne aucun sens péjoratif au mot virtuosité, car il s'agit d'une virtuosité créatrice. Il faut beaucoup aimer les choses, avec un amour profond, avec une sensibilité et une imagination fécondes pour en tirer tout ce qu'en tire Ramon. Un fétichisme passionné, un mysticisme large et cordial éveille la réalité et l'anime. Ce n'est point un procédé de métaphores, un système tout fait de déformations et d'associations que l'auteur applique à chaque spectacle, comme des lentilles dont la formule resterait invariable. Les réactions de Ramon en face du monde sont toujours inattendues, parce qu'il se joue un drame entre lui et le monde et qu'il n'apporte pas à ce jeu la froideur d'un cerveau organisé de telle ou telle façon, mais l'âme ardente d'un homme de génie, parce qu'il est vivant. Une ingéniosité plus ou moins prompte à s'adapter au goût du jour ne suffit pas à faire une œuvre d'art. On fait une œuvre en la vivant, avec un esprit aventureux et avide, uniquement préoccupé de soi-même. L'existence passionnément oisive de Ramon, sa féconde paresse, cette promenade amoureuse qu'il poursuit au milieu des merveilles de la terre font qu'il pourrait quitter sa vie en parlant encore, comme Alfred Jarry, de « son insatiable curiosité ». C'est en effet aux plus puissants créateurs qu'il faut le comparer et aux esprits les plus singuliers. Son génie s'accorde avec la force animatrice et débordante de Whitman, avec le comique absurde et excessif de Jarry. Et M. Valéry Larbaud a pu prononcer à propos de lui le nom de Rimbaud.

Quelle richesse, que d'imprévu encore dans ce nouveau livre : **El Incongruente**, histoire de ce Gustave, né dans une loge, au milieu d'une représentation des *Huguenots*, et au contact duquel tout événement se transforme en une aventure étonnante. Pour Gustave, les imaginations les plus secrètes prennent corps, les chimères les plus vagabondes se fixent. Tout ce qu'on a pu rêver de plus extraordinaire se réalise et compose la vie de cet homme jusqu'au jour où il se retrouve lui-même, fidèlement reproduit, jouant le premier rôle dans un film cinématographique dont les péripéties représentent sa vie idéale. Ramon, qui avait déjà chanté le cirque, n'avait pas encore utilisé le cinéma comme motif poétique. Enfin, il aborde ce sujet qui semblait fait pour lui, et c'est pour considérer le cinéma comme la représentation transcendantale de notre vie courante. Ramon, évidemment, ne pouvait s'étendre sur le cinéma. Il ne doit pas s'amuser au cinéma. Il n'a nul besoin d'y aller. Car son œuvre elle-même est un cinéma, heureux déversoir de l'imagination la plus torrentielle qui ait jamais été, forme mouvante, rapide et monstrueuse d'une existence qui éprouve l'irrésistible besoin de se sublimer et de se multiplier. Ce nouveau roman est tout entier un film aux innombrables épisodes, un film d'aventures incohérentes et audacieuses, le film de l'existence hyperbolique de Ramon. Certaines histoires de carnaval et de rencontres amoureuses font penser à un Edgar Poe qui aurait détraqué sa logique de policier. Une autre histoire imaginée sur l'attente d'un tramway qui n'arrive pas est à faire crier d'angoisse : histoire outrée, extravagante et terrible. Tout ce livre est peut-être, avec *Senos*, *Disparates* et *la Viuda blanca y negra*, un des plus beaux qu'ait écrits Ramon.

§

Je reviens à M. Blasco Ibañez dont j'essayais tout à l'heure d'analyser le cas et d'expliquer le succès. Mais il y faudrait plus de loisir. La maison Flammarion vient de publier la traduction de contes valenciens sous le titre : **Contes espagnols d'amour et de mort.** Ces contes peuvent paraître ce que M. Blasco Ibañez a écrit de meilleur. Là il est tout à fait à son aise, dans une sorte de bavardage méditerranéen, de volubilité pittoresque et amusante. Ce sont des peintures de mœurs valenciennes. La forme de la narration n'a rien de neuf, c'est celle qu'avait adoptée notre école de conteurs naturalistes d'il y a cin-

quante ans : récit vif et intense, phrase assez uniforme avec les mêmes manies, une sorte de bonhomie et de sensibilité un peu vulgaires, et une façon de peindre et de décrire par larges badigeons. On terminait le tout par un trait caractéristique et saisissant, et le conte était fait. Ainsi opéraient Zola ou Daudet, autres méridionaux, et bien souvent aussi Guy de Maupassant. Les contes de M. Blasco Ibañez nous rappellent ce style ou plutôt ce manque de style, cette façon d'écrire comme tout le monde. Mais ils sont vivants et, en somme, je le répète, ce que M. Blasco Ibañez a fait de mieux : ils marquent un grand esprit d'observation, ils sont dramatiques et empoignent le lecteur, ils ont de la saveur et de l'accent, ils sentent la Méditerranée, l'atmosphère de ce pays que les Espagnols appellent la côte du Levant.

Mémento. — F. Iscar Peyra : *La Bolsa y la Vida*, Calleja : un roman provincial, écrit sur un ton d'une emphase ironique un peu fatigant, mais avec de grandes qualités. — M. Marichalar, toujours très au courant des choses de chez nous, a consacré une admirable page des *Lundis* de l'*Imparcial* à l'inoubliable Marcel Proust. — Nous avons à déplorer la mort tragique de Jesus de Sarria, le directeur d'*Hermes*. C'était un ami des lettres françaises et un esprit fin, enthousiaste et généreux. Il s'était consacré tout entier, et avec quelle ardeur ! à un bel effort, qui, peut-être, s'arrêtera avec lui. Il faut garder son souvenir avec reconnaissance et amitié.

JEAN CASSOU.

LETTRES CATALANES

Réflexions sur la poésie catalane, à propos de *Evolució de la poesia catalana*, de Joan Arùs.

M. Joan Arùs, poète lui-même, vient d'exposer, dans un petit volume de 98 pages, la marche ascensionnelle de la poésie catalane depuis 1833, année où Bonaventura-Carles Aribau donnait son *Oda a la Patria*, jusqu'à nos jours. L'auteur s'est efforcé, à son tour — car nous avions déjà plusieurs travaux analogues, depuis la « première série » (jusqu'ici restée sans continuation) des *Estudis* de Montoliu, si alertement préfacés par feu M. S. Oliver, jusqu'aux *Escolis* de Carles Riba, parus en mai 1921 et dont Joan Creixells a pu dire, avec raison, dans la *Publicidad* du soir, n° 459, qu'ils « étaient dignes d'une réflexion attentive », en passant par l'alerte essai de Joaquim Folguera, mort à 26 ans en 1919 et dont les années eussent, sans doute, assagi la vivacité

juvénile (1), — l'auteur, donc, s'est efforcé d'exposer avec une précision généralement objective le processus de création et de perfectionnement qui a fait, à son avis, de l'actuelle poésie catalane une des plus intéressantes qui soient dans le monde civilisé. Nous avons lu avec plaisir ces quatre chapitres clairs et nets, d'une doctrine sûre, comme on s'en convaincra si l'on veut bien, par exemple, méditer ce que l'auteur écrit de l'erreur de Maragall touchant la prétendue « ingénuité » qui serait la première condition du poète lyrique et dont l'exemple de M. Josep Carner constituerait, à défaut d'autres, la plus brillante réfutation vécue des lettres catalanes contemporaines. D'autres passages sont à recommander, ceux, par exemple, relatifs à la culture du poète, à l'évolution de la langue, au nécessaire — et, aujourd'hui, si inexistant contact entre le poète et le peuple en Catalogne. Nous voudrions, cependant, dans les lignes qui vont suivre, présenter quelques-unes des réflexions qu'a suscitées en notre esprit le petit livre du poète des *Cançons al vent* et d'une demi-douzaine de recueils de vers et qui, croyons-nous, va, en outre, prochainement publier dans la Collection de Lyriques Mondiaux de *La Revista* une traduction catalane des idylles et des élégies de Chénier, dont un choix de versions castillanes a été donné par Maristany comme fascicule XXXV de son excellente série : *Las mejores poesías líricas de los mejores poetas*, à l'*Editorial Cervantes*.

Le premier chapitre traite du romantisme jusqu'aux jeux floraux. Mais peut on bien, en vérité, prétendre que les Catalans aient connu un véritable romantisme ? Nous savons que, dans son récent et premier volume d'histoire critique de la littérature catalane moderne — *Manual d'historia critica de la Literatura Catalana Moderna, Primera Part*, Barcelone, 1922, édition de *l'Association Protectrice de l'Enseignement Catalan*, — M. Manuel de Montoliu, disciple bien digne d'un maître comme Rubio i Lluch, reprend une thèse chère à Menéndez y Pelayo : à savoir que la Renaissance Catalane jusqu'à Verdaguer fut une conséquence directe du Romantisme. On retrouverait des traces de cette erreur chez les prédécesseurs de M. Montoliu, à commen-

(1) Voir aussi les articles de Folguera réimprimés au tome XLI des *Publicacións* de *La Revista* (Barcelona, 1920), où se trouve complété son recueil de 1919 sur : *Les noves valors de la Poesia Catalana*, dont *La Provence Latine* nous annonce, depuis un an, la « prochaine » traduction française par Pierre Rouquette.

cer par le baron « décentralisateur », Charles de Tourtoulon, dans sa *Renaissance de la Littérature Catalane et de la Littérature Provençale* (Toulouse, 1858), sans oublier le confus Tubino dont l'*Historia del Renacimiento literario contemporáneo en Cataluña, Baleares y Valencia*, parut à Madrid en 1880, ni le prologue placé par Rubio i Lluch au tome IV du *Gayter de Llobregat* paternel. On a même été jusqu'à rattacher ce romantisme à l'Italie et à rechercher dans Cabanyes les réminiscences ou d'Alfieri, ou de Foscolo et dans l'*Oda* d'Aribau celles de Manzoni : voir l'article de Mario Casella : *Agli Albori del Romanticismo e del Rinascimento Catalano*, dans la *Rivista delle Biblioteche e degli Archivi*, 1918, p. 81-120. Ce sont là simples jeux d'érudition rétrospective. En revanche, il nous semble qu'on ne saurait trop insister sur la nécessité de rectifier les points de vue traditionnels actuels sur Verdaguer. M. Joan Arùs note avec infiniment de raison, p. 38, que son importance est double : poétique et philologique. On a peut-être eu raison de secouer les œuvres de cet honnête ecclésiastique dont l'arcadienne fadeur finit par agacer, mais il faudra toujours louer sa matière linguistique, qui est superbe, comme l'est, chez un autre vilipendé d'aujourd'hui, Maragall, la matière rythmique. Et ce ne sera pas M. J.-M. de Sagarra qui nous contredira, pensons-nous, sur ce dernier point, lui qui s'efforce, dans le petit *Joan Maragall* du printemps dernier (Barcelona, *Libreria Nacional Catalana*), de passer à la postérité comme l'Eckermann de ce Gœthe à l'usage des surhommes de la *Lliga Regionalista*.

C'est Maragall encore qui, si nous n'errons, avait indiqué — sans se soucier, d'ailleurs, de la suivre — à la poésie nationale l'orientation sur la voie du xve siècle catalan, si pur et si italianisé. On a plutôt outré, dans la suite, son geste régressif. Sans doute, ces auteurs sont loin, comme on l'a prétendu, d'abuser de vides allégories et leur technique ne laisse pas d'être si droite que l'on entend presque, à les lire, chanter les mélodies qui durent accompagner leurs poèmes. Mais voici où nous eussions aimé que l'on s'arrêtât, en Catalogne. Un Jordi de Sant Jordi n'enlève à notre Ronsard aucun de ses dons, de ses dons de fraîcheur merveilleuse et le pin et le laurier ne sont-ils pas plus vivants chez ce Français issu de race hongroise que chez le chambellan d'Alfonso V, que célébra le marquis de Santillane? On nous répliquera qu'il

est loisible d'imaginer ce qu'aurait pu être, ce que devait être, au xvie siècle et au delà, la littérature catalane, si un absurde destin n'était venu prématurément en arrêter le merveilleux essor, et nous aimerions, nous aussi, à nous la représenter plus flexible et plus voisine des formes naturelles. Car, si la Pléiade nous plaît davantage, n'est-ce point, précisément, parce que nous y devinons, malgré son italianisme, les horizons de Touraine et du Vendômois? C'est ainsi qu'il n'y a pas de longs mois, Josep Carner demandait encore au poète J.-S. Pons de lui signaler quelque édition récente de la *Défense et Illustration de la Langue Françoise*. Carner, traducteur de La Fontaine, après le poète roussillonnais Paul Bergue — si réaliste, si franc d'accent, si riche de langue dans *La Mare Terra* de 1913, — dont les Fables dépassent les limites du dialecte roussillonnais, en dépit de ce qu'en écrivit Carles Riba dans la *Veu* et à la page 302 de *La Revista*, en 1921. Pour qui sait lire d'un œil averti un livre de vers comme *L'Estel de l'Escamot*, de ce même Pons, le charme essentiel de telles compositions résidera surtout dans l'effort heureux d'y appliquer l'art français parallèlement aux formes rythmiques plus particulièrement catalanes. Les Barcelonais ne l'ont point assez remarqué, cependant. Ils vont trop vite. Avant même d'avoir seulement essayé d'user pleinement des resources de l'alexandrin et de son orchestration, ils rêvent d'acclimater chez eux les variétés métriques les plus audacieusement modernistes, les plus outrageusement « amorphes ». Et cela — il n'est pas superflu de le noter ici — s'associe parfaitement, dans leur esprit, avec un conservatisme politique complet, étroit, archaïque.

Parce que, chez eux, syndicalisme — ou, si l'on préfère, anarchisme — et nationalisme sont les deux forces qui s'opposent, il arrive couramment que ces novateurs étonnent par la rance saveur de leurs credos autres que littéraires. Dans notre dernière chronique, nous citions les articles de M. Mario Aguilar dans *La Libertad* de Madrid sur le déplacement, vers la capitale de l'Etat espagnol centraliste, de l'axe de gravité du libéralisme en Espagne, naguère assis à Barcelone. Il est curieux de reproduire ce qu'au numéro de juin dernier de *La Revista* M. C. Pi Suñer oppose, sans le nommer, au rédacteur du *Dia Gráfico* barcelonais. Selon lui, le libéralisme des intellectuels de Madrid est pure attitude et aurait horreur des cas concrets — à preuve :

leur conduite en face du problème catalan, toute d'inhibition (et l'on entend bien que cet exemple, ce n'est pas nous qui le produisons, mais l'écrivain catalan). Il faut avouer que le plaidoyer *pro domo* de M. Pi Suñer est impressionnant et que ce reproche d'un libéralisme abstrait, qui ne s'incarne en aucun corps, serait décisif, si, de ce qui se publie à Madrid dans la presse d'opposition au gouvernement, il n'était facile d'extraire mille preuves de la thèse contraire et déduire ce truisme que, de même qu'il faut se garder de juger les Catalans par ce que rapporte de leur vie politique M. Pedro Pujol dans l'*ABC* — pour ne citer que la plus lue des feuilles de Madrid — de même il importe de ne pas chercher ses seules orientations sur l'Espagne dans la presse catalaniste, tant de la péninsule que d'outre-mer (voir, par exemple, dans *Ressorgiment*, de Buenos-Aires, nº 73, août 1922, ce que l'on dit du voyage d'« Alphonse XIII d'Espagne » à Barcelone et de M. Puig i Cadafalch, « Président de Catalogne », p. 1162-1163). Mais enfin, ne pourrait-on pas s'étonner qu'en dépit de leur castillano-phobie, les écrivains catalans ne sachent que rarement se libérer de l'emprise espagnole? Ce ne sera pas l'auteur de cette chronique, mais le poète J.-S. Pons — dont la toute dernière œuvre, *La Font de l'Albera*, aura, au dire de *La Revista* de juillet 1922, p. 168, démontré, à Céret, l' « unité indestructible de la Catalogne » — qui en fera l'observation. Parlant, dans une Revue de Marseille, *La Criée*, en mai dernier, de la poésie catalane en 1920-1921, n'écrit-il pas à propos de la *Nau* — mais, déjà en 1921, avait paru le beau poème dramatique en 3 actes : *La Cançó del vell Cabrés* à l'action si savoureusement « tarragonenque » — du jeune poète Ventura Gassol : « Et si, après avoir lu quelque exhortation du *Verger Spirituel* de Fray Juan de los Angeles, le mystique franciscain d'Estrémadure, je m'arrête devant le *Christ de la Seu* de Ventura Gassol, le sentiment religieux me paraît toujours le même.

> Vos cheveux retombent sur mes épaules
> Et vos dernières gouttes de sang coulent à mon flanc
> Et mon corps est le corps du Fils de Dieu...

« Je serai peu agréable à mes amis de Barcelone, si je dis que cet accent est ibérique et je puis cependant affirmer qu'il est plus rare dans la poésie française. Il faut reconnaître l'esprit de souplesse, l'ingéniosité des Catalans. Ils peuvent éviter la vieille en-

flure des Castillans et cela les distingue. Mais il n'est pas tout à fait prouvé que Remy de Gourmont leur soit plus familier que Miguel de Unamuno. »

Que nos amis catalans, si sensibles à la critique, même juste, nous pardonnent de le leur dire franchement. Pour un esprit nourri d'exotisme, pour un lecteur du dehors qui, lisant les livres catalans, lit aussi les livres des 5 ou 6 principaux idiomes mondiaux, ce qui plaira à jamais, de leur Parnasse, ce ne seront pas tels ou tels tours de force de poètes qui sont surtout des cérébraux — oh ! ce cérébralisme d'aujourd'hui, n'est-ce point le grand mal de la poésie catalane ? — mais tout simplement et tout uniment les quelques petits joyaux de chantres qui pétrissent — si l'on peut ainsi parler — leur propre argile sous un rameau d'olivier, c'est-à-dire de poètes rimant avec les mots qu'ils entendent, puis qu'ils adaptent à la couleur de leurs jours. Ceux-là eussent bien pu se passer de tant de livres et la *Fundació Bernat Metge* eût, pour eux, pu rester dans les limbes du coffre-fort de Cambó. Car les livres, trop souvent, viennent briser le rythme propre du poète, qui, de suivre leurs conseils, risque d'oublier ses cultes les plus chers. Votre romarin, amis catalans, ne sert pas pour fleurir certaines terres trop froides : il sait ce que peut valoir un bel abri ! Au demeurant, est-il donc si sûr que l'abandon, par tant d'entre vous, de l'art français, ait été très heureux ? Il est en lui une finesse et une clarté qu'il vous serait impossible d'ignorer. Votre langue reste toujours nerveuse et rustique. La nôtre sourit. Quelqu'un me glisse, cependant, à l'oreille, qu'il y a des valeurs *nôtres* qu'un littérateur étranger — fût-il de chez vous — ne sera jamais apte à saisir. Ainsi a-t-on vu votre Maragall s'enticher d'Ibsen et, admirateur, sur le tard, de Novalis, croire naïvement que le salut serait dans les fantaisies déréglées du romantisme boche. Car il vous faut souvenir que le vieux péché contre l'esprit subsiste, éternel, et que ce prurit d'acclimater chez vous toutes les influences exotiques devait s'avérer, en définitive, un leurre. Rien n'est plus libre que le rythme et quelle aberration que de croire que toutes les cadences doivent être essayées, quand la seule chose qui vaille, c'est d'apprendre à manier l'archet comme il convient ! Mais, de même que les groupes cultivés de Catalogne se complaisent aux abstractions et aux allégories du nationalisme, de même ses poètes actuels, manquant des assises de marbre

de la Renaissance et séparés par trop de siècles de l'ère du gai savoir et du *trobar clus*, considèrent comme naturelles maintes débauches de subtilité et d'analyse, qui les auront éloignés des traditions nationales du *bel canto* de Provence et de Gascogne. Et, trop souvent, l'idée politique, à laquelle ils sont attachés, est aussi venue troubler, chez eux, la limpidité et la mesure de l'art.

MÉMENTO. — *La Revista* de juillet signale la prochaine traduction en français, par les soins du *Casal Català* de Paris, de *La vida austera* de M. Père Corominas, avocat à Barcelone. Cet auteur a donné en 1921, sous le titre de *Cartes d'un Visionari*, un exposé des théories nationalistes telles qu'on les élabore à l'*Action Française* et qui jouissent d'un certain crédit, de Francesc Pujols à Eugeni d'Ors, à Barcelone, en l'absence d'une doctrine véritablement sociale. Il importe, d'ailleurs, de ne pas perdre de vue que, de même que Ch. Maurras est « félibre » et a chanté les trente beautés de Martigues, M. Père Corominas a célébré en prose rythmiquement ordonnée les grâces de l'Ampourdan (*Les gracies de l'Empordà*, Barcelona, 1919). Cette version ne sera, paraît-il, qu'un début et le *Casal Català* — louable initiative — se proposerait de publier toute une série de traductions d'œuvres diverses de la littérature catalane moderne, sans distinction de chapelles.

Dans le *Corriere delle Puglie*, de Bari, Hrand Nazariantz célèbre l'art de Joachim Biosca (numéro du jeudi 23 mars 1922) en termes beaucoup plus suggestifs que ne le fait M. A. Schneeberger dans le n° 5 de *La Nervie*, où il est aussi question de Joaquim Sunyer et de Joan Miró. A ce propos, pourquoi donc M. Schneeberger a-t-il, dans son *Anthologie* catalane, précédemment signalée, commis un si étrange abus du verbe *tenir* et à tant de reprises ? Serait-ce parce que, comme il le déclare à la page 125, au cours de sa notice sur Maseras, c'est ce dernier qui « prit l'initiative de cette *Anthologie* et c'est lui qui sut en réunir les éléments » ? Ce qui veut dire aussi, sans doute, que M. Maseras « tient » la responsabilité de ce singulier solécisme, qui n'est peut-être, après tout, qu'un pittoresque grain de beauté de plus dans un volume hybride. Et l'on trouvera, dans les numéros des 9 décembre et 3 janvier derniers de *La Veu de Catalunya*, les principaux jugements portés sur lui par la presse française : *Comœdia*, *La Patrie*, *L'Echo National*, *La Presse*, *L'Intransigeant*, *L'Eclair*, *Le Populaire*, *La Belle France*, etc., et aussi par M. Géo Charles dans *Montparnasse*. Ces jugements décèlent, en général, une grande « naïveté », de la part de leurs auteurs, à l'endroit de la langue et de la littérature catalanes. Et c'est là le moins que nous puissions en dire...

Le poète R. Vinyes, inaugurant sa collaboration au *Fantasma* napolitain de Roberto Marvasi — numéro du 15 octobre 1922, — aura appris

à nos « frères » d'Italie qu'en Catalogne les évêques fumaient maintenant des cigarettes turques et lisaient — mais ceci est déjà très vieux — M. Ricardo Léon. Et cette leçon valait bien « un fromage sans doute ».

Dans le numéro de juin de *La Revista* est donné en catalan le texte du discours de présentation de M. Jules Romains au public de l'Institut Français de Barcelone, le 4 mai 1922. Ce discours émane de M. Joan Estelrich, qui est rempli d'une débordante admiration pour le fondateur de l'unanimisme. Nous y avons relevé la constatation qu'il n'est « pas problable » que M. Jules Romains connaisse jamais, en France, de « grands tirages ». On y apprendra, en outre, que l'unanimisme existait déjà en Catalogne avant que M. Jules Romains l'eût inventé et que son grand-père fut Raimond Casellas et son père Joan Maragall. Il est seulement dommage qu'à propos du *Vieux Colombier*, M. Joan Estelrich n'ait pas songé à dire aussi qu'il avait été devancé à Barcelone, il y aura bientôt 25 ans, par le *Teatro Intimo* d'Adrià Gual — qu'un récent article, dans *Choses de Théâtre*, vient de rappeler au souvenir de quelques Français — et que c'est là qu'avait été joué ce *Mystère de Douleur* qui, plagié habilement par Jacinto Benavente, a constitué le plus beau fleuron de la couronne dramatique de ce gallophobe gratifié du prix Nobel pour 1922 et a connu, récemment, un succès sans précédent aux États-Unis. La pièce de Benavente s'appelle — est-il besoin de le dire ? — *La Malquerida* et figure au tome XX de ses *Œuvres Complètes*.

Du nouveau recueil des contes de M. Josep Carner, déjà signalé dans notre dernière chronique : *la Creació d'Eva i altres Contes* — v. *Mercure* du 1er septembre, p. 535, — si nous apprenons, à la *Préface* datée de Gênes, avril 1922, cette vérité, capitale et sans doute trop banale au vice-consulat d'Espagne de la cité ligurienne, qu'un monsieur qui fume un havane peut être comparé, en magnificence, à une dame en décolleté, nous n'apprenons, par contre, — encore que M. Carner déclare les avoir écrits le cigare au bec, — rien de vraiment nouveau sur son talent de conteur. Non que le traducteur catalan de Marc Twain — ce Marc Twain dont l'humorisme échappait si totalement à Maragall — ne sache causer, et très ingénieusement. Mais l'action manque et ces deux douzaines de récits n'ont pour but que de nous convaincre, si besoin en était, que M. Josep Carner a infiniment d'esprit, mais en aucune façon les dons épiques du conteur de race.

M. J. M. López-Picó a enrichi, en cette seule année 1922, la déjà si copieuse série de ses œuvres de cinq — peut-être de six — publications nouvelles. De la première en date : *Popularitats*, nous avons parlé dans l'article que nous avons dédié à ce poète parfois discuté, mais dont l'effort — ne fût-il pas d'une qualité très rare — implique un très bel

enseignement. Les autres sont : *Dites de tot l'any*, où le poète s'approche franchement du chant populaire, avec tant de douce intimité qu'on dirait que maintes strophes de ce petit livre aient eu déjà la consécration de la Muse anonyme du Dêmos ; — la *Nova Ofrena* — 5 chants tirés à 75 exemplaires sur papier de fil, poèmes en tercets, de fièvre et d'obsession et dont l'audace métrique, indépendamment du thème moral, mérite d'être relevée, en même temps qu'y réapparaît cette éternelle hantise métaphysique de l'auteur, qui le fait passer pour obscur ; *Lleures Barcelonias*, proses diverses, sur lesquelles nous reviendrons, ainsi que sur les *Enyorances del Mon* — poèmes d'Italie, d'ailleurs datés de 1923 — et sur un livre anonyme, où nous croyons reconnaître la marque de López-Picó : *l'Home del qual es parla*, 53 pages in-8° imprimées par Altès, où un personnage énigmatique se confesse en public et conclut, assez confusément, sur la nécessité de redonner la Foi au peuple, la Foi du *Pater noster*, qui est aussi celle du « charbonnier ». Nous songions, en lisant ces pages, au Papini de *Un Uomo Finito*, dont le drame intime était déclaré si « riche de poésie et de passion » par Louis Chadourne, dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier 1914. Décidément, l'on ne pourra pas dire de M. López-Picó que M. M. avait tort lorsqu'il écrivait — dans *La Revista* de mars 1922 — que « *la gosadia ha estat una de les caracteristiques* » de l'art de notre ami et aussi, sans doute, « *un dels secrets de la seva renavoció* ». Mais, pour ce qui est de la Foi à redonner au peuple, nous ne croyons pas qu'il soit sérieusement possible — même en Espagne — de remonter le courant de l'esprit moderne. Une Foi, certes, mais pas l'ancienne Foi...

La mort subite, en fin de décembre dernier, du prêtre Miguel Costa i Llobera a inspiré à un de ses confrères, l'éminent latiniste Riber, son compatriote — car tous deux sont nés à Mayorque, — quelques lignes parfaites dans *La Veu de Catalunya*, n° 8334, où ont été également réimprimées plusieurs poésies du défunt : *Errant par le bois* et *Impression de Semaine Sainte*, en particulier et, aussi, *Méditerranée*. Mais le meilleur article nécrologique sur Costa est celui du poète majorquin J. Alcover dans la *Vanguardia* des 31 décembre, 2 et 3 janvier dernier. Nous y reviendrons dans notre prochaine chronique. Costa i Llobera était un classique hellène revêtu d'une subtile armure chrétienne et encore un romantique, libéré des pessimismes et de la dépression propres à cette école, qui se survit à elle-même chez quelques chantres de la Péninsule Ibérique. Dans ses *Visions de Palestine*, il a su exprimer en magnifiques images l'enchantement nostalgique du pays de Jésus...

CAMILLE PITOLLET

LETTRES RUSSES

Les Mémoires : Martov : *Souvenirs d'un social-démocrate*. — V. Tchernov : *Souvenirs d'un socialiste révolutionnaire*. — Soukhanov : *Mémoires sur la*

Révolution, Ed. Grjebine ; Berlin, Pétrograd et Moscou. — F. Dau : *Deux années de pérégrinations*. — Vera Figner : *Tâche sacrée*, Ed. « Zadrouga », Moscou. — A. V. Koni : *Dans la vie*, vol. III ; Ed. Bibliophile, Reval. — Général Denikine : *Récits des temps troubles*, vol. II, Povolozky, Paris. — Schtiff : *Les Pogroms en Ukraine*, Berlin. — Kerensky : *De loin*, Povolozky, Paris. — Mémento.

Les périodes révolutionnaires comptent toujours un grand nombre de mémorialistes, car beaucoup de personnes, à tort ou à raison, se croient des acteurs de premier plan dans les grands événements qui se déroulent alors ; d'autres pensent simplement que l'humanité sera heureuse un jour de savoir ce que leurs yeux ont vu et leurs oreilles entendu. De la Révolution française il nous est resté des milliers de volumes de mémoires d'un intérêt très inégal ; la révolution russe, qui n'est pas encore terminée, nous en vaudra sans doute davantage. Déjà, en Russie et à l'étranger, on compte un nombre considérable de ces publications, et à Berlin il existe une revue, très intéressante d'ailleurs : *Les Archives de la Révolution russe*, dont nous avons parlé dans une précédente chronique, consacrée spécialement à cette littérature. Le défaut des publications de cette revue c'est d'être, si l'on peut dire, « unilatérales ». Les auteurs des mémoires et souvenirs qu'elle publie appartiennent presque tous au parti des Cadets, ou sont franchement conservateurs, ou bien ce sont des généraux de l'ancien régime, qui ont combattu le bolchevisme. L'éditeur Grjebine, dont la maison principale se trouve à Berlin, mais qui publie également à Pétrograd et à Moscou (Grjebine est l'éditeur officieux du gouvernement des Soviets) a entrepris la publication d'une série de mémoires de personnages ayant joué un rôle important dans le mouvement révolutionnaire russe, même avant l'avènement du bolchevisme. Chacun des auteurs dispose, pour ses souvenirs, d'un fort volume de 350 à 400 pages, et parfois même de deux volumes. Jusqu'ici, dans cette série, sous le titre *Lietopiss Revolutzii* (Les Annales de la Révolution), sont parus 6 volumes. Parmi les plus intéressants nous citerons les **Souvenirs d'un social-démocrate**, de Martov, dont il n'est paru encore qu'un seul volume intitulé *La Veille* (1890-1900) ; le second volume, qui paraîtra prochainement, aura pour titre *Les années d'orage* (1900-1905). Il faut noter surtout la grande sincérité qui se dégage de ce premier volume de souvenirs. Bien qu'étant un homme de parti, l'auteur

garde une objectivité parfaite dans la description des événements, et même, s'il y joue un rôle important, il se tient volontiers dans l'ombre pour mettre au premier plan des compagnons de lutte.

Tout autre est le livre de Tchernov: **Souvenirs d'un socialiste révolutionnaire.** Infatué de soi, l'auteur ne s'intéresse aux événements qu'autant qu'il peut se placer lui-même au premier rang, et il néglige comme des comparses des personnages dont cependant l'activité fut prépondérante ; et tout le premier volume est rempli de longs raisonnements dont le pathos tend à cela que c'est lui, Tchernov, qui est le centre du système solaire de la révolution russe.

Les Mémoires sur la Révolution, de Soukhanov s'apparentent plutôt aux souvenirs de Martov. C'est un gros volume bourré de faits et de documents. Il en est de même du livre de F. Dan : **Deux années de pérégrinations.** Un critique a dit très justement de ce livre que c'est « l'histoire de deux années de souffrance et d'humiliation d'un intellectuel, sous le régime des soviets ». Malgré toute leur haine pour les social-démocrates, les bolcheviks ont traité Dan avec certains égards, comme l'un des grands chefs de la social-démocratie, et d'après tout ce qu'il a enduré on se demande comment sont traités ceux avec lesquels ils ne se gênent pas.

Les souvenirs de Vera Figner : **Zapetchatlenny Troud** (Tâche sacrée) occupent, dans cette série de mémoires, une place à part. Le lecteur n'y trouvera pas l'histoire du mouvement révolutionnaire qui précéda immédiatement le bolchevisme, car, ces longues années, Vera Figner les a passées dans la forteresse de Schlusselbourg, où elle fut internée à 27 ans, et d'où elle ne sortit que vingt ans plus tard. En revanche, elle donne l'histoire très détaillée de la *Narodnaia Volia*, du parti terroriste d'où sortit le parti socialiste-révolutionnaire. Vera Figner était un des membres très actifs de la *Narodnaia Volia* ; elle prit une part directe dans la série des attentats contre Alexandre II, et nous trouvons, dans ses souvenirs, l'explication de certains faits qui, jusqu'ici, demeuraient mystérieux. Ecrit avec une grande sincérité et une simplicité remarquable, ce livre de Vera Figner apporte une contribution importante à l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie.

Les souvenirs de Koni, **Dans la vie** (vol. III), n'ont aucun

lien avec les événements révolutionnaires. Koni, qui occupait le poste très important de Procureur général à la Cour de Cassation, avait appartenu à cette pléiade de jeunes gens qui, enthousiasmés par les réformes libérales des premières années du règne d'Alexandre II, entrèrent au service de l'Etat, avec la ferme résolution de servir le peuple ; et dans toute sa longue carrière Koni demeura fidèle à ce qu'on appelait en Russie « les traditions de l'époque des grandes réformes » (1861-1866).

Très érudit, et doué d'un remarquable talent d'écrivain, Koni fréquentait beaucoup dans les milieux littéraires et était lié d'amitié avec Tourguéniev, L. Tolstoï et quelques autres grands écrivains russes. Sa fidélité aux « traditions de l'époque des réformes », Koni en donna la preuve lorsqu'il présida les débats du grand procès politique de Vera Zassoulitch, auteur de l'attentat contre le préfet de police Trépov. « Le résumé » que le Président,d'après la loi russe, devait prononcer à la fin des débats, est resté un modèle du genre. Vera Zassoulitch fut acquittée par le jury aux applaudissements frénétiques de l'auditoire et Koni accusé de n'avoir pas présidé les débats dans le sens souhaité par le gouvernement, pendant plus de dix ans demeura sans avancement. Admirable conférencier, les *Recueils* de ses discours eurent tous un énorme succès, et il en fut de même des deux gros volumes de ses souvenirs : *Dans la vie*, parus avant la guerre. C'est le troisième volume que le « Bibliophile » vient de publier, à Reval. Comme dans les précédents, on y trouve de nombreux récits de drames judiciaires et de famille, notés par l'auteur au cours de sa longue carrière, et aussi des articles de critique, qui ne sont pas tous d'égale valeur. En général, ces souvenirs nous semblent aujourd'hui bien lointains. Cependant, l'article sur Tourguéniev et son roman avec la grande artiste Savina garde encore un intérêt littéraire, et les pages qu'il consacre au dictateur de la Russie, Loris Melikov, sont particulièrement brillantes. Beaucoup plus faibles sont ses souvenirs d'enfance.

Le général Denikine a fait paraître chez Povolozky le deuxième volume de son remarquable ouvrage : **Récits des temps troubles** (Otcherki Rousskoï Smouty) Ce volume, très bien édité et enrichi d'une belle documentation photographique, embrasse la période d'août 1917 à avril 1918; il est consacré à la

lutte du général Kornilov. C'est l'histoire la plus complète et, semble-t-il, définitive, de ce qu'on a appelé, dans la presse dévouée à Kerensky : « la conjuration de Kornilov ». De la lecture du livre du général Denikine il résulte qu'il n'y eut aucune conjuration ; tout s'est fait au grand jour, c'était « le dernier soubresaut de l'Etat et de la société russes pour se défendre de la destruction à quoi les menait fatalement la politique de Kerensky ». Ce deuxième volume est écrit dans le même ton calme, presque épique, que le premier ; Denikine y traite avec la même courtoisie ses adversaires les plus acharnés. Ce qui fait la valeur de cet ouvrage, c'est que l'auteur n'avance rien qu'il ne puisse justifier par des documents ; toutes ses affirmations sont basées sur des faits dont il peut faire la preuve ; et l'impression nette qui s'en dégage est celle même qu'exprime le général Loukomsky dans ses « Souvenirs », dont nous avons parlé : que le général Kornilov fut provoqué par Kerensky et son entourage, qui redoutaient sa popularité croissante.

Dans ce volume, comme dans le précédent, il y a des pages qui, indiscutablement, prendront place dans les anthologies des grands écrivains russes, celles, par exemple, de la description de la mort du général Kornilov ». Le 3e volume de cet ouvrage du général Denikine doit être consacré à sa propre « aventure, quand il essaya de ramasser les rênes du gouvernement tombées des mains du général Kornilov. Mais, en attendant la parution de ce volume, nous pouvons lire la petite brochure de Schtiff, éditée à Berlin : **Les pogroms en Ukraine**, qui doit être le complément nécessaire des souvenirs du général Denikine. C'est la description très succincte des pogroms juifs et des massacres épouvantables qui ont accompagné la marche des troupes de Denikine. L'auteur, en étudiant l'organisation des pogroms, leurs causes, remarque cette particularité que tous ceux qui eurent lieu pendant la lutte de Denikine contre les bolcheviks furent exclusivement organisés par l'armée blanche. Les pogroms juifs, en Russie, ne sont pas une nouveauté, le gouvernement tsariste s'en est servi assez souvent comme d'un dérivatif au mécontentement du peuple engendré par les abus du régime, mais alors c'était la basse populace qui se livrait au pillage et au massacre des Juifs sans défense ; l'armée, officiellement, protégeait les Juifs, et, parfois même, en effet, mettait fin aux pogroms. Sous Denikine, c'est, au contraire, *l'armée des volontaires* qui les organise, et ils dé-

passent en horreur tout ce que l'on peut imaginer : des villages entiers sont anéantis, des districts sont dévastés ; dans le village Proskourov, de quelques milliers d'âmes, après les pogroms il ne reste plus que quelques centaines d'estropiés, le reste de la population a été massacré ou a pris la fuite. Outre l'horreur qu'inspirent ces crimes, ils eurent encore cette conséquence terrible qu'ils dépravèrent l'armée de Denikine, qui, peu à peu, se transforma en une bande de pillards dont les bolcheviks eurent facilement raison.

Le même éditeur Povolozky, qui a publié l'ouvrage du général Denikine, fait paraître un gros volume de Kerensky, **De loin**, où sont réunis les articles qu'il a écrits en 1920 et 1921. C'est le plaidoyer pitoyable d'un homme qui a le plus contribué à la débâcle russe et qui veut rejeter la responsabilité de la chute du gouvernement provisoire sur n'importe qui, hormis sur soi-même. Tantôt il accuse le général Krasnov, qui cependant fit tout ce qu'il put en ces jours difficiles et sauva la vie de Kerensky lui-même ; tantôt le Conseil de la République, incapable, par sa composition même, de la moindre résistance ; tantôt la démocratie révolutionnaire ; tantôt son propre parti — les socialistes révolutionnaires. Et malgré tous les malheurs dont il est comptable, malgré l'incapacité totale dont il fit preuve comme homme d'Etat, Kérensky s'écrie cependant : « Je resterai parmi les anciens phares qui éclairent la route et vers lesquels la Russie se tourne encore. » Espérons que ces anciens phares sont éteints pour toujours et que d'autres plus puissants, plus lumineux, éclaireront la Russie dans la voie du salut.

Mémento. — *Les Archives de la révolution russe,* tome VI. La suite des très intéressants *Souvenirs* du général Loukomsky ; des *Notes* de Rodzianko sur le rôle de la Douma pendant la révolution de février. Parmi les documents cités, le plus important est le dernier rapport de Rodzianko à Nicolas II. — Vl. Korolenko : *Histoire de mon contemporain* (Istoria Moiévo Sovremennik), autobiographie de l'illustre écrivain mort récemment ; quatre volumes, édités à Berlin par « Vozrodjénié ». Cet intéressant ouvrage peut être mis en parallèle avec *Passé et Pensées* de Herzeu ; les 3 premiers volumes avaient déjà été édités en Russie : le 4e paraît pour la première fois. Malheureusement cette autobiographie de Korolenko s'arrête à sa relégation en Sibérie. — *Les Problèmes contemporains* (Sovremennia Problemmy), chez Povolozky ; c'est un recueil d'articles consacrés aux principaux problèmes de

notre époque : la démocratie ; le droit des minorités ; la représentation nationale et la représentation de classe, etc. A citer l'intéressant article de Minsky sur le Manifeste des travailleurs intellectuels. — La maison « Znanié » fait paraître à Moscou deux brochures très intéressantes : *Le code criminel de la République sociale fédérative russe* ; 227 articles seulement, mais cette brièveté n'implique pas la clarté. C'est probablement le seul code au monde qui punisse un même crime de peines différentes, selon la classe à laquelle appartient le condamné : un communiste, par exemple, peut commettre impunément un délit qui vaudra à un bourgeois une peine sévère. L'autre brochure est un résumé des droits civils qui appartiennent aux citoyens de la bienheureuse république des soviets ; ils ne sont pas encore codifiés, et cette brochure n'est que le recueil des décrets et ukases du Comité exécutif de la République des Soviets. La fameuse *Nep* (nouvelle économie politique) est déjà en vigueur, puisque nous y trouvons plusieurs lois très bourgeoises : celles sur les billets à ordre, les sociétés anonymes, les assurances, etc. — *Douze condamnations à mort*. Document très précieux — édité à Berlin par le parti socialiste révolutionnaire — qui contient le compte rendu détaillé et les plaidoiries presque in-extenso du procès des socialistes-révolutionnaires qui pendant longtemps a occupé toute la presse européenne. A signaler la remarquable préface de Kautsky. — *Le Kremlin derrière la grille*, avec un sous-titre rappelant le livre célèbre de Stepniack : « La Russie souterraine », Edit. du Scythe, Berlin, contient les récits de différents membres du parti socialiste révolutionnaire sur leur emprisonnement dans les geôles du Kremlin, entre autres de la célèbre Spiridonova. C'est le complément d'un livre dont nous avons déjà parlé, beaucoup plus fort et plus terrible : la *Tche-ka*. — La Presse franco-russe, à Paris, publie de Boris Mirski : *En exil*, notes d'un journaliste de grand talent sur les tribulations des émigrants russes en Europe. — S. Stepanov : *Sur l'église vivante*. Edition du parti communiste russe, à Moscou. C'est la première tentative d'expliquer le schisme qui se produit en ce moment dans l'Eglise orthodoxe et l'origine de cette Eglise vivante qui prêche la soumission au régime communiste. — Signalons encore la parution de périodiques consacrés à l'histoire documentaire : *Krasnaia Nov* (Les terres vierges rouges) dont cinq numéros sont parus ; *Les Archives rouges*, qui donnent beaucoup de documents inédits du plus haut intérêt ; *La presse et la Révolution*, 7 numéros parus ; et *Le Messager de l'histoire de la révolution*, dont le premier numéro vient de paraître à Moscou. A Moscou également se publie une revue consacrée à la Presse, intitulée : *Le Journaliste*. Nous ne savons pas si l'article sur la presse russe rapporte des faits exacts, mais celui d'un certain S. Biensky, sur la presse française, est un tissu d'erreurs et de stupidité.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Walther Rathenau : *Où va le Monde ?* Payot. — Jacques Sadoul : *Quarante lettres*, Librairie de l'Humanité. — *L'organisation de l'industrie et les conditions du travail dans la République des soviets*, Genève, 1922. — Comité des Zemstvos et des villes russes : *Aperçu de l'activité du Comité, février 1922-avril 1922*, Paris. — Varia. — P. J. V. Dashian : *La Population arménienne de la région comprise entre la mer Noire et Karin (Erzeroum)*, traduit de l'arménien par Frédéric Macler, Vienne, imprimerie des Mékhitharistes.

Le livre de Walter Rathenau, **Où va le monde?** constitue un document précieux sur la mentalité non pas de l'Allemand type, l'auteur juif et simple particulier n'aurait eu la prétention en 1910, époque où il écrivait son livre, de se croire aussi représentatif, mais de certains Allemands sur qui la masse pourra espérons-le, se modeler. Et sans doute Rathenau a été assassiné par ceux qui prétendent incarner la véritable Allemagne et parce que lui travaillait à créer une Allemagne différente, pleine de foi idéaliste et d'amour de la liberté, mais peut-être ces assassins étaient-ils des attardés et peut-être l'Allemagne d'aujourd'hui s'oriente-t-elle dans la direction montrée par ce devancier, qui, en dépit de sa race, serait alors plus allemand qu'eux de par son flair de l'avenir.

Donc, plusieurs années avant la guerre, Walter Rathenau poursuivant, pour reprendre son titre, ses « considérations philosophiques sur l'organisation sociale de demain », s'était demandé où allait la civilisation moderne, et constatant que le surpeuplement du globe et la tendance à l'unification des peuples avait créé une mécanisation générale caractérisée par la fatalité et la contrainte, il en avait conclu que le but à se fixer était de mettre dans ce monde dur une âme nouvelle, et de travailler à une transformation de l'esprit matérialiste de cette civilisation. C'est le sentiment, c'est la foi, et non la science ou la logique, qui doit mener ce monde.

Le premier chicaneur venu, dit-il, peut réfuter ce que Platon, le Christ et saint Paul ont avancé sans preuves, et cependant ce que Platon, le Christ et saint Paul ont dit ne mourra jamais, et chacune de leurs paroles a suscité une vie plus conforme à la vérité et plus de foi que n'importe quelle théorie physique, historique ou sociale.

Ce sont là de nobles paroles et en vérité quelque chose des

anciens nabis d'Israël revivait dans l'âme de ce magnat de *Allgemeine Elektrizitaets Gesellschaft*. Oui, l'homme qui annonce une vérité, «non parce qu'il la pense, mais parce qu'il la voit et la vit et parce que le monde qu'il sent s'agiter dans son esprit est pour lui plus réel que le monde qu'il voit avec ses yeux», a le droit de parler aux peuples, et le mot qu'il lancera dans le monde «même sans défense fera une moisson d'âmes», et il est encore exact qu'au-dessus de la certitude mathématique il faut mettre la découverte des fins humaines; «or, la fin à laquelle nous aspirons s'appelle liberté humaine». Et sur les trois chemins, chemin de l'économie, chemin de la morale, chemin de la volonté, que nous pourrions parcourir à la suite de l'auteur, nous trouverions également bien de nobles sentiments et de chaleureuses pensées, mais de tout ceci que pouvons-nous conclure ? et même si tous les Allemands devaient un jour partager les idées de Walther Rathenau, devrions-nous leur faire entière et absolue confiance?

Je passe sur les dangers que comporte tout idéalisme, car enfin, si le Voyant peut légitimement trouver que « le monde qu'il voit s'agiter dans son esprit est plus réel que celui qu'il voit avec ses yeux », les autres peuvent n'être pas de cet avis, et les Voyants eux-mêmes peuvent ne pas s'entendre entre eux, ce qui promet pour la pauvre humanité une confusion qu'elle n'a pas ignorée jusqu'ici et à laquelle l'idéalisme allemand n'a pas été toujours étranger. Mais on peut même aller plus loin et se demander si la réalisation de l'idéal de Rathenau sera pleinement satisfaisante pour tout le monde. Que la civilisation soit moins mécaniste et matérialiste et que l'organisation sociale de demain soit respectueuse de la liberté humaine, c'est beaucoup, certes, mais il y a d'autres libertés, et l'Allemagne idéaliste de Walther Rathenau respectera-t-elle celles des autres nations ? Nous sommes payés pour nous méfier un peu. Quelle tête ferons-nous si cette Allemagne vient un jour nous dire : « Je vous ai pris ce que vous aviez de meilleur, votre amour de la liberté et de la dignité humaines, et de par ma supériorité native j'en ai tiré et j'en tirerai beaucoup plus que votre frivolité welche n'en aurait tiré, par conséquent abdiquez vos vieilles vanités nationales, et puisque le monde va vers l'unité, fondez-vous dans mon sein où vous serez parfaitement heureux ? » Nous secouerions certainement la tête,

mais alors Dame Germania ne tiendrait-elle pas à faire notre bonheur par force ?

Quoi qu'il en soit, le premier pas vers la liberté que faisait Walther Rathenau avait bien son mérite, surtout en plein kaisérisme de 1910. Que les Allemands l'imitent, et qu'au respect de cette vague liberté humaine, métaphysique et ontologique, ils ajoutent le respect plus précis des hommes et des peuples, et on pourra, enfin, s'entendre avec eux! C'est ce que, nous autres Français, nous souhaitons de tout cœur et en toute sincérité.

HENRI MAZEL.

§

La première édition et la plus complète des **Lettres** du Capitaine Jacques Sadoul a été faite à Moscou, d'après le manuscrit-copie, saisi le 5 août 1918, au siège de la Mission militaire française, au cours d'une perquisition opérée par le pouvoir soviétique. La maison « La Sirène » a publié, en 1919, l'édition française de ces *Lettres* avec une préface d'Henri Barbusse. Mais dans ce volume, il manque 39 lettres qui, « pour des motifs divers, n'étaient point parvenues aux mains de l'éditeur », ainsi que nous l'apprend, dans sa préface, l'éditeur de la Correspondance de Jacques Sadoul.

Ce sont ces 39 lettres, plus une quarantième publiée récemment par l'*Humanité*, que fait paraître maintenant la Librairie de ce journal. Ce nouveau recueil est le complément nécessaire de l'édition de la « La Sirène ». Quelque opinion qu'on ait de la personnalité de leur auteur, on ne peut méconnaître que ces lettres, adressées comme l'on sait à M. Albert Thomas, ont une grande valeur documentaire, étant peut-être le témoignage le plus sincère que nous ayons sur cette période de la révolution qui amena la Russie au régime communiste. En outre, au point de vue psychologique, elles sont excessivement importantes, puisqu'on y peut suivre l'évolution de Jacques Sadoul : son adhésion d'abord hésitante, puis de plus en plus complète aux idées communistes. Les éditeurs de ces 40 nouvelles lettres ont donné l'avant-propos de l'édition de Moscou, de 1918, où nous trouvons des renseignements très intéressants sur la découverte du manuscrit des lettres et sur leur auteur.

Dans les bureaux de la Mission militaire française à Pétrograd et à Moscou, on découvrit des papiers importants. On trouva également

un manuscrit de *Notes sur la Révolution bolchevique* rédigées du 1er octobre 1917 au 1er août 1918 par un des membres les plus connus de la Mission française, le capitaine Jacques Sadoul.

La plus grande partie du manuscrit fut envoyée en Suisse, où elle a été publiée à Berne. Cette brusque révélation de leur politique infâme jeta la stupeur dans les gouvernements de l'Entente. Ils exigèrent et obtinrent du Gouvernement Suisse d'abord la saisie du livre, puis l'expulsion de la Mission russe bolchevique de Berne, considérée comme responsable de cette publication. Un certain nombre de notes avaient été conservées à Moscou pour être publiées en brochures séparées ou en extraits dans la presse russe et étrangère. Nous avons tout rassemblé et nous publions aujourd'hui la presque totalité du manuscrit saisi.

Le capitaine Jacques Sadoul fut un des collaborateurs de M. Albert Thomas au ministère français des Munitions et des Armements. En septembre 1914, il fut envoyé en Russie par le gouvernement de MM. Painlevé et Ribot pour y faire de l'information politique. Il « informa » en effet, mais avec une indépendance, une clairvoyance et une honnêteté qui firent scandale dans les milieux officiels de l'Entente.

Envoyé en Russie pour combattre les bolcheviks, le capitaine Sadoul ne tarda pas à comprendre la grandeur de la Révolution soviétique et à prendre vigoureusement la défense du Parti communiste. Envoyé pour être le collaborateur des ambassadeurs et des généraux alliés, il dénonce au contraire avec indignation leur incompréhension absolue des événements et leurs manœuvres criminelles contre la Révolution russe.

Il faut dire aussi que Jacques Sadoul est un observateur très fin. Aussitôt qu'il ne fit plus mystère de ses sympathies pour le régime des soviets et de ses relations avec les dictateurs du prolétariat, il provoqua une grande curiosité parmi les gens de l'ancien régime : les ex-grands seigneurs, les riches industriels le considèrent, dès lors, comme un phénomène qu'il faut voir ; on se l'arrache presque : « Les invitations pleuvent sur moi », écrit J. Sadoul, et malgré ses occupations absorbantes, il se rend à ces réceptions, beaucoup moins brillantes qu'autrefois, sans doute, mais où il rencontre la fine fleur de l'ancien régime, et les caractéristiques qu'il donne « d'une classe qui s'éteint, qui est déjà anachronique et qu'on ne trouvera plus bientôt qu'à l'état fossile » sont vraiment originales et amusantes et ne sont pas l'un des moindres attraits de cette intéressante correspondance, qui se lit comme un roman.

La brochure éditée à Genève : **L'Organisation de l'In-**

dustrie et les conditions du travail dans la République des Soviets, forme une partie des études et documents publiés par le Bureau international du travail qui, il y a cinq ans, fit paraître sur la même question une volumineuse étude de 500 pages. Mais à cette époque les données qu'il possédait sur l'organisation du travail en Russie soviétique étaient plutôt défectueuses, tandis que maintenant il dispose d'une documentation précise.

Outre une série d'aperçus sur les principales questions de l'organisation des industries contrôlées par l'Etat, sur les concessions déjà faites aux étrangers et sur celles que le gouvernement soviétique serait disposé à leur accorder, cette brochure contient une statistique très détaillée sur le mouvement des ouvriers, les salaires, les rapports entre employeurs et ouvriers et sur la participation de ceux-ci dans l'administration de l'industrie. On y trouve aussi le contrat-type relatif aux concessions que le Comité des Commissaires près du Conseil supérieur de l'Economie nationale a élaboré en décembre 1921, et qui réserve au gouvernement un droit de surveillance générale sur l'activité des concessionnaires, surveillance exercée par un contrôleur nommé par l'Etat. La redevance due par le concessionnaire à l'Etat est définie par un pourcentage sur l'ensemble des produits de l'exploitation. De plus, l'Etat jouit d'un droit de priorité pour l'achat du reste de la production ; et, afin d'assurer le développement de la concession accordée, le contrat prescrit un rendement minimum dans un délai déterminé. De son côté, l'Etat garantit au concessionnaire l'inviolabilité des biens concédés ainsi que ceux qu'il aurait pu importer légalement de l'étranger. C'est ce contrat-type qui servait de base aux arrangements conclus entre Krassine et M. Urqhuart, représentant de la « Société Russo-Asiatique Consolidated limited ».

Au nombre des institutions mises à néant par le gouvernement communiste se trouve « l'Union des Zemstvos et des Villes » qui rendit tant de services en Russie, sous l'ancien régime. Les membres de cette Union qui ont pu se réfugier à l'étranger ont reconstitué là un groupement dont le but principal est de venir en aide aux Russes émigrés. Le comité de cette Union, qui siège à Paris, a publié le compte rendu de son activité, de février 1921 à avril 1922. Pendant une année, il a réuni 10.665.400 francs,

qui ont été distribués à des Russes résidant en France et en divers pays d'Europe ; mais c'est surtout en s'occupant de trouver du travail aux réfugiés que le Comité de l'Union accomplit une œuvre importante.

De ce compte rendu du Comité des Zemstvos et des Villes russes se dégage cette impression consolante que le chaos, le désespoir et les mouvements désordonnés de la vie des réfugiés russes à l'étranger commencent à prendre fin et que, maintenant, non seulement ils font preuve de courage et de résistance devant les conditions les plus dures de l'existence, mais fournissent encore l'exemple d'une activité exceptionnelle dans leur adaptation à des conditions de vie nouvelles.

Varia. — Général Denikine : *La décomposition de l'armée et du pouvoir; février-septembre 1917*. Nous avons parlé de cet ouvrage remarquable lors de sa parution en russe, chez l'éditeur Povolozky, qui, maintenant, le fait paraître en français. Le même éditeur publie la traduction française d'un livre qu'il édita également en langue russe : *Tche-ka*, recueil de récits et d'impressions de plusieurs victimes de la fameuse police soviétique.— Serge Schkaff : *La question agraire en Russie ;* librairie Arthur Rousseau. Thèse intéressante d'un jeune savant russe, consacrée en partie à la politique agraire du gouvernement des soviets, et donnant une bibliographie complète sur cette question.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Il existe, sur les bords de la mer Noire, une région mystérieuse, où ne se sont aventurés que de rares voyageurs. Un savant mékhithariste, le P. J. V. Dashian, a entrepris de l'étudier, et il est arrivé à des conclusions précises qu'il nous fait connaître aujourd'hui. M. Frédéric Macler a traduit de l'arménien le curieux opuscule du P. Dashian. La lecture en a de quoi nous instruire.

Si l'on parcourt la contrée qui s'étend à l'est de Trébizonde, vers Batoum, contrée montagneuse, coupée de vallées profondes, couvertes de forêts, souvent obscurcie d'épais brouillards, on s'aperçoit qu'elle est habitée par des populations d'origine arménienne. Le type arménien s'y est, paraît-il, conservé, et l'on y parle la langue arménienne. Pourtant la religion du pays est aujourd'hui la religion musulmane.

Y aurait-il donc, à côté des Arméniens chrétiens, des Arméniens

musulmans ? Le P. Dashian n'hésite pas à répondre que oui. Mais il ne faut pas croire que leur conversion remonte à des temps très anciens. Au commencement du dix-septième siècle, les habitants de la région étaient encore chrétiens ; ils étaient gouvernés par de petits seigneurs, qui agissaient presque en princes indépendants ; çà et là, s'élevaient des couvents, dont quelques-uns étaient prospères.

C'est à la fin du dix-septième siècle que les Turcs entreprirent d'amener à l'Islam les Arméniens des montagnes qui dominent la mer Noire. Pour réussir, ils n'usèrent pas d'une extrême douceur, et, en plusieurs lieux, ils commencèrent par massacrer les malheureux qui leur résistaient. Les Turcs poursuivirent leur effort de conversion pendant le dix-huitième et le dix-neuvième siècles, sans renoncer à employer les moyens violents quand ils les jugeaient nécessaires.

La conversion des Arméniens fut, en somme, une conversion forcée. Aussi, d'après le P. Dashian, « le caractère arménien est partout demeuré intact ». Il croit que, sous une administration paisible, l'islamisme, sans doute, ne disparaîtrait pas de la contrée, mais l'Arménien musulman entretiendrait des relations amicales avec l'Arménien demeuré chrétien.

Remercions le P. Dashian de nous avoir appris des faits peu connus. Ajoutons que, dans son petit livre, il fait preuve d'une érudition sûre, évite les déclamations stériles et garde le ton mesuré qui convient à un homme de science.

A.-FERDINAND HEROLD.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

H. Delbrück : *Ludendorff peint par lui-même*, Payot.

Le D. Hans Delbrück professeur d'histoire à l'Université de Berlin, s'est spécialisé dans l'histoire « bataille ». Naturellement, la guerre de 1914 le passionna, mais il apporta dans son jugement sur ses péripéties et ceux qui les dirigèrent la perspicacité d'un critique familier avec les pensées des grands et petits capitaines de tous les temps. Juger, a-t-on dit, c'est comparer. Delbrück pouvait juger, car il avait l'esprit rempli de sujets de comparaison. Il lui parut que Hindenburg et Ludendorff n'étaient pas les très grands capitaines que le peuple allemand s'imaginait ; il trouva que Falkenhayn leur était supérieur et cherche à le prou-

ver. De polémique en polémique, il en vint à concevoir une véritable antipathie contre Ludendorff. De là son livre **Ludendorff peint par lui-même**. On peut juger du point où la passion l'a mené par une de ses phrases : « Autant il est certain que l'affirmation du traité de Versailles disant que l'Allemagne est responsable du déchaînement de la guerre mondiale est un mensonge, autant, malheureusement, il est vrai que *nous, c'est-à-dire Ludendorff et ses partisans*, nous avons été *des* prolongateurs de la guerre. » Quand les coupables s'appellent Guillaume II et Bethmann, Delbrück nie avec impudence, mais quand leur nom est Hindenburg, Ludendorff ou Bauer, il redevient indépendant. Pour un peu, il soutiendrait comme Nowak que le colonel Bauer était l'esprit le plus fort de ce triumvirat. Rendant compte d'un livre de ce colonel, il dit :

Il n'est, d'un bout à l'autre, que tempérament. C'est une individualité. Il y a en lui un trait de génie, une passion, qui éveillent obligatoirement la sympathie chez ses adversaires... Mais, à la vérité, on se demande si, chez Bauer, il n'y a pas encore plus de talent que de caractère... pour que lui qui a pris part avec M. Kapp à la tentative insensée du putsch militaire soit allé, en déc. 1918 et janv. 1919, tourner autour des dirigeants pour demander à être engagé au service de la République... De 1908 à 1912, Bauer travailla à la Section de concentration et des opérations du Grand Etat-Major. C'est pendant ces années que sous la direction du général von Stein comme quartier-maître général, et du colonel Ludendorff comme chef de bureau, cette Section apporta au plan de guerre de Schlieffen les modifications que Hindenburg qualifia de « liquéfaction » fatale. C'est pendant cette période que l'on prolongea (!!) non pas l'aile droite de l'armée allemande, mais son aile gauche, et que l'on étendit son déploiement stratégique non pas jusqu'à la mer (!!) mais jusqu'à la frontière suisse (!!). Bauer ne peut pas avoir ignoré l'importance de cette modification stratégique, pas plus que la part qu'y a prise Ludendorff...

Bauer passe dans l'opinion publique pour le créateur des puissants mortiers de 42 cm. Il raconte, d'une façon très piquante, qu'écœuré des atermoiements éternels de la bureaucratie, il se mit en rapports directs avec les chefs techniciens de Krupp et fit construire la pièce. En réalité, les mortiers que Bauer avait fait construire étaient trop lourds, ils ne pouvaient être amenés à leur position de batterie que par voie ferrée. Les mortiers qui ont eu une grande efficacité à Liége, Namur, Anvers, Maubeuge, étaient tout autres ; ils tiraient, certes, eux aussi, des obus de 42 cm., des obus qui, d'ailleurs n'étaient pas construits chez Krupp,

mais ils étaient en même temps assez légers pour être traînés par des locomobiles. Que Bauer se soit attribué, à cette occasion, un mérite qui ne lui revient pas, ce n'est pas là un fait isolé. Certaines personnes du ministère de la Guerre m'ont déclaré qu'aussi bien avant que pendant la guerre, il avait l'habitude de se renseigner auprès de ses camarades sur les questions qui venaient à l'étude, puis de les faire proposer par l'État-major, si bien qu'en haut lieu on avait l'impression que c'était à lui qu'en revenait la paternité.

Hindenburg apparaît, dans le livre de Bauer, comme *une honorable nullité*. D'après lui, il ne prenait jamais une décision par lui-même, mais se la laissait toujours dicter. Pour Bauer, le « commandant en chef », c'est Ludendorff. Nous avons déjà entendu émettre la même opinion par Ludendorff lui-même dans ses « Souvenirs de guerre » (!!); nous pouvions cependant la mettre en doute, car elle était un pur témoignage personnel. Mais que celui qui fut peut-être la tête la plus importante (!!) du G. Q. G vienne nous dire la même chose, c'est là un fait qu'on ne peut pas passer sous silence. — « A la fin, nous ne lui disions même plus où étaient les corps d'armée », m'a dit lui-même un jour Bauer en parlant du feld-maréchal.

Après s'être occupé de l'ouvrage de Bauer : *La grande Guerre sur le front et à l'intérieur*, Delbrück s'occupe du 3e ouvrage de Ludendorff intitulé : *Conduite de la guerre et politique*.

On a l'impression que l'auteur a utilisé et a voulu utiliser les loisirs volontaires auxquels il est condamné maintenant, pour *combler les lacunes de son instruction*. Les « *Souvenirs de guerre* », avec leur style énergique, mais lourd et coupé, et leur foule de trivialités, nous avaient déjà montré *combien son niveau intellectuel était peu élevé*... Il est particulièrement étonnant de constater que Ludendorff ne connaît même pas exactement Clausewitz ou qu'il ne l'a pas compris du tout. Il écrit « qu'il ne peut pas approuver l'idée que Clausewitz a exprimée dans son ouvrage « *De la guerre* » et suivant laquelle la forme de guerre défensive serait en soi plus puissante que la forme offensive ». C'est là une chose que Clausewitz n'a jamais dite, car ce serait une absurdité... Chacune de ces formes a ses avantages et ses inconvénients, et Clausewitz a condensé cette situation dans la formule classique : la défensive est la forme puissante à but négatif et l'offensive la forme la plus puissante à but positif. C'est pourquoi les batailles défensives de vraiment grande envergure comme Marathon, Austerlitz, la Belle-Alliance se terminent toujours par une attaque. Je ne connais, dans toute l'histoire militaire mondiale, que 2 batailles qui aient été gagnées en se tenant complètement sur la défensive pure : Crécy en 1346 et Omdurman en 1898...

Ici nous prenons le professeur d'histoire « bataille » en flagrant délit de confusion dans les idées : il y a d'innombrables batailles qui ont été gagnées par la défensive pure et simple (et en particulier celle de Fredericksburg [13 décembre 1862] la plus typique de toutes). Ce qui est vrai, est qu'on n'a jamais pu *poursuivre* sans attaquer soi-même.

Delbrück dit aussi ce qu'il pense de Foch :

Dans ses ouvrages, il se montre un officier très appliqué et très intelligent, mais sans originalité et sans profondeur. Il a étudié la littérature militaire allemande et cite Clausewitz, Goltz, le comte York, Rüstow, Bernhardi (!!), mais il n'a pas connu Schlichting et toute la question soulevée par lui, il n'a pas découvert et encore moins résolu de lui-même les problèmes suivants : la réaction de l'accroissement de la puissance du feu sur la stratégie, les nouveaux rapports de l'offensive et de la défensive, la marche à l'ennemi en partant de deux fronts. Il n'a même pas soupçonné la différence qui existe entre la stratégie napoléonienne et la stratégie frédéricienne... Sa victoire ne permet pas de le ranger parmi les grands stratèges de l'histoire mondiale. Cependant Ludendorff ne peut pas entrer en concurrence avec lui.

Mais ces citations ne peuvent donner qu'une faible idée de l'abondance d'idées justes, neuves ou séduisantes du livre de Delbrück. Sa lecture est un plaisir perpétuel. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la guerre et qui le liront en éprouveront une vive jouissance.

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LA SOLIDARITÉ FRANCO-BELGE. — Cette solidarité s'imposait depuis longtemps. Dès le lendemain de l'armistice, nous fûmes plusieurs à l'avoir démontré. Il ne fallait pas être grand clerc : face à la mauvaise volonté, à la duplicité allemandes et à l'égoïsme britannique, l'intérêt commun commandait un accord étroit entre la France et la Belgique, qu'un statut international nouveau venait de libérer de la neutralité stérile qui nous avait été imposée par les grandes puissances au lendemain de notre révolution de 1830. Pourquoi avons-nous tant tardé au détriment des réparations et d'une entente économique franco-belge ? Plus tard, avec le recul du temps, les historiens de notre époque chac-

tique éprouveront de la peine à saisir les causes d'un tel retard contraire au sens des réalités de la politique, de l'histoire, de la géographie et des forces économiques.

Cependant, pour débrouiller cet écheveau, il suffit d'être au courant des funestes influences intérieures qui ont eu sur notre politique extérieure une influence si détestable qu'elles avaient presque compromis notre crédit moral. Le grand malheur de la Belgique fut, en effet, de s'être laissé imposer pour ministre des Affaires étrangères un ami et un allié des flamingants. J'ai déjà esquissé ici la silhouette de M. Henri Jaspar, avocat laborieux et intelligent, mais homme dépourvu de tout caractère. Rien ne l'avait désigné pour la vie publique, lorsqu'au lendemain de l'armistice et du coup de Lophem, il fut introduit dans le gouvernement par l'influence alors toute-puissante du financier Franqui. On lui confia le département des Affaires économiques où, de l'avis des industriels, son incompétence se manifesta avec éclat. Mais il possédait une parcelle du pouvoir et un Henri Jaspar ne lâche pas facilement ce qu'il tient. On l'avait choisi sous le prétexte qu'il fallait des « hommes nouveaux ». Il était étranger au Parlement, n'avait jamais fait acte de candidat ; on était fondé à espérer de ce ministre improvisé qu'il présenterait tout au moins l'avantage de se consacrer au bien public, à l'exclusion de ces sordides petites intrigues de couloirs où excellent et s'émasculent les politiciens professionnels. C'était mal compter avec lui. Son premier soin fut de solliciter et d'obtenir un siège au sein de la députation catholique de Liége. Représentant de la cité ardente de Liége, la plus francophile des villes de Belgique, voilà qui paraissait une garantie concernant ses sentiments à l'égard des flamingants qui sont dans notre pays les adversaires les plus résolus de la culture française. Croire à l'efficacité de cette garantie, c'était encore très mal connaître M. Henri Jaspar. Car le premier soin du ministre frais émoulu et du député encore plus fraîchement investi fut de se commettre avec les flamingants cléricaux et un de leurs chefs, M. Poullet. Entre temps, par un de ces jeux de glissement et de bascule combinés dont il avait rapidement acquis la maîtrise, M. Henri Jaspar, des Affaires économiques où il avait fait carence, était passé à l'Intérieur, ministère qui, chacun le sait, représente, dans tout pays, la clef des intrigues électorales et des mesquines combinaisons par lesquelles

on se constitue une clientèle. Or, les chefs reconnus du parti catholique dont se réclamait M. Jaspar éprouvaient de la méfiance à son égard. Feu Charles Woeste et le Cardinal Mercier ne se gênaient pas pour exprimer leur surprise de la fortune rapide d'un homme sans passé politique et qui ne devait son ascension qu'à l'imposture de Lophem. Pour se créer des appuis, M. Henri Jaspar se mit en frais de coquetterie pour les éléments démagogiques et flamingants de la Droite. En même temps, à l'intérieur du cabinet, il se faisait le séide du citoyen Vandervelde, alors ministre de la Justice. Il ménageait ainsi deux camps qui ne sont pas sans avoir des accointances, comme l'a démontré le récent débat sur la flamandisation de l'Université de Gand. C'est M. Jaspar qui défendit et fit voter la loi détestable sur l'emploi des langues que les patriotes de tous les partis sont d'accord pour considérer comme une atteinte grave à l'unité nationale. C'est encore lui, allié à M. Vandervelde, qui réussit à constituer une majorité gouvernementale opposée au passage par la Belgique des munitions destinées à sauver la Pologne aux prises avec l'armée bolcheviste. M. Henri Jaspar croyait dur comme fer à la victoire russe. De même, il devait croire plus tard à la sincérité et à la sagesse de toutes les palinodies et fourberies de M. Lloyd George. Depuis qu'il s'est insinué dans le Conseil des Ministres, il n'a cessé de se tromper sur toutes les questions et d'accumuler erreurs sur erreurs et outrecuidances sur outrecuidances. Peu d'hommes auront fait autant de mal au pays. On sait qu'au moment de la chute du cabinet Delacroix, chute qui avait pourtant la signification d'une condamnation définitive des fauteurs du coup de Lophem, Me Henri Jaspar réussit à nouveau à s'accrocher au pouvoir et à se faire imposer au ministère des Affaires étrangères par les flamingants. Il débuta dans ses fonctions par des allures de fanfaron à l'adresse de la France, un manque de courtoisie pour son ambassadeur à Bruxelles et de ridicules démarches contre les journalistes indépendants qui croyaient de leur devoir de renseigner l'opinion franco-belge sur la personnalité de Son Excellence.

On sait le reste et comment M. Briand le manœuvra et le fit intervenir chaque fois qu'il concédait quelque chose à l'Allemagne. Entre temps, il mettait des bâtons dans les roues de son chef, le Premier Ministre, le clairvoyant et patriote M. Henri Carton de

Wiart qu'il espérait remplacer un jour ou l'autre. Au moment de la Conférence de Londres, M. Henri Carton de Wiart prononçait à Bruxelles un ferme discours pour proclamer close l'ère des reculades en faveur de l'Allemagne et des financiers cosmopolites, cependant qu'outre-Manche M. Henri Jaspar capitulait, capitulait... Quand M. Carton de Wiart, un peu écœuré, abandonna le pouvoir et céda la place à M. Theunis dont il avait été le premier à distinguer et à utiliser les compétences, M. Henri Jaspar, virtuose étonnant en la matière, ne lâcha pas son portefeuille. Seulement il dut se faire plus petit garçon. Pour demeurer quelque chose, il se résigna à n'être plus quelqu'un. Son chef ne lui permit plus d'assister tout seul aux Conférences internationales. M. Theunis l'accompagna dans chacun de ses déplacements et ne lui laissa prendre la parole que sous son contrôle et son autorité. A partir de Gênes, il se produisit ainsi un réel redressement de la politique belge.

Mais, à l'intérieur du pays, les flamingants poursuivaient leur lutte contre la culture et l'influence françaises sous la forme d'une campagne en faveur de la flamandisation de l'Université de Gand. Plusieurs journaux belges viennent d'affirmer, sans avoir été démentis, que cette campagne fut partiellement encouragée et subsidiée par des germanophiles d'Angleterre. Quelle fut, en l'occurrence, l'attitude de M. Henri Jaspar? Comme à son ordinaire, elle fut peu franche, nuancée de grotesque et dominée, selon le principe de toute sa carrière, par le souci des intérêts étroits de sa situation.

Qu'on en juge. M. Henri Jaspar avait permis à son collègue de Liége, le député catholique Tschoffen, de déclarer que tous deux, bien qu'élus par des Wallons, voteraient en faveur de la flamandisation. M. Henri Jaspar espérait de cette manière jouer un rôle important dans la reconstitution de l'unité du parti catholique et devenir un de ses chefs. Mais les braves catholiques liégeois ne se prêtèrent pas à cette manœuvre. Bien plus, ils votèrent un ordre du jour stipulant qu'ils considéreraient comme une trahison un vote de leurs élus en faveur du projet flamingant. Très honnêtement, M. Tschoffen donna sa démission, en présence d'un désaccord aussi flagrant. Quant à M. Henri Jaspar, il conserva son mandat et... vota contre la loi dont il avait été un des propagandistes. Ce trait juge l'homme, permet d'évaluer le crédit

qu'il convient d'attacher à son caractère et à ses convictions.

Un puissant courant d'opinion est déchaîné contre lui. Notre presse se rend compte du mal que sa politique intérieure a causé à sa politique extérieure. Elle comprend également qu'en ce moment d'étroite collaboration avec la France, la place de cet homme, trop enclin à ménager la chèvre et le chou, à faire intervenir ses procédés d'arriviste dans les plus hautes questions, n'est plus à la tête de notre diplomatie. Je crois, du reste, qu'il commence à s'en rendre compte. Hélas, ils sont passés les beaux jours post Lophem !

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Orient.

A Lausanne, vers la paix ou vers la guerre ? — Il semble qu'on approche d'une solution des questions d'Orient, mais si ce doit être par des signatures au bas d'un traité de paix ou des coups de fusil en Asie-Mineure et en Thrace, l'événement seul le révélera. Pour l'heure on se préoccupe de rédiger, à l'aide de tout ce qui a été discuté à Ouchy depuis près de deux mois, un projet de traité de paix orientale. Un projet... : c'est donc qu'on n'est pas encore tout à fait tombé d'accord. C'est chose accomplie, en vérité, et démontrée, chez les Alliés et leurs clients. Ils tendent tous vers un règlement qui, dans la mesure du possible, donne satisfaction aux intérêts de chacun d'eux et ne porte ombrage aux susceptibilités politiques de personne. Les parts sont faites, les garanties, les sûretés offertes. Il n'est pas malaisé de présager ce que sera le traité présenté aux Turcs, mais comment ceux d'Angora prendront la chose demeure une énigme. Déjà ils n'ont pas l'air bien enchanté : sur presque tous les points ils ont cédé à contre-cœur, protestant qu'on leur forçait la main et regrettant d'avoir dégagé les doigts de la gâchette des mitrailleuses pour toucher le rameau d'olivier qu'on agitait :

Nulle armée au monde n'eût pu montrer autant de modération que l'armée turque, après qu'elle eut anéanti l'ennemi, se vantait devant l'envoyé afghan, Fevzi Pacha, généralissime des forces d'Angora (3 janvier). L'Europe nous assura qu'elle conclurait la paix avec nous ; aussitôt nous suspendîmes toutes opérations militaires, attestant par là que le peuple turc préfère la paix à l'effusion du sang. Mais si l'indépendance de la Turquie se trouve en jeu, notre armée se tient prête à

toute éventualité et à s'ébranler une demi-heure après que j'en aurai lancé l'ordre.

De telles rodomontades émaillent également les proclamations du Ghazi (victorieux) Moustafa Kemal à Smyrne et ailleurs et les réticents propos d'Ismet Pacha à Ouchy. *Si vis pacem...*, c'est un adage dont les Turcs désormais prétendent faire grand cas. Ils ne désarmeront pas, jurent-ils, avant d'avoir réalisé le programme suivant :

1° Karagatch doit être adjugé aux Turcs en même temps qu'Andrinople avec laquelle il forme un tout indivisible ;

2° Le sort de la Thrace Occidentale doit être décidé par plébiscite ;

3° La Turquie refuse de reconnaître l'existence d'un État arménien en dehors de certaine République, dans le Caucase, dont Erivan est la capitale ;

4° Avant de concéder la liberté des Détroits la Turquie obtiendra pleines garanties quant à la sûreté de la Mer de Marmara et de Constantinople ;

4° Elle ne souffrira aucun contrôle étranger sur son territoire ;

6° Mossoul, comme le Pacte National l'établit, se trouve englobé dans les frontières de la Turquie et ses habitants sont les frères des Turcs ;

7° Si les Turcs, à Lausanne, n'obtiennent ni indemnité de guerre, ni réparations, on doit, du moins, les laisser libres d'en demander aux Grecs ;

8° Pour ce qui est des Capitulations, Angora se conformera strictement au Pacte National qui les abroge.

A ces seules conditions, nous accepterons de conclure la paix, déclara le Commissaire en chef Raouf Bey à la Grande Assemblée Nationale (3 janvier). Et, cependant, les points auxquels se réfèrent ces conditions ont été longuement et contradictoirement débattus à Ouchy ; tournées, retournées, toutes ces questions ont été examinées sous différents jours ; revues, corrigées, augmentées ou émondées, elles forment la copieuse matière des procès-verbaux de la Conférence qui serviront de base aux négociations prochaines. Quand lecture leur sera donnée du texte définitif, Ismet Pacha, Hassan Bey et le bouillant et grossier Riza Nour s'indigneront qu'on ait si mal compris le sens de leurs discours, qu'on ait pu si outrageusement défigurer leur pensée, prêter une portée si ample à leurs concessions. Ils exigeront qu'on collationne la rédaction du projet avec les clauses du Pacte National et les « conditions » de Raouf Bey, et ils refuseront de signer un docu-

ment qui ne leur accorde même pas le « minimum (1) » de leurs « aspirations ». Faisant mine de boucler leurs valises, ils prendront congé de la Conférence, en assignant aux délégués alliés rendez-vous sur le champ de bataille. Mais ce défi encore ne sera qu'une nouvelle bravade, et un moyen de rouvrir les marchandages. Rouvrir le feu, ce serait autrement risquer, les gens d'Angora s'en doutent un peu. Car l'œuvre d'Ouchy, c'est l'œuvre commune des alliés. Et de cela les Turcs enragent.

Si la conférence de Lausanne échoue, ce sera par la faute de Lord Curzon et des personnalités dont se compose la délégation française, vitupérait récemment le *Vakhit*. Le ministre des Affaires Étrangères britannique s'est comporté en pion obtus et nerveux, non en diplomate au tempérament serein. Il a parlé comme un maître d'école primaire à sa classe. Il est possible que le noble Lord se soit trouvé physiquement indisposé et guère à la hauteur de la tâche ardue qu'il a assumée en essayant de diriger par lui-même toutes les affaires de la Conférence. Un homme d'Etat devrait savoir, toutefois, ce que ses nerfs peuvent endurer. Si la paix dans le Proche-Orient est différée ou compromise, le blâme en rejaillira sur la crise nerveuse de Lord Curzon.

Quant à la France, il semble qu'elle soit en train de renoncer à son indépendance politique en Orient et de détruire, au profit de l'Angleterre, l'édifice d'amitié si laborieusement érigé depuis l'armistice. En choisissant pour délégués à Lausanne MM. Barrère et Bompard, la France vis-à-vis des Turcs aura adopté une attitude d'hostile indifférence. Autant que Lord Curzon, la personnalité des délégués français oppose un obstacle à la paix.

A une paix turque, évidemment. La harangue que le 17 janvier Moustafa Kemal prononça devant ses troupes assemblées à Guebze, face à Prinkipo, ne laisse pas de doute à cet égard, non plus que sur la belliqueuse humeur de sa clique.

Je ne suis pas pessimiste, s'est écrié le Ghazi, car je crois que, faute de pouvoir agir autrement, l'Europe tôt ou tard reconnaîtra nos droits. Nulle autre paix que celle que nous voulons ne saurait être durable. Mossoul est partie intégrante de la Turquie. Le Parti du Peuple que je m'occupe de créer représente le point culminant de notre lutte pour l'indépendance et la prospérité de la Turquie. Jusqu'ici j'ai été un soldat, c'est un législateur que dorénavant j'ambitionne de devenir. Si

(1) « Au cours de la discussion (sur la dette publique ottomane)... Ismet Pacha déchaîna un grand accès d'hilarité, auquel il se mêla lui-même en observant : « Je demande toujours le minimum »... Dépêche du correspondant du *Times* à Lausanne, du 14 janvier.

pourtant, l'Europe en décide autrement et nous contraint à la guerre, je puis vous assurer que nous sommes plus forts que jamais et pleinement capables d'obtenir la réalisation de toutes nos aspirations.

En lisant entre les lignes on démêle sans peine les insinuations du commissaire Araloff. Dans les embarras présents de l'Europe, dont il a grossi à son intention les complications possibles, cet informateur zélé d'Angora n'aura pas manqué de faire miroiter devant les yeux du Ghazi un précieux atout, en cas de rupture à Ouchy. Ainsi s'explique la faconde de Kemal qui serait bien imprudent s'il prenait trop au sérieux son augure bolchevique.

AURIANT.

§

Roumanie.

LES IMPÉRIALISTES RUSSES ET LA BESSARABIE. — Le *Mercure de France*, dans son numéro du 15 juillet 1922, a publié un article intitulé : « Les raisons de la stabilité du Pouvoir des Soviets », article reproduit par la Revue *Lutetia*, qui paraît en français à Jassy (Roumanie).

L'auteur de cet article, M. A. Gorovzev, ex-professeur à l'Université de Pétrograd, soulève incidemment la question de la Bessarabie et des provinces qui ont été détachées de l'empire russe.

Nous croyons devoir :

1) *Dénoncer à l'Europe qu'un grand danger la menace si les intellectuels russes, avec leur mentalité impérialiste, viennent à prendre la place des Soviets ;*

2) *Rectifier certaines inexactitudes* que M. Gorovzev a intentionnellement glissées dans son article.

Les deux questions sont étroitement liées, car c'est précisément en s'appuyant sur des inexactitudes voulues destinées à induire en erreur l'opinion européenne, que les Russes veulent justifier d'avance les nouvelles guerres qu'ils préparent.

Le danger. — La Russie est en proie à la famine, au cannibalisme, à tous les fléaux et à la mort. Les Russes, qui n'ont pas su éviter tous ces malheurs à leur propre pays, ne veulent cependant pas renoncer à leur impérialisme, quoique cet impérialisme ait été une des principales causes de l'effondrement de la Russie.

Ils ne veulent point reconnaître aux autres races le droit de vivre.

Ecoutez M. Gorovzev, le porte-parole des intellectuels russes :

> Or, il est permis d'affirmer *avec certitude*, dès maintenant, que, parmi les changements de territoires qui se réalisent actuellement ou viennent de se réaliser aux dépens de la Russie, il y en aura qui ne seront pas assez stables pour survivre à l'arrêt de ce futur tribunal. Qui sait, en effet, si beaucoup de ces changements ne subiront pas le même sort que durent subir les éphémères royaumes de Westphalie, de Naples...

M. Gorovzev demande, « pour la reconstruction de la Russie et de l'Europe, une intervention contre les bolchéviks » ; seulement, pour rendre cette intervention sympathique aux Russes, « il faut éliminer cette fâcheuse question des dettes », pour laquelle M. Gorovzev éprouve, — il l'avoue lui-même, — un « sentiment de dépit ». « Les intellectuels russes commenceront par payer cette dette par l'or le plus pur : la vérité. » Et, au nom de cette vérité, la première chose qu'ils promettent à l'Europe, c'est une « Chambre de Révision », comme il y a cent ans on en composa une contre Napoléon.

Ainsi donc, après avoir subi la plus terrible des guerres, pour reconstruire une Europe sur les bases de la justice : *chaque peuple dans ses frontières ethniques*, on devra supporter une nouvelle guerre « intervention » contre les bolchéviks, pour la « reconstruction » de la Russie et de « l'Europe », et aussi, cela va sans dire, pour la reconstruction d'un état social qui ramènerait messieurs les anciens patriotes russes au pouvoir ; après quoi, il faudra entreprendre une troisième série de guerres pour achever la « reconstruction », c'est-à-dire pour faire disparaître tous ces « royaumes éphémères » des peuples qui se sont séparés de la Russie ; amputer la Pologne et la Roumanie.

J'ai dit : une troisième et nouvelle série de guerres. En effet, il serait puéril de s'imaginer qu'un tribunal pourrait obtenir autrement cette « reconstruction de la Russie », attendu que si des peuples ont été capables de faire la guerre pour asservir les autres, ces derniers, à leur tour, seront d'autant plus capables de soutenir une guerre pour se défendre.

Dès lors, puisqu'il s'agit de la reconstruction de l'Europe, et que l'Allemagne n'est pas en dehors de l'Europe, les patriotes russes ne pourront invoquer aucun motif pour refuser aux patriotes allemands d'avoir recours aux mêmes raisons que les

Russes invoquent, d'autant plus que *les patriotes russes s'adressent*, comme on le sait, *aux impérialistes de Berlin* aussi bien qu'à ceux de Paris et... d'ailleurs, pour cette fameuse reconstruction de l'Europe.

En outre, *quelle autre puissance saurait s'acharner davantage à cette « reconstruction », si ce n'est l'Allemagne, intéressée elle aussi au partage de la Pologne et à l'asservissement de ses voisins ?*

Inexactitudes russes. — Nous venons de contempler l'« or de la vérité » : Tribunal russe, guerres, révolutions. Analysons maintenant les inexactitudes russes et les non-sens que les intellectuels russes invoquent, au nom de la vérité, pour justifier les guerres futures.

1°) Commençons par une contradiction flagrante de M. Gorovzev. Il réclame, d'abord, un « tribunal pour remettre à la Russie tous ces territoires dont *le caractère polonais ou roumain est loin d'être prouvé* ». Par contre, M. Gorovzev dit plus bas : « Dans ces territoires, même *les plus proches* de la Russie, *les masses populaires polonaises...* » Plus loin : « *Elles sont pénétrées d'un sentiment atavique de haine contre tout ce qui est moscovite* », à cause des « maux qu'ils ont soufferts ». Ces paroles sont dites pour démontrer que les bolchéviks n'oseraient pas se ruer contre les Polonais, « les protégés de l'Europe ». Cependant les bolchéviks ont osé ; quant au résultat, on le connaît.

2°) Les bolchéviks n'oseront pas se ruer contre l'Esthonie, la Finlande, la Lithuanie, parce que ces provinces se sont séparées de la Russie par *auto-déterminisme* révolutionnaire. Reste la Roumanie.

M. Gorovzev n'a probablement pas été renseigné sur le fait que la population de la Bessarabie, population qui est essentiellement moldave (latine), s'est aussi séparée de la Russie par autodéterminisme.

En mars 1917, j'ai vu, entre autres grandes manifestations russes à Jassy, des régiments entiers en uniformes russes, portant des drapeaux tricolores roumains, ainsi que des pancartes en langue roumaine : *Vroim libertatea popoarelor* (nous voulons la liberté des peuples). Nous apprîmes alors que des troupes moldaves de Bessarabie avaient constitué des soviets, que, dans un

congrès tenu à Odessa, l'indépendance de la Bessarabie avait été proclamée et que l'on y avait demandé la liberté de la langue roumaine, de l'enseignement roumain et de l'église roumaine, même au delà du Dniester, où il y a encore des masses compactes de Moldaves.

En Bessarabie, des députés des deux sexes et de toutes les nationalités ont été élus et la majorité de ces députés était, bien entendu, composée de Roumains, comme l'était le peuple lui-même. Le parlement ainsi constitué portait le nom roumain de « Sfatul Tarii », par opposition au mot russe « Duma ». Ce parlement, à plusieurs reprises, sollicita le gouvernement roumain (Bratianu) de procéder à l'occupation de la Bessarabie. Le gouvernement roumain n'ayant pas de troupes disponibles, — on était à la veille de la grande bataille de Marasesti, — et espérant encore en la loyauté des alliés russes, refusa toujours systématiquement.

On attendait encore le secours des alliés russes, — présentement en pleine révolution, — parce que le secours du grand empire russe avait fait défaut dès le principe, à cause de la trahison du tzarisme : la pauvre Roumanie ignorait que le jour où elle avait signé le traité d'alliance avec la Russie, Stürmer, l'homme du tzar, avait déjà arrangé avec l'Allemagne et l'Autriche le partage ou, pour mieux dire, le démembrement de la Roumanie.

Enfin, quand la révolution eut dégénéré en excès de toute sorte et que les troupes bolcheviques de nos alliés eurent saccagé et incendié nos villages, alors que nos troupes tenaient tête à Mackensen, et qu'en Bessarabie les ravages de l'armée russe dépassaient tout ce que l'on peut imaginer de pire, M. Bratianu, sollicité de nouveau par le « Sfatul Tarii » et imploré même par les membres de la société russe de Bessarabie, envoya enfin au delà du Pruth des troupes ayant pour mission de rétablir l'ordre. On ne s'occupa nullement, à cette époque, du côté politique. Après la conclusion de l'armistice rendu inévitable, car de Marasesti à Odessa, par terre et par mer, la Roumanie était entourée d'Allemands, pendant que les bolcheviks en retraite la pillaient comme on pillerait un ennemi, le nouveau gouvernement roumain avait octroyé les demandes d'union que Bratianu n'avait pas voulu écouter. C'est alors que le « Sfatul », ce parlement de la Bessarabie, vota à une grande majorité *l'Union avec la Roumanie, la mère-patrie.*

Peut-on, ces faits une fois exposés, mettre en doute l'autodéterminisme de la Bessarabie et sa ferme volonté de ne plus appartenir à la Russie? M. Gorovzev ne nie pas ces faits, car il les ignore.

3°) Les bolchéviks, au point de vue « juridique », peuvent prétendre sauvegarder les intérêts de la Russie, car ils n'ont pas renoncé aux droits qui appartenaient à la Russie par rapport à la Bessarabie. Par contre, à plusieurs reprises, les bolcheviks ont proposé à la Roumanie de reconnaître que la Bessarabie faisait partie intégrante de la Roumanie, pourvu qu'en échange de cette reconnaissance la Roumanie renonçât à son trésor que, sur le conseil des Alliés, elle avait, en des temps difficiles, envoyé à Moscou et, de plus, qu'elle reconnût officiellement le Gouvernement des soviets. Chaque fois que de telles propositions lui furent faites, la Roumanie, par solidarité avec les Alliés, repoussa énergiquement ces propositions.

4°) M. Gorovzev compare les provinces libérées du joug russe aux royaumes de Westphalie, de Naples, etc. Si ces derniers ont disparu, semble-t-il dire, prenez garde que pareille chose ne vous arrive !

C'est un non-sens. Les royaumes de Naples et de Westphalie ont disparu, non point pour être asservis par une autre nation, mais simplement pour s'englober dans leur unité nationale respective. Les guerres de Napoléon n'ont fait qu'amorcer le processus de reconstruction de l'Europe par nationalités, processus qui semble n'avoir été couronné de succès que de nos jours. Si Napoléon n'avait pas subi la défaite de 1812, la Russie ne nous aurait pas ravi la Bessarabie. L'argument se tourne contre l'impérialisme russe.

5°) Voici maintenant l'inexactitude la plus révoltante. M. Gorovzev dit :

> *L'annexion* de la Bessarabie à la Russie, non seulement n'a pas été un fait de conquête, mais bien la libération du joug ottoman, qu'elle subissait alors à cette époque, la Roumanie ne s'étant constituée définitivement, également grâce à la Russie, que par le traité de Berlin de 1878.

Je poserai à M. Gorovzev cette simple question : La Bessarabie, lorsqu'elle a été *annexée* à la Russie, était-elle habitée par des Russes ou par des Latins (Moldaves) ?

Si la Bessarabie n'était pas, à cette époque, habitée par des Russes, peut on appeler « libérer » l'action d'amputer la moitié du corps de la Roumanie (alors Moldavie), et de faire passer une grande province, sans qu'elle en éprouve le désir, du joug turc fictif au joug russe effectif?

Pourquoi la Russie n'a-t-elle pas agi alors comme les patriotes russes voudraient aujourd'hui que le fassent la Pologne et la Roumanie : tenir simplement en gage les provinces libérées du bolchevisme, — bien que ces provinces soient polonaises et roumaines et non russes?

Si, en 1812, la Russie avait libéré la Bessarabie, elle aurait dû, soit en constituer une principauté, soit la tenir « en gage » et la rendre intégralement, de bon gré, en 1856, à la principauté moldave reconstituée. Retenir sous le joug slave une province latine, ce n'est pas la « libérer ».

6°) Analysons maintenant la théorie « idéologique » qu'invoque M. Gorovzev.

Pour les « raisons historiques » que l'on enseigne en Russie et que les Russes, à leur tour, cherchent à enseigner à l'Europe, les bolcheviks auront « l'avantage idéologique » d'envahir la Roumanie.

Pauvre Roumanie, s'écrie généreusement M. Gorovzev, tu aurais bien fait de ne pas donner cette raison idéologique patriotique aux bolchéviks. Tu n'aurais pas dû profiter de la faiblesse de la Russie pour annexer la Bessarabie, comme nous avons profité de la faiblesse de la Roumanie pour l'annexer en 1812 ; mais tu aurais dû la libérer seulement des bolchéviks. Présentement, tu pourrais même sacrifier ton sang pour libérer Odessa et toute la Russie, puisqu'une intervention européenne est nécessaire pour la reconstruction de la Russie ; mais tu ne dois garder ces territoires pour toi, tu dois les remettre à notre tribunal, après nous avoir aidés à revenir au pouvoir.

Un ours enlève un enfant à son père. L'ours tient ce langage au père : « J'ai, en ce moment, une crampe d'estomac qui m'empêche de croquer ton marmot. Aide-moi à me guérir ; lorsque ce sera fait, tu me remettras ton enfant que tu ne retiens qu'*en gage*, pour que le tribunal prononce ensuite le jugement. »

Ce petit discours s'adresse à la Roumanie et à la Pologne.

De deux choses l'une : ou bien la Roumanie et la Pologne

n'ont aucun droit sur les territoires qui leur ont été rétrocédés, et tous les sacrifices sont vains qui ont été faits dans le but de libérer ces territoires, puisque le tribunal qui déciderait que les gages doivent être rendus à la Russie n'accorderait aucune récompense à la Roumanie et à la Pologne ; ou bien ces pays ont un droit sur les territoires libérés du bolchévisme et, dès lors, pour quelle raison les rendrait-on à la Russie ?

En d'autres termes, la Bessarabie, habitée par des Moldaves (Roumains), qui se sont, par « auto-déterminisme », séparés de la Russie, est retournée à la mère-patrie. La Roumanie l'a et la gardera.

Cependant, M. Gorovzev craint autre chose. Les bolchéviks envahiraient la Roumanie, non pas tant par patriotisme que par désir impérieux d'enlever le pain pétri par les paysans de Bessarabie et, conjointement, toutes les richesses de ces mêmes paysans. Ecoutez :

> Quand ils (ces paysans) verront les pravolslavniks bolchéviks, représentant la Russie libératrice, non seulement ils les laisseront réquisitionner leur pain et toutes leurs richesses, pour sauver le paradis bolchévik de la famine, mais ils se placeront en avant-garde soviétique pour combattre les armées roumaines. Et alors les armées roumaines, qui tireraient bien contre les Russes, ne tireront pas contre leurs frères paysans de Bessarabie, malgré une supériorité incontestée. Dès ce moment, le succès militaire ou révolutionnaire des soviets se propagera par ondes trotskiennes jusqu'à Londres, Paris, New-York, et voilà la fin de l'humanité.

Admettons que les bolchéviks, poussés par la faim et trépidants de patriotisme, s'aventurent dans une guerre contre la Roumanie, M. Gorovzev s'imagine-t-il que les paysans roumains de Bessarabie serviraient d'avant-garde soviétique afin de lutter, en faveur de la Russie, contre leurs frères ? Cela serait-il possible, quand ce furent justement les soviets de ces soldats bessarabiens, — paysans moldaves, — qui ont, à Odessa, décidé de se séparer de la Russie ? D'autre part, comment peut-on supposer que ces paysans embrasseraient de gaieté de cœur le communisme, alors qu'ils se trouvent être aujourd'hui légitimement propriétaires des terrains qu'ils cultivent ? Ils possèdent leur terre, leurs économies, leur cheptel, leur langue et leur église nationale, toutes choses que les Russes leur avaient toujours refusées.

Enfin, il ne faut pas oublier que la majorité des députés qu'ils envoient au Parlement roumain sont de purs Bessarabiens librement élus. Et ces petits propriétaires laborieux et conscients consentiraient à servir d'avant-garde aux bolchéviks! Peut-on s'imaginer qu'ils iraient affronter les balles de leurs frères pour l'unique bonheur de voir leur pain et leurs biens réquisitionnés par les communistes affamés ? Iraient-ils se faire tuer par amour pour le paradis bolchévik et pour la reconstruction de la Russie ? Libre à M. Gorovzev de le croire.

Les patriotes russes reviendront au pouvoir, admettons-le. Le territoire de la Russie n'a-t-il pas été un tombeau assez vaste pour que ces patriotes éprouvent encore le besoin de creuser d'autres tombes en empiétant sur d'autres territoires ? Se rend-on compte de ce que pourrait coûter la problématique conquête de la Bessarabie ?

Dans un effort suprême pour défendre son droit, sa patrie et sa race, la Roumanie pourrait mettre en ligne jusqu'à deux millions d'hommes. Or, pour venir à bout de cette armée vaillante, luttant sur son propre sol, il faudrait au moins cinq millions de Russes et des combats sans fin, car les Roumains, luttant pour leur existence, défendraient pouce à pouce la terre de leurs aïeux.

Que les « patriotes russes », qui nourriraient encore la fallacieuse ambition de reprendre une province et de recourber sous le joug un peuple qui n'a rien de russe, se le tiennent pour dit !

C. POPOVICI
Professeur à l'Université de Jassy.

§

Russie.

APRÈS NOUS LE DÉLUGE. — Mes lecteurs se souviennent peut-être de la caractéristique que j'ai donnée, ici même, il y a peu de temps, de la situation générale en Russie rouge. Je l'ai caractérisée comme catastrophique.

Les événements qui se sont produits au cours de ces dernières semaines ont confirmé mon appréciation. Après une brève période d'une amélioration économique passagère, le régime communiste en Russie se trouve devant une nouvelle crise plus profonde. Cette amélioration même a accéléré le développement de la crise, parce qu'elle a épuisé une grande partie des anciennes réserves

matérielles dont disposait encore la Russie soviétique. Un des chefs bolcheviks, en parlant de l' « animation » dans le commerce dont s'est montré enchanté, pendant son voyage, M. Herriot, déclare que cette animation s'explique par ce fait que les trustes rouges, ayant obtenu grâce à la nouvelle politique économique (*Nep*) une autonomie commerciale, l'ont utilisée pour se procurer de l'argent au moyen de la vente des matières premières et des stocks de marchandises qu'ils avaient dans leurs dépôts. Et au lieu d'une reprise économique stable et solide, on n'a eu qu'un épanouissement momentané du commerce spéculatif n'aboutissant nullement au rétablissement de l'activité productrice.

Ces deux derniers mois de 1922 ont été en Russie l'époque d'une nouvelle débâcle industrielle : beaucoup d'usines ont été fermées et beaucoup d'ouvriers restent sans travail.

Le nombre des chômeurs involontaires augmente aussi de ce fait qu'ayant gaspillé le trésor d'Etat et les biens confisqués aux particuliers et aux églises, les Soviets se trouvent devant une caisse vide et sont obligés de réduire sensiblement le personnel de leurs administrations. Par exemple, sur un million d'instituteurs qu'ils comptaient dans leurs écoles il y a un an, il n'en reste aujourd'hui qu'environ 200.000. Les autres ont disparu des listes du personnel enseignant et les écoles ont été fermées, à cause du manque de ressources. Dans d'autres institutions soviétiques le licenciement des employés est non moins grand et précipité. L'armée des chômeurs augmente rapidement dans tous les principaux centres de la Russie rouge. La misère et les souffrances de la population augmentent aussi.

La situation des paysans n'est pas meilleure. Les régions de la Volga restent dépeuplées et affamées. Celles de la Russie méridionale sont frappées d'une famine et d'une désolation toujours grandissantes.

A côté de toute cette misère et de toutes les douleurs, on voit une orgie de luxe et de débauche, à laquelle s'adonnent les nouveaux riches de la révolution sociale, s'abreuvant de vins et dansant sur les cadavres. Jamais aucun pays n'a vu une inégalité sociale pareille à celle qu'on constate à Moscou, à Pétrograd, à Odessa, etc., sous le régime communiste.

Mais les chefs bolcheviks qui ont perdu leur maître politique Lénine, atteint d'une maladie incurable, sentent déjà que le sol

chancelle sous leurs pieds. Ces dernières semaines ont été marquées par une nouvelle recrudescence des persécutions politiques : des « complots-monstres » ont été découverts par la police rouge, à Moscou, en Ukraine, en Georgie, en Sibérie ; des troubles sérieux se sont produits parmi les ouvriers à Moscou et dans le bassin du Donetz ; des arrestations en masse ont été opérées dans les milieux ouvriers et militaires ; des centaines d'intellectuels ont été déportés ou expulsés à l'étranger.

Le désarroi toujours grandissant a pénétré jusqu'à l'intérieur du gouvernement soviétique. Au récent congrès des soviets les membres de ce gouvernement se sont accusés mutuellement d'être responsables de la situation sans issue qu'ils ont créée par leur effort commun. Le commissaire des finances Sokolnikoff (dont le vrai nom est Brilliant) a comparé la position des bolcheviks à celle d'une dizaine de voyageurs roulant à toute allure dans une automobile qui approche d'un pont à demi ruiné. — Il faut que quelqu'un descende, parce que le pont ne nous supportera pas tous ensemble ! Mais personne ne veut descendre et la catastrophe est inévitable.

Au même congrès des soviets le commissaire Larine, en parlant de ce même Sokolnikoff (dont l'activité est très admirée par M. Herriot dans ses correspondances sur son voyage en Russie), l'a caractérisé dans les termes suivants : « Vous êtes un morveux qui veut perdre ce qui reste encore des ressources financières de notre pays ! »

Tous ces dissentiments montrent que l'inquiétude pour l'avenir prochain s'empare des âmes des dirigeants communistes. Et plus cette inquiétude grandit, plus il se trouve, parmi eux, des gens qui veulent chercher une issue dans un conflit extérieur, dans une entreprise guerrière. Ils n'ont rien à y perdre, parce qu'en général, dans la situation actuelle, ils n'ont rien à perdre. Et, en cas de succès, ils gagneraient tout d'un seul coup.

On sait que le « théoricien » bolchevik N. Boukharine (auteur du programme du parti communiste bolchevik — et ancien agent du service de la propagande austro-allemande pendant la gnerre) vient d'élaborer un plan d'offensive militaire des soviets contre les Alliés. L'alliance et la coopération militaire avec les Allemands et les Turcs entre dans ce plan comme une condition essentielle. L'occupation de la Ruhr par les Français est considérée par les

bolcheviks comme un grave obstacle à la réalisation de leurs projets guerriers. Ils y répondent par des préparatifs militaires actifs. D'accord avec les Allemands, ils ont poussé des Lithuaniens à l'occupation de Memel et à un conflit avec les Polonais ; à Lausanne ils font tout ce qu'ils peuvent pour pousser les Turcs à la rupture des pourparlers avec les Alliés. En Bulgarie, où les autorités du pays leur prêtent leur complicité, les bolcheviks forment un squelette d'armée rouge qui pourrait intervenir dans le cas d'un conflit sur les Balkans. Dans les pays alliés, ils créent des organisations de combat en éliminant tous les éléments peu sûrs. L'expulsion des francs-maçons et des ligueurs des Droits de l'Homme du parti communiste français montre clairement que les chefs bolchevistes veulent avoir en France non une organisation ouvrière large et ouverte, mais une organisation fermée et conspiratrice qui obéirait docilement aux ordres de Moscou, lorsque l'armée rouge porterait son aide fraternelle au germanisme de revanche.

Je ne crois pas que les projets destructifs du bolchevisme puissent se réaliser. Mais, comme je l'ai déjà dit, les bolcheviks peuvent tout risquer, parce qu'ils n'ont plus rien à perdre.

Après nous le déluge ! Telle est leur mentalité d'aujourd'hui.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André Blum : *Hogarth*. Avec de nomb. illust ; Alcan. 10 »

Robert Guillou : *A la recherche de l'art* ; la Palette française. 7 »

André Michel : *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. Tome IV: *L'art en Europe au XVIIe siècle*. Seconde partie : *L'art monarchique français* ; Avec 263 grav. et 6 pl. h. t. Colin. 50 »

Esotérisme

E. Héris : *La reconstruction sociale par la Communauté* ; Publ. théosophiques. 8 »

Finance

Marcel Lehmann : *La situation financière et les pensionnés de la guerre* ; Plon. 5 »

Géographie

Auguste Longnon : *La formation de l'unité française*. Préface de Camille Jullian ; Aug. Picard. 20 »

Littérature

Louis Aragon : *Les aventures de Télémaque*. Avec un portrait de l'auteur par R. Delaunay ; Nouv. Revue franç. 12 »

Drs Cabanès et Witkowski : *Joyeux propos d'Esculape*. Avec 47 fig. ; Le François. 9 »

Anatole Elliott : *Madame Adam (Juliette Lamber) par un de ses camarades vétérans de 1870-71*. Préface du général Nivelle ; Plon. 8 »

Ramon Gomez de La Serna : *Echantillons*, présenté par Valéry Larbaud ; Grasset (Cahiers vert, n° 16). 6 50 »

Maurice Mignon : *Les affinités intellectuelles de l'Italie et de la France* ; Hachette. 12 »

Evert van Muyden : *Souvenirs de la campagne romaine*. Avec de nombr. illust ; Boissonnas, Genève. » »

L. Reynaud : *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècles* ; Hachette. 12 »

Camille Spiess : *Le Docteur Charles Spiess* ; Edit. Infinito, Londres. » »

Musique

Gabriel Pierné : *Cydalise et le chèvre-pied*, ballet en 2 actes et 3 tableaux, de C. A. de Caillavet et Robert de Flers ; Heugel. 10 »

Maurice Touzé : *Précis de musique intégrale*. I : *La mélodie, ses lois, son évolution* ; Hérelle. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914.

Henri Duhem : *La mort du foyer* ; Figuière. 6 »

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*. Tome XIII : *La guerre européenne, août 1918-mars 1919* ; Bossard. 18 »

Jean Leune : *L'Eternel Ulysse ou la vie aventureuse d'un Grec d'aujourd'hui* ; Plon. 7 »

Pédagogie

Louis Favre : *La réforme générale de l'enseignement* ; Costes. 5 »

Philosophie

Dr Edmond Isnard : *La conception idéaliste de l'univers organisme et les théories de la relativité* ; Imp. de l'Ouest, Cantho. » »

Poésie

Robert Boudry : *Humanités*. Avec 6 grav. sur bois de Raymond Thiollière ; Images de Paris. 9 »

Léon Duesberg : *Au festin de ma joie*. Illust. de Em. Berchmans ; Lamertin, Bruxelles. » »

Germaine Emmanuel-Delbouquet : *Le jardin dans le soir*. Avec un portrait de l'auteur ; Ollendorff. 4 50 »

René Fernandat : *Ondes et flammes* ; Cité des livres. 7 »

Georges Gabory : *Poésies pour dames seules*. Avec un portrait de l'auteur par D. Galanis ; Nouv. Revue franç. 12 »

Georges Laisney : *La noce devant le photographe*. Avec 15 images de l'auteur taillées dans le bois par Joseph Quesnel ; Le Pou qui grimpe, Coutances. » »

Michel Maurieu : *Halte à l'auberge* ; Melzer. » »

Emile Verhaeren : *Les forces tumultueuses*. (Coll. Les Maîtres du Livre) ; Crès. » »

Politique

M. Brinckmeyer : *Hugo Stinnes*. Documents traduits et commentés par V. Marcano. Préface de M. Georges Blondel ; Plon. 5 »

Edouard Herriot : *La Russie nouvelle* ; Férenczi. 8 »

Charles Pomaret : *La politique française des combustibles liquides*. Préface de M. Henry Bérenger ; Vie Universitaire. 16 »

Questions médicales

Dr P. Ravaut : *Les maladies dites vénériennes* ; Colin. 5 »

Roman

Claude Aveline : *Molène*, avec son portrait par Steinlen ; Les Humbles. 2 »

Marcel Berger : *L'appel des ténèbres* ; Férenczi. 6 75 »

Hugues Lapaire : *Rien que la vie* ; Flammarion. 7 »

René Martineau : *Le musicien de province*, Libr. de France. 3 50 »

Alexandre Mercereau : *Séraphyma*. Orné de lettrines et culs de lampe gravés sur bois par Gaspard Maillol ; Povolozky. » »

Fernand Mysor : *Les semeurs d'épouvante* ; Grasset. 6 75

Giovanni Papini : *Un homme fini*. Traduit de l'italien par Henry R. Chazel. Avec une introduction de Paul Guiton et un portrait de l'auteur ; Perrin. 7 »

Ed. Spalikowski : *La nuit d'Ariel* ; Defontaine, Rouen. 2 50

Pierre Valdagne : *Le meilleur des maris* ; Edit. Floréal. » »

Sciences

Annuaire pour l'an 1923 publié par le Bureau des longitudes. Avec des notices scientifiques ; Gauthier-Villars. 6 50

A Boutaric : *La vie des atomes*. Avec 40 fig. et 4 pl. ; Flammarion. 7 50

Paul Drumaux : *L'évidence de la théorie d'Einstein* ; Hermann. 6 »

Sociologie

H. Cavaillès : *La houille blanche* ; Colin. 5 »

Georges Deherme : *Le positivisme dans l'action* ; Bibl. Auguste Comte. 10 »

Eugène Denis ; *Comment conserver sa fortune, comment l'accroître*. Préface de Raphaël-Georges Lévy ; Alcan. » »

Dr G. Dequidt : *Le statut des familles nombreuses*. Préface de J.-L.- Breton ; Dunod. 4 »

Théâtre

Lionel Laroze : *Charles Le Bargy*, de la Comédie Française. Avec un portrait ; Chiberre. 2 »

Alphonse Séché : *Léon Bernard*, de la Comédie Française. Avec un portrait ; Chiberre. 2 »

Voyages

Erique Guilloteaux : *Les joyeux compagnons des Iles du Soleil aux rives magiques de l'Insulinde*. Avec 28 grav ; Perrin. 10 »

Henri de Ziegler : *Nostalgie et conquêtes* ; Edit. Sonor, Genève. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les déboires matrimoniaux de Lord Lytton. — Goldsky proteste contre les « Défaitistes ». — La crise de la critique. — Le sarcophage de la Valbonne. — Un Brésilien mort pour la France. — Livres détruits par Martin Bossange. — Encore les moyennes d'âge académique. — Les Quarante devant la licorne. — Erratum. — Opinion de Cambronne sur le mariage après quarante ans.

Prix littéraires. — Le grand prix littéraire de l'Algérie pour 1922 a été attribué à Mlle Maximilienne Heller pour son roman manuscrit *La Mer Rouge* par 9 voix contre 1 à M. Migot (*Le Tombeau Profané*).

§

Les déboires matrimoniaux de Lord Lytton. — Edward Bulwer, premier Lord Lytton, l'auteur des *Derniers jours de Pompéi*, dont

on vient de célébrer (18 janvier) le cinquantenaire de la mort, n'avait publié encore que quelques ouvrages médiocres quand il épousa, contre la volonté de sa mère, une Irlandaise réputée pour sa grande beauté, son esprit brillant et son tempérament passionné, Miss Rosina Doyle.

Privé de la pension que sa mère lui servait jusque-là, Edward Bulwer dut, pour conserver le train de vie auquel il s'était habitué et qui était celui d'un dandy, se mettre au travail et entasser romans sur romans.

Mais, à cette existence de labeur incessant, ses relations avec sa femme devinrent de moins en moins cordiales ; celle-ci lui reprochait son indifférence, elle l'accusait de consacrer plus de temps à ses travaux qu'à elle-même, elle se plaignait aussi qu'ayant rencontré des succès littéraires, il eût trouvé, en même temps, sur sa route des succès féminins et qu'il eût également bien accueilli les uns et les autres.

Bref, ils finirent par vivre séparés.

Cependant, alors que le romancier continuait de produire, sa femme décidait de se venger des torts qu'il avait à son égard.

Elle le fit en publiant un roman sous le titre de *Chevley or The Man of Honour* où elle mettait son mari en scène en le caricaturant, tout comme Lady Caroline Lamb, après avoir été abandonnée par Lord Byron, écrivit *Glenarvon*.

La femme d'Edward Bulwer ne borna pas là ses représailles. Son mari, qui briguait un siège au Parlement, s'étant présenté aux suffrages des électeurs de l'Hertfordshire, venait de prendre la parole au cours d'une réunion publique. Il avait à peine fini quand on vit venir sa femme qui, haranguant à son tour les électeurs, les fit juges de la conduite et de la vie scandaleuse, disait-elle, de son mari.

Les partisans de l'écrivain qui avaient déjà réussi, grâce à un subterfuge, à empêcher « l'épouse outragée » d'arriver au début de la réunion s'efforcèrent de couvrir sa voix. Quant à Lord Lytton, quelques jours plus tard, il prenait sa revanche en faisant interner sa femme. Toutefois, elle ne tardait pas à sortir de la maison de santé où il l'avait enfermée et elle recommençait aussitôt ses attaques contre son mari, attaques qu'elle continua jusqu'à la mort de ce dernier — car elle eut le « bonheur » de lui survivre de quelques années...

§

Goldsky proteste contre « les Défaitistes ». — Le *Mercure* a reçu de M. Jean Goldsky la lettre suivante :

Le forçat Jean Goldsky à M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Monsieur le Directeur,

Grâce à l'*Argus* et au dévouement vigilant de mon entourage, j'ai su quelque chose de l'agression perpétrée récemment par M. Dumur. J'éprouve évidemment quelque tristesse à voir le *Mercure* — où maintenant encore écrivent

tant de maîtres aimés et de fidèles amis — emprunter à la presse horizontale ses bidets les plus répugnants. Quoi ! vous et votre revue, si accueillants, toujours, à toutes les audaces de pensée, si constamment soucieux de probité, faire écho à la sinistre imposture, apporter votre contribution à ces nuées asphyxiantes prodiguées, depuis 1917, à la manière *boche* (car le *bochisme* est de tous les pays) et mêler votre voix qui fut ardemment généreuse aux clameurs homicides du « cannibalisme intégral » !... Je n'aurais pu le croire s'il ne m'avait été donné de feuilleter les pages où s'essoufflent les rancunes mercantiles d'un homme qu'on ne s'étonne pas trop de voir, lui, parmi « la crapule du corps de garde et des cuisines »...

Donc, même à vos yeux, il suffit d'être malheureux pour être coupable. Ni la fierté dans la souffrance, ni l'intégrité reconnue par l'adversaire, ne vous semblent devoir garantir la victime du crachat des cuistres. J'en appelle pourtant au psychologue averti, à l'écrivain perspicace par qui le *Mercure* fit une si brillante carrière : mieux que quiconque, il comprendra combien il est difficile au journaliste, surtout peu chevronné, de connaître les infiltrations qui se peuvent produire dans l'administration des feuilles auxquelles il collabore. M. Dumur en convient lui-même : le *Bonnet Rouge*, où l'apport Duval fut tardif et relativement peu important, avait, en 1916, façade décente. Son directeur faisait plutôt figure de « munitionnaire » que de traître, ce qui, j'en conviens, vaut à peine mieux ; et j'ai précisément rompu avec lui, comme l'établissent les pièces trouvées dans ses papiers, pour ne pas subir, même indirectement, certains contacts plutôt inquiétants. Je reste pourtant convaincu qu'Almereyda n'a jamais rien connu des intrigues du mystérieux collaborateur qu'il avait si légèrement accueilli. Aujourd'hui encore, qui pourrait dire ce qu'était et ce que fit exactement Edouard Duval ? Condamné, il assurait encore au signataire de ces lignes que des pièces et des témoignages justificatifs seraient produits. Les enquêtes ultérieures ont montré qu'on ignorait tout, en 1918 — donc avant — de ses opérations réelles. Les plus subtils se sont fourvoyés, et le terrible sphinx n'a encore laissé échapper que de menus fragments de son secret.

D'où les ardents efforts de tant de nobles esprits pour que la lumière soit. Réviser n'est pas absoudre : c'est voir clair. Il ne faut pas réviser seulement parce que, sans un témoignage accusateur, sans même un indice de complicité, j'ai été frappé d'une peine scélérate dans une heure de tragique confusion : la révision s'impose surtout parce qu'il faut, à la fin, qu'on sache, — qu'on sache tout.

Et M. Dumur s'imagine ou veut nous faire croire qu'il a composé un roman historique !... Il fait état des confidences d'un espion touché par la grâce, et de cette boue il prétend salir d'honnêtes gens !... S'il sait quelque chose, que ne le verse-t-il au dossier en révision, qui ne demande précisément qu'à se grossir de témoignages et de faits ?... Là seraient l'honnêteté véritable et le vrai patriotisme. Mais je sais ce qui inquiète bien d'autres personnages que Dumur. « Ce qu'il y a de terrible, quand on cherche la vérité — a dit notre grand Remy de Gourmont — c'est qu'on la trouve ». Tout le monde n'y tient pas. On aime mieux faire du roman, du bon roman bien faisandé au goût du jour, du roman... *hystérique*, si M. Dumur tient à sa consonance... Hélas ! La triste affaire du *Bonnet Rouge* ne fut jamais que l'œuvre de mauvais romanciers.

Car pourquoi, en définitive, une affaire du *Bonnet Rouge* ... Une affaire. Duval, oui, comme une affaire Bolo, une affaire Lenoir ou une affaire Judet. L'affaire du *Bonnet Rouge*, c'est la recherche de la « complicité morale » qui permet tout contre la pensée. Imagine-t-on Duval, ou Bolo, ou Judet, confiant leurs projets, racontant leurs intrigues à de lointains collaborateurs ? Allons donc ! Qui joue pareil jeu joue serré, — et se tait. D'ailleurs, s'en est-on pris aux collaborateurs des journaux où des intrusions suspectes se sont pareillement produites ? Evidemment non. Alors, la trahison, c'est de n'avoir pas vu en l'épaisse personne du premier en date de nos maréchaux le « génie suffisant » que réclamaient les circonstances ? Ou d'avoir applaudi l'*Amazone*, vanté le *Feu*, salué la noblesse de pensée d'un Romain Rolland ?... C'est pourtant cela et cela seul qui me fut reproché à l'audience.

Et pas qu'à moi ! Peut-être savez-vous que le seul témoin produit par l'accusation pour me convaincre de collusion, au moins morale, avec l'ennemi, avait imaginé de bien curieuses méthodes de travail. On en fit, ailleurs, l'analyse, et vous pourrez retrouver notamment sa dissertation charentonnesque sur la signature « *General N* » évidemment allemande faute d'accents sur les e ! — soit dans la publication faite en février dernier par *Comité pour la révision*, soit dans le rapport de mon cher Pierre Loewel publié en brochure, il y a quelques semaines, par la *Ligue des Droits de l'homme*. Je n'y insisterai donc pas. Mais un détail est peut-être ignoré de vous, car ni mes défenseurs ni moi ne trouvons décent d'éclabousser le voisin pour mieux faire notre toilette : le même témoin — le seul témoin ! — dont les radotages sont devenus le roman Dumur — accusait également le *Mercure*.

Mais oui. Dans son fameux rapport, versé par l'accusation au dossier (M. Pierre Loewel pourra, si vous le souhaitez, vous en dire la cote), il écrivait; « Il est toute une série de journaux français dont la *Gazette des Ardennes* se sert manifestement contre la France pour le plus grand profit de l'Allemagne : *Bonnet Rouge, Hommes du Jour, Carnet de la Semaine, Canard Enchaîné, Tranchée Républicaine, Journal des Réfugiés du Nord, Bataille, Journal du Peuple, Ce qu'il faut dire, etc... Dans cette catégorie, le* Journal, l'Eclair, *le* Correspondant, *le* Mercure de France, *et quelques autres, qui ont fourni des arguments aux thèses allemandes, occupent une place particulière* ».

Et voilà : tous traîtres; vous comme moi et moi comme vous... Comme il sied, alors, de voir ce même *Mercure* me faire grief d'avoir dénoncé comme un danger public les sots et la sottise ! Et M. Dumur, d'accuser *touche* — peut-être pour mieux illustrer une autre pensée de Remy de Gourmont : « Un hasard a donné à l'homme l'intelligence. Il en a fait usage : il a inventé la bêtise. »

Heureusement, même pour affronter cette « Bêtise au front de taureau », qui n'est pas cruelle que pour un Baudelaire, la France ne manque pas de matadors. Je crois de tout mon cœur resté juvénile aux prochaines revanches du bon sens et du bon droit. « *The pen is now mighter than the sword* », a dit Lytton. Oui, la plume est maintenant plus forte que le sabre, et les meilleures ne sont pas domestiquées.

Raille qui voudra le Droit, le Vrai, le Bien... Vieux clichés, certes — mais pas si démodés. Ils restent la charte de la France, les flambeaux des hommes de pensée. Et c'est pour cela que vous publierez cette lettre, non par obligation, mais par probité, avec le souci que ce ne soit pas dans votre maison qu'un

blessé de la bataille politique reçoive le trop classique coup de pied de l'âne. Le *Mercure* vaut mieux que cela, convenez-en, et tant de belles tâches réclament vos efforts...

J'espère que vous voudrez bien me pardonner la longueur de cette lettre. Le temps est venu de restaurer l'équité, de réintégrer la vérité même dans nos papiers publics, même dans nos prétoires, de départager, en dépit des masques, coquins et braves gens. J'écris au directeur du *Mercure*, c'est tout dire. Et c'est confiant à la fois en votre clairvoyance et en votre loyauté que je vous prie de croire, Monsieur, à ma gratitude anticipée et à mes sentiments les meilleurs.

JEAN GOLDSKY.
Citadelle de Saint-Martin de Ré, janvier 1923.
Sixième année de captivité.

§

La crise de la critique. — Dans *Comoedia* du 23 décembre dernier M. Paul Souday s'arrête un instant à l'article paru sous ce titre dans le *Mercure* du 15 du même mois. « S'il y a une crise de la critique, je n'en sais rien, écrit-il, mais, assurément, la critique des critiques ne chôme pas. » C'est tout et c'est dommage, car l'avis de M. Souday sur les questions posées par M. de Weck serait fort utile à connaître.

M. Georges Le Cardonnel se montre moins réservé. Dans *Paris* du 19 décembre il reproche à M. de Weck de décourager l'effort désintéressé d'indépendance et de dévouement aux bonnes lettres que poursuivent, depuis quelques années, dans la presse quotidienne, un certain nombre de chroniqueurs littéraires. Il accuse, en outre, l'article incriminé de ne pas être « à la page » et engage son auteur à suivre de plus près les journaux et revues d'aujourd'hui.

M. René de Weck lui a répondu par la lettre suivante :

Paris, le 11 janvier 1923.

Cher monsieur et ami,

On me communique aujourd'hui seulement votre article (*Paris* du 19 décembre 1922) répondant à mes réflexions sur *La Crise de la Critique*.

Je me garderai bien de vous en reprocher le ton assez peu amical : il me prouve que nos bonnes relations restent sans influence sur votre liberté d'esprit à mon égard. Vous réagissez ainsi, par l'exemple, contre cette camaraderie littéraire dont j'ai dénoncé les funestes effets. Grâces vous en soient rendues et permettez-moi de considérer votre riposte comme un premier résultat positif d'une action qui n'était certes pas dirigée contre vous.

Cela dit, je me sens à l'aise pour vous répondre. Vous m'accusez de retarder. « Si M. de Weck, grondez-vous, lisait davantage les revues et les journaux d'aujourd'hui, il constaterait que, depuis la guerre, une place de plus en plus grande y est réservée, contrairement à ce qu'il dit, aussi bien à la pure critique qu'à l'information littéraire. » Je vous assure que, sans être l'*Argus de la Presse*, j'ai cependant quelque lecture. Elle ne m'a pas amené aux constatations que vous m'indiquez. Mais, j'y songe, ne vous ai-je pas entendu vous

plaindre vous-même que la place vous fût si parcimonieusement mesurée au *Magazine littéraire* du *Journal* ? Deux ou trois colonnes par semaine, ce n'est assurément pas beaucoup, dans un quotidien de cette importance. Depuis, c'est vrai, vous avez trouvé dans *Paris* de plus vastes espaces. Bien que vous les ayez peuplés un jour à mes dépens, j'en suis heureux pour vous et pour les lettres. Seulement, mon article était déjà écrit quand s'est fondé le nouveau journal auquel vous apportez votre talent. Avouez, d'ailleurs, que la seule naissance de *Paris* ne suffit pas à infirmer toutes mes conclusions.

Au surplus, je n'ai point parlé de la « place » que la critique tient dans les journaux, mais de la « façon » dont elle y est faite. Quand vous affirmez que jamais la publicité n'a été aussi séparée de la critique et de l'information, je regrette de ne pouvoir vous suivre. La critique dramatique constitue bien, n'est-ce pas, une part considérable de la critique littéraire : trouvez-vous qu'il soit de règle, aujourd'hui, d'en bannir la réclame ? Et le tapage que fait la presse autour de *La Garçonne* et de *L'Entremetteuse*, ou des ouvrages de M. Pierre Benoit, est-ce de la critique ? Voilà des faits, pourtant, dont il serait difficile de démêler la trace dans un article que l'on aurait « oublié dans les cartons du *Mercure de France* depuis la fondation de cette importante revue ».

J'ai, selon vous, « une conception morne de la critique ». Ce n'est pas à moi, mais au lecteur, de décider si ma critique — écrite — est morne ou plaisante. Quant à l'idéal que je « conçois » sur la question dans laquelle vous m'opposez M. Fernand Vandérem, c'est un idéal très humble en même temps que très exigeant, fondé sur un profond amour de l'art et sur la notion des distances qu'il faut marquer entre les gens qui nous imposent leurs idées et ceux qui travaillent sur les idées des autres. Je n'ai pas écrit que l'on ne saurait être à la fois créateur et critique, mais que, présentement, la critique serait plus impartiale et plus respectée si les juges étaient moins souvent parties au débat. Je le maintiens.

Vous approuvez « l'avis de M. André Gide quand il dit que toutes les grandes époques de production artistique se sont appuyées sur une critique outrancièrement dogmatique ». A l'instar de M. Jourdain, j'ai fait du Gide sans le savoir, puisque mon article débute par la même réflexion, en termes sensiblement analogues. Aussitôt après, je constate que cette méthode n'est plus de notre temps et qu'il nous faut une « critique de compréhension ». Nous sommes donc d'accord sur l'essentiel.

Au fond la « crise » est une crise d'autorité. Je pose en fait que la critique n'a pas sur les goûts du public et sur la fortune des livres l'empire qu'elle devrait avoir. Ni les auteurs ni les éditeurs ne me démentiront sur ce point. Sur les causes de cet état de fait, sur les remèdes applicables, je puis certes me tromper et je suis en tout cas bien sûr de n'avoir pas dit le dixième de ce qu'il faudrait dire. Voulez-vous m'aider à découvrir les autres éléments du problème ? Ne serait-ce pas plus utile qu'une querelle ?

Laissez-moi terminer cette trop longue lettre par un argument non point personnel, mais, si j'ose ainsi parler, fraternel : si la critique, en compétence et en prestige, était ce que je voudrais qu'elle fût, les foules n'en seraient plus à ignorer que votre frère, Louis Le Cardonnel, est un des plus grands lyriques français vivants et les œuvres de ce beau poète s'enlèveraient mieux que celles de M. Victor Margueritte.

Sans rancune, croyez-moi, mon cher ami, votre bien dévoué

RENÉ DE WECK.

§

Le sarcophage de la Valbonne. — Le sarcophage de la Valbonne, dont un écho du *Mercure* du 1er janvier annonçait le péril d'être expédié en Amérique, est sauvé. Une *note* qui nous fut communiquée en imprimé par la mairie de Nîmes nous a appris qu'en présence « des récriminations provoquées par cet enlèvement, l'acquéreur du sarcophage, M. Demotte, antiquaire en ce moment à New-York, a càblé au commandant Espérandieu, conservateur de nos Musées archéologiques, que, ne voulant pas ravir au Midi un document d'art local aussi vivement regretté, il se faisait un plaisir de l'offrir à la ville de Nîmes ». Ah ! que voilà donc un antiquaire généreux ! Mais qu'il est utile, aussi, — on l'a vu, ici même, à propos des fortifications de Vauban à Bayonne et de certain fort pyrénéen, — que les écrivains veillent à la conservation du trésor artistique national ! M. Demotte aura, sans doute, à fréquenter les Américains, acquis quelques-unes de leurs qualités (ou de leurs défauts, au choix). Mais l'essentiel est que ce soit Nîmes qui possède ce vieux document funéraire du passé.

Nous pourrions relater ici un savoureux épisode de cette petite intrigue et dire comment le Louvre, qui a laissé vendre naguère le sarcophage avec le couvent de la Valbonne, fit mine de vouloir, aujourd'hui, détourner à son profit la libéralité de M. Demotte. Qu'il nous suffise de consigner simplement que le don de l'antiquaire parisien est actuellement — depuis le mardi 9 janvier dernier — installé dans la travée des monuments funéraires, au rez-de-chaussée du Musée archéologique, Grande Rue, à Nîmes, dans l'ancien collège des Jésuites, qui sert d'école, de bibliothèque municipale, de salle de réunions publiques et de.... bazar ! Son intérêt n'est pas de premier ordre et fort inférieur à celui des sarcophages d'Arles. C'est une œuvre de transition, datant de l'époque où les sculpteurs chrétiens, abandonnant l'art gréco-romain, commençaient à s'inspirer de procédés dont le plein épanouissement devait avoir lieu plus tard, à l'ère romane et dans la période gothique. C'est évidemment un travail local, comme en témoignent les ceps entrelacés, avec feuilles et fruits, sculptés sur la majeure partie du tombeau, au lieu des motifs décoratifs ordinaires : feuilles d'acanthe, oves, denticules ou mufles d'animaux. Un riche vigneron du Gard ou de l'Hérault ne saurait, à l'heure actuelle, rêver d'un plus beau, ni plus adéquat sépulcre. — C. P.

§

Un Brésilien mort pour la France. — Gustave Gelasio avait la vocation sanguinaire, mais, n'ayant pas de guerre sous la main, il s'était mis dans la chirurgie dentaire, qui, pour la cruauté, est quelque chose d'approchant dans le civil. 1914 vint lui offrir l'occasion merveilleuse.

Il quitte San-Paulo, traverse l'Océan, s'engage à la Légion Etrangère. Vu ses études, on le désigne comme infirmier. Cela ne fait pas son affaire. A l'attaque de Belloy-en-Santerre (juillet 1916), il obtient du Dr Azam la faveur de quitter le brassard et de charger à la baïonnette. Il est cité, fait grenadier d'élite. Tout de suite, deuxième citation, promu caporal. En août 1917, à Verdun vers la Côte de l'Oie, il prend à lui seul un élément de tranchée et fait dix prisonniers. Blessé, il se dérobe à l'ambulance. Troisième citation. Se disant légèrement blessé, il demande une simple injection anti-tétanique pour s'en retourner au feu. On le force à se déshabiller, le médecin pousse un cri. Il a trois blessures énormes. Il s'en moque et, malgré les objurgations, repart tout sanglant. Sergent en avril 1918, il reçoit la médaille militaire sur le champ de bataille du Bois de Hangard-en-Santerre. Lieutenant en juillet, il prend le 2 septembre la tête de son bataillon, et c'est à lui, selon le témoignage de son colonel, que le régiment doit d'avoir conservé le plateau de Laffaux. On l'y fait chevalier de la Légion d'honneur.

La paix le trouve à Paris. Ses amis, ses compatriotes le voient tout penaud. La tranquillité n'est pas son fait. Il voudrait partir pour le Levant, où il a chance de se battre, paraît-il. On l'envoie au Maroc. Là, pendant trois ans, il donne partout. Il force les félicitations du général Poeymirau, est blessé une dernière fois, reçoit la croix d'officier. La jambe fracassée, on le ramène, d'abord en litière, ensuite en aéroplane (tels sont les contrastes de la guerre et du désert) à Meknès, le Mequinez des Infidèles, qui, lors de l'expansion portugaise, tuèrent tant de ses ancêtres. Là il s'est éteint tranquillement, dit le rapport, en fumant des cigarettes. Il n'avait pas trente ans. Tous ces détails sont dans le discours ému qu'a prononcé sur sa tombe le colonel commandant le 3e Etranger.

La carrière de Gelasio, vertigineuse et héroïque, nous fait songer à une page de Paul Adam, fidèle ami du Brésil. Elle vaut qu'on en parle, car elle est belle et montre comment, à une époque où l'héroïsme fut innombrable et quotidien, un étranger qui aimait la France et la guerre a su se distinguer. — T. DA C.

§

Livres détruits par Martin Bossange. — Martin Bossange est ce libraire français qui dirigea, de 1785 à 1837, à Paris, une importante maison d'exportation ; il créa des établissements à l'étranger et fonda le *Pfenning Magazin*, revue populaire qui devint plus tard la propriété de la maison Brockhaus, de Leipzig. C'est lui auquel Goncourt fait allusion dans son journal (29 février 1872) lorsqu'il écrit :

Quelqu'un racontait que des millions de volumes avaient été détruits sous le Premier Empire : les navires de la contrebande faisant des chargements de bouquins qu'aussitôt qu'ils étaient un peu éloignés de la côte ils envoyaient au

fond de la mer, revenant à la nuit prendre un chargement de marchandises.

Cette singulière opération a été décrite en ces termes par Edmond Werdet dans son ouvrage *De la Librairie française* :

Seul ou associé avec des tiers, il chargea des quantités énormes de livres français sur des navires en destination pour l'autre côté de la Manche. Arrivés au milieu du détroit, les ballots étaient jetés par-dessus bord ; les bâtiments arrivaient sans lest en Angleterre et revenaient chez nous chargés à mi-mât de denrées coloniales. Les bénéfices du retour compensaient bien, et au delà, la perte de la première cargaison. Ces opérations, dont le résultat fut de détruire fructueusement [?] les vieilles éditions qui encombraient les magasins de librairie en eurent un autre, d'une plus grande portée, consistant à donner naissance à ces nombreuses et magnifiques réimpressions qui surgirent de toutes parts lorsque vint la Restauration.

Aujourd'hui seulement on se demande, avec M. Albert Cim, si vraiment Martin Bossange ne détruisit que des éditions défectueuses et des livres sans valeur. Le problème a été posé à nouveau ces jours derniers par le *Bulletin de la maison du Livre français*. Il serait en effet bien curieux d'avoir des renseignements à ce sujet. Mais recevra-t-on seulement une réponse ?

§

Encore les moyennes d'âge académique. — La moyenne d'âge des membres de l'Académie française est en hausse depuis une soixantaine d'années. Si l'on fait porter le calcul sur l'année 1856 par exemple (Académiciens par rang d'âge : Duc de Pasquier, 89 ans ; Biot, 82 ; Viennet, 79 ; Ph. de Ségur, 76 ; Brifaut, 75 ; de Barante, 74 ; Dupin, l'aîné, 73 ; Duc de Broglie, 71 ; P. A. Lebrun, 71 ; Guizot, 69 ; Berryer, 66 ; Lamartine, 66 ; Villemain, 66 ; Scribe, 65 ; Cousin, 64 ; de Pongerville, 64 ; Patin, 63 ; Flourens, 62 ; Empis, 61 ; Mignet, 60 ; de Rémusat, 59 ; Thiers, 59 ; Alfred de Vigny, 59 ; Ampère, le fils 55 ; Saint-Marc Girardin, 55 ; Sylvestre de Sacy, le fils, 55 ; Dupanloup, 54 ; Victor Hugo, 54 ; Paul de Noailles, 54 ; Vitet, 54 ; Mérimée, 53 ; Sainte-Beuve, 52 ; de Tocqueville, 52 ; Nisard, 49 ; Legouvé, 49 ; Montalembert, 46 ; Alfred de Musset, 46 ; de Falloux, 46 ; Ponsard, 42. — Décédé : de Salvandy), on trouve comme moyenne 61 ans et 3 mois.

Ce même calcul portant sur la fin de 1922 (Académiciens, par rang d'âge : de Freycinet, 94 ans ; Clemenceau, 81 ; Ribot, 80 ; d'Haussonville, 79 ; France, 78 ; J. Cambon, 77 ; de la Gorce, 76 ; P. Masson, 75 ; Jean Richepin, 73 ; Pierre Loti, 72 ; Foch, 71 ; Paul Bourget, 70 ; Joffre, 70 ; René Bazin, 69 ; Hanotaux, 69 ; François de Curel, 68 ; Lyautey, 68 ; Brieux, 64 ; Baudrillart, 63 ; Bergson, 63 ; de Nolhac, 63 ; Maurice Donnay, 63 ; Lavedan, 63 ; Doumic, 62 ; Poincaré, 62 ; Barthou, 60 ; Bédier, 60 ; Marcel Prévost, 60 ; Maurice Barrès, 59 ; Chevrillon, 58 ; Goyau, 58 ; de Régnier, 58 ; Boylesve, 55 ; Henry

Bordeaux, 52 ; Robert de Flers, 50. — Décédés : Lavisse ; Duchesne ; Aicard ; Deschanel et Capus) donne comme moyenne 67 ans moins quelques jours.

Faut-il voir là une heureuse conséquence des progrès de l'hygiène académique ?

§

Les Quarante devant la licorne. — On nous écrit :

Bruxelles, le 12 janvier 1923.

Monsieur le Directeur,

L'intéressante communication relative à la licorne et l'Académie, publiée dans le *Mercure* du 1er janvier, m'incite à vous signaler que, dès 1900, on connaissait de façon précise l'existence au Congo Belge d'un singulier mammifère. Les voyageurs anglais, hollandais et portugais des XVIIe et XVIIIe siècles y avaient fait allusion en le comparant à la licorne. Mais, jusqu'en 1900, aucune histoire naturelle ne le mentionnait et aucun musée du monde n'en possédait un spécimen. Depuis, quelques exemplaires de cet animal des plus rares ont été abattus.

Les pygmées des forêts de l'Ituri le nomment « ndombe » et, ailleurs, « kwapi », d'où sa désignation actuelle d'*okapi*. De la famille des girafes, il diffère considérablement de cette espèce, dont il n'a ni le long col, ni le pelage. Par la taille, l'okapi ressemble à l'âne. Son poil ras est d'une couleur brunâtre. Ses pattes zébrées laissent sur le sol une trace semblable à celle d'un bovidé. Le mâle porte de courtes cornes qui pointent à peine sous la peau. D'une erre extrêmement rapide, il traverse la sylve, pareil à quelque hippogriffe.

Comme leurs prédécesseurs des siècles passés, les explorateurs modernes qui découvrirent et capturèrent cette mystérieuse cavale des bois, dans le Haut-Congo belge, songèrent aux descriptions anciennes de la licorne, à l'*âne blanc* de Pline.

Dans les collections de notre Musée colonial, à Tervueren, figurent quelques beaux exemplaires empaillés de cette bête qui impressionna tant d'imaginations.

Rappelons-nous qu'au début du XIXe siècle, des savants, entre autres le célèbre géographe Malte-Brun, niaient encore l'existence de cette race de pygmées que chanta Homère et dont parlèrent Hésiode, Hérodote et Aristote. L'habitat de l'okapi est précisément celui de ces nains congolais qui passèrent si longtemps pour des êtres imaginaires inventés par les premiers historiens !

Encore qu'il ne soit pas unicorne, l'okapi pourrait bien avoir suggéré l'image de la licorne. Ses mœurs devaient et doivent encore retenir l'attention des poètes. L'okapi se nourrit de fleurs...

Comme le propose M. L. Dx. au sujet du vocable « licorne », il serait souhaitable de voir rapprocher des témoignages des Anciens les études scientifiques d'aujourd'hui sur la faune tropicale. Quel article amusant pour le Dictionnaire de l'Académie ! Une fois de plus, il trouverait combien la vérité se mêle aux récits prétendûment merveilleux des voyageurs de l'Antiquité !

Veuillez faire de cette note l'usage qu'il vous plaira et agréez, etc.

GASTON-DENYS PÉRIER.

§

Erratum.— Dans le poème *les Midis de juillet*, publié dans le dernier numéro, p. 374, 1er vers, au lieu de : « *Comme si, pas par la joie* », lire : « *Comme si, par la joie* ».

§

Opinion de Cambronne sur le mariage après quarante ans. — On trouve cette opinion dans une très curieuse lettre inédite et mise en vente récemment au prix de 125 francs et adressée par le vicomte de Cambronne (et non baron comme l'indiquait le catalogue d'autographes) à son ami le chevalier Denelle, lettre datée du 17 juillet 1819.

1819. C'est l'année même où Cambronne, qui résidait à Nantes chez sa mère, devait épouser la fille d'un manufacturier anglais : Mary Osburn, une aimable veuve de quarante ans, protestante et de complexion fort calme.

Cette dernière considération surtout enchantait le brave soldat de Waterloo. Il s'en expliquait ainsi à son ami Denelle :

Depuis trois ans je suis fixé sur la Dame que je désire épouser, elle me convient d'autant mieux qu'elle est dans la quarantaine, enfin une vraie amie plutôt qu'une épouse. C'est ce que j'ai besoin, car, mon ami, je vous assure que je suis trop vieux et incapable d'être l'époux d'une dame de 25 ans. On ne doit pas prendre une femme pour se contenter seulement, il faut avoir assez de vigueur pour la contenter elle-même ; quand dans une semaine je puis me sentir trois fois je me crois un hercule, pour une jeune femme il faudrait que ce soit tous les jours. Vous voyez qu'il faut que la raison et l'expérience des femmes me forcent à ne pas les tromper ; ce serait surtout une personne présentée par ce que j'ai de plus cher, par l'amitié, mon cher Denelle, non je ne puis accepter ces offres généreuses de vous. Malgré tout le désir que j'aurais toujours de rendre ma femme heureuse, ce sont des faits qu'il leur faut ; leur amabilité, charmes et talens excitent bien, mais à l'impossibilité nul n'est tenu.

Il convient d'ajouter, à l'excuse du Vicomte de Cambronne, qu'il était alors âgé de 49 ans et que le gouvernement de la Restauration lui avait, dès 1818, appliqué le régime de la *non activité*. Comme on le voit, il acceptait ce régime de la meilleure grâce du monde et l'appliquait jusque dans son intimité. — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXI

CLXI N° 591. — 1er FÉVRIER

SENSATIONNEL **Vient de paraître**

GEORGES-ANQUETIL

Fondateur du *Grand Guignol*

La Maîtresse Légitime

Ouvrage de 450 pages, illustré, démontrant que

l'homme doit avoir plusieurs femmes

Envoi franco contre mandat de* 10 francs *adressé aux

ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL, 5, Rue Boudreau, PARIS (IXe)

Gratis, sur demande, le prospectus contenant la table des matières

Un Livre discuté

C'est celui que vient de faire paraître Georges-Anquetil, le fondateur du *Grand Guignol*, sous ce titre significatif :

La Maîtresse Légitime

ESSAI SUR LE MARIAGE POLYGAMIQUE DE DEMAIN

L'auteur y développe avec force arguments sa thèse hardie en faveur de la polygamie masculine et soutient que, de même qu'elle fut autorisée après la guerre du Péloponèse et la guerre de Trente ans, elle devrait l'être, après celle de 1914, pour compenser les pertes des mâles et ne plus condamner, comme maintenant, trois femmes sur quatre à devenir ou vieilles filles ou filles-mères.

La troisième partie de ce fort volume illustré, de 450 pages, comprend, sur cette question passionnante, les opinions spécialement recueillies par l'auteur, des illustrations de notre littérature et du journalisme contemporain, allant de Mesdames Colette, de Jouvenel, Rachilde ou Lucie Delarue-Mardrus à MM. Brieux ou Lavedan, de l'Académie Française, Descaves ou J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, Edmond Haraucourt, président de la Société des Gens de lettres, Clément Vautel, du *Journal*, Louis Forest, du *Matin*, G. de la Fouchardière, de l'*Œuvre*, Maurice Prax, du *Petit Parisien*, Pierre Mille, d'*Excelsior*, Miguel Zamacoïs du *Figaro*, Paul Souday, du *Temps*, Jean-José Frappa, rédacteur en chef de *Comœdia*, Maurice de Waleffe, de *Paris-Midi*, et de cinquante autres célébrités non moins éclatantes, allant du poète Jean Rameau au Prince des chansonniers Xavier Privas, du chroniqueur Jean-Bernard à Victor Margueritte, l'auteur de *la Garçonne*, de Mme Aurel à Henri Barbusse, d'Henri Bernstein à Jean de Bonnefon, de Félicien Champsaur à Francis de Croisset, de Paul Reboux à Vincent Hyspa, etc...

Envoi franco contre mandat de* 10 francs *adressé aux

***ÉDITIONS GEORGES-ANQUETIL*, 5, *rue Boudreau, Paris* (9e)**

Gratis, sur demande, le prospectus contenant la table des matières.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

BIBLIOTHEQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs .... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES

I. **De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc.** .... 15 fr.
II. **Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles** .... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

I. **Le Livre de la Jungle**.......... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.
II. **Le Second Livre de la Jungle**.. 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE JULES LAFORGUE

I. **Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre Dame la Lune**.......................... 12 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.
II. **Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice** (Notes et Variantes)... 12 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE MAURICE MAETERLINCK

I. **Le Trésor des humbles**.......... 12 fr.
II. **La Sagesse et la Destinée**...... 12 fr.

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

I. **Les Médailles d'argile. La Cité des eaux**.......................... 15 fr.
II. **La Sandale ailée. Le Miroir des heures.** Prix.......................... 15 fr.

ŒUVRES DE ARTHUR RIMBAUD

Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRICHON. **Poèmes retrouvés.** Préface de PAUL CLAUDEL.......................... 15 fr.

ŒUVRES DE ALBERT SAMAIN

I. **Au Jardin de l'infante,** augmenté de plusieurs poèmes.......................... 12 fr.
II. **Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du vase**.......... 12 fr.
III. **Contes. Polyphème. Poèmes inachevés**.......................... 12 fr.

ŒUVRES DE MARCEL SCHWOB

I. **Spicilège**.......................... 12 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.
II. **La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria**.......................... 12 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE JEAN DE TINAN

Penses-tu réussir *? où les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

I. **Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la vie**.......................... 12 fr.
II. **Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille**.......................... 12 fr.
III. **Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route** .... 12 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

ŒUVRES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. **L'Ève future**.......................... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.
II. **Contes cruels**.......................... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.
II. **Tribulat Bonhomet,** suivi de **Nouveaux Contes cruels** .... 15 fr.
Le même, sur papier pur fil.......... 25 fr.

Les œuvres complètes de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM formeront 9 volumes.

Les volumes de cette collection peuvent être fournis reliés, avec dos long orné ou dos quatre nerfs sans dorure, tête dorée. Prix des reliures : basane, tête dorée, **15 fr.**; le même avec coins, **18 fr.**; — chagrin, tête dorée, **17 fr.**; le même, avec coins, **23 fr.**; — maroquin janséniste, tête dorée, **26 fr.**; le même, avec coins, **33 fr.**; — maroquin, dos orné, tête dorée, **29 fr.**; le même avec coins, **38 fr.**

Ces prix s'entendent de la reliure seulement : il faut y ajouter le prix des volumes.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

Vente au Palais, le mercredi **10 janvier** 1923, à 2 h. en **18 lots**. *1er lot :* **MAISON A VINCENNES,** 156, Rue de Fontenay. Cont. 1.800 mq. 12 Bâtms. Rev. brut : 27.409 f. 60. **Mise à prix : 200.000 francs**.; *2e lot,* **MAISON A VINCENNES**,130, Rue de Fontenay. Cont. 217 mq. 90 cm. Rev. brut : 1.892 fr. 16. **M. à p : 20.000 fr**.*3e lot* : **MAISON A VINCENNES**,126, Rue de Fontenay. Cont. 118 mq.40 cm. Rev. brut : 4.863 fr.60. **M. à p.: 45.000 fr**.*4e lot*. **MAISON A VINCENNES**, 41, Rue Defrance. Cont. 627 mq.10 cm. Rev. brut : 1.626 f.80. **M. à p. : 15.000 fr.** *5e lot :* **MAISON A VINCENNES,** 116, Rue Defrance et 31, Rue Félix-Faure présumé. Cont. 123 mq. Rev. brut : 569 fr. M. à p. : 3.000 f. *6e lot :* **TERRAIN A VINCENNES**, Rue Emile-Dequen et R. de la Jarry. Cont. 370 mq. 59 cm. **M. à p.**: 7.500 fr. *7e lot :* **TERRAIN A VINCENNES**, Rue Emile-Dequen. Cont. 349 mq. 20 cm. **M. à p.: 7.000 fr**.*8e lot* **TERRAIN A VINCENNES,** Rue Emile-Dequen. Cont. 162 mq .02 cm. M. à p.: 3.200 fr. *9e lot:* **TERRAIN A VINCENNES** lieud. « **Le Luat** » Cont. 1 a. 56 ca. **M. à p. : 750 fr.** — *Lots 6, 7, 8 et 9,* **libres de location.** *10e lot :* **TERRAIN A VINCENNES** lieud. «**Les Grands-Fossés** ». R. Félix-Faure 10, et Chemin des Pommiers. Cont. 1.715 mq. R. brut : 3.500 **fr.** Loc. à l'année. **M. à p.** : 70.000 fr. *11e, 12e et 13e lots.* **DIVERS TERRAINS A VINCENNES,** libres de location. **M. à p. : 155 à 300 fr.** *14e et 15e lots :* **DIVERS TERRAINS A FONTENAY-S.-BOIS, libres de location. M. à p.: 450** et **500 fr**. *16e 17e et 18e lots.* **DIVERS TERRAINS** à **MONTREUIL-S.-BOIS, lib. de loc.** M. à **pr.** : de **50** à **250** fr. S'ad. Mes REGNAULT, Ponroy et Danet, Avoués, Paris, Me *Robillard*, not. à Montreuil-s.-Bois, MM. Myard et Simon, 8, R. Saulpic, à Vincennes.

Vente au Palais, le 10 janvier 1923, à 14 h.
Maison à Paris, **RUE JEAN-ROBERT, 7,** (ci-devt 5) 18e arrt. Cont. : 273 m. 50 cent. Rev. br. : 10.072 fr. **M. à pr. 75.000 fr.** S'adr. NAUCHE, avoué, 31, Faub. Poissonnière, DESFORGES, notaire Paris.

Vente au Palais, 27 Décembre 1922, à 2 heures
MAISON à **Paris** **3, R. JEAN-DE-BEAUVAIS** (5e arr.). Cont. 176 m. Rev. brut 13.311 fr. **Mise à prix, baissée : 50.000 fr.** S'adres. à Mes PELLERIN, 3, place Saint-Michel, MILHAUD, avoués à Paris, et WATIN-ANGOUARD, notaire à Paris.

Vente Palais, Paris, 4 janvier 1923, 2 h.
MAISON à Paris, 17, RUE DES ROSIERS, (4e arr.). **M. à pr. : 35.000 fr.** S'adres. Mes BEAUGÉ, JOHANET, HAQUIN, MICHEL, DANSAC, avoués.

Vente au Palais, à Paris, le 18 janvier 1923, 2 h.
MAISON DE RAPPORT A SAINT-OUEN, Rue des Rosiers, 17. Rev. brut : 13.400 fr. environ. **M. à pr. : 80.000 fr.** S'adres. à Me NORGEOT, avoué à Paris, 64, rue Tiquetonne.

MAISON à PARIS, **R. ETIENNE-MARCEL 35, ANGLE** *rue* **Montorgueil.** Cont. 277 m. Rev. susc. augm. 71.633 f. **M. à pr. : 1.000.000 fr.** ADJon. Ch. not. 16 JANVIER. S'adres. Me DELORME, not., 11, r. Auber.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

1. — Je vous adresse ci joint { **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { **140 fr.** (France) / **160 fr.** (Etranger) } pour recevoir la collection des 4 premières années reliées (1919-1923) en quatre volumes-albums (2.000 pages, des milliers d'illustrations).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, ... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; les romans d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique ; les livres de guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions nouvelles d'auteurs étrangers.

V. Je désire de plus ....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles. — (2) Provision **minima** : 100 fr. ; pour 4 livres par mois pendant un an, tabler sur environ 300 fr.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie

21, Rue Hautefeuille — PARIS-VIe

Vient de paraître : **FRANCIS CARCO**

RIEN QU'UNE FEMME

ROMAN

Avec des eaux-fortes de **MAURICE ASSELIN**

Un volume in-4 couronne (19×24,5) sur vélin pur fil des Papeteries du Marais. Prix, taxe comprise . . . . **50 fr.** »

Il a été tiré de cet ouvrage :

17 exemplaires sur vieux japon à la forme, dont 4 hors commerce, numérotés de 1 à 13 et de 14 à 17. Prix, taxe comprise . . . . **165 fr.** »

36 ex. sur japon impérial, numérotés de 18 à 53. Prix, taxe comprise . . . . **120 fr.** »

75 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 6 hors commerce, numérotés de 54 à 122 et de 123 à 128. Prix taxe comprise . . . . **88 fr.** »

1100 exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries du Marais, dont 100 hors commerce, numérotés de 129 à 1128 et de 1129 à 1228 . . . . **50 fr.** »

Vient de paraître : **le 100e volume de la**

COLLECTION " LES MAITRES DU LIVRE "

ÉMILE VERHAEREN

LES FORCES TUMULTUEUSES

POÈMES

Avec un portrait de l'Auteur gravé à l'eau-forte par PIERRE GANDON

Un volume (13×19) sur vélin de Rives. Prix, taxe comprise . . . . . . **25 fr.** »

Il a été tiré de cet ouvrage :

60 exemplaires sur grand vergé de Rives, dont 8 hors commerce, numérotés de 1 à 52 et de 53 à 60. Prix, taxe comprise. . . . . **44 fr.** »

55 exemplaires sur vélin bleu de Rives, dont 5 hors commerce, numérotés de 61 à 110 et de 111 à 115. Prix taxe comprise . . . . **33 fr.** »

1.840 exemplaires sur vélin de Rives, dont 100 hors commerce, numérotés de 116 à 1855 et de 1856 à 1955. Prix. . . . . **25 fr.** »

COLLECTION " MAITRES ET JEUNES D'AUJOURD'HUI "

COLETTE

LA VAGABONDE

ROMAN

Avec un portrait de l'Auteur

Un volume in-8 carré (14×22,5) sur vélin pur fil des Papeteries du Marais. Prix, taxe comprise . . . . **27 fr. 50**

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur chine, dont 4 hors commerce, numérotés de I à VI et de VII à X. Prix, taxe comprise. **44 fr.** »

1650 exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries du Marais, dont 150 hors commerce, numérotés de 1 à 1500 et de 1501 à 1650. Prix, taxe comprise . . . . **27 fr. 50**

Déjà parus dans la même collection :

Alexandre Arnoux : **Huon de Bordeaux.** Un volume . . . . **22 fr.** »

Jérome et Jean Tharaud : **La Maîtresse servante.** Un volume. . . . . **22 fr.** »



Extrait du catalogue :

LETTRES D'AMOUREUSES

LES HÉROÏDES

TRADUCTION DE G. MIROUX

Illustrations de Manuel ORAZI, gravées sur bois par PERRICHON

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

20 exemplaires imprimés sur **Japon à la forme** avec une suite **Chine**, deux suites **Japon**, une avec et l'autre sans fond et un **DESSIN ORIGINAL** de l'illustrateur, numérotés de 1 à 20 .... **450 fr.**
30 exemplaires imprimés sur **Japon** avec une suite **Chine** et une suite **Japon**, numérotés de 21 à 50 (**350 fr.**) .... *épuisés.*
20 exemplaires imprimés sur **Vélin Blanchet-Kléber** avec une suite **Chine**, numérotés de 51 à 70 .... **200 fr.**
180 exemplaires imprimés sur **Vélin Blanchet-Kléber**, numérotés de 71 à 250 .... *épuisés.*
Reliure en **veau plein**, décor grec .... *125 fr.*
Même décor sur **maroquin plein**, gardes soie imprimées spécialement (décor grec). *550 fr.*

RUDYARD KIPLING

LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LOUIS FABULET ET ROBERT D'HUMIÈRES

Illustrations en deux tons de Maxime DETHOMAS

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

50 exemplaires sur **Japon**, avec suite à part, numérotés de 1 à 50 .... **150 fr.**
500 exemplaires sur **Vergé à la forme d'Arches**, numérotés de 51 à 500. **60 fr.**
Reliure en **veau plein** avec décor d'algues et de galère antique .... *80 fr.*

La Maison publiant un catalogue de livres rares, éditions originales, livres illustrés, livres romantiques, etc., d'OCCASION, l'enverra à tout bibliophile qui en fera la demande.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

L'Assemblée générale annuelle du Crédit Mobilier Français s'est tenue le 19 décembre 1922, sous la Présidence de M. André Luquet, Gouverneur honoraire de la Banque de France, président du Conseil d'administration.

Le Rapport présenté aux actionnaires fait ressortir la bonne situation de l'Établissement et notamment l'importance de sa trésorerie.

Malgré les circonstances générales défavorables au milieu desquelles s'est écoulé l'exercice 1921-22, les bénéfices nets ont atteint 7.119.841 fr. 27. Ce résultat a permis au Conseil de proposer la même répartition que celle de l'exercice précédent, soit 30 francs par action.

Au cours de la discussion qui a suivi la lecture des Rapports, le Président a eu l'occasion d'exposer les principes qui dirigent la politique du Conseil d'administration et qui après échange de vues ont reçu l'assentiment des Actionnaires.

Toutes les résolutions proposées ont été adoptées à l'unanimité. Le dividende a été mis en paiement à partir du 1er janvier 1923.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Etude de Me Guéroult, notaire à Bernay (Eure). Adjudication le samedi 27 janv. 1923, à 2 h. en l'étude

DU DOMAINE DE LA NOBLETIÈRE

situé à **LANDEPEREUSE** canton de **Beaumesnil (Eure)**, contenant 80 hectares, comprenant notamment **Jolie Maison de Maître**, électricité, chasse, très beaux bâtiments, **LIBRE DE LOCATION**.

PRté Impr. Gaudelet, 16 (r. Oberkampf, 114), 930m. R. br. : 14.066 f. M. à pr.: 160.000fr. Adj Ch. not. 30 janv. Me Pineau, not. 37, faubourg Poissonnière.

---

4 MAISONS à **Paris, passage Boudin, 1** *bis* **10**, et **r. Alph.-Penaud, 17** et **19** (XXe). R. br. 690 à 1.470 fr. **M.** à pr. : 15.000, 10.000, 20.000, 18.000. **USINE** (**Fabrique d'objets en celluloïd**). pass. Boudin, 12 et 14. Cont. 302m, R. br. 2.588 fr. **M.** à pr. : **75.000 fr. Terre à Alfortville**, cont. 1.000 m. Rev. 100 fr. M. à pr. : **4.000 fr.** Adj. ch. n. Paris, 16 janv. S'adr. Mes Hussenot-Desenonges et **Cousin**, 6, passage Saint-Michel.

---

2 PRtés 1e R. COMMERCE, 53, 2e r. de **FLANDRE, 148** R. br. : 10.104; 17.926 fr. M. à pr. : 80 000, 150.000. Adj. Ch. not. 23 janv. S'ad. not. Gillet à Vincennes et Rivière à Paris, 24, boul. Saint-Denis, dép. ench.

VENTE au Palais, à Paris, sur surenchère du sixième, le 18 janvier 1923, à 2 heures.

MAISON DE RAPPORT A BOULOGNE-SUR-SEINE, Avenue de la Reine, n° 146. Cont. 204m env. Rev. brut : 10.350 fr. **M. pr. : 140.059 fr.** S'adr. à Mes PLAIGNAUD, 14, r des Pyramides, Hébert, François et Chardeau, av. à Paris, et Mes Mre Dauchez, not. à Paris, et Vitry, notaire à Boulogne-sur-Seine.

FONTENAY-S.-BOIS. *Pr. 58, r. Gambetta*. Libre. **TERRAIN** 80m à La Plâtrière. Libre. M. à pr. : 30.000 fr., 200 fr. Adj. Ch. not. Paris, 23 janv. S'adr. not. Ploix et M. Dauchez, 37, Q. Tournelle, d. enc.

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

VIENNENT DE PARAITRE :

GILLES NORMAND

MON VILLAGE SE MEURT

Illustrations de Emile HUMBLOT

Un volume in-16 jésus. Prix. **12 fr.**
Il a été tiré cent exemplaires sur papier couché numérotés de 1 à 100. . . . . **25 fr.**

MAXIMIN DELOCHE

Les Richelieu

LE PÈRE DU CARDINAL

François Du Plessis, Grand Prévost de France

Documents inédits

Un volume in-8 écu. Prix. . . . . **10 fr.**

ROBERT-BENOIT CHERIX

L'ARCHE D'ALLIANCE

Essai de Synthèse sur le Christianisme

Avec une Lettre-Préface de S. E. le cardinal MERCIER, archevêque de Malines

Un volume in-8 écu. Prix. . . . . **10 fr.**

ERNEST HELLO

LES PLATEAUX DE LA BALANCE

Avec une Introduction de M. Georges GOYAU

Un volume in-16. Prix. . . . . **8 fr.**

T. DELACROIX

THÉATRE D'ENFANTS

La Belle au Bois Dormant. — La Légende de Berte au gran pié. — Le Miracle des Enfants de Santarem. — Le Mystère de sainte Odile. — Riquet à la Houppe.

Un volume in-16. Prix. . . . . **6 fr.**
Chaque pièce se vend séparément et forme une brochure in-16. Prix. **1 50**

BARONNE DE BAYE

A L'OMBRE DU DRAPEAU

Poèmes

Avec une lettre-préface de M. le Maréchal FAYOLLE

Un volume in-16. Prix. . . . . **4 fr**

12e édition

PIERRE DE VALROSE

LE PÉCHÉ DONT ON MEURT

« Ce roman, où chaque personnage incarne une idée, est écrit avec une intelligence profonde et sûre de l'âme féminine. »

Un volume in-16. Prix. . . . . **6 fr.**



ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, r. de GRENELLE, PARIS-VIe, TÉL. : FLEURUS 12.27



VIENT DE PARAITRE :

CHARLES VILDRAC

MICHEL AUCLAIR

3 Actes

LE PÈLERIN

1 Acte

1 volume in-18 .... **6 fr. 75**

“..... Tragédie de deux cœurs simples, dégageant une beauté morale supérieure.”
André ANTOINE

Un drame...“... qui vous émeut jusqu'à vous rendre meilleur.”
Régis GIGNOUX

(Comptes rendus de MICHEL AUCLAIR)

DU MÊME AUTEUR :

LIVRE D'AMOUR, Poèmes. — 1 vol. in-18............. **7 fr. »**
DÉCOUVERTES, Poèmes. — 1 vol. in 18................ **6 fr. 75**
LE PAQUEBOT TENACITY, comédie en 3 actes.
1 volume in-18.. **6 fr. »**

POUR PARAITRE EN FÉVRIER :

JEAN PELLERIN

LE BOUQUET INUTILE

Poèmes. — 1 volume in-18.................................. **6 fr. 75**

Pour ce recueil de vers, et comme par un pressentiment secret de sa fin prochaine, le poète dont les muses françaises portent le deuil avait choisi ce titre désenchanté. Tous ceux qui ont aimé les délicieux pastiches du *Copiste Indiscret* et l'éblouissante *Romance du Retour* voudront respirer le parfum du bouquet posthume cueilli par celui qui avait, selon la parole de son ami Francis Carco, “ si librement tracé, dans une forme plastique et toute en raccourcis, sa route à la poésie même et à ses pires caprices ”.

ÉMISSION DU CRÉDIT NATIONAL

Le Crédit National, *pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre*, procède à l'émission d'un emprunt à lots de 3 milliards au maximum, garanti par l'État français.

Cet emprunt, divisé en séries d'un million de titres, est représenté par des Bons de Fr. 500 rapportant un intérêt annuel de **6 0/0**, soit Fr. 30, payable en deux coupons de Fr. 15, les 1er Février et 1er Août.

Ces Bons participeront chaque année à quatre tirages de lots effectués trimestriellement à partir du 2 Mai 1923.

Chaque série d'un million de Bons sera dotée annuellement de 1.200 lots comportant : 1 lot de 500.000 francs, 3 lots de 100.000 francs, 3 lots de 50.000 francs, 8 lots de 10.000 francs, 32 lots de 5.000 francs, 1.153 lots de 1.000 francs, ce qui représente, pour l'Emprunt total de 3 milliards :

	6	lots de ...... Fr.	**500.000**	soit . Fr.	**3.000.000**
	18	—	**100.000**	—	**1.800.000**
	18	—	**50.000**	—	**900.000**
	48	—	**10.000**	—	**480.000**
	192	—	**5.000**	—	**960.000**
	6.918	—	**1.000**	—	**6.918 000**
Total	**7.200**	lots pour un montant de............		Fr.	**14.058 000**

Les Bons non remboursés par des lots seront tous amortis au pair le 1er Février 1948. Le Crédit National se réserve, toutefois, la faculté de rembourser le présent emprunt à partir du 1er Février 1933, en totalité ou en partie, par tranche de 500 millions de francs.

Le paiement des intérêts et le remboursement des Bons en capital, prime et lots seront effectués **nets de tous impôts présents et futurs.**

Le **prix d'émission** est fixé à **498,50** par titre, jouissance 1er Février 1923.

La souscription sera close **au plus tard** le 10 Février 1923.

Les demandes seront servies dans l'ordre de leur arrivée, jusqu'à concurrence du disponible, à chacun des guichets chargés du placement.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. Claude, 6, rue Vivienne**

VENTE, Palais, Paris 25 janv. 1923, à 2 heures.
IMMEUBLE A PARIS,
RUE DE CHOISEUL, 3.
Cont. 264 m. Rev. br. : 38.160 fr. M. à pr. 1.400.059f S'adr. à Mes BRUNET, Gieules, Grolous, Duplan, J. Vernier. Berton, Cartault, avoués ; Desbleumortiers, administrateur jud., Moyne, notaire.

VENTE au Palais, Paris, 17 février, 14 h.
MAISON A ASNIÈRES, rue Ernest-Renan, 24. Contenance : 184 m. 20. Revenu brut : 4.635 fr. **Mise à prix : 20.000 fr.** S'adresser THOREL, avoué à Paris, 4, rue de la Paix, Burkhardt, avoué, Ploix, notaire.

Mon 6, r. **ST-SÉVERIN**. R. br. : 14.748f, M. à p. 140.000f. Cr. Fonc. à 4,30 à cons. Adj. Ch. not. 6 fév. S'ad. not. Mes Brunel et M. Dauchez, 37, Q. Tournelle.

Vente le 18 fév. à 14 h. à *Rambouillet*, salle Mairie.
2 IMMEUBLES DE RAPPORT A PARIS.

	Cont.	R. à aug.	M. à pr.
1° R. Université, 169 (7e).	485m	55.511f	**500.000f**
2° R. Rochechouart, 9 (9e).	687m	45.605f	**250 000f**

Prets imp. Créd. Fonc. a 4,30 et 4,85. S'ad. Mes CHENILLE, notaire, Le Perray (Seine-et-Oise), Roux et Lorin, avoués à Rambouillet.

Vente au Palais, le **1er Février** 1923, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ A CHATILLON-s-Bagneux (Seine), **9 et 11, r. de la Gare** Cont. 304m. Rev. br. : 3.990 fr. **M. à pr. : 26.309 fr.** S'adr. Me REGNAULT, avoué, 359, r. St-Martin. Mes Vallet, Fagniez, Delacourtie et Garnier, avoués, Me Dugave, not. à Sceaux, et à Mes Couturier et Bourdel, notaires à Paris.